





53

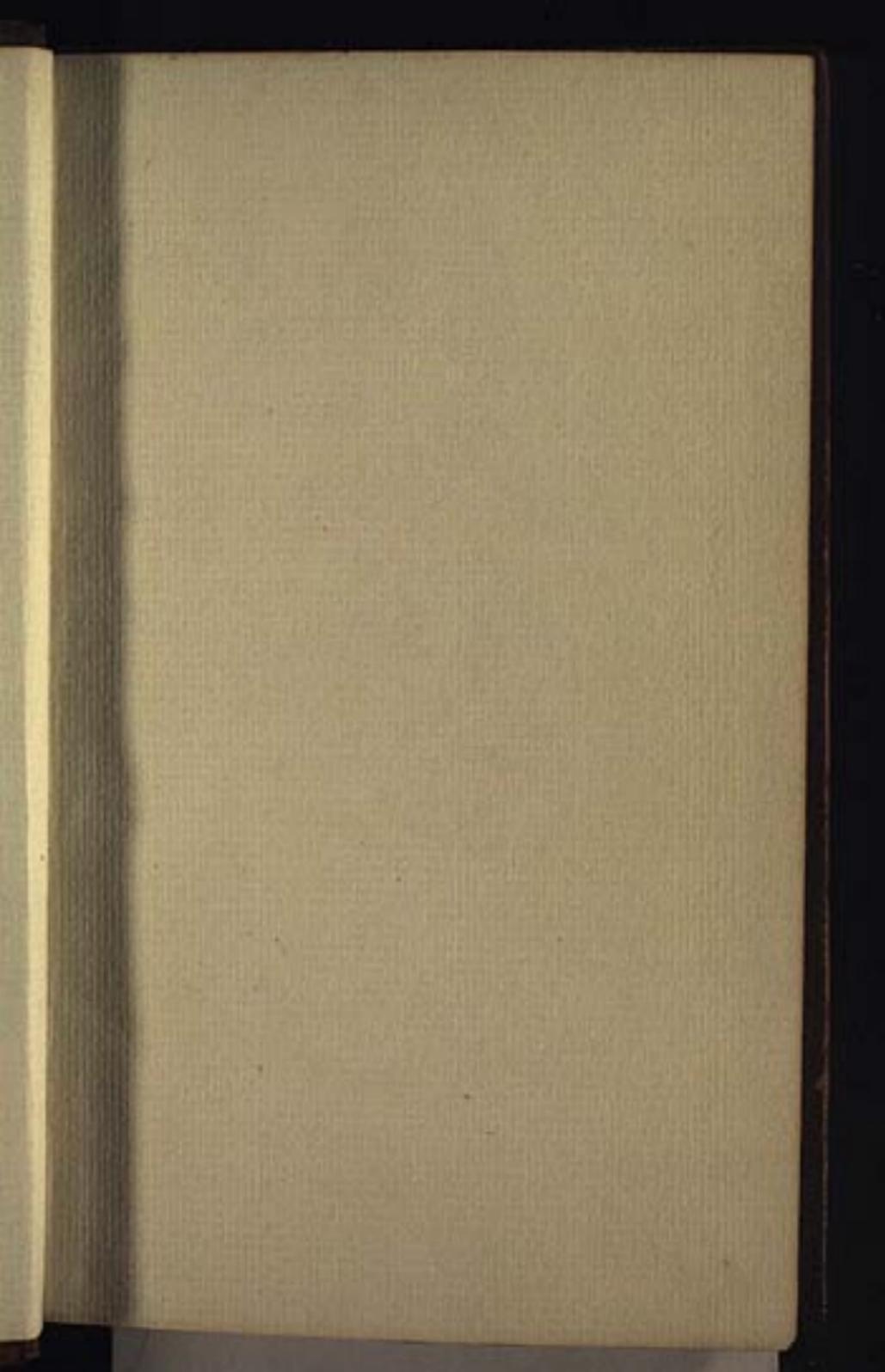
79 moralidade sexual nas
missões femininas.

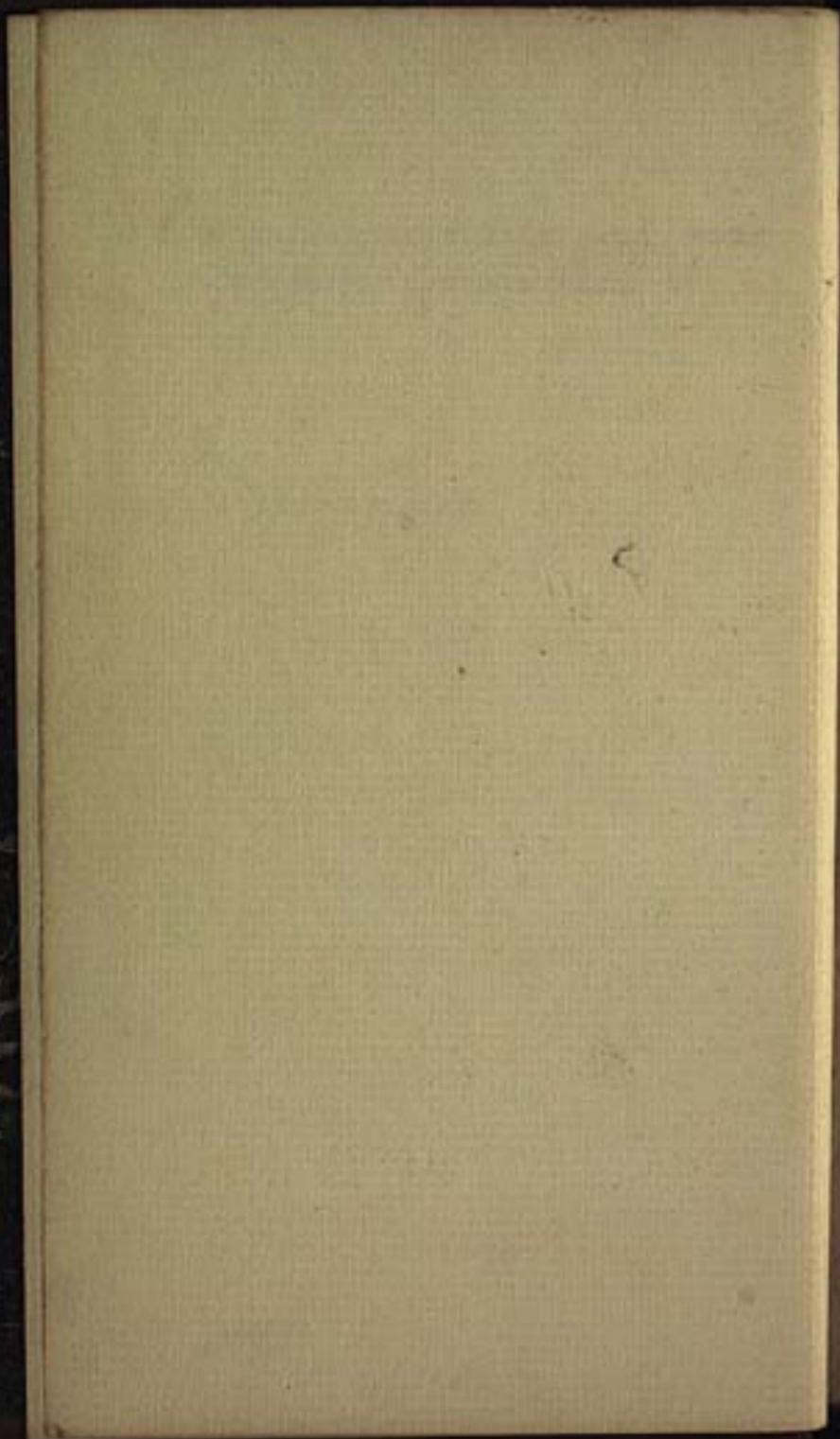
88

108 Monachus

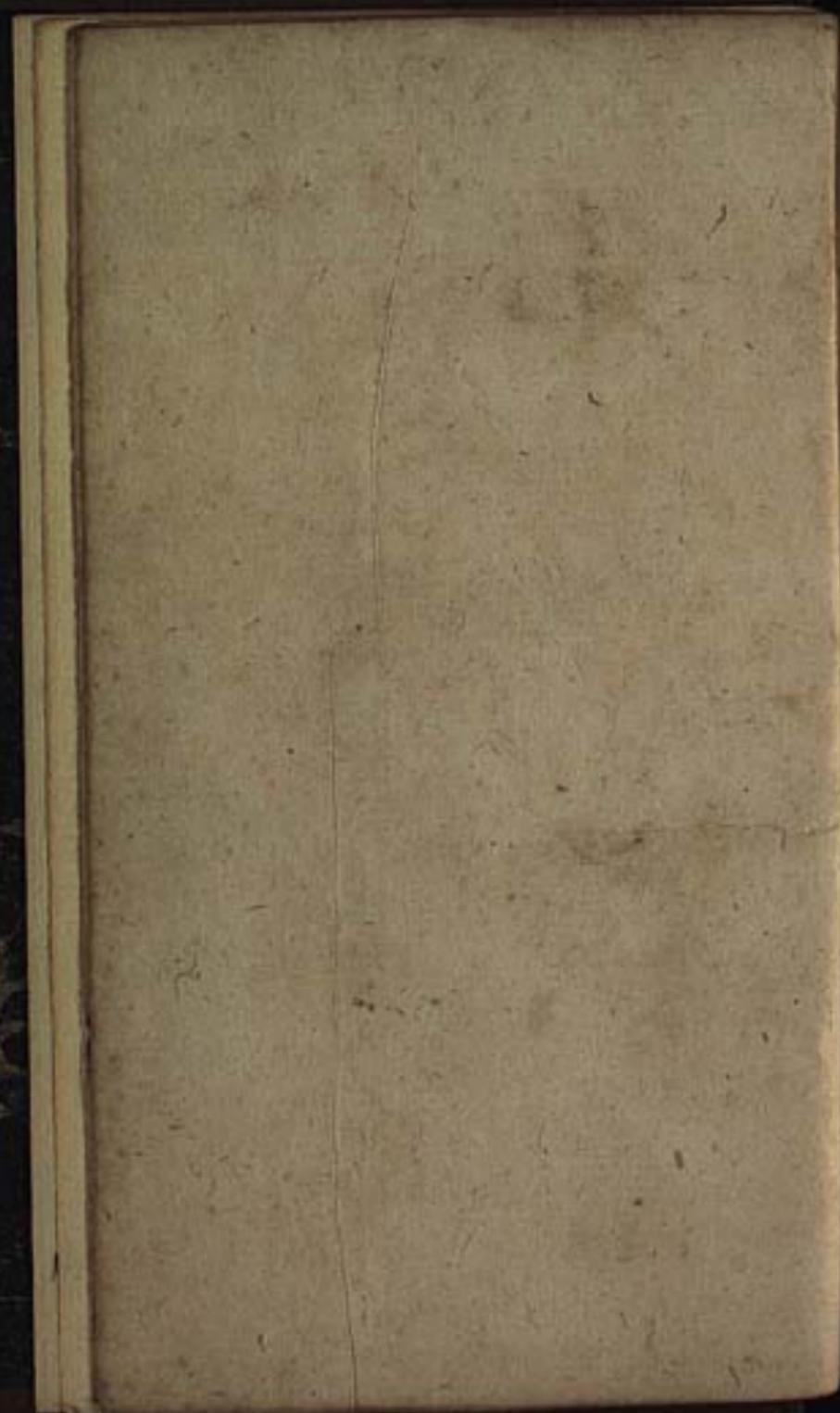
399

10
e
30 437 Lagos









VOYAGEUR
FRANÇOIS.
LA CONNOISSANCE
DE L'EN
VOYAGEUR
FRANÇOIS.



LE
VOYAGEUR
FRANÇOIS,
OU
LA CONNOISSANCE
DE L'ANCIEN
ET DU NOUVEAU MONDE,
Mise au jour par M. l'Abbé DELAPORTE.
QUATRIEME ÉDITION,
Revue, corrigée & augmentée.

Prix 3 liv. relié.



A PARIS,

Chez L. CELLOT, Imprimeur-Libraire, au Palais ;
& rue Dauphine.

—◆◆◆—
M. DCC. LXXII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

7305

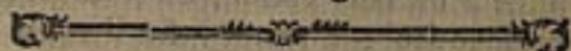
THE
MUSEUM

OF THE
MUSEUM



LE
VOYAGEUR

FRANÇOIS.



LETTRE CLI.

LE PARAGUAY.

J'AI employé, Madame, les premiers moments de mon séjour à Buenos Aires, à recueillir dans différentes relations les principales circonstances de la découverte du Paraguay. J'ai sur-tout recherché les anciennes traditions ; j'ai consulté de vieux monuments ; j'ai interrogé les gens du pays : les fables même, qu'une crédulité excessive fait admettre aux Espagnols, je ne les ai point dédaignées, persuadé qu'elles indiquent tous jours quelque vérité.

Ce fut un pur hasard qui conduisit Diaz de Solis , pilote de Castille , à l'embouchure de la riviere de la Plata. Il remonta ce fleuve dans une chaloupe; & il apperçut des Indiens qui parurent l'inviter à venir à eux. Trompé par ces démonstrations équivoques , il aborda avec peu de suite , & ne fit pas attention qu'à mesure qu'il avançoit ces barbares s'éloignoient. Ils l'attirerent ainsi jusqu'à un bois voisin , où il les suivit presque seul ; à peine y fut il arrivé , qu'une grêle de fleches l'étendit mort sur la place avec une douzaine de ses gens. Les Indiens les dépouillerent , allumerent un grand feu, les firent rôtir , & les mangerent à la vue de ceux qui étoient restés dans la chaloupe , ou qui s'y étoient réfugiés. Ceux-ci crurent n'avoir point d'autre parti à prendre que de regagner leur navire , & de s'en retourner en Espagne.

Quelques Portugais qui étoient entrés dans le Paraguay par le Brésil , ne furent pas plus heureux ; mais ces accidens tragiques n'empêcherent pas Sébastien Cabot de partir , dix ans après , avec cinq vaisseaux espagnols , pour continuer cette découverte. Il

entra comme Solis par la riviere de la Plata. Je dirai en passant que ce fleuve est un des plus grands que l'on connoisse, & qu'il en est peu dont l'entrée soit plus difficile, & où il y ait eu plus de naufrages. Aussi les gens de mer lui ont-ils donné le nom d'*Enfer des navigateurs*; mais, en récompense, l'eau en est excellente & très-saine. Elle a de plus, dit-on, une qualité fort singuliere, c'est d'éclaircir la voix de telle sorte, que l'on reconnoit d'abord ceux qui en ont fait usage habituellement; mais si l'on discontinue d'en boire, on perd peu à peu cet avantage. Ce n'est pas sous le nom de la Plata que cette riviere descend de sa source; elle part du lac des Xarayès sous le nom de Paraguy, qui signifie *fleuve couronné*, comme si le lac d'où il sort lui formoit une couronne. Tous les ans il inonde les terres dans l'espace de plusieurs lieues; & pendant ce débordement, les habitants se mettent avec leurs effets dans des canots, où ils demeurent jusqu'à ce qu'il se soit retiré. Il est d'ailleurs si rapide, qu'il adoncit l'eau de la mer à une très-grande distance de

8 LE PARAGUAY.

l'endroit où il tombe. S'il perd son nom en se joignant à la Plata, il en est bien dédommagé en le donnant à cette immense étendue de pays, borné à l'orient par le Brésil, à l'occident par le Chili, au midi par les Terres-Magellaniques, & au nord par la riviere des Amazones.

Cabor bâtit deux forteresses au Paraguay, y laissa quelques Espagnols, & s'en retourna en Europe. On m'a raconté, à l'occasion d'un de ces forts, que l'officier qui y commandoit avoit une femme très-jolie nommée Miranda, dont un cacique du voisinage devint amoureux, & qu'il se proposa d'enlever. Il choisit pour cela le temps où le mari étoit absent; & s'étant fait accompagner d'une troupe d'Indiens, il attaqua le fort, y mit le feu, massacra la garnison; mais il périt lui même dans le combat. Il ne restoit plus dans la forteresse que l'infortunée Miranda avec quatre femmes & quelques enfans. Ils furent tous liés & menés à Siripa, frere & successeur du cacique. A la vue de la belle Espagnole, Siripa conçut le même amour qui avoit été si funeste à son frere. Il ne se réserva qu'elle de

cette petite troupe de captifs, & lui déclara qu'elle alloit être désormais la maitresse dans sa maison. Miranda lui répondit de la maniere la plus capable de l'irriter, dans l'espérance qu'une prompte mort mettroit son honneur & son innocence à couvert. Elle fut trompée; ses refus ne firent qu'augmenter l'estime de Siripa, & donnerent une nouvelle vivacité à sa passion.

Cependant l'officier espagnol ayant appris que sa femme étoit chez le cacique, courut l'y chercher. L'amoureux Siripa, à la vue d'un mari uniquement aimé, ne se posséda plus; il le fit attacher à un arbre, & commanda qu'on le perçât de fleches. On se dispo-
soit à lui obéir, lorsque Miranda, fondant en larmes, vint se jeter aux pieds du barbare, & désarma cet amant furieux & jaloux. L'officier fut délié, & eut même la permission de voir de temps en temps son épouse, à condition qu'ils n'useroient point des droits de l'hymen.

Le cacique avoit une femme qui devint amoureuse de l'Espagnol, & qu'un intérêt personnel engageoit à

veiller de près sur la conduite des deux époux. Elle les surprit un jour couchés ensemble, & vint sur le champ en avertir Siripa. Il courut pour s'en instruire, & fut convaincu par ses propres yeux. Dans le premier mouvement de sa fureur, il servit mieux la jalousie de sa femme qu'il n'avoit fait la sienne propre; il condamna Miranda au feu, & le mari à être percé de fleches. Les deux époux expirerent à la vue l'un de l'autre dans des sentiments dignes de leur vertu & de leur amour. Malgré la face romanesque que présente cette histoire, on prétend qu'elle ne perd rien du côté de la vérité.

Désespérant de pouvoir se soutenir dans cette contrée, contre des habitants que la perfidie Castillane rendoit irréconciliables avec les Espagnols, ceux-ci prirent le parti de quitter le pays; & il s'écoula quelques années sans qu'ils songeassent à faire de nouvelles tentatives sur le Paraguay. Mais en 1535, Charles-Quint médita un établissement, pour lequel il ordonna d'immenses préparatifs. don Pedre de Mendoze, son grand

échanfon, fut déclaré le chef de l'entreprise. L'empereur le nomma gouverneur & capitaine-général de tous les pays qu'on découvroit jufqu'à la mer du fud, à condition que Mendoza y transporterait mille hommes en deux voyages avec des armes & des provifions pour un an; qu'il fonderoit des colonies dans les endroits qu'il jugeroit les plus convenables, & que le tout fe feroit à fes propres frais. On arma à Cadix une flotte de quatorze voiles; & ces apprêts, joints à ce qu'on avoit publié des richesses du Paraguay, y attirerent des gens de la plus haute naiffance. Le premier armement, qui ne devoit être que de cinq cents hommes, fut au moins de douze cents, parmi lesquels il y avoit plus de trente feigneurs diftingués, & entr'autres un frere de faine Thérèfe; en un mot, jamais entreprise pour le nouveau monde ne s'eft faite avec plus d'éclat; aucune colonie efpagnole n'a compté autant de grands noms parmi fes fondateurs. Une chofe remarquable, c'eft que l'empereur déclara à Mendoza, qu'il chargeoit fa confcience des

injustices & des vexations qu'on pourroit faire aux Indiens. " Trop d'horreur, lui dit-il, a déshonoré les plus nobles actions des vainqueurs de l'Amérique. Si leurs conquêtes causent de l'étonnement, leurs cruautés excitent encore plus l'indignation. Les premières ont été des prodiges d'audace; les secondes des excès d'inhumanité. La conversion de ces nouveaux peuples étant, sur-tout, ce que j'ai le plus à cœur, je ne ferai grâce à personne sur cet article. Ce n'est point par le fer que je veux acquérir des sujets; c'est par la douceur & la persuasion, unique moyen de réparer les persécutions des premiers conquérants du Mexique & du Pérou „

Après plusieurs accidents malheureux, la flotte de Mendoza arriva aux îles de Saint-Gabriel, situées au milieu du fleuve de la Plata. Le gouverneur fut d'avis de faire, de ce côté-là, son premier établissement. Il envoya choisir un emplacement sûr & commode. On le trouva sur une pointe qui avance dans le fleuve, vers la rive occidentale, à plus de cinquante lieues

de son embouchure. Mendoze y fit aussi-tôt tracer le plan d'une ville qui fut nommée Buenos-Aires, parce qu'en effet l'air y est fort sain. Chacun mit sur le champ la main à l'œuvre ; & tout le monde fut bientôt logé. Telle est l'origine de la principale ville de ce pays ; quoique l'Assomption en soit la capitale. Celle-ci fut fondée deux ans après sur le fleuve du Paraguay, à plus de deux cents lieues au dessus de Buenos-Aires. Ce n'étoit d'abord qu'un petit fort, qui en très-peu de temps est devenu une grande cité. Elle est à distance égale du Pérou & du Brésil, & dans une situation très-agréable ; mais Buenos-Aires est comme la clef & le centre de tout le commerce qui se fait dans ces contrées.

On ne fut pas long-temps à s'apercevoir que les naturels du pays voyoient de mauvais œil des étrangers s'établir si près d'eux. Si l'on vouloit avoir des vivres, il falloit leur faire la guerre ; & l'avantage n'étoit pas toujours du côté des Espagnols. Un parti considérable de ces derniers fut battu par les Indiens avec perte de plusieurs

personnes de distinction ; & bientôt on fut réduit à une famine extrême à Buenos Aires. Comme il étoit dangereux d'accoutumer les infidèles à verser le sang des chrétiens , le gouverneur défendit , sous peine de mort , de sortir de la ville ; & craignant que la faim ne fit violer cette loi , il mit par-tout des gardes , avec ordre de tirer sur quiconque voudroit s'échapper. On raconte , à ce sujet , une aventure singulière d'une femme espagnole , nommée Maldonata. Je la rapporterai sur le témoignage des gens de sa nation , mais non sans laisser entrevoir quelque doute , quoique vérifiée par la notoriété publique.

Cette femme avoit trompé la vigilance des gardes ; & après avoir erré quelque temps dans la campagne , elle apperçut une caverne où elle crut pouvoir se cacher. Elle y trouva une lionne , dont la vue la saisit de frayeur. Les caresses que lui fit cet animal la rassurèrent un peu ; mais elle reconnut en même temps qu'elles étoient intéressées. Etant pleine & à son terme , cette bête ressentoit

de vives douleurs , & ne pouvoit mettre bas ses petits. Maldonata ne balançoit pas à lui donner le secours qu'elle sembloit lui demander , & il fut efficace. La lionne , heureusement délivrée , redoubla ses caresses envers sa libératrice ; mais elle ne borna pas là sa reconnoissance. Elle alloit tous les jours chercher de quoi vivre , & elle ne manquoit jamais de mettre aux pieds de cette femme sa provision pour toute la journée. Cela dura tant que ses petits la retinrent dans la caverne ; mais dès qu'elle les en eut tirés , Maldonata fut obligée d'aller chercher ailleurs de quoi subsister. Elle ne fut pas long temps sans tomber entre les mains des Espagnols ; ceux-ci , en punition de sa désobéissance , la lièrent à un arbre , & l'y laissèrent , ne doutant point qu'elle ne fût bientôt dévorée par les bêtes féroces. Deux jours après on alla voir ce qu'elle étoit devenue : on fut fort surpris de la trouver pleine de vie , quoiqu'environnée de tigres qui n'osoient en approcher. Sa lionne , qui l'avoit reconnue , étoit à ses pieds avec ses jeunes lionceaux , & empêchoit

les autres animaux de lui faire aucun mal. A la vue des Espagnols, la lionne se retira à quelques pas, pour leur laisser la liberté de délier sa bienfaitrice. Ils remarquerent que, lorsqu'ils se mirent en devoir de l'emmener avec eux, cet animal la caressa beaucoup, & parut témoigner quelque regret de la voir partir. Le commandant comprit qu'il ne pouvoit, sans paroître plus féroce que les lions même, se dispenser de faire grace à cette femme. L'auteur, qui le premier a écrit cette aventure, assure l'avoir apprise par la voix publique, & de la bouche même de Maldonata.

Les habitants de Buenos-Aires n'étant pas en état de se faire respecter des nations voisines, furent obligés d'abandonner cette ville pour un temps, & de se réfugier à l'Assomption. Pour se concilier ensuite les Indiens, & leur donner une grande idée de la religion chrétienne, qu'on travailloit à leur faire embrasser, ils imaginèrent une procession générale, où tous les Espagnols devoient paroître, les épaules déouvertes, & un fouet à la main pour se flageller. Ils y inviterent

les sauvages des environs , qui se présenterent , dit-on , au nombre de huit mille. Comme ils n'étoient rien moins qu'affectionnés à la nation castillane , ils n'y vinrent que dans l'espérance d'y trouver une occasion favorable de se défaire de ces étrangers , qui leur devenoient tous les jours plus incommodes. Au moment que la procession alloit commencer , une Indienne , qui aimoit un seigneur espagnol , & qui favoit le complot , entra dans la chambre de son amant , dont elle n'avoit eu jusques-là qu'à se louer. Comme il étoit prêt à sortir dans l'équipage de flagellan , elle lui dit , les larmes aux yeux , qu'elle le voyoit avec regret courir à sa perte , & lui découvrit toute la conspiration. L'espagnol en donna sur le champ avis au gouverneur. Celui-ci envoya un ordre secret à tous les habitants de se tenir bien armés : feignant ensuite d'avoir appris que les Japiges , ennemis communs des Indiens & des Castillans , venoient pour les attaquer , il fit prier les principaux chefs des conspirateurs de venir le trouver , pour concerter ensemble de ce qu'il y avoit à faire dans un cas si pressant. Ils y

allèrent tous sans défiance ; & à mesure qu'ils entroient chez le gouverneur , ils y étoient liés & enfermés séparément. Quand ils furent tous arrivés , il leur dit qu'il étoit instruit de leur dessein , & les fit pendre à la vue de cette multitude d'Indiens qui environnoient la ville. Ces peuples , voyant les chrétiens sous les armes , non seulement n'osèrent remuer , mais confesserent hautement qu'ils avoient aussi mérité la mort. Ils ajoutèrent que si l'on vouloit user d'indulgence à leur égard , ils donneroient des femmes aux Castillans qui n'en avoient point . & cette offre fut acceptée. Ces Indiennes se trouverent fécondes , & d'un assez bon caractère , ce qui engagea , dans la suite , plusieurs Espagnols à contracter de pareilles alliances. Quelques uns même ont épousé des négresses ; & de là est venu le grand nombre de métifs & de mulâtres qui peuplent aujourd'hui toutes ces provinces. Vous avez déjà pu voir , Madame , que l'amour a toujours favorisé les entreprises des Européens dans le nouveau monde.

Après avoir demeuré deux ans au

Paraguay , don Pedre de Mendoze , qui ne s'y étoit point fait aimer , partit pour s'en retourner en Espagne. Il mourut avant que d'y arriver ; & l'empereur Charles-Quint nomma à sa place don Alvare de Vera , l'homme le plus vertueux de toute la Castille. Dans les instructions que ce prince lui donna , il lui recommanda , sur toutes choses , de ne souffrir dans sa province ni avocats , ni procureurs , rien n'étant plus contraire que cette espece de gens au progrès des colonies. Il ordonna qu'on ne refusât à personne la liberté de revenir en Europe , de recourir à sa justice , & de lui écrire. Il accorda une amnistie pour tous ceux qui avoient mangé de la chair humaine pendant la famine de Buenos-Aires , ce qui étoit arrivé à plusieurs , lesquels , pour se soustraire au châtement , s'étoient réfugiés chez les sauvages.

Le nouveau gouverneur commença par assembler , à l'Assomption , tout ce qu'il y avoit d'ecclésiastiques & de religieux ; & il leur déclara , de la part de l'empereur , que sa majesté chargeoit leur conscience de tout ce qui regardoit la propagation de la foi

dans ces terres infidelles. Il leur donna sa parole de les soutenir, de toute son autorité, dans les fonctions de leur ministère; &, après avoir réformé plusieurs abus qui s'étoient introduits parmi les officiers royaux, il mit sa principale attention à s'attacher les Indiens, & à les retenir dans l'alliance des Espagnols. Les Guaranis, qui habitent la rive orientale du fleuve de l'Uruguay, ont été les premiers & les plus fideles vassaux de cette couronne. Ils furent d'un grand secours à don Alvarez, dans les différentes guerres qu'il eut à soutenir contre d'autres nations moins dociles, & qu'on ne put soumettre que par la force des armes. Le gouverneur en gagna plusieurs, par sa douceur & ses manieres engageantes; mais, tandis qu'il adoucissoit le cœur farouche de ces barbares, il éprouvoit, de la part des Espagnols mêmes, tout ce que l'envie & la haine peuvent inspirer de plus cruel. Les officiers royaux, irrités de ce qu'il s'étoit opposé à leur tyrannie, prévinrent contre lui le conseil de Madrid; &, sans attendre les ordres de la cour, il fut arrêté, mis aux fers, & renvoyé en

Europe. On voulut plusieurs fois l'empoisonner durant la route ; on voulut le faire arrêter aux Açores ; mais toute la malice de ses ennemis ne put triompher de son innocence , qui fut enfin généralement reconnue à la cour de Madrid. On ne le renvoya cependant pas au Paraguay , de peur que sa présence n'occasionnât de nouveaux troubles.

Au milieu même de leurs dissensions intestines , les habitants de l'Assomption travailloient avec ardeur à l'agrandissement de leur colonie. Peu de temps après , ils firent deux nouveaux établissemens , qui devinrent bientôt deux grandes villes. La première , située sur le fleuve de Parana , fut nommée Guayara , du nom de la province ; la seconde , appelée Santa-Cruz , fut fondée dans le Tucuman , frontière du Pérou. On a depuis reculé cette dernière ville à cinquante lieues plus au nord. Dans ce même temps , l'église de l'Assomption fut érigée en évêché. L'empereur voulut que le premier évêque du Paraguay entrât dans son diocèse d'une manière convenable à sa dignité. Le gouverneur le reçut avec

de grandes marques d'honneur ; & , en l'abordant , lui demanda à genoux sa bénédiction. Le prélat portoit avec lui plusieurs réglemens de sa majesté touchant les *commendes*.

Ces commendes étoient un moyen imaginé , pour récompenser ceux qui avoient le plus contribué à la fondation de la colonie . & qu'on appelloit les conquérants du Paraguay. Elles consistoient en un certain nombre d'Indiens soumis , qui étoient obligés de servir ceux à qui on les accordoit. Quand il ne s'en trouvoit pas assez pour en donner à tout le monde , le gouverneur , de l'avis de l'évêque & de tous ceux qui avoient voix délibérative dans le conseil , formoit de nouvelles peuplades des naturels du pays , dont on croyoit avoir droit de disposer. On les donnoit à différens particuliers , pour un espace de temps plus ou moins long , suivant le rang ou les services des personnes. Ce temps expiré , les commendes retournoient au domaine ; & le gouverneur de la province employoit les Indiens dont elles étoient composées , aux travaux publics , ou les distribuoit à d'autres particuliers ; de sorte que

chacun profitoit à son tour de ce bénéfice. Le commendataire n'avoit aucune juridiction sur ces peuples ; ils ne lui devoient que deux mois par an de leur travail, & un tribut, dont ceux qui avoient cinquante ans accomplis, ou qui n'en avoient pas dix-huit, étoient exempts. Le cinquieme de ce tribut devoit être donné au curé de la paroisse. Il étoit ordonné aux commendataires de pourvoir à tous les besoins de leurs Indiens, de veiller à ce qu'ils fussent instruits de la religion, de les bien traiter, & de les gouverner comme des enfants, parce qu'en effet ils le sont en bien des choses pendant toute leur vie. Afin de les mettre à l'abri de la vexation, il y avoit des officiers préposés pour écouter leurs plaintes, avec pouvoir de priver de sa commende quiconque seroit convaincu d'en avoir abusé. Mais jamais il n'y eut de loix plus mal observées ; toutes les persécutions qu'ont essuyées les jésuites, n'ont guere eu d'autres sources, disent-ils, que leur fermeté à ne point consentir qu'on donnât la moindre atteinte aux privilèges des sauvages.

Charles-Quint n'avoit rien plus expressément recommandé aux gouverneurs qu'il envoyoit au Paraguay, que d'y mener des ecclésiastiques & des religieux, & de leur donner toutes les facilités nécessaires pour remplir les devoirs de leur ministère. Philippe II, son fils & son successeur au trône d'Espagne, ne témoigna pas moins de zèle; & les missionnaires, dont les premiers étoient de l'ordre de saint François, ne négligerent rien pour répondre à la confiance de ces deux monarques. Ils baptisèrent un assez grand nombre d'Indiens; mais les fréquentes révoltes de ces peuples, qu'on ne ménageoit pas toujours assez, & les troubles domestiques, dont, pendant plus de soixante ans, cette colonie fut presque toujours agitée, mirent les plus grands obstacles au progrès de la foi. Le Tucuman fut plus heureux d'abord: à peine les Castillans avoient-ils commencé à s'y établir, qu'on songea au Pérou à y envoyer des missionnaires. S. François Salano y arriva avec une troupe de religieux de son ordre. Il parcourut cette province avec le succès qu'on devoit attendre d'un saint qui ne mettoit

mettoit point de bornes à son zele , & que Dieu , si l'on en croit encore les Espagnols , avoit revêtu du don des miracles. Le pere Louis de Rolano , un de ses disciples , avoit fondé parmi les Guaranis une chrétienté fervente , qu'il gouverna long-temps ; il traduisit même un catéchisme dans leur langue ; mais l'un & l'autre ayant été rappelés par leurs supérieurs , le clergé séculier , uniquement occupé dans les villes , suffisoit à peine au travail dont il étoit surchargé. Les réguliers , en plus petit nombre encore , ne pouvoient pas cultiver tous les Indiens qui étoient en commende , & se donnoient inutilement bien de la peine pour leur faire goûter une religion , contre laquelle la dureté & le mauvais exemple de leurs maîtres ne pouvoient que les prévenir. Enfin les évêques de l'Assomption & du Tucuman se trouvoient réduits à la triste nécessité de faire à la cour de fréquentes représentations , pour en obtenir des ouvriers évangéliques , qui les aidassent à remplir leurs obligations.

Tel étoit le premier état du Paraguay , lorsqu'on y envoya des jésuites. Dès que ces peres furent arrivés

au Tucuman , le gouverneur monta à cheval , avec la noblesse & les officiers des troupes , pour aller au-devant d'eux. A leur entrée dans la ville , ils trouverent sur leur passage les rues semées de fleurs , & des arcs de triomphe de distance en distance. L'évêque , qui avoit ordonné de solennelles actions de grâces pour leur heureuse arrivée , les conduisit processionnellement à sa cathédrale , les y complimenta en des termes qui dûrent faire souffrir leur modestie , entonna lui-même le *Te Deum* , les mena ensuite chez lui , & voulut qu'ils logeassent dans son palais. C'est ainsi que les Espagnols eux-mêmes , qui sans doute s'en sont bien repentis , préparoient les Indiens à regarder ces religieux comme des hommes extraordinaires , qui devoient être un jour leurs fondateurs , leurs législateurs , leurs généraux d'armée , leurs pontifes & leurs souverains.

Les nouveaux missionnaires trouverent une ample matière à leur zèle , & s'y livrerent avec ardeur. Ils crurent devoir commencer par les Espagnols , dont l'exemple pouvoit contribuer

beaucoup, on apporte un grand obstacle au succès de leurs travaux parmi les infidèles. On les écouta avec respect ; on les consulta avec confiance ; ils rencontrèrent par-tout des cœurs dociles. Ils firent ensuite plusieurs courses dans les campagnes, pour annoncer l'évangile aux Indiens ; & ils en avoient déjà converti un grand nombre, lorsqu'ils apprirent qu'il leur venoit un renfort du Brésil. Je n'entre point dans le détail de toutes les conversions opérées par ces hommes apostoliques ; elles se multiplioient à mesure qu'ils recevoient de nouveaux secours ; dans peu de temps, les jésuites eurent plusieurs établissemens au Paragnay ; & ce qui fait le triomphe de leur politique, de leur humanité & de leur zèle, c'est qu'en se servant de la religion pour asservir des hommes libres, vaincre leurs préjugés, soumettre leurs passions, ils les ont rendus policés, industrieux & heureux. Semblables aux anciens législateurs, ils réduisirent en société des barbares toujours errants, toujours armés, ne respirant que meurtres, ne vivant que de carnage. La lecture des poètes avoit

appris à ces missionnaires , gens de lettres , qu'Orphée étoit venu à bout de faire sortir les hommes des forêts , par les charmes de la musique. Ils eurent recours aux mêmes moyens , pour adoucir ces caractères féroces. A peine un jésuite avoit-il commencé à chanter quelques cantiques , que les sauvages sortoient aussi-tôt des bois ou de leurs retraites , pour suivre avec les transports les plus vifs celui dont la voix avoit frappé leurs oreilles. Alors le missionnaire les voyant rassemblés autour de lui , commençoit à leur annoncer les vérités de la foi. Quand l'ennui les prenoit , le nouvel Orphée recommençoit ses cantiques ; & mêlant ainsi le chant à l'instruction , il leur apprenoit à bâtir , non les murs d'une ville , comme Amphion , mais des cabanes propres & commodes , dont ils eurent bientôt formé des peuplades. On les nomma doctrines , ou réductions ; termes qui ont toujours été usités depuis , pour signifier ces sortes de villages.

Les jésuites voulurent aussi avoir des habitations dans les villes. Le premier de ces établissemens se fit

à l'Assomption, capitale de la province. Les magistrats leur assignèrent un emplacement, pour y bâtir une maison & une église. On mit aussi-tôt la main à l'œuvre; & tous voulurent y travailler, jusqu'aux dames, qui se signalèrent dans cette occasion par leur zèle & leur dépense. Ce qui attachoit sur-tout les Espagnols à ces religieux, c'étoit la facilité avec laquelle ils manioient les esprits des Indiens, au milieu desquels on ne se croyoit jamais en sûreté. De leur côté, les sauvages se flattoient que les Castillans se laisseroient persuader, par des hommes à qui ils témoignoient tant d'estime, de les traiter avec plus de douceur, mais les missionnaires ayant paru s'intéresser trop vivement pour les naturels du pays, les Espagnols en conçurent de l'ombrage. On disoit tout haut que les jésuites n'avoient d'autre but, que de se rendre les maîtres des Paraguéens, & de profiter seuls de leurs services; que c'étoit uniquement pour cela qu'ils avoient engagé la cour à publier des édits pour maintenir la liberté de ces peuples; & qu'ils ne manquoient pas de s'en prévaloir, pour

s'enrichir, au préjudice des sujets du roi d'Espagne. En vain ces peres répondirent qu'avant qu'aucun d'eux eût mis le pied dans la province, l'empereur Charles-Quint avoit déjà donné ces mêmes édits; les esprits étoient trop aigris pour se rendre à aucune raison; & cette indisposition, fermentant de plus en plus, produisit dans la suite les querelles les plus vives, dont je prévois les suites les plus funestes pour cette société.

Je suis, &c.

A Buenos-Aires, ce 21 Octobre 1751.



L E T T R E C L I I .

S U I T E D U P A R A G U A Y .

Vous venez, Madame, de voir au Paraguay deux sortes de religions, les chrétiens & les idolâtres; deux sortes de peuples, les Indiens & les Espagnols; deux sortes d'habitations, les villes & les peuplades; deux sortes de souverains, le roi d'Espagne & les jésuites. Tous ces objets demandent à être repris & détaillés séparément.

Cinq gouvernements divisent toute cette contrée, & ont pour capitales, la Plata, Santa-Cruz, Cordoue, Buenos-Aires & l'Assomption, qui l'est en même temps de tout le pays. Les gouverneurs sont indépendants & absolus dans les affaires politiques & militaires: ce n'est que dans certains cas particuliers, qu'ils reconnoissent la supériorité des vice-rois du Pérou. Pour le civil & le criminel, ils ressortissent de l'audience royale.

La Plata, où réside ce tribunal, fut

32 SUITE DU PARAGUAY.

fondée par le capitaine Pedro d'Anzures , sous les ordres de François Pizarre , & sur les ruines du bourg In Jien de Chuquisaca , dont elle prend aussi le nom. Celui de Cité d'argent , *Ciudad de la Plata* , lui fut donnée par allusion à une mine de ce métal , qui en étoit peu éloignée. La ville est située dans une petite plaine environnée de montagnes ; les maisons y sont de pierres , & couvertes de tuiles. Celles de la principale place , qui ont un étage au dessus du rez de chaussée , sont grandes , bien disposées , accompagnées de jardins & de vergers. L'eau n'y est point abondante ; mais , par le soin qu'on a pris de la distribuer dans tous les quartiers , elle suffit pour la consommation des habitants , dont on compte environ quatorze mille , tant Indiens qu'Espagnols. L'église a été érigée en métropole , la magistrature en audience royale , l'archevêque & son official en tribunal ecclésiastique , les officiers municipaux en corps de ville , les colleges en université. Les professeurs sont des jésuites , des prêtres séculiers & des laïques , qui donnent aussi des leçons publiques dans le sé-

minaire. Il ne faut pas demander s'il y a beaucoup de moines : c'est la classe d'habitants la plus nombreuse dans la plupart des villes de l'Amérique espagnole : mais ce sont toujours des Dominicains, des Cordeliers, des Augustins, des peres de la Merci, des Jésuites, & point ou presque point de Bénédictins, de Prémontrés, de Bernardins, de Chartreux, ni même de Capucins, si faciles d'ailleurs & si ardens à se répandre par toute la terre.

Les environs de la Plata sont remplis de maisons de campagne, le long de la riviere de Cachimayo, qui en est à deux lieues. Une autre, nommée Pilco mayo, coule à six lieues de là, sur le chemin de Potosi, & fournit d'excellent poisson. C'est sur les bords qu'habitent les Chiriguanes, ennemis irréconciliables des chrétiens, & toujours en guerre avec les Espagnols. Les jésuites n'en pénètrent pas moins dans leurs pays, accompagnés de quelques Indiens qu'ils menent pour leur sûreté ; & il arrive quelquefois qu'ils en convertissent. " Nous ne connoissons point au Paraguay, me disoit un de ces peres, de peuple plus fier, plus

dur , plus inconstant & plus perfide que les Chiriguanes , dont on raconte ainsi l'origine.

„ Lorsque les Guaranis se soumirent à l'évangile , & que réunis par les premiers missionnaires ils formèrent diverses peuplades , il se trouva parmi eux un certain nombre d'infidèles , dont on ne put jamais vaincre l'obstination. Ces barbares craignant le ressentiment de leurs compatriotes , dont ils n'avoient pas voulu suivre l'exemple , prirent la résolution d'abandonner leur terre natale , & d'aller chercher un asyle en d'autres contrées. Dans cette vue , ils passèrent le fleuve du Paraguay , & avançant dans les terres , ils fixèrent leur demeure au milieu des montagnes. Les nations chez lesquelles ils s'étoient réfugiés , en conçurent de la défiance ; mais elles jugèrent que , passant d'un ciel brûlant dans une région extrêmement froide , ils ne pourroient résister aux rigueurs du climat , & qu'ils périroient bientôt de misère. Chiriguano , disoient-elles en leur langue , c'est-à-dire , le froid les détruira ; & de là est venu le nom qu'ils portent

aétuellement. Mais loin d'être détruits, comme on l'avoit espéré, ils multiplierent si considérablement, qu'en très-peu d'années leur nombre monta à plus de trente mille. Comme ils sont naturellement belliqueux, ils se jetèrent sur leurs voisins, les exterminèrent peu à peu, & s'emparèrent de toutes leurs terres. „

Le même jésuite m'a appris que ces peuples, qu'il nomme barbares, n'ont ordinairement qu'une femme; mais parmi les prisonniers qu'ils font à la guerre, ils choisissent les plus jeunes filles pour en faire leurs maîtresses. Ce goût ne prouve pas clairement leur barbarie. „ Ce qu'ils ont de plus singulier, ajoutoit ce pere, c'est que d'un jour à l'autre ils ne sont plus les mêmes hommes: aujourd'hui pleins de raison & d'un bon commerce, demain pires que les tigres de leurs forêts. On obtient tout d'eux lorsqu'on les prend par l'intérêt: s'ils n'esperent rien, tout homme est leur ennemi. Ils sont naturellement gais, pleins de feu, enclins à la plaisanterie; & leurs bons mots ne laissent

pas d'avoir quelque sel. Lâches quand ils trouvent de la résistance, & insolens jusqu'à l'excès, comme c'est l'usage, même chez les nations les plus policées, s'ils s'apperçoivent qu'on les craint.

„ Leurs bourgades sont disposées en forme de cercle, dont le centre est occupé par la place publique. Ils vont pour l'ordinaire tout nus; ils ont cependant des culottes; mais ils les tiennent sous le bras, comme on dit que les François portent leurs chapeaux. Lorsqu'une fille commence à s'appercevoir qu'elle peut être femme, on l'oblige à demeurer pendant trois mois dans son hamac. De vieilles matrones entrent dans la cabane armées de bâtons; & frappant tout ce qu'elles rencontrent, elles poursuivent, disent-elles, le couleuvre qui a piqué la fille jusqu'au sang: l'une d'entr'elle met fin à ce manège, en feignant qu'elle a tué le serpent. Un moribond ne juge de l'affection que lui porte sa famille, que par les cris & les hurlements effroyables que ses parents font autour de son lit, au moment de son décès. Il n'est pas rare que cette

horrible symphonie ait avancé les jours de plus d'un malade. Les magiciens, qui font fortune parmi la plupart des sauvages, sont en exécration chez les Chiriguanes : on y brûle un homme sur le moindre soupçon de maléfice. Au reste, comment ne croiroient-ils pas aux sortilèges, puisque des peuples même qui se disent philosophes, ont des livres révévés d'apparitions, des traités théologiques où les sorciers jouent leur rôle, & pour comble de déception, une jurisprudence établie sur la magie ? Comme nous, les Chiriguanes s'effraient d'un songe, marquent des jours malheureux, redoutent tel ou tel nombre, & sont troublés par le cri de tels ou tels animaux. L'unique avantage peut-être que nous ayons sur ces barbares, c'est que parmi nous les vieilles, les nourrices, les enfants, le peuple & les fots sont les seuls qui se forment ces terreurs superstitieuses ; les gens sensés n'en parlent que pour en rire.

„ Les peuples les plus voisins des Chiriguanes sont les Chiquites, dont le nom signifie hommes rapetissés. Les

Espagnols les ont ainsi appelés, parce que la porte de leurs cabanes est très-basse, & qu'ils ne peuvent s'y glisser qu'en se traînant sur le ventre. Ils en usent de cette façon, pour ne point y donner entrée aux mosquitoes, dont cette contrée est infestée, sur-tout dans les temps de pluies. Le pays est fort montagneux, & couvert par d'immenses forêts. La quantité de différentes abeilles qu'on y trouve, fournissent du miel & de la cire en abondance. Ce sont avec le riz, le maïs, le coton, le sucre, le tabac, les patates & le manioc, les denrées les plus communes de cette province. Depuis le mois de décembre, jusqu'au mois de mai, les campagnes sont inondées par le débordement des rivières; & tout commerce est interdit entre les habitants. Il se forme alors de grands lacs qui fourmillent de poissons. Le Chiquite compose une certaine pâte amère, qui les enivre; ils montent aussi-tôt à fleur d'eau, & les pêcheurs les prennent sans peine. Quand les eaux se sont retirées, les sauvages ensemencent leurs terres qui jouissent alors d'une

admirable fécondité. Les bois font remplis de linges, de poules, de tortues, de buffles, de ceris, de chevres, d'ours, de tigres & de bêtes venimeufes.

„ Les mœurs des Chiquites différent peu de celles des autres sauvages de l'Amérique méridionale. Ils mangent fans attendre le befoin, fans s'affujettir à des heures réglées, fans faire choix de leur nourriture, fans s'inquiéter du lendemain; ils vivent au grand air, accoutumés à toutes les variations du climat, le plus fouvent nuds, & n'ayant pour lits que la terre, une peau de bête, quelques feuilles d'arbres, ou une méchante natte. De là cette force, cette vigueur de tempérament & de fanté, qui est la bafe de toutes leurs jouiffances. La médecine, telle qu'on l'exerce dans nos villes, avec la théorie fi pompeufe & fa pratique fi fautive; avec les systèmes fans expériences, & fes raisonnemens fans preuves, n'est point connue de ces Indiens. Ils n'ont qu'une maniere de traiter les maladies; c'est de fucer la partie où l'on sent de la douleur; &

cette fonction est exercée par le cacique, à qui elle donne une grande autorité dans la nation. Il demande d'abord à ceux qui le consultent : qu'avez-vous fait avant de tomber malade ? N'avez vous pas répandu de la chica ? N'avez-vous pas jeté de la chair de cerf ou de tortue ? Si on l'avoue, eh voilà justement ce qui vous tue, reprend aussitôt l'Esculape : l'ame de l'animal est entrée dans votre corps, & se venge de l'outrage qu'il a reçu. Le cacique suce ensuite la partie affectée ; & si le malade meurt, c'est sur lui seul que tombe la faute, s'il guérit, toute la gloire est pour le médecin.

„ Les Chiquites sont moins féroces que les Chiriguanes, & plus disposés à recevoir les lumières de l'évangile. Nos missionnaires y ont déjà formé des peuples chrétiens, avec des espérances bien fondées de leur imposer à tous le même joug ; alors l'église n'aura point d'enfants plus dociles ; l'Espagne, de sujets plus fidèles, l'Amérique, de peuples plus heureux ; notre compagnie, de disciples plus sou-

mis. L
pérée,
de Arc
ces qui
ces peu
en guer
éloques
& de
concor
il obtir
damné
Santa-
la bien
ayant e
vince,
nations
mes à é
ces peu
roient
d'être
semblé
trouva
vous. C
des inf
l'affaire
cun exp
le bal
tianisme

mis. Leur conversion paroissoit désespérée, lorsqu'un de nos peres, Joseph de Arcé, profita de deux circonstances qui lui concilierent l'affection de ces peuples. Deux nations étoient alors en guerre; le pere vint à bout par son éloquence de terminer leurs différens, & de rétablir entr'elles la paix & la concorde. Presque dans le même temps, il obtint la grace d'un Chiquite, condamné à mort par le gouverneur de Santa-Cruz. Cette charité lui gagna la bienveillance des autres sauvages; & ayant eu la liberté de parcourir la province, il eut la satisfaction de voir des nations entieres demander d'elles-mêmes à être instruites. La maniere dont ces peuples délibérèrent s'ils embrasseroient la religion chrétienne, mérite d'être rapportée. On indiqua une assemblée générale; & tout le monde se trouva pendant la nuit au rendez-vous. On commença à danser au son des instrumens; & tout en dansant, l'affaire fut proposée & discutée. Chacun exposa ses raisons en cadence; & le bal finit par décider que le christianisme seroit reçu dans le pays.

„ Il ne faut pas croire cependant que ces peuples aient toujours témoigné la même docilité. On en a vu qui refusoient avec obstination d'écouter les missionnaires, ou qui, après leur avoir prêté quelque attention, leur répondoient froidement : vous dites que votre Dieu fait tout, qu'il est en tout lieu, & qu'il voit tout ce qui s'y passe : nous n'aimerions pas un maître qui a les yeux si perçants ; nous voulons vivre en liberté dans nos bois, sans avoir un témoin & un censeur perpétuel de nos actions. Un autre sauvage étant sollicité de se faire chrétien, repliqua au jésuite qui le menaçoit de l'enfer : tant mieux, je n'aurai plus froid après ma mort. C'est par de semblables réponses qu'ils déconcertent souvent le zèle des prédicateurs.

„ Ce n'est point par les Chiquites, que les missionnaires ont commencé leurs conquêtes évangéliques dans le Paraguay. Les réductions les plus anciennes, les plus nombreuses, les plus ferventes ont été fondées chez les Guaranis. Avant qu'on y eût porté le flambeau de la foi, ce pays, comme

vous l'avez
barbare
habitant
suites p
che, c
& à fo
de con
s'en fai
toient
lées :
la socié
besoins
la terre
ner le E
On fit
bestiar
tipliere
hientôt
sistance
Les m
miers
celui-g
la béc
coupoi
truction
noient
cents l
des bu

vous l'avez vu , étoit habité par des barbares sans religion , sans loix , sans habitation ni demeure fixe. Les jésuites pénétrèrent , de proche en proche , dans l'intérieur de leurs forêts ; & à force de patience , de douceur , de complaisance , ils parvinrent à s'en faire écouter. Ces peuples n'étoient composés que de familles isolées : on les accoutuma aisément à la société , en leur faisant naître des besoins. On leur apprit à labourer la terre , à cuire la brique , à façonner le bois , à construire des maisons. On fit venir de Buenoi-Aires , des bestiaux amenés d'Europe , qui multiplierent en si peu de temps , que bientôt on en eut assez pour la subsistance de ces nouveaux citoyens. Les missionnaires mettoient les premiers la main à tous ces ouvrages : celui-ci conduisoit la charrue , celui-là bêchoit la terre ; quelques-uns coupoient des arbres pour la construction des bâtimens ; d'autres mennoient devant eux , à travers trois cents lieues de pays , des chevaux , des bœufs , des vaches , des chevres ,

des brebis pour les nouvelles peuplades. Ces mêmes hommes, qui s'étoient fait admirer par des talents supérieurs, dans les plus célèbres universités de l'Europe, se trouvent tout d'un coup transformés en bergers, en maçons, en charpentiers, en laboureurs, &c. pour apprendre à des sauvages la pratique de tous ces métiers, & leur faire comprendre la nécessité de s'y appliquer. Ainsi l'on a vu depuis, & peut-être à leur imitation, le réformateur d'un grand empire, se faire charpentier en Hollande, marchand à Londres, artiste à Paris, & soldat dans ses propres états, pour servir lui-même à ses peuples d'exemple, de modèle & de règle dans toutes ces conditions.

„ Jugez ce qu'il en a coûté de peines & de travaux aux missionnaires, pour établir dans le centre même de la barbarie, une république florissante, sur un plan peut-être plus parfait que celui de Platon. Ils ont eu à combattre tous les éléments; il leur a fallu parcourir des pays impraticables, & dont les habitants étoient

plus
qu'on
n'ont
mém
mém
gnols
né d
menc
tions
avec
prop
tribu
scélé
fruits
ter,
paren
une
trion
„
rageu
ils ex
tions
se dé
pagn
dispo
à ne r
acqu
& de

plus à craindre que les bêtes féroces qu'on y rencontre à chaque pas. Que n'ont-ils pas eu à effuyer de ceux même qui faisoient profession de la même foi , c'est-à-dire , des Espagnols , qui ne leur ont jamais pardonné d'avoir soustrait au droit de commende , les Indiens de leurs réductions ? Contrariés sans cesse , chassés avec violence , avec infamie de leurs propres maisons , traduits à tous les tribunaux comme des traîtres & des scélérats , ils ont vu souvent périr les fruits de leurs travaux , sans se rebuter , sans montrer moins d'ardeur à réparer leurs pertes , avec une fermeté , une constance , qui enfin les ont fait triompher de tous les obstacles.

„ À mesure que ces hommes courageux rassembloient les Paraguéens , ils en formoient de nouvelles réductions , & les amenoient peu à peu à se déclarer sujets de la couronne d'Espagne. Ce n'est pas sans peine qu'ils y disposèrent ces barbares , accoutumés à ne reconnoître aucune autorité. Leur acquiescement fut le fruit de l'amour & de la confiance que nos peres avoient

fu leur inspirer , & de l'ascendant qu'ils prirent sur eux , en se sacrifiant en toute rencontre , pour la défense de leurs intérêts. Philippe IV honora les Guaranis du titre de ses plus fideles vassaux ; il leur confia le soin de garder le Paraguay du côté du Brésil , les exempta de tout autre service , & se contenta , pour droit de vasselage , que les hommes seuls , depuis l'âge de dix-huit ans accomplis jusqu'à cinquante , payassent à son trésor un écu par tête. Ils confignent eux-mêmes leur argent dans la capitale , entre les mains des officiers du roi , qui leur en donnent un récépissé. C'est aux chefs des réductions , conjointement avec les missionnaires , de faire en sorte que le tribut soit payé avec exactitude. Ainsi l'on n'a pas affaire en ce pays , comme en Europe , à de féroces exacteurs , mille fois plus odieux que les impôts même qu'ils sont chargés de percevoir.

„ Ce que le roi d'Espagne retire de ces Indiens , suffit à peine pour l'indemniser de ce qu'il dépense en leur faveur : car toutes les fois qu'on

SU
 envoie p
 des missi
 pour ch
 cents fra
 piaftres c
 pour leur
 majesté c
 les messes
 pes qui br
 ce princ
 que réduc
 pour se fo
 ter les a
 montent
 dérables.
 on insista
 tribut des
 autres In
 mais ce p
 ger à ce
 la paro
 droit les
 état.

„ C'est
 Jésuite ,
 tellement
 blique , q
 noissent

envoie par son ordre au Paraguay, des missionnaires d'Europe, il paie pour chacun d'eux environ douze cents francs. On tire de plus dix mille piaftres chaque année du trésor royal pour leur entretien. C'est encore sa majesté qui fait les frais du vin pour les messes, & de l'huile pour les lampes qui brûlent dans les églises. Enfin ce prince donne tous les ans, à chaque réduction plus de six cents livres, pour se fournir de remèdes, sans compter les aumônes extraordinaires, qui montent souvent à des sommes considérables. Du temps de Philippe V, on insista beaucoup sur la modicité du tribut des Paraguéens, tandis que les autres Indiens paient cinq fois autant; mais ce prince défendit de rien changer à ce qui étoit réglé, & donna sa parole royale qu'il maintiendrait les choses toujours dans le même état.

„ C'est une erreur, poursuit le Jésuite, de croire que nous sommes tellement les maîtres de cette république, que les Guaranis ne reconnoissent d'autre autorité que la nôtre.

48 SUITE DU PARAGUAY.

Qui peut ignorer, en effet, avec quelle promptitude ces peuples obéissent aux vice-rois, aux gouverneurs, aux évêques, à tous les officiers de sa majesté ? Au plus petit signe de leur volonté, on les voit sortir avec empressement de leur pays, se pourvoir eux-mêmes des armes nécessaires, & faire à pied, deux, trois, quatre cents lieues pour travailler, pour combattre & pour mourir, s'il le faut, au service du roi. Ils ne reçoivent dans ces occasions, aucune espece de solde ni d'appointement. Quel vassal sur la terre rend un pareil hommage à son seigneur ? Quels sujets a-t-on vu servir ainsi leurs souverains ? Les gouverneurs de la province font de temps en temps la visite des réductions, & y trouvent la plus parfaite soumission à leurs ordres. Les officiers de ces peuplades vont toutes les années, se présenter à ces mêmes gouverneurs, pour en obtenir la confirmation de leurs offices. Il est bien vrai que les jésuites n'ont point d'amis plus ardents, ni de disciples plus zélés, que leurs chers néophytes ; que si l'on entreprenoit

SUI
de chang
démarche
prompte
nistrati
cipaleme
génie bo
ces religi
affaires,
pour le t
Cependan
mes offic
les villes
ne sauroit
cité, ils
peine, ni
portance
pasteurs.
habitants
qui se ré
jeter ou d
ou moins
homme d
lonie ave
Lacédém
Paraguéen
tes, com
tiate, d'
Tout est

Tome

de changer leur gouvernement, cette démarche seroit bientôt suivie d'une prompte révolte ; & qu'enfin l'administration roule absolument, ou principalement sur les missionnaires. Le génie borné de ces Indiens exige que ces religieux entrent dans toutes leurs affaires, & qu'ils les dirigent autant pour le temporel que pour le spirituel. Cependant chaque bourgade a les mêmes officiers de justice & de police que les villes Espagnoles ; mais comme on ne sauroit guere compter sur leur capacité, ils ne peuvent infliger aucune peine, ni rien décider de quelque importance sans l'approbation de leurs pasteurs. Ces officiers sont élus par les habitants, & confirmés par le curé, qui se réserve ainsi le pouvoir de rejeter ou d'admettre ceux qu'il juge plus ou moins capables de ces emplois. Un homme d'esprit, comparant cette colonie avec l'ancien gouvernement de Lacédémone, disoit que l'essence d'un Paraguéen étoit de dépendre des Jésuites, comme autrefois celle d'un Spartiate, d'obéir aux loix de Lycurgue. Tout est en commun dans la contrée

des missions, comme dans la république Grecque. Les rivaux d'Athènes avoient proscrit le luxe & l'argent. Les voisins du Pérou ne connoissent ni l'or ni l'argent. Tout se ressemble, à cela près, que les Spartiates avoient des esclaves, & que les prêtres n'étoient point admis au gouvernement de l'état; qu'ici, au contraire, les prêtres seuls gouvernent la nation, & que les Paragucéens sont les esclaves de ces prêtres. On en a voulu faire un crime aux Jésuites; mais il leur sera toujours glorieux d'avoir montré & fait goûter à des peuples cruels, l'idée de la religion jointe à celle de l'humanité, de leur avoir donné nos arts sans notre luxe, nos besoins sans nos desirs: & s'il est vrai qu'ils aient amassé des trésors, au moins n'est-ce qu'en rendant des hommes heureux. C'est être assurément très-louable, que de savoir allier ainsi son utilité particulière au bonheur public.

» Il y a ordinairement deux Jésuites dans chaque réduction. Le second est presque toujours un missionnaire nouvellement arrivé d'Europe. Il sert de

SUI
 vicaire au
 temps la
 supérieur
 jours fix
 l'église,
 munauté
 cloche,
 convent
 dance é
 sion, qu
 faire la
 » A
 missionn
 bonnes
 toute le
 point d
 suites d
 leur tou
 spectacle
 réponde
 paternel
 qu'aux
 maisons
 ils sont
 pour qu
 fasse ave
 ne se p
 » Qu

vicaire au premier, & apprend en même temps la langue des Indiens. Le curé est supérieur chez lui; & comme il a toujours six enfants destinés au service de l'église, sa maison est une petite communauté où tout se fait au son de la cloche, & se gouverne comme dans un couvent. Lui-même est dans une dépendance entière du supérieur de la mission, qui est continuellement occupé à faire la visite des paroisses.

» A l'arrivée de quelques nouveaux missionnaires, il n'est rien que ces bonnes gens n'imaginent pour exprimer toute leur joie. Les fêtes ne finissent point durant le séjour que font les Jésuites dans les bourgades placées sur leur route; & il s'y mêle toujours du spectacle. Nos pères, de leur côté, y répondent par une tendresse plus que paternelle, & portent leurs soins jusqu'aux moindres détails. Ils visitent les maisons pour voir si rien n'y manque; ils sont présents lorsqu'on tue les bêtes, pour que la distribution des viandes se fasse avec équité, & empêcher que rien ne se perde.

» Quoique les Paraguéens aient l'es-

prit naturellement fort borné, on remarque cependant qu'ils réussissent, comme par instinct, dans tous les arts auxquels on les applique. Il est vrai qu'ils n'ont pas celui de l'invention; mais ils ont, au suprême degré, le talent d'imiter tout ce qu'ils voient. Qu'on leur montre une croix, un chandelier, un encensoir; qu'on leur donne la matière pour en faire de semblables; & l'on aura de la peine à distinguer leur ouvrage d'avec le modèle. Il y a par-tout des ateliers de doreurs, de peintres, de sculpteurs, d'horlogers, de menuisiers, &c. Dès que les enfants sont en âge de pouvoir commencer à travailler, on les conduit dans ces laboratoires, & on les fixe dans ceux pour lesquels ils paroissent avoir le plus d'inclination. Leurs premiers maîtres ont été des frères Jésuites, qu'on avoit fait venir d'Europe à ce dessein.

» Pendant un assez long-temps ces Indiens ne possédoient rien en propre; mais depuis qu'ils n'ont plus à craindre de changer de demeure, on a assigné pour chaque famille une por-

tion de
 nir le née
 dont on
 jamais le
 particulier
 partienn
 les fruits
 gasins pub
 prévus,
 pour les
 envoie à
 se met da
 & c'est de
 tribut, qu
 pour les
 duktion se
 par l'inten
 un de ces
 aux labou
 fruit de le
 la mortali
 voisines
 secourir,
 qu'un sec
 besoin.

» L'hal
 fiste en
 lottes à l'

tion de terrain qui peut leur fournir le nécessaire ; car de la maniere dont on les éleve, ils ne connoitront jamais le superflu. Outre ces terrains particuliers, il y en a d'autres qui appartiennent à la commune, & dont les fruits sont déposés dans des magasins publics, pour les besoins imprévus, pour l'entretien des églises, pour les infirmes, pour ceux qu'on envoie à la guerre, &c. Le surplus se met dans la masse du commerce, & c'est de ce fonds que l'on paie le tribut, que l'on achete les provisions pour les troupes, &c. Si quelque réduction se trouve dans la disette, soit par l'intempérie des saisons, soit par un de ces accidents qui font perdre, aux laboureurs les plus soigneux, le fruit de leurs travaux, soit enfin par la mortalité du bétail, les peuplades voisines ne manquent jamais de la secourir, sans exiger d'autre retour qu'un secours pareil dans un pareil besoin.

» L'habillement des Paraguéens consiste en un juste-au-corps, des culottes à l'Espagnole, & un surtout de

54 SUITE DU PARAGUAY.

toile de coton qui leur descend jusqu'à mi-jambe. Il n'y a que les officiers ou les notables qui soient chauffés. L'habit ordinaire est toujours blanc, les vêtements de couleur ne se portent que les jours de fête. Les femmes ont une chemise sans manches qui leur tombe sur les talons, une ceinture, une tunique de la même longueur que la chemise, mais d'une toile plus fine, & avec des manches. Elles ne la quittent que lorsqu'elles travaillent à la campagne; & comme leurs cheveux noirs, longs & flottants ressemblent à un voile, on croit voir de loin des religieuses en chemise qui cultivent la terre. Elles se ceignent le front d'un bandeau fortement ferré, & y attachent des fardeaux qu'elles laissent poser sur leurs épaules. Si on s'en rapportoit à ces peuples, du soin de se vêtir, ils iroient bientôt nus comme les sauvages. Les ateliers pour les habits sont réunis dans une grande cour auprès de la maison, & sous les yeux des missionnaires. Là se trouvent différentes especes d'ouvriers, & sur-tout

SUITE

des tisserans
de la toile.
pens de la
point d'autr

» Les
que bâties
des, vaste
rées au co
mes, con
tes de tui
comme le
Elles n'ont
consiste en
toute une
publics,
pour les fe
sert en
celles qui
dont les
guerre. L
l'église fai
bourgade
tes les arm
fermées.
villages;
briques de
partie est
& l'autre

des tisserands, toujours occupés à faire de la toile. Ils sont entretenus aux dépens de la réduction, & ne reçoivent point d'autre salaire.

» Les peuplades chrétiennes, quoique bâties avec simplicité, sont grandes, vastes, bien situées, les rues tirées au cordeau, les maisons uniformes, construites de cannes, couvertes de tuiles, & rangées à-peu-près comme les boutiques d'un marché. Elles n'ont qu'un rez-de-chaussée, qui consiste en une salle carrée où loge toute une famille. Entre les édifices publics, on voit une maison de force pour les femmes de mauvaise vie. Elle sert en même temps de retraite à celles qui n'ont plus de parents, ou dont les maris sont en voyage ou à la guerre. La place publique, à laquelle l'église fait face, est au milieu de la bourgade, ainsi que l'arcenal où toutes les armes & les munitions sont renfermées. Rien n'est négligé dans ces villages; il s'y trouve jusqu'à des fabriques de poudre à canon, dont une partie est réservée pour les troupes, & l'autre employée aux feux d'arti-

fice, par lesquels on solemnise toutes les fêtes civiles & ecclésiastiques. On fait l'exercice toutes les semaines; car il y a dans chaque réduction deux compagnies de milice, dont les officiers ont un uniforme galonné d'or ou d'argent, selon leur grade; mais ils ne les portent que lorsqu'ils vont à la guerre, ou les jours de parade. Hors de là, on ne distingue point le soldat du simple habitant; & ces braves, qui font la sûreté de la république, & qu'on voit revenir souvent couverts de lauriers, dès qu'ils n'ont plus les armes à la main, sont l'exemple des autres par leur piété, leur douceur, leur modestie & leur soumission. Ils conservent entr'eux cette égalité parfaite, le plus ferme appui de l'union & de la tranquillité des citoyens.

» Outre les exercices ordinaires, il y a de temps en temps des prix proposés pour les archers, les lanciers, les frondeurs & ceux qui tirent au blanc. De peur de surprise, on entretient de tout temps un corps de cavalerie qui bat l'esfrade, & donne

avis de tout
n'est ni pos
pour s'enri
tres nation
nent les an
des entrepr
ils ne peuve
qu'autant qu
craindre. S
à la férocit
ces barbare
du repos,
sans cesse
autres, iro
porter le m
s'est passé à
tante depui
ne s'est rem
quelle ces p
eu la meille
donné des
courage &
service du
ont toujou
propres frai
par l'honne
vir sa maje
besoin d'av

avis de tout ce qu'il a découvert. Ce n'est ni pour faire des conquêtes, ni pour s'enrichir des dépouilles des autres nations que les Guaranis prennent les armes; c'est pour se garantir des entreprises de leurs voisins, dont ils ne peuvent espérer ni paix ni trêve, qu'autant qu'ils sont en état de se faire craindre. Si l'on ne mettoit un frein à la férocité de ces nations infidelles, ces barbares, ennemis de la paix & du repos, accoutumés à se poursuivre sans cesse pour se dévorer les uns les autres, iroient au sein des réductions porter le meurtre & le carnage. Il ne s'est passé aucune action un peu importante depuis cent ans au Paraguay; il ne s'est remporté aucune victoire, à laquelle ces peuplades chrétiennes n'aient eu la meilleure part, & où elles n'aient donné des preuves éclatantes de leur courage & de leur attachement au service du roi. Ajoutez à cela qu'elles ont toujours fait la guerre à leurs propres frais, se croyant assez payées par l'honneur qu'elles avoient de servir sa majesté. Il est vrai qu'elles ont besoin d'avoir à leur tête des officiers

Espagnols ; parce qu'elles ne savent ni se ranger , ni garder aucun ordre. Leur coutume est de se jeter toutes ensemble sur l'ennemi , en poussant des cris & des hurlements épouvantables. On leur envoie donc , en temps de guerre , des militaires expérimentés qui les exercent pendant quelques jours avant que de les mener au combat.

» On se récria beaucoup en Espagne lorsqu'on leur permit l'usage des armes à feu ; & il n'est rien que l'on n'ait tenté pour faire révoquer cette permission. Philippe V , persuadé que les missionnaires sont plus intéressés que personne à empêcher que leurs néophytes n'en abusent , se contenta , en 1743 , de recommander au provincial des jésuites de conférer avec ses religieux sur les moyens de prévenir les inconvénients qui en pourroient résulter. Ces armes ne restent point dans les maisons des particuliers ; elles sont déposées dans l'arsenal , aussi-tôt qu'on cesse d'en avoir besoin.

» Les habitans des réductions man-

quens
contra
font
com
des
dans
leur
d'he
être
mes-
les
jésui
que
tions
dien
faire-
sero
ropé
pule
de l
bes
qui
dans
char
fait
port
fixés
mais

quent de plusieurs choses que leur contrée ne produit point, & qu'ils sont obligés de se procurer par le commerce qu'il font, par échange, des fruits de leur pays. Ils envoient dans les villes Espagnoles tout ce qui leur reste de toile, de tabac, de peaux, d'herbe du Paraguay, &c. après s'en être suffisamment pourvus eux-mêmes. Tous ces effets sont remis entre les mains du procureur-général des jésuites. Celui-ci les vend ou les troque, & en rend compte aux réductions. L'excessive simplicité des Indiens ne permet pas de leur laisser faire ce trafic par eux-mêmes: ils seroient trop souvent la dupe des Européens, qui abuseroient sans scrupule de leur imbécillité, & à force de les tromper, les rendroient fourbes & méchants comme eux. Ceux qui vont conduire ces marchandises dans les villes sont défrayés, & leurs champs cultivés à frais communs. On fait au juste ce qu'ils doivent rapporter, parce que tous les prix sont fixés, & qu'on ne marchande jamais.

» Malgré cette police & les mesures que l'on prend pour ne laisser manquer personne du nécessaire, il arrive quelquefois, par la paresse & le peu de prévoyance de ces peuples, qu'ils n'ont pas de quoi ensemercer leurs terres. On leur prête alors une certaine quantité de grains, qu'ils sont obligés de rendre après la récolte. Les missionnaires choisissent parmi les plus vigilants, des inspecteurs qu'ils chargent de parcourir les campagnes, & d'examiner si l'on sème, si l'on moissonne à temps, si l'on prend des mesures pour faire durer la provision de bled; enfin, si les bestiaux sont bien soignés. On punit sévèrement les paresseux; parce qu'il est également de l'intérêt public & de celui des particuliers que chacun remplisse sa tâche, & que ceux qui restent oisifs ne vivent pas aux dépens de ceux qui travaillent. Faute de ces précautions, on éprouveroit de fréquentes disettes; car ces gens ont un appétit si prodigieux, que dans les commencements on ne pouvoit pas laisser à leur discrétion les bœufs dont ils se

serv
ne
vo
mul
tati
attir
si l'
nir
qu'i
res
fion
rest
à m
fain
cet
mar
à ce
sur
l'ap
dan
per
ni c
rien
c'est
tou
qu'
bes

SUITE DU PARAGUAY. 61

servoient pour labourer , de peur qu'ils ne les missent en pieces & ne les devorassent. Il ne faut pas même dissimuler , que les plus touchantes exhortations n'auroient pas suffi pour les attirer à la connoissance du vrai Dieu , si l'on n'eût commencé par leur fournir des vivres en abondance : car lorsqu'il fut question de former les premières peuplades , ils disoient aux missionnaires : si vous voulez que nous restions avec vous , donnez-nous bien à manger ; car nous avons toujours faim. Ils sont encore les mêmes sur cet article , & n'ont point de temps marqué pour les repas. Ils se reglent à cet égard , non sur l'horloge , mais sur le besoin ; chez eux , c'est toujours l'appétit qui sonne l'heure.

» On ne souffre aucun mendiant dans cette république ; & l'on n'y laisse personne oisif. On n'y voit ni procès ni querelles , parce qu'on n'y possède rien en propre ; car on peut dire que c'est n'avoir rien à soi , que d'être toujours disposé à partager le peu qu'on a avec ceux qui sont dans le besoin. On y est quelquefois plus oc-

cupé pour les autres que pour soi-même. Le travail des femmes n'y est pas moins réglé que celui des hommes. Au commencement de la semaine, on leur distribue une certaine quantité de laine & de coton, qu'elles sont obligées de rendre le samedi au soir toute prête à mettre en œuvre pour faire des toiles & des étoffes. Chacun doit être retiré chez soi à une heure marquée. La patrouille commence aussitôt sa marche, & ne cesse point de faire sa ronde pendant toute la nuit. On n'y emploie que des personnes sur qui on puisse compter; & on les change toutes les trois heures. Pour faire le choix de ceux à qui on confie ainsi le bon ordre & la sûreté publique, on prend les mêmes mesures, que lorsqu'il est question d'élire les officiers qu'on destine aux charges & au service des églises.

» On a cru devoir employer les plus grandes précautions pour empêcher que les Paragucéens n'eussent aucun commerce avec les Espagnols qui habitent les villes, & que ceux-ci ne pussent jamais s'arrêter dans le pays des Jésui-

tes. S'il leur arrive de prendre cette route pour aller au Chili ou au Pérou, ils ne doivent rester que trois jours dans chaque peuplade. Ils logent dans des maisons commodes, mais isolées; on ne leur laisse manquer de rien; mais ils ne parlent à aucun habitant; & quoique sujets du même maître, on les traite comme des étrangers dangereux ou suspects. On craint qu'ils ne corrompent les mœurs des Indiens; & cette raison si déshonorante, si outrageante même pour une nation aussi fière que l'Espagnole, a néanmoins été admise par leurs majestés catholiques, qui n'ont pu tirer de ces peuples aucun service qu'à cette singulière condition.

» Les Paraguéens ne sortent point de chez eux, soit pour quelque expédition militaire, ou pour être employés aux travaux du roi, qu'ils ne soient accompagnés d'un missionnaire, qui leur sert en même temps, & d'aumônier & d'interprète; car il ne leur est pas même permis d'apprendre la langue espagnole. Cette réserve fait tenir bien des discours au désavantage des Jésuites; sans elle cependant ces nou-

veaux chrétiens qui vivent dans la plus grande innocence , & ne connoissent aucune des passions qui ravagent la terre , ne seroient peut-être bientôt plus reconnoissables. Il ne faut , pour s'en convaincre , que voir la différence qui se trouve entre ces néophites , & ceux pour lesquels on n'a point pris les mêmes précautions. Il faut l'avouer , la plupart des mœurs castillanes sont corrompues par l'intérêt , le luxe , l'amour du plaisir ; & malgré toutes les apparences de la piété la plus sincère , l'ignorance , l'orgueil , l'injustice , la soif de l'or & l'incontinence occupent , au fond des cœurs , la place de la religion. Quand on dit aux Indiens , que la loi chrétienne ne permet pas d'avoir plus d'une femme ; qu'elle donne à ses disciples des leçons d'humilité , d'abnégation , de charité , ils ne manquent pas d'opposer la conduite des Espagnols ; & leur réponse est accompagnée d'un sourire de mépris , capable de déconcerter le zèle le plus ardent. Enfin l'expérience n'a que trop fait connoître qu'il est impossible de con-

SU
vertir
met d'
ropéen
avec eu

Je

A Bu

SUITE DU PARAGUAY. 65
vertir ceux à qui leur situation permet d'examiner de trop près les Européens, & d'entretenir commerce avec eux ».

Je suis, &c.

A Buenos-Aires, ce 27 octobre 1751.



 LETTRE CLIII.

SUITE DU PARAGUAY.

CE qui contribue le plus, Madame, à entretenir la belle harmonie que l'on admire dans la république paraguayenne, c'est le concert qui y regne dans le gouvernement par rapport au spirituel. Lorsque l'évêque a annoncé sa visite, deux ou trois Jésuites se rendent dans sa ville épiscopale avec un grand nombre d'Indiens pour l'escorter. D'autres néophites ont ordre de se trouver aux postes qu'on leur a marqués de distance en distance pour écarter les ennemis, s'il s'en trouvoit sur la route, & pour porter des rafraichissements. Dès que le prélat approche d'une réduction, la nouvelle en est reçue avec les plus grands transports de joie. Deux compagnies de cavalerie partent sur le champ, & ne s'arrêtent point qu'elles ne soient à la vue du cortège. Alors elles se forment, déploient leurs enseignes, & font en très-bon ordre toutes leurs

SUITE
 évolution
 cheval,
 du pon
 ment la
 diction.

A une
 ciers &
 dre leur
 ensuite
 drapeaux
 fifres, c
 pagnes
 lieu de
 & form
 dans la
 peuple
 on ne
 que pré
 avec le
 ne aussi
 vent pr
 Par-tor
 chée de
 tes. To
 ployé e
 l'on est
 ordre,
 pas dan
 l'Europ

évolutions. Elles descendent ensuite de cheval, vont se prosterner aux pieds du pontife, lui baissent respectueusement la main, & reçoivent sa bénédiction.

A une lieue de la bourgade, les officiers & les notables viennent aussi rendre leurs respects. L'infanterie paroît ensuite, rangée en bataille, sous ses drapeaux. Le son des tambours, des fifres, des clairons fait retentir les campagnes voisines. L'évêque passe au milieu de cette troupe qui bat aux champs & forme la marche. Sa grandeur entre dans la réduction, aux acclamations du peuple; les femmes l'attendent; car on ne leur permet jamais, sous quelque prétexte que ce soit, de se mêler avec les hommes. Le prélat leur donne aussi sa bénédiction, qu'elles reçoivent prosternées & les mains jointes. Partout où il passe, la terre est jonchée de fleurs & d'herbes odoriférantes. Tout le temps de sa visite est employé en de saintes réjouissances, où l'on est étonné de trouver un goût, un ordre, une élégance, qu'on n'auroit pas dans bien des villes policées de l'Europe. La visite finie, on conduit

le pontife à la bourgade prochaine avec un égal appareil ; & il se rend enfin dans sa ville épiscopale de la même manière qu'il en est parti. Un Indien ne connoit point de plus grand bonheur que de pouvoir une fois dans sa vie recevoir & contempler son évêque.

On rend les mêmes honneurs au provincial des Jésuites. Un simple missionnaire , quand il arrive dans une réduction , y est aussi reçu de la manière la plus distinguée. Un concert mélodieux annonce la venue. La rivière est couverte de barques pleines d'Indiens armés , qui forment une espèce de combat naval , & par leurs luttes , leurs jeux & leurs danses , procurent aux peres toutes sortes de divertissements. Le supérieur & son vicaire se tiennent à quelque distance , chacun à la tête d'une troupe de cavalerie & d'infanterie , qui font devant eux des évolutions militaires. Du rivage , le missionnaire est conduit par une foule de peuples , qui , poussant mille cris de joie , le font passer sous un arc de triomphe. Ils entrent ensemble dans l'église , où le chef des Indiens le fé-

SU
dite par
thétique
vétues
tendent
en sorta
ments d
armés d
tent un
trompet
formé p
en mate
mes , en
un tourn
d'artific

Curie
une de
procurer
Aires de
François
Nous fi
du pays
de cuir.
maître ,
ve un
pour les
Chaque
bœufs ;
y a de
épargne

ôte par une harangue courte, mais pathétique; tandis que de jeunes filles, vêtues de blanc & ornées de fleurs, l'attendent à la porte pour lui présenter en sortant les fruits & les rafraichissemens de la saison. De jeunes garçons, armés de piques & de lances, exécutent une danse guerrière au bruit des trompettes & des clairons. Un ballet formé par d'autres jeunes gens habillés en matelots, en maîtres en fait d'armes, en artisans, en laboureurs, amène un tournoi, une illumination & un feu d'artifice.

Curieux de voir par moi-même une de ces réductions, je priai le procureur des Jésuites de Buenos-Aires de me mener à celle de Saint-François-Xavier dans le Tucuman. Nous fîmes ce voyage, à la mode du pays, dans des chariots couverts de cuir. On pratique, dans celui du maître, une petite chambre où se trouve un lit & une table; les autres sont pour les provisions & les domestiques. Chaque chariot est traîné par de gros bœufs; & le nombre prodigieux qu'il y a de ces animaux, fait qu'on ne les épargne pas. Quoique cette voiture

paroisse lente , on ne laisse pas d'avancer assez vite. On ne porte avec soi que du pain , du vin & de la chair salée ; à l'égard du gibier & d'autre viande fraîche , on n'en manque point sur la route. Les bêtes à cornes paissent par milliers dans des plaines immenses , & embarrassent même quelquefois les chemins. Les perdrix se laissent approcher de si près , qu'il est aisé de les tuer avec un bâton ; mais elles ne sont ni aussi grosses ni aussi bonnes que les nôtres.

Nous allâmes coucher le premier jour dans une *jacra* , qui appartient à un Espagnol. On appelle ainsi certaines terres , dont le roi récompense les officiers & les soldats qui se sont signalés à la conquête du pays. On trouve une grande quantité de ces jacras dans toute l'Amérique. Il y a , dans chacune , un petit village composé de cabanes , où habitent les esclaves qui cultivent les terres. Le lendemain nous nous rendîmes à Santa-Fé , petite ville à six lieues de Buenos-Aires , dans un pays fertile & agréable , le long d'une rivière qui se jette dans le grand fleuve de la Plata. En arrivant à Saint-Xavier , nous

allâmes de missionnaires ; il n'y en avoit pas un pour me rendre contenta. On vint à nous avec des enfants qui étoient entonnere pour rendre une bonne venue ; il me conduisit à me rafraîchir dans une chambre.

Les Espagnols sont deservies de rigueur , mais par l'évêque de la terre : l'usage de céder la société aux Indiens , les peuplades est soulagee vice-supérieur de la rivière ; nous avons donc dans les prêtres de

allâmes droit à l'église ; & dès que les missionnaires furent qu'un étranger y faisoit sa priere , ils y descendirent pour me recevoir. Le supérieur me présenta de l'eau bénite , & me complimenta. On sonna les cloches ; & les enfants qui s'assemblerent sur le champ , entonnerent une hymne paraguayenne pour rendre grâces à Dieu de notre bonne venue. La priere achevée , on me conduisit dans la maison des peres pour me rafraichir ; & on me logea dans une chambre commode.

Les églises du Paraguay ne sont desservies que par les Jésuites. A la rigueur , les curés devoient être nommés par le gouverneur , & admis par l'évêque aux fonctions de leur ministère : l'un & l'autre ont été obligés de céder leurs droits au provincial de la société , qui , du centre de ses missions , fait ses visites dans toutes les peuplades , & y envoie des sujets. Il est soulagé dans son emploi par deux vice-supérieurs , qui résident , l'un près de la riviere de Parana , l'autre aux environs du fleuve de l'Uruguay. Il n'y a donc dans les réductions , ni clercs , ni prêtres séculiers , ni moines. On y choi-

fit seulement , parmi les plus habiles de la nation , des especes de bédeaux , qui font aussi l'office de chantres , & aident les missionnaires dans l'exercice de leurs fonctions. Les peres & les meres les consultent quand il leur est né un enfant , sur le nom qu'il faut lui donner. On suppose que ces chantres doivent savoir de quel saint on célèbre la fête ce jour-là. Mais il arrive souvent que le bédeau n'entendant pas le latin , leur suggere un nom peu convenable , tel que *Capharnaum* , si c'est un garçon , & *Piscina* , lorsque c'est une fille , parce que ce sont les mots qui l'ont le plus frappé dans la messe du jour. Le missionnaire , qui vient ensuite pour administrer le baptême , instruit de la simplicité du chantre , après lui avoir montré son erreur , nomme l'enfant comme il lui plaît.

On pratique dans chaque réduction , non-seulement tout ce qui est d'usage dans les paroisses bien réglées de l'Europe , mais encore beaucoup d'autres exercices de piété , qu'on a jugé à propos d'y introduire. On choisit des hommes fervents & zélés , qui sont

SU
chez ces
les censé
cialem
mœurs c
que que
faute , i
vêtu d'u
missionaire
fouet au
Le coup
les verge
& Dieu
n soustra
n aux E
n menac
c'est que
commis
nent s'en
prient a
pose la m
ché sur le
mêmes v
Comm
des ge
sur qui
cantes for
objets m
particulie
tion de le
Tome

chez ces Indiens, ce qu'étoient à Rome les censeurs : ils doivent veiller spécialement sur la conduite & sur les mœurs des néophytes. S'ils découvrent que quelqu'un soit tombé dans une faute, ils le conduisent à l'église, revêtu d'un habit de pénitent. Le missionnaire le condamne à recevoir le fouet au milieu de la place publique. Le coupable humilié baise la main & les verges qui l'ont frappé, en disant : « Dieu vous récompense de m'avoir soustrait, par cette punition légère, aux peines éternelles dont j'étois menacé ». Ce qu'il y a d'admirable, c'est que des personnes qui ont aussi commis en secret quelque péché, viennent s'en accuser publiquement, & prient avec instance qu'on leur impose la même pénitence : ce qui est exécuté sur le champ, & souvent avec les mêmes verges.

Comme les missionnaires ont à faire à des gens d'un entendement grossier, sur qui les raisons les plus convaincantes sont moins d'impression que les objets matériels, ils ont pris un soin particulier de présenter à l'imagination de leurs néophytes, ce qui pouvoit

augmenter leur respect pour les choses saintes. En conséquence, ils ont voulu que les temples du vrai Dieu fussent bâtis & entretenus avec la plus grande magnificence. Les premières églises n'étoient que de bois, & d'une structure fort grossière. Elles avoient pourtant déjà de quoi surprendre & frapper des sauvages, dont les yeux n'étoient point accoutumés à de pareils objets. La plupart sont aujourd'hui assez belles, pour plaire même à des Européens. Les autels sont ornés de tableaux, de colonnes, de statues & de bas-reliefs; on voit sur les murs la représentation de nos mystères, où ces bonnes gens peuvent étudier les principaux dogmes de la religion. Des guirlandes de fleurs naturelles environnent l'intérieur de la nef, le pavé est jonché d'herbes odoriférantes: on jette rose d'eau de senteur; on y brûle des parfums.

Pour entretenir le bon ordre durant les cérémonies de l'église, on place d'un côté toutes les petites filles, & de l'autre les petits garçons, auprès de la balustrade du sanctuaire. Chaque troupe a derrière elle son zéléteur: c'est

une pert
grande
champ
de la n
nables.

jeunes g
pareille
d'un âge
sieme cl
les fem
séparés
leurs zél
& sont,
coups de

Tous
doivent
à moins
times &
Chacun
& le so
fideles à
rofaire.

petits d
tution p
singulier
sont les
employé
quatre c
sement a

une personne qui tient en main une grande verge, dont il frappe sur le champ quiconque s'écarte tant soit peu de la modestie & du respect convenables. Après les enfants viennent les jeunes gens de l'un & de l'autre sexe, pareillement observés par un zéléteur d'un âge un peu plus avancé. La troisième classe comprend les hommes & les femmes de tout âge, également séparés les uns des autres. Ils ont aussi leurs zéléteurs élus parmi les vieillards, & sont, comme les enfants, sujets aux coups de verges.

Tous les habitants de la réduction doivent assister à la messe chaque jour, à moins qu'ils n'aient des raisons légitimes & connues pour s'en dispenser. Chacun se rend ensuite à son travail, & le soir la cloche appelle tous les fideles à l'église, pour y réciter le rosaire. Pardonnez-moi, madame, ces petits détails; ils entrent dans l'institution politique de ce gouvernement singulier, & unique dans l'univers. Ce sont les moyens que les Jésuites ont employés pour se former & s'attacher quatre cents mille sujets. Cet établissement avoit commencé par cinquante

76 SUITE DU PARAGUAY.
familles ; & il monte aujourd'hui à plus de cent mille distribuées en trente-deux cantons , appellés le pays des missions : chaque canton contient plus de dix mille habitans.

Le dimanche , tout le monde se rend de grand matin à l'église , pour y célébrer les mariages , qu'on remet à ce jour-là , afin de leur donner plus de solennité. Cette cérémonie est terminée par l'office divin ; ensuite on examine si personne ne s'est absenté , s'il n'est point arrivé , au dedans ou au dehors de la réduction , quelque désordre auquel il soit nécessaire de remédier ; & l'on impose des pénitences à ceux qui se trouvent coupables. C'est communément la prison ou le jeûne ; si la faute est grave , elle est toujours punie par le fouet. Après le diner on baptise les enfans & les catéchumenes , qui sont ordinairement en grand nombre. Le reste du jour se passe en d'autres exercices ; car les missionnaires ne laissent jamais ce peuple désœuvré.

Un autre moyen auquel ils ont eu recours , pour nourrir & accroître la dévotion des Paragucens , a été

SUI
d'introdu
tions. V
a de cha
même a
belles v
qu'ils en
leurs fle
chanter
autant de
Italie ; &
plade , u
exécuten
ciles , qu
rope. L'e
nette , le
truments
que tous

Ces p
goût po
solemnel
Fête-Die
qu'ils for
leur zele
extrémite
de trion
d'arbres
de fruits
les tigre
maux qu

d'introduire la musique dans les réductions. Vous avez vu combien cet art a de charmes pour ces Indiens. Il est même assez commun de rencontrer de belles voix parmi eux ; & l'on prétend qu'ils en sont redevables aux eaux de leurs fleuves. On apprend aux enfants à chanter & à jouer des instruments, avec autant de justesse & de précision qu'en Italie ; & il s'est établi dans chaque peuplade, une chapelle de musiciens, qui exécutent les morceaux les plus difficiles, que les Jésuites font venir d'Europe. L'orgue, le luth, le violon, l'épinette, le violoncelle, & les autres instruments dont ils se servent, sont presque tous l'ouvrage de leurs mains.

Ces peuples n'ont pas moins de goût pour la célébration des fêtes solennelles ; mais c'est sur-tout à la Fête-Dieu, & à celle de la paroisse, qu'ils font éclater leur magnificence & leur zèle. Ils élevent au milieu & aux extrémités de chaque rue des arcs de triomphe, composés de branches d'arbres, avec des festons de fleurs & de fruits. Ils y suspendent les cerfs, les tigres, les lions, & d'autres animaux qu'ils ont pris à la chasse. La

pêche leur fournit les poissons ; ils y joignent toutes les especes d'oiseaux rares par leur grosseur ou leur plumage. Ils tâchent le plus qu'ils peuvent de les avoir en vie , & rassemblent les plus remarquables par la beauté & la diversité de leurs couleurs. Ils les attachent par le pied avec un cordon assez long , pour qu'ils puissent , en voltigeant de branche en branche , faire briller l'éclat de leurs plumes. Le comble de la magnificence est de placer le long des rues des tigres vivants , ou d'autres bêtes féroces , prises dans des pieges , & liées de maniere qu'elles ne puissent faire aucun mal. Le devant des maisons est orné à-peu-près comme les arcs de triomphe. Les femmes entre-mêlent, avec les compartiments de verdure , des tourtes & des gâteaux , sous mille formes différentes. C'est à qui étalera le plus de richesse & d'abondance ; à qui montrera plus d'intelligence & de goût : les fleurs , les fruits , les plantes , les oiseaux , les poissons , les quadrupedes , toutes les créatures semblent s'être réunies , pour rendre ce jour-là hommage au créateur. On

SUI
 voit , da
 mais &
 diens doi
 afin que
 daigne y
 les multig
 de la pe
 La dév
 guay ne
 extérieures
 former à
 vraie reli
 les passion
 des réduc
 marient, de
 augmenter
 pour emp
 rivoit que
 châtement
 Jésuites o
 les avertis
 ce qui po
 remede. C
 dant la nu
 les , qui p
 de la sûret
 ploi est p
 la conduite

voit, dans de jolies corbeilles, le maïs & les autres grains dont les Indiens doivent ensemençer leurs terres, afin que le seigneur à son passage, daigne y répandre sa bénédiction, & les multiplier à proportion des besoins de la peuplade.

La dévotion des chrétiens du Paraguay ne se borne pas à ces pratiques extérieures. On tâche sur-tout de les former à cette partie essentielle de la vraie religion, qui consiste à réprimer les passions. L'incontinence est bannie des réductions; les jeunes gens s'y marient de très-bonne heure, tant pour augmenter le nombre des sujets, que pour empêcher la débauche. S'il arrivoit quelque scandale en ce genre, le châtement suivroit de près le délit. Les Jésuites ont des émissaires secrets, qui les avertissent sur le champ de tout ce qui pourroit demander un prompt remède. On change trois fois, pendant la nuit, ces especes de sentinelles, qui paroissent n'être occupés que de la sûreté du pays, mais dont l'emploi est principalement de veiller sur la conduite & les mœurs des habitants.

L'horreur pour le vol, le meurtre & les autres excès de cette nature, est établi dans toutes les peuplades, par les exhortations continuelles des missionnaires. Les châtimens même sont toujours précédés d'une remontrance qui dispose les coupables à les recevoir comme une correction fraternelle; & ces ménagemens de douceur & d'affection, mettent le curé à couvert de la haine & de la vengeance de celui qu'il fait punir. Aussi ces ames simples, qui croient leurs directeurs incapables d'erreur & d'injustice, ont pour eux un attachement & un respect, dont on cite des exemples étonnans. Il y a quelques années qu'une troupe d'infidèles forma le dessein d'ôter la vie au pere Ruiz: ils se proposoient de faire un excellent repas de sa chair, qu'ils croyoient devoir être fort délicate, parce que les Jésuites sont les seuls au Paraguay qui fassent usage du sel. Ces barbares étant donc entrés, à la faveur des ténèbres, dans la réduction où étoit le Jésuite, le cherchoient de tous côtés. Un néophite, qui les apperçut, courut vite à la maison du pasteur, prit son manteau long & son

grand cha
cet équip-
déchargea
fureur, i
Un autre
d'autorité
l'article d
ses voisins
abandonne
prétexte c
o il vous
o vous se
o mourir
trouva au
guéen qu
naire lui
de sa dou
o néophit
o loin de
o pour aff
Quel t
digne d'ac
hommes a
en chrétie
des répub
presque c
l'évangile
du christi
iose ainsi

grand chapeau, & alla se montrer en cet équipage aux barbares, afin que, déchargeant sur lui se l toute leur fureur, ils épargnassent le missionnaire. Un autre Indien, homme d'âge & d'autorité parmi les siens, étant à l'article de la mort, fit appeller tous ses voisins, & les conjura de ne jamais abandonner les peres, sous quelque prétexte que ce put être. « Car, dut-il vous en coûter la vie, ajouta-t-il, vous seriez du moins sûrs de ne pas mourir sans sacrements ». Un Jésuite trouva au pied d'un arbre un Paraguen qui se lamentoit; le missionnaire lui demanda quel étoit le sujet de sa douleur: « Je pleure, répondit le néophyte, de voir les peres s'exposer loin de leur patrie, à tant de dangers, pour assister de pauvres Indiens. »

Quel spectacle, madame, plus digne d'admiration, que de voir des hommes autrefois si barbares, changés en chrétiens aujourd'hui si fervents; des républiques qui ne connoissent presque d'autres loix que celles de l'évangile, & où les vertus parfaites du christianisme sont devenues, si j'ose ainsi m'exprimer, des vertus, du

peuple! Au reste, la religion n'est pas l'unique source du bonheur des Paraguéens. Une liberté bien réglée, des provisions abondantes, un logement commode, la paix, l'union, la concorde, voilà ce qui acheve de les rendre entièrement heureux. Les habitants de ces réductions sont à la vérité sujets du roi d'Espagne, & dépendent des commandants de la province; mais le poids de cette sujétion est si léger, que sous l'autorité & la direction des Jésuites, ils sont en effet gouvernés comme dans une république libre. Ainsi l'on vit autrefois des nations nombreuses se ranger sous l'obéissance des Romains; & en apparence leurs tributaires, elles évitoient l'esclavage réel, dont elles étoient menacées par des nations plus puissantes.

Les missions du Paraguay sont environnées d'idolâtres, dont les uns vivent en bonne intelligence avec les nouveaux convertis; les autres les menacent continuellement de leurs incursions. L'ardeur des missionnaires les conduit souvent chez ces barbares & ils en convertissent toujours un

certain n
les Gue
qu'ils for
licentieux
eux plus
ques Esp
mauvais
les éloign
che. Les
résistance
borieux,
tion avec

Dès la
toit déjà
huit à ne
la conve
pere Bar
on comp
rentes n
une cont
torride.
ou quatre
qu'elles e
elles par
rente,
tr'elles a
vent la
sonniers.
lui-même

certain nombre. Les plus obstinés sont les Gueonas , non-seulement parce qu'ils sont dans l'habitude d'une vie licentieuse , mais c'est qu'ayant parmi eux plusieurs métiers , & même quelques Espagnols noircis de crimes , le mauvais exemple qu'ils en reçoivent , les éloigne des vérités qu'on leur préche. Les Charuas montrent moins de résistance , parce qu'ils sont plus laborieux , & n'ont aucune communication avec ces Espagnols fugitifs.

Dès la fin du dernier siècle , on comptoit déjà , dans le pays des Moxes , huit à neuf peuplades chrétiennes , dont la conversion étoit due au zèle du pere Baraze. Sous le nom de Moxes , on comprend un assemblage de différentes nations infideles , qui habitent une contrée immense près de la zone torride. La plupart se réduisent à trois ou quatre cents hommes ; & quoiqu'elles confinent les unes aux autres , elles parlent chacune une langue différente , ne s'entendent pas , n'ont entre elles aucun commerce , se font souvent la guerre , & mangent leurs prisonniers. Le pere Baraze conduisit lui-même depuis Lima , jusqu'à sa

84 SUITE DU PARAGUAY.

nouvelle mission, un nombreux troupeau de vaches & de taureaux, qui s'étant multipliés dans la suite, sont devenus d'une très-grande utilité dans ce pays. Des Moxes il passa chez d'autres sauvages, & parvint jusqu'à la terre des Baures, où il fut massacré, au milieu de ses travaux apostoliques.

La nation des Manacicas est répandue dans un grand nombre de villages assez peuplés. Leurs mœurs diffèrent entièrement de celles des autres Indiens; & leurs maisons ont toutes un air de symétrie & de propreté, qui ne se trouve point ordinairement chez les sauvages. La plus grande est habitée par le cacique, en qui réside l'autorité souveraine. Ses terres sont cultivées aux dépens du public; sa table, toujours couverte de ce qu'il y a de meilleur dans le pays, ne lui coûte rien à entretenir. Nul ne peut pêcher ni chasser sans permission; chaque habitant lui doit le dixième de son revenu; il punit les coupables, & maltraite s'il le veut les innocents; il peut avoir plusieurs femmes & prend, s'il le juge à propos, les femmes de ses sujets: enfin, les Manacicas, par-tout envi-

SU
ronnés d
ont tou
les peup

Les
n'ont p
gure. Il
barbarie
observer
Chaque
se coup
main, e
veut tér
leur. S
personn
tout-à-f
dont ils
à mesur
que par
se, cell
table au
aux inf
melus,
apparem
les anci
ce que
& perf
Aires.

» Da

ronnés de peuples libres, mais barbares, ont tous les caractères qui distinguent les peuples policés.

Les Indiens appellés Tscharos, n'ont presque de l'homme que la figure. Il ne faut d'autre preuve de leur barbarie, que la bizarre coutume qu'ils observent à la mort de leurs proches. Chaque parent du défunt est obligé de se couper l'extrémité des doigts de la main, ou même un doigt entier, s'il veut témoigner une plus grande douleur. S'il arrive qu'il meure assez de personnes, pour que les mains soient tout-à-fait mutilées, ils vont aux pieds, dont ils se font aussi couper les doigts, à mesure que la mort leur enleve quelque parent. La nation la plus perverse, celle qui s'est rendue la plus redoutable aux missionnaires, aux chrétiens aux infidèles même, ce sont les Mammelus, ainsi nommés pour exprimer apparemment leur ressemblance avec les anciens brigands d'Égypte. Voici ce que m'a raconté, de ce peuple cruel & perfide, un habitant de Buenos-Aires.

» Dans le temps que les Portugais

firent la conquête du Brésil, ils y établirent diverses colonies, & entr'autres celle de S. Paul, sur un rocher fort escarpé, que des montagnes inaccessibles & d'épaisses forêts environnent de toutes parts. Les habitants, qui n'étoient d'abord composés que d'hommes, prirent des femmes du pays; & de ce mélange naquirent des enfans qui eurent tous les défauts de leurs metes. Ils tomberent dans un tel décri, par le dérèglement de leurs mœurs, que leurs voisins auroient cru se déshonorer d'entretenir des liaisons avec eux; & quoiqu'ils fussent originairement Portugais, on les jugea indignes de ce nom; & on leur donna celui de Mammelus. Des fugitifs de tous les ordres & de toutes les nations, des prêtres, des religieux, des soldats, des artisans, des Portugais, des Espagnols, des créoles, des métifs, des mulâtres, des negres, &c. qui fuyoient les poursuites des hommes & de la justice, ne craignant point celle du ciel, y chercherent un asyle. Cette république ne consistoit d'abord qu'en une centaine de familles, qui pouvoient

monter à
nes; dan
ans, elle
ce nom
qualité d
d'autre
Portugais
cinquièm
de leur p
l'envoien
le devoi
part, &
ancien se
de Portu
liberté,
terre au
s'y prés
établir:
gues épr
nibles co
obligés c
qu'ils d
ge, & c
mines &
soutient
est soup
est puni
» Le

monter à trois ou quatre cents personnes; dans l'espace de quinze ou vingt ans, elle s'accrut de dix à douze fois ce nombre. Les Paulistes prennent la qualité de peuple libre, & ne donnent d'autre marque de dépendance aux Portugais, qu'un tribut annuel de la cinquième partie de l'or qu'ils tirent de leur propre fonds. Chaque fois qu'ils l'envoient payer, ils font déclarer que le devoir ou la crainte n'y ont aucune part, & que leur unique motif est un ancien sentiment de respect pour le roi de Portugal. Ils sont si jaloux de leur liberté, qu'ils ferment l'entrée de leur terre aux étrangers, à moins qu'ils ne s'y présentent dans le dessein de s'y établir: alors on les assujettit à de longues épreuves. On leur fait faire de pénibles courses, dans lesquelles ils sont obligés d'enlever chacun deux Indiens, qu'ils doivent amener pour l'esclavage, & qui sont employés au travail des mines & de l'agriculture. Si l'on ne soutient point ces épreuves, ou si l'on est soupçonné de quelque perfidie, on est puni de mort sans pitié.

» Le goût du brigandage s'étant

continuellement accru parmi tant de gens accoutumés au crime, ils remplirent d'horreur une immense étendue de pays. Les deux couronnes d'Espagne & de Portugal, réunies sur la même tête, étoient également intéressées à purger la terre de ces scélérats; mais leur ville ne pouvant être soumise que par la faim, il falloit des armées nombreuses, que le Brésil n'étoit point en état de fournir, & un concert qui ne s'est jamais trouvé entre les deux nations. La douceur du climat, la fertilité de la terre qui fournit toutes les commodités de la vie, servent encore à entretenir les Mammelus dans l'amour de l'indépendance; & nulle autorité n'étant capable de les contenir, ils se répandent, comme un torrent débordé, dans toutes les terres des Indiens, & enlèvent une infinité de ces malheureux, pour les réduire à la plus dure servitude. On prétend que, dans l'espace d'un siècle & demi, ils en ont détruit ou fait esclaves près de deux millions, & qu'ils ont dépeuplé plus de mille lieues de pays, jusqu'au fleuve des Amazones. Rien n'étoit pourtant

plus misérable
noient dan
Il en périssa
tres, à le
femmes ren
pre pays a
tants si les
placés par
de ces lon
ces nouvea
il un sur
que utilité.
misere, &
vais air qu
ou par le
tions. Cep
melus ne l
la résistan
peuples, il
voici celle
du moins
se divisere
le chef éto
lieux où
naires che
tes. Ils c
des croix
aux habita

plus misérable , que la vie qu'ils men-
toient dans ces sortes d'expéditions.
Il en périssoit un grand nombre ; d'au-
tres , à leur retour , trouvoient leurs
femmes remariées ; & enfin leur pro-
pre pays auroit été bientôt sans habi-
tants si les absents n'eussent été rem-
placés par les captifs qu'on ramenoit
de ces longues courses. Mais de tous
ces nouveaux venus , à peine y en avoit-
il un sur cent qui leur fût de quel-
que utilité. La plupart mouroient de
misère , & périssoient , ou par le mau-
vais air qu'on respire dans les mines ,
ou par le travail excessif des planta-
tions. Cependant , comme les Mam-
melus ne laissoient pas de trouver de
la résistance de la part de plusieurs
peuples , ils eurent recours à la ruse ; &
voici celle qui eut le plus de succès ,
du moins pendant quelque temps. Ils
se divisèrent en petites troupes , dont
le chef étoit vêtu en Jésuite , dans les
lieux où ils savoient que les mission-
naires cherchoient à faire des profély-
tes. Ils commençoient par y planter
des croix , faisoient de petits présents
aux habitants , donnoient des médi-

caments aux malades , les pressoient d'embrasser le christianisme , dont ils leur donnoient une courte explication ; & après en avoir rassemblé un grand nombre , ils leur propofoient de venir s'établir dans un lieu commode , où rien ne devoit manquer à leur bonheur. La plupart se laissoient conduire par ces traîtres , qui , levant enfin le masque , les chargeoient de fer , & les conduisoient dans leur colonie. Avant que cette infernale perfidie fût reconnue & vérifiée , les Jésuites en ressentirent des tristes effets , soit par la difficulté qu'ils trouverent long-temps à se faire suivre des naturels du pays , soit par les dangers auxquels ils furent eux-mêmes exposés dans leurs courses apostoliques. Ces cruautés ont enfin déterminé les rois d'Espagne & de Portugal à permettre aux missionnaires d'armer les Paraguéens pour défendre leur province. On les trouve toujours prêts à marcher au premier ordre du gouverneur ; & ils se sont rendus si redoutables , que les Mammelus n'osent presque plus se présenter devant eux. Jamais ils ne vont au combat , sans

avoir dema
la bénédici
quelle ils
font signa
à la main ,
couronne c
En 1732 ,
du vice-ro
petites arm
mes , pour
& Espagne
révoltés ,
pendants
Vous de
que dans u
une grand
que dans l
habitants.
humide &
en toutes
de légumes
beaucoup
fabriquent
qu'on peut
c'est qu'ils
tulle ordi
médiocre ,
sont natu

avoient demandé la permission , & reçu la bénédiction de leur pasteur , avec laquelle ils se croient invincibles. Ils se font signalés plus d'une fois , les armes à la main , pour soutenir les droits de la couronne d'Espagne contre le Portugal. En 1732 , les Jésuites , à la sollicitation du vice-roi du Pérou , en tirèrent de petites armées de cinq à six mille hommes , pour réduire les habitants métifs & Espagnols du Paraguay , qui s'étoient révoltés , & vouloient se rendre indépendants ».

Vous devez comprendre , Madame , que dans un si vaste pays , il doit y avoir une grande variété dans le climat , ainsi que dans le caractère & les mœurs des habitants. L'air y est communément humide & tempéré , & le terroir fertile en toutes sortes de grains , de fruits & de légumes. On y cultive en particulier , beaucoup de coton , dont les Indiens fabriquent des toiles & des étoffes. Ce qu'on peut dire en général des habitants , c'est qu'ils ont tous le teint olivâtre , la taille ordinairement au-dessous de la médiocre , & le visage un peu plat. Ils sont naturellement stupides , féroces ,

pareilleux, perfides & voraces, tant que la religion n'a pas changé ou corrigé leur caractère.

Dans un pays si voisin du Pérou, on ne doutoit point qu'on ne dût trouver beaucoup de mines d'or & d'argent; mais après les recherches les plus exactes, on a appris à ne plus compter sur ces trésors imaginaires. Toutes les richesses du Paraguay ne consistent qu'en cire, en miel, en chanvre, en coton, en bœufs & en chevaux sauvages. Autrefois ces animaux y étoient si communs, qu'on avoit un cheval superbe pour deux aiguilles, & qu'aucun vaisseau ne sortoit du port de Buenos-Aires, qu'il ne fût chargé de cinquante mille peaux de bœufs. La quantité qu'on en tue dans une seule chasse est incroyable; c'est ce qu'on appelle le grand massacre, ou le matanca. On s'assemble en grand nombre; & l'on se rend à cheval dans une plaine qui en est toute couverte. On se sépare ensuite; & chaque chasseur, armé d'une espèce de hache, dont le tranchant est en forme de croissant, donne à droite & à gauche de grands coups aux jam-

SUIT
 bes de derri
 le jarret.
 plus se rel
 s'y arrêter
 abattue; &
 niere tous
 met hors
 qu'un hom
 terre plus
 d'une heur
 maux, qu
 les autres e
 donne le t
 dre quelqu
 ainsi sans
 abattus. A
 quelquefois
 abandonne
 Ces oiseaux
 sur cette
 on n'y ret
 concevez,
 qui se ren
 digieuseme
 ces animat
 coup mieu
 brable quan
 désolent l

Les de derriere des bœufs, & leur coupe le jarret. La bête tombe, & ne peut plus se relever. Le chasseur, au lieu de s'y arrêter, poursuit les autres à bride abattue; & frappant de la même manière tous ceux qu'il rencontre, il les met hors d'état de fuir. On prétend qu'un homme seul en jette ainsi par terre plus de huit cents dans l'espace d'une heure. L'épouvante saisit ces animaux, qui s'embarrassent les uns dans les autres en voulant se sauver; ce qui donne le temps aux chasseurs de prendre quelque repos; & ils assomment ainsi sans danger les taureaux qu'ils ont abattus. Après en avoir pris la peau, quelquefois la langue & le suif, ils abandonnent le reste aux corbeaux. Ces oiseaux carnassiers viennent fondre sur cette proie, & en peu de temps on n'y retrouve plus que les os. Vous concevez, Madame, que ce massacre, qui se renouvelle tous les ans, a prodigieusement diminué le nombre de ces animaux. Ne feroit-on pas beaucoup mieux d'exterminer cette innombrable quantité de chiens sauvages, qui désolent les campagnes voisines de

Buenos-Aires ? Ils vivent dans des espèces de tannieres, aisées à reconnaître par la multitude d'ossements entassés autour de ces demeures souterraines. Il est à craindre que les bœufs sauvages venant à leur manquer, ils ne se jettent sur les hommes même. Le gouverneur de Buenos-Aires ayant jugé cet objet digne de son attention, avoit envoyé pour les détruire des soldats qui les tuoient à coups de fusil : mais à leur retour, ils se virent insultés par les enfants de la ville, qui les appelloient tueurs de chiens : d'où il est arrivé que, retenus par une mauvaise honte, ils n'ont plus voulu retourner à cette chasse. On a peine à comprendre comment les bœufs se sont si fort multipliés, vu la quantité de lions, d'ours, de tigres, de chiens & de chats sauvages, qui leur font une guerre éternelle. On peut juger du nombre de ces bêtes à cornes, par la multitude de peaux qui s'envoient en Europe ; c'est presque avec l'herbe du Paraguay, l'unique marchandise du pays. Les vaisseaux Espagnols, qui vont tous les trois ans à Buenos-Aires, en rap-

SUITE
portent ordinairement cinquante mille peaux de bœufs ou de chiens, plus chaque année on en remarque de plus en plus. Les peaux de bœufs, de même, pour les chiens, doivent être en quantité certaine, & se trouvent en grande quantité. Ainsy, on en trouve mille en Europe, quatre-vingt mille en Espagne, dont on n'a pas même je vous en parle en langue & la quantité de ce qui tient lieu d'argent tant de ce qui est dans la capitale, d'infester les bœufs & chiens venoient au Paraguay. L'herbe de grande quantité. On connoit si célèbre nationale. C'est la grande approche

portent ordinairement quarante à cinquante mille ; & les contrebandiers Anglois ou Portugais en enlèvent encore plus chaque année. Il faut , outre cela , remarquer qu'on ne prend que les peaux de taureaux , & que celles-ci même , pour entrer dans le commerce , doivent être *de loi* , c'est-à-dire , d'une certaine grandeur ; toutes celles qui se trouvent au-dessous sont mises au rebut. Ainsi , pour en envoyer cinquante mille en Europe , il faut tuer au moins quatre-vingt mille de ces animaux , dont on n'emporte autre chose , comme je vous l'ai dit , que la peau , la langue & la graisse , qui , dans ce pays , tient lieu d'huile , de lard & de beurre ; tant de cadavres qui restent exposés dans la campagne , seroient capables d'infecter l'air , si des nuées de corbeaux & d'autres oiseaux de proie ne venoient aussi-tôt les dévorer.

L'herbe du Paraguay est encore une des grandes richesses de cette contrée. On connoit peu en France cette plante , si célèbre dans toute l'Amérique méridionale. C'est la feuille d'un arbre de la grandeur d'un pommier ; son goût approche de celui de la mauve ; &

quand elle a toute sa grandeur , elle est à-peu-près de la figure de celle de l'oranger. La maniere d'en faire usage , est de remplir un verre d'eau bouillante & d'y jeter la feuille pulvérisée. On passe ensuite l'eau dans un linge ; & , après l'avoir laissé reposer , on la prend avec un chalumeau. Ordinairement on n'y met point de sucre , mais un peu de jus de citron , ou certaines pastilles d'une odeur agréable. Les Espagnols prétendent avoir dans cette herbe , un remède ou un préservatif contre toutes sortes de maladies. On assure que dans les commencemens , quelques-uns en ayant pris avec excès , elle leur causa une aliénation totale de tous les sens , qui dura plusieurs jours ; mais ce qu'elle a de plus singulier , c'est qu'elle produit souvent des effets tout contraires , comme de procurer le sommeil à ceux qui sont sujets à des insomnies , & de réveiller les léthargiques , &c. L'habitude d'en user , fait qu'on ne sauroit plus s'en passer , & qu'on a de la peine à en prendre modérément. Elle enivre quand elle est prise avec excès , & cause les mêmes incommodités que les liqueurs fortes.

Le grand cou-
tat à Villa-R-
leur de tous
qui la produi-
quelquefois p-
de notre mor-
& presque
on ne la laiss-
parce qu'ell-
comme de l'
rellement qu-
Maracayu ,
cents lieues
Indiens perc-
à l'aller recu-
un grand n-
les missionn-
plant , qui a
vint par la
des Paragu-
espece de t-
à une infin-
Jésuites.

Le Parag-
ces d'arbre
Europe , se-
lement , se-
par les Espa-
y viennent

Le grand commerce de cette herbe se fait à Villa-Rica. Ce canton est le meilleur de tous pour la culture de l'arbre qui la produit. Le seul Pérou en tire quelquefois pour plus de deux millions de notre monnoie. On l'y porte sèche, & presque réduite en poussière; & on ne la laisse pas infuser long-temps, parce qu'elle rendroit l'eau noire comme de l'encre. Elle ne venoit naturellement que sur les montagnes de Maracayu, éloignées de près de deux cents lieues du Paraguay. Comme les Indiens perdoient beaucoup de temps à l'aller recueillir, & qu'il en perissoit un grand nombre dans ce voyage, les missionnaires firent venir du jeune plant, qui réussit à merveille, & devint par la suite la principale richesse des Paraguéens. Le débit de cette espece de thé a servi de fondement à une infinité d'accusations contre les Jésuites.

Le Paraguay produit toutes les especes d'arbres que nous connoissons en Europe, soit qu'ils y naissent naturellement, soit qu'ils y aient été portés par les Espagnols. Les cannes de sucre y viennent sans culture dans les lieux

humides ; mais les Indiens n'en savent faire aucun usage. On ne voit ici que très-peu de vignes , soit que la terre n'y soit pas propre , soit que les missionnaires , pour prévenir les désordres du vin , aient empêché qu'elles n'y fussent trop communes. Les terres situées le long des rivières , offrent à la vue de belles plaines , d'agréables côtes , & d'épaisses forêts. Les fleuves , dont les bords sont couverts d'une multitude d'oiseaux , regorgent , ainsi que les lacs , d'une infinité de poissons , & les campagnes de toutes sortes de gibier. Il ne manque à ce pays , pour être comparable aux provinces les plus fertiles de l'Europe , que d'être cultivé par des peuples moins ennemis du travail. Il donne beaucoup & exige peu ; mais le peu qu'il exige , les Indiens le lui refusent. Leur goût est de tout simplifier , en faisant usage de tout.

On raconte des choses singulières des serpents & des couleuvres du Paraguay. Il est peu d'endroits dans le monde qui en nourrissent un plus grand nombre , & d'une grosseur aussi monstrueuse. On en trouve qui avalent des cerfs tout

entiers ,
pagnols e
moins. Il
essez de
de si gro
la nature
un remède
mettroit
mais qui
ventre du
la chaleur
mettent ;
dant deff
qui leur c
leurs mes
oiseaux n
ils se tro
mier état.
les mâles
femmes ,
dit-on , u
confesser
cupée à la
rivière ,
ces anima
achevé sa

Il y a
animal fin
d'Orocom

entiers, si l'on en croit quelques Espagnols qui assurent en avoir été témoins. Il arrive même que, n'ayant pas assez de chaleur naturelle pour digérer de si gros morceaux, ils périroient, si la nature ne leur avoit pas suggéré un remède que la raison ne leur permettroit assurément pas d'employer, mais qui leur réussit. Ils tournent leur ventre du côté du soleil, jusqu'à ce que la chaleur le fasse pourrir; les vers s'y mettent; & une troupe d'oiseaux fondant dessus, se nourrit d'un superflu qui leur causeroit la mort. Ils prennent leurs mesures pour empêcher que ces oiseaux n'aillent trop loin, & bientôt ils se trouvent rétablis dans leur premier état. Les Paraguéens croient que les mâles de ces serpents aiment les femmes; & leur font violence. Un jour, dit-on, un missionnaire fut appelé pour confesser une Indienne qui, étant occupée à laver du linge sur le bord d'une rivière, venoit d'être violée par un de ces animaux. Elle expira dès qu'elle eut achevé sa confession.

Il y a, dans ces mêmes lieux, un animal singulier, connu sous le nom d'Orocomo. Il est de la grandeur d'un

chien, & vit dans les forêts. Son poil est roux; il a le museau pointu, & les dents fort tranchantes. Lorsqu'il voit un homme armé, il prend la fuite; mais s'il le trouve sans armes, il le renverse sans lui faire d'autre mal, pourvu qu'il ait la précaution de contrefaire le mort; & après l'avoir agité pendant quelque temps, pour voir si effectivement il n'est plus en vie, l'Orocomo se contente de le couvrir de feuilles, & s'enfonce dans l'épaisseur du bois. L'homme se relève; & dès que la bête a disparu, il cherche son salut dans une prompte fuite, ou bien il monte sur un arbre, d'où il considère à loisir tout ce qui se passe. L'animal ne tarde pas à revenir, accompagné d'un tigre, qu'il semble avoir invité à partager sa proie: mais ne la retrouvant plus, il pousse des hurlements épouvantables; & regardant son compagnon d'un air triste, il a l'air de témoigner du regret de lui avoir fait faire un voyage inutile. Au reste, les animaux féroces du Paraguay n'attaquent guère les hommes que lorsqu'ils en sont attaqués les premiers; & si on ne les provoque point, on

SU
passe, fa
entieres

Il y a
beaucoup
meuses,
sons; te
neau, q
Voici ce
lui a fai
Parmi le
neaux qu
y en a u
qui est f
Dès qu'il
tête sous
comme
aucun m
che de l
un coup
tôt par u
que l'oise
ger de f
l'instant.
bat; & r
a recours
jusqu'à ce
même re
sang. Dè

Il passe, sans rien craindre, des journées entières dans les forêts.

Il y a, dans cette même contrée, beaucoup d'herbes & de bêtes venimeuses, qui ont toutes leurs contre-poisons, telle est entr'autres l'herbe à moineau, qui forme d'assez gros buissons. Voici comme on l'a connue, & ce qui lui a fait donner le nom qu'elle porte. Parmi les différentes especes de moineaux qu'on voit dans ces provinces, il y en a un de la grosseur d'un merle, qui est fort friand de la chair de vipere. Dès qu'il en apperçoit une, il cache sa tête sous une de ses ailes, & paroît comme une boule toute ronde, sans aucun mouvement. La vipere s'approche de lui, & en reçoit sur le champ un coup de bec. Elle s'en venge aussitôt par un coup de langue; mais dès que l'oiseau se sent blessé, il va manger de son herbe, qui le guérit dans l'instant. Il retourne bien vite au combat; & toutes les fois qu'il est piqué, il a recours à son spécifique. Ce jeu dure jusqu'à ce que la vipere, qui n'a pas la même ressource, ait perdu tout son sang. Dès qu'elle est morte, le moi-

nean la mange ; & , le repas fini , il fait encore usage de son spécifique.

Malgré les agréments que je trouvois dans la peuplade de Saint-Xavier , malgré la politesse ingénieuse des Jésuites à chercher des raisons de m'y retenir , je pris la résolution de retourner à Buenos-Aires. On m'avoit parlé d'un vaisseau qui devoit partir dans un mois pour le Bresil ; je ne voulus pas perdre l'occasion de voir ce pays , le seul qui me reste à connoître dans l'Amérique méridionale. D'ailleurs , le procureur des missions m'avoit proposé de me conduire dans quelques-unes des principales villes Espagnoles , que nous n'eumes que le temps de parcourir. Celles du Tucuman se nomment Saint-Michel , Salta , Cordoue , &c. Cette dernière est la capitale de la province , & le siege d'un évêque.

La Paz , dans le gouvernement de la Plata , fut bâtie par l'ordre du président de la Gasca , qui lui donna ce nom , pour immortaliser l'honneur qu'il s'étoit acquis en étouffant la révolte , & en rendant la paix au Pérou , par la défaite & la mort du jeune Pizarre.

Quoique elle appart
qu'au Par
bornée ,
la ville n
médiocre
eaux , de
des morc
après le d
Indien se
un , que
acheta do
au roi d'E
digne de
de la Paz
de monta
fort haute
d'immense
nerre en
y trouva
que temp
piastres da

La nou
Cruz de
la destr
un lieu p
ment gra
rien qui
cité , don

Quoique de l'audience de la Plata , elle appartient presque autant au Pérou qu'au Paraguay. Sa juridiction est fort bornée , & n'a guere d'autre lieu que la ville même. Sa riviere , quoique médiocre , entraîne , dans les grandes eaux , de prodigieux rochers , & soule des morceaux d'or , qu'on recueille après le débordement. En 1730 , un Indien se lavant les pieds , en trouva un , que le marquis de Castel-Fuerte acheta douze mille piaftres. Il l'envoya au roi d'Espagne , comme une rareté digne de son cabinet. A quatorze lieues de la Paz , parmi un grand nombre de montagnes , on en distingue une fort haute , qui renferme , dit-on , d'immenses richesses. Un coup de tonnerre en ayant détaché une roche , on y trouva tant d'or , que pendant quelque temps , l'once ne valut que huit piaftres dans le pays.

La nouvelle Sainte-Croix , ou Santa-Cruz de la Sierra-Nueva , bâtie après la destruction de l'ancienne , & dans un lieu plus commode , est médiocrement grande , mal construite , & n'a rien qui la rende digne du titre de cité , dont elle est décorée , quoique

capitale d'un gouvernement. Nuno de Chavès qui en jeta les fondemens, la nomma Sainte-Croix, en mémoire du lieu de sa naissance, qui est un bourg du même nom, près de Truxillo en Espagne.

Les colonies situées dans le gouvernement de l'Assomption, se réduisent à la ville de ce nom & à Villa-Rica, qui ont pour habitans des Espagnols, des Métifs & quelques Indiens. Elles sont l'une & l'autre de l'ordre le plus médiocre. Les maisons sont séparées par des jardins & des arbres, disposés sans ordre & sans symétrie. Figurez-vous quelques villages bâtis les uns auprès des autres, & couverts de petits bois, qui empêchent d'appercevoir les maisons, & vous aurez une idée assez juste de la plupart des villes de ce district. On se trouve souvent au centre de la place, que l'on croit être au milieu d'une forêt. Le gouverneur de l'Assomption avoit autrefois, sous sa juridiction, une partie des missions du Paraguay; mais elles en ont été détachées & unies au gouvernement de Buenos-Aires.

Cette capitale est remarquable de sa situation, qui donne une vue étendue de la province. Elle est de quatre lieues de long & de quatre de large. Elle est bâtie sur un terrain plat, & les maisons sont toutes de la même hauteur. On y voit plusieurs églises, & plusieurs couvents. Elle est le centre de tout le commerce de la province. Elle fut fondée par le capitaine Nuno de Chavès, le 25 de Mars l'an 1537. Elle fut d'abord nommée Sainte-Croix, & ensuite Assomption. Elle fut d'abord le chef-lieu du gouvernement de ce nom, & fut depuis transférée à Buenos-Aires. Elle est aujourd'hui la capitale de la province de Parana. Elle est de quatre lieues de long & de quatre de large. Elle est bâtie sur un terrain plat, & les maisons sont toutes de la même hauteur. On y voit plusieurs églises, & plusieurs couvents. Elle est le centre de tout le commerce de la province. Elle fut fondée par le capitaine Nuno de Chavès, le 25 de Mars l'an 1537. Elle fut d'abord nommée Sainte-Croix, & ensuite Assomption. Elle fut d'abord le chef-lieu du gouvernement de ce nom, & fut depuis transférée à Buenos-Aires. Elle est aujourd'hui la capitale de la province de Parana.

Cette dernière ville, sans être la capitale, est cependant la plus considérable de toute la contrée; vous avez vu que les premiers habitants l'abandonnerent pour se retirer à l'Assomption. Elle demeura déserte pendant plus de quarante ans; & les Espagnols sembloient avoir oublié qu'ils avoient besoin d'une retraite pour les vaisseaux dont ils recevoient leurs troupes & leurs munitions. Enfin, de fréquents naufrages leur firent ouvrir les yeux: ils rétablirent le port & la ville; & cette entreprise étoit d'autant plus facile, que depuis la fondation des nouvelles colonies dans l'intérieur des provinces, on pouvoit en tirer de grands secours. Elle fut d'abord composée de différens quartiers, entre lesquels on avoit laissé des vergers & des plaines. La plupart des maisons, bâties de terre, n'avoient qu'un étage, qu'une fenêtre, & plusieurs même ne recevoient le jour que par la porte. Il n'y a pas plus de quarante ans qu'elles conservoient encore cette forme; mais des freres Jésuites, dont deux étoient d'Italie, inspirerent à ses citoyens le goût des édifices à l'Européenne; & Buenos-Aires pourtoit

aujourd'hui figurer parmi les meilleures villes d'Espagne. Elle a d'ailleurs, par sa situation, par la bonté de l'air qu'on y respire, par le nombre de ses habitants & l'étendue de son commerce, tout ce qui peut rendre une colonie florissante. Le tiers de son enceinte répond à de vastes campagnes, toujours couvertes d'une belle verdure. Le fleuve fait les deux autres tiers de son circuit, & paroît au nord comme une vaste mer.

Les mœurs des peuples qui forment les colonies Espagnoles du Paraguay, ressemblent si fort aux autres établissemens de l'Amérique méridionale, qu'il est inutile de rien dire de plus sur cet article. Les villes sont gouvernées par des corrégidors, des alcades & autres magistrats ordinaires. Les habitants sont composés d'Européens, de créoles, de negres, d'Indiens & de races mêlées. On y voit aussi beaucoup de moines; & dans toutes celles qui sont un peu considérables, il y a un évêque, un chapitre, un séminaire, un hôpital & un college de Jésuites. Ces derniers sont dans la classe ordinaire des autres religieux: l'extrême pouvoir qu'on

leur rep
point a
& s'il e
pour le
commer
crime?
des arm
une mé
autres c
les nati
adouci
les hom
les peup
persuadé
réunir e
religion
verneme
partie d
Espagno
autres,
à mesur
maines.
ces Ind
qu'elle b
soumissio
assure la
le bonhe
les Jésui
quer; &

leur reproche au Paraguay, ne s'étend point au-delà de leurs réductions ; & s'il est vrai qu'ils n'en usent que pour le bonheur de leurs néophites, comment peut-on leur en faire un crime ? Il est certain que, sans le secours des armes & de la violence, & par une méthode différente de celle des autres conquérants, ils ont subjugué les nations les plus indépendantes, adouci les mœurs les plus féroces, fixé les hommes les plus errants, policé les peuples les plus sauvages. Ils ont persuadé à des tribus dispersées de se réunir en société, d'embrasser leur religion, de se soumettre à leur gouvernement ; & loin de détruire une partie des habitants, comme firent les Espagnols, pour s'assurer de tous les autres, ils ont multiplié leurs sujets, à mesure qu'ils étendoient leurs domaines. Rien n'égale l'obéissance de ces Indiens, que le contentement qu'elle leur procure. Ils regardent leur soumission comme un devoir qui leur assure la tranquillité dans cette vie, & le bonheur dans l'autre. C'est ce que les Jésuites n'ont cessé de leur inculquer ; & pour juger du service qu'ils

leur ont rendu, il ne faut que les comparer avec les nations qui gémissent sous le joug des Espagnols. En considérant cette conquête sous ce point de vue, on sera obligé de convenir que la société humaine leur est redevable de trois cents mille familles heureuses, civilisées, & réduites en un corps de peuple, au lieu d'un petit nombre de sauvages ignorants, vagabonds & misérables. Les mêmes principes qui ont fait des Paraguéens les sujets les plus soumis, en ont fait également de très-bons soldats; ils croient obéir & combattre par devoir. On a eu plus d'une fois besoin de leur secours contre les Portugais, les Mammelus & les sauvages anthropophages. Conduits par les Jésuites à toutes ces expéditions, ils ont combattu avec courage & avec succès. Ce n'étoit donc pas, dans les commencements, une mauvaise politique, de laisser prendre aux Jésuites tant de pouvoir: l'événement a montré qu'ils acquéroient à la couronne d'Espagne un pays immense, qu'elle sera toujours maîtresse de reprendre lorsqu'elle le jugera à propos. Il est seulement à

craindre q
ment de ce
bientôt la
tyrannie,
méconten
tion que d
Espagnole

Je suis

A Buen
1751.

craindre qu'en leur ôtant le gouvernement de ces provinces, on n'y éprouve bientôt la même vexation, la même tyrannie, & par conséquent le même mécontentement, la même dépopulation que dans toutes les autres colonies Espagnoles.

Je suis, &c.

*A Buenos-Aires, ce 20 décembre
1751.*



LETTRE CXLIV.

LE BRÉSIL.

JE pouvois madame , de l'embou-
 chure de la Plata, me rendre , par
 terre , aux états du Brésil , qui confi-
 nent au Paraguay ; mais la difficulté
 de trouver toujours des chevaux ou
 des voitures , m'a fait préférer la voie
 de la mer. Je montois un vaisseau de
 la colonie du Saint-Sacrement qui par-
 toit pour San-Salvador , capitale des
 possessions Portugaises , & devoit en-
 suite gagner les Indes orientales par
 le cap de Bonne-Espérance. Cette des-
 tination entroit dans mes arrangements,
 mon dessein étant , quand j'aurois par-
 couru le royaume du Brésil , d'aller
 aux isles de France & de Bourbon , &
 de retourner en Europe par les côtes
 d'Afrique.

De Buenos-Aïres nous vîmes mouil-
 ler au port de Santos , dans la capi-
 tanie de Saint-Vincent. On donne ici
 le nom de *capitanies* aux quatorze ou
 quinze provinces qui divisent les éta-

L
 blissements
 ritimes du
 un vice-
 qui releve
 ronne ; le
 des seigne
 conquites
 toutes situ
 à des dist
 assez conf
 quefois qu
 ont des é
 tièrement
 trées qu'i
 cupent le
 avec un
 nairement
 pays est
 connus p
 sent enco
 ne craign
 voir la lo
 nation Po
 guere au
 en comp
 l'embou
 jusqu'à c
 des Ama
 naturel

blissements Pourtugais sur les côtes ma-
 ritimes du Brésil, & sont soumises à
 un vice-roi général. Il y en a neuf
 qui relevent immédiatement de la cou-
 ronne; les six autres appartiennent à
 des seigneurs particuliers, qui les ont
 conquises par les armes. Elles sont
 toutes situées sur le rivage de la mer,
 à des distances inégales, & souvent
 assez considérables. On se figure quel-
 quefois que les princes d'Europe, qui
 ont des états en Amérique, sont en-
 tièrement les maîtres des vastes con-
 trées qu'ils renferment: mais ils n'oc-
 cupent le plus souvent que le rivage,
 avec un district qui n'est pas ordi-
 nairement fort étendu. L'intérieur du
 pays est habité par des peuples in-
 connus pour la plupart, qui jouis-
 sent encore d'une entière liberté, &
 ne craignent rien tant que de rece-
 voir la loi des Européens. La domi-
 nation Portugaise dans les terres, ne va
 guere au-delà de cent lieues; mais l'on
 en compte plus de mille de côtes depuis
 l'embouchure du fleuve de la Plata,
 jusqu'à celle du Maragnon ou riviere
 des Amazones. Toute cette partie est
 naturellement riche & fertile; & il y

a peu de grandes maisons en Portugal qui n'y possèdent quelque domaine. C'est aux guerres presque continuelles que les Européens ont eu à soutenir avec les naturels du pays, qu'on attribue leur éloignement à s'établir dans l'intérieur des terres.

La ville de Santos occupe le fond d'une baie où les plus grands vaisseaux peuvent aborder. Elle contient à peine cent maisons, dont les habitants sont un mélange de Portugais & de Métifs. Outre l'église paroissiale, il y en a deux autres, dont l'une appartient aux Bénédictins, auxquels on a fondé un monastere, & l'autre aux Jésuites qui y ont un college. Ces deux ordres, avec les Capucins, sont presque les seuls que l'on connoisse dans l'Amérique Portugaise, tandis que l'Espagnole regorge de Jacobins, d'Augustins, de Cordeliers & des peres de la Merci.

S. Vincent ne passe que pour la seconde ville de cette capitaine, quoique la province en porte le nom. Elle est située dans un petit golfe qui forme un port inaccessible aux grands vaisseaux. Sept ou huit Jésuites y font leur séjour, s'emploient au salut des sauvages ré-

L
pandus dans
vrons, & p
térieur du
Cariges, qu
les plus pol
vrent le co
le disputent
peens. On
coup de bo
mais la cra
quel ils se
vés par les
dieste de s
On observ
traitent les
en jour; au
daient ave
tent d'une

Il est v
même con
eu beauco
toujours p
point de
ces dernie
faire des
comme le
sous l'habit
cachées for
melus, le

pandus dans plusieurs villages des en-
 virons, & pénètrent souvent dans l'in-
 térieur du pays, sur-tout vers les
 Cariges, qui sont les habitants du Brésil
 les plus policés. Ces peuples se cou-
 vrent le corps de peaux de bêtes, &
 le disputent en blancheur aux Euro-
 péens. On leur a toujours trouvé beau-
 coup de bonne foi dans le commerce;
 mais la crainte de l'esclavage pour le-
 quel ils se voient quelquefois, enle-
 vés par les Portugais, leur ôte la har-
 diesse de s'approcher de Saint-Vincent.
 On observe que les colonies qui mal-
 traitent les Indiens, diminuent de jour
 en jour; au lieu que celles qui se con-
 duisent avec plus d'humanité, prospé-
 rent d'une manière sensible.

Il est un autre peuple dans cette
 même contrée, dont les Portugais ont
 eu beaucoup à souffrir, & presque
 toujours par leur faute. Il n'y avoit
 point de violences ni d'artifices que
 ces derniers n'employassent pour y
 faire des esclaves, jusqu'à se déguiser
 comme les habitants de Saint-Paul,
 sous l'habit de Jésuites, avec des armes
 cachées sous leurs robes. C'est des Mam-
 melus, leurs voisins, que les Portu-

gais de Saint-Vincent avoient appris cette ruse détestable. Aussi les sauvages, implacables dans leur haine, étoient également dans leur vengeance. S'ils rencontroient un Portugais à l'écart, ils ne manquoient pas de le massacrer, & d'en faire un de ces horribles festins qui font frémir la nature. La plupart des premiers voyages du Brésil, n'ont de remarquable que ces barbaries. Malgré ces fureurs, cette vaste région ne laissa pas de se peupler d'Européens; & les fruits de leurs travaux en excitèrent d'autres à les suivre. En moins de cinquante ans, on vit naître, dans l'espace d'onze cents lieues de côtes, plus de cent cinquante, tant villes que bourgades, où les nouveaux Colons furent obligés de se partager sans cesse entre la nécessité de se défendre, & celle de défricher, par un travail assidu, des terres à la vérité très-fertiles, mais qui demandoient néanmoins de la culture pour fournir aux besoins des habitants.

L'idée qu'on m'avoit donnée au Paraguay des Mammelus de la ville de Saint-Paul, n'étoit guere capable de m'inspirer le desir de voir cette répu-

L
blique de b
son de ch
métier de
que leurs
mêmes, de
venoit de l
immédiat,
avoit érigé
fait aujour
de Saint-V
comme les
mination P
sieurs mail
tres, une
eu beaucou
Jésuites.

Le lynx
cette mém
ve de plu
roux, d'a
mais tous
peut résis
gloire ég
tuer un ly
à la guer
moins, c
que la vu
çante pou
ni que for

blique de brigands, qui faisant profession de christianisme, exerçoient le métier de pirates. J'appris cependant que leurs mœurs n'étoient plus les mêmes, depuis que le roi de Portugal venoit de les soumettre à son domaine immédiat, & que le pape Benoît XIV. avoit érigé leur ville en évêché. Elle fait aujourd'hui partie de la capitanie de Saint-Vincent, & est gouvernée comme les autres pays soumis à la domination Portugaise. On y compte plusieurs maisons religieuses, & entr'autres, une abbaye de Bénédictins. On a eu beaucoup de peine à y rétablir des Jésuites.

Le lynx est un animal commun dans cette même province, où l'on en trouve de plusieurs especes : les uns sont roux, d'autres agréablement tachetés, mais tous si furieux, que rien ne peut résister à leurs griffes. C'est une gloire égale pour un Brésilien, de tuer un lynx à la chasse, ou un ennemi à la guerre. Il ne faut pas croire néanmoins, comme les anciens l'ont débité, que la vue de cet animal soit assez perçante pour pénétrer les corps opaques, ni que son urine ait la merveilleuse pro-

priété de devenir une pierre précieuse. Ce lynx imaginaire est une fable de l'antiquité, & n'a de rapport avec le même nom. Le lynx du Brésil ne voit pas à travers les murailles ; mais il est vrai qu'il a les yeux brillants & pleins de feu. Son urine n'engendre pas de pierres précieuses, mais seulement il la couvre de terre, comme font les chats, dont il a la figure, les mœurs & la propriété. Il est communément de la grandeur d'un renard, a le poil long, de grandes oreilles, & les pieds divisés comme le lion. Cet animal vit de chasse, & poursuit son gibier jusques sur la cime des arbres. Les chats sauvages, les écureuils ne peuvent lui échapper. Il fait les oiseaux ; il attend les cerfs, les chevreuils, les lievres au passage & s'élanche dessus ; il les prend à la gorge ; & lorsqu'il s'est rendu maître de sa victime, il en suce le sang, lui ouvre la tête pour manger la cervelle, & l'abandonne ensuite pour en chercher une autre.

La seconde capitane, en avançant au nord, est celle de Rio-Janeiro, riviere de Janvier, ainsi nommée,

L
 parce que
 premier de
 les ordres c
 y construis
 crois en a
 sur la Gu
 dans aucun
 compagne
 Le plus g
 ble famine
 frémir. Je
 ques circo
 une ancie
 fais que
 parle épro
 qu'il raco
 tous les
 qu'aux
 pension
 de notr
 venir l'
 souris.
 qu'un b
 cuire d
 que l'or
 Il m'éc
 me de
 eusse v
 pour u

parce que ce pays fut découvert le
 premier de l'an. Les François, sous
 les ordres du chevalier de Villegagnon,
 y construisirent le fort de Coligni. Je
 crois en avoir parlé dans mes lettres
 sur la Guiane ; mais je n'entraî alors
 dans aucun détail des malheurs qui ac-
 compagnèrent leur retour en Europe.
 Le plus grand de tous fut une horri-
 ble famine, dont la description fait
 frémir. Je n'en rapporterai que quel-
 ques circonstances que j'ai lues dans
 une ancienne relation, dont je ne
 fais que rajeunir le style. Celui qui
 parle éprouva lui-même les horreurs
 qu'il raconte. « Après avoir dévoré
 » tous les cuirs de notre vaisseau, jus-
 » qu'aux couvercles des coffres, nous
 » pensions toucher au dernier moment
 » de notre vie ; mais la nécessité fit
 » venir l'idée de chasser les rats & les
 » souris. Un rat étoit plus estimé
 » qu'un bœuf sur terre. On le faisoit
 » cuire dans l'eau avec les intestins,
 » que l'on mangeoit comme le corps.
 » Il m'étoit dû en France une som-
 » me de quatre mille francs ; j'en
 » eusse volontiers donné la quittance
 » pour un pain d'un sou & un verre

» de vin. Je dirai en passant, avoie
 » non-seulement observé dans les au-
 » tres, mais senti moi-même, pen-
 » dant cette cruelle famine, que lors-
 » que les sens sont aliénés par la dissipa-
 » tion des esprits, cette situation rend
 » les hommes farouches, jusqu'à les
 » jeter dans une espece de rage. Nous
 » étions d'une humeur si noire & si
 » chagrine, qu'à peine pouvions-nous
 » nous parler l'un à l'autre sans nous
 » fâcher, & même, Dieu veuille nous
 » le pardonner, sans nous jeter des re-
 » gards terribles, accompagnés de quel-
 » que mauvaise volonté de nous man-
 » ger mutuellement. J'avois gardé se-
 » crètement un perroquet, qui pro-
 » nonçoit aussi nettement qu'un hom-
 » me ce qu'il avoit appris de la langue
 » françoise, & de celle des sauvages.
 » Il fut sacrifié à la nécessité: je n'en
 » jetai que les plumes; le reste nous
 » soutint pendant quelques jours mes
 » amis & moi. Mon regret fut d'autant
 » plus vif de le perdre, que deux jours
 » après nous découvrimes la terre, &
 » que nous eumes notre patrie devant
 » les yeux. Le maitre du navire avoua
 » publiquement, que si notre situation

L
 » eût duré
 » il avoit p
 » tir perso
 » nous pou
 » aux autre
 Voilà, M
 projet qu'a
 mer une c
 neiro. Il fu
 Portugais l
 construire.
 me le fleur
 de dix à do
 ou huit. O
 blanche avec
 montagnes
 élevées. E
 resserrée p
 dent très-c
 un mont e
 sa hauteur
 Il est rond
 dans toutes
 l'appelloien
 Après l
 bâtirent ur
 qu'ils nom
 nom du ro

« eût duré seulement un jour de plus ,
 « il avoit pris la résolution , sans aver-
 « tir personne , de tuer quelqu'un de
 « nous pour le faire servir de nourriture
 « aux autres ».

Voilà , Madame , à quoi aboutit le projet qu'avoit Villegagnon , de former une colonie Française à Rio-Janeiro. Il fut contraint d'abandonner aux Portugais le fort qu'il venoit d'y faire construire. L'espace de golfe que forme le fleuve dans les terres , est long de dix à douze lieues , & large de sept ou huit. On lui trouve quelque ressemblance avec le lac de Geneve ; mais les montagnes qui l'entourent sont moins élevées. L'entrée en est étroite , & fort resserrée par de petites îles qui la rendent très-dangereuse. A gauche , est un mont en forme de pyramide , que sa hauteur fait découvrir de fort loin. Il est rond , & si régulièrement taillé dans toutes ses faces , que les François l'appelloient le pot-à-beurre.

Après leur départ , les Portugais bâtirent une ville le long du golfe , qu'ils nommerent Saint-Sebastien , du nom du roi qui régnoit alors en Por-

tugal. Elle s'étend une demi lieue en longueur ; mais sa largeur n'est que de dix à douze maisons. Elle est partagée en trois villes , la haute , la basse & celle du milieu. La première comprend la cathédrale & un magnifique college de Jésuites , fondé , comme presque tous ceux que ces peres possèdent au Brésil , par ce même prince qui leur vouloit beaucoup de bien. Une abbaye de Bénédictins occupe la partie du milieu ; les Capucins François y ont aussi un couvent. Ils travaillent aux missions sous les ordres des Jésuites , auxquels est confié le gouvernement de toutes les paroisses des Indiens qui ont embrassé le christianisme. Ces peuples sont un mélange de différentes nations qui ont reçu le joug des Portugais , & qui les servent avec une aveugle soumission.

On accuse ces derniers de vivre dans l'oïveté , la mollesse & le libertinage. Leur indolence leur fait abandonner les soins domestiques à des esclaves negres ; & l'on prétend que les prêtres , moines ou séculiers ,

seculiers ,
mêmes vice
dans cette
diffé du co
est défendue
quatre forts
les François
cément de c
plus de vir
que firent al
d'établir ici
tribunal sou
cier ressort
méridionale.

Je ne de
tance , sans
qui semble
autres contr
grosseur du
d'un gris de
respectent ,
son chant ,
mit. Ils son
leur est en
de qu'il vie
des morts.
de Villegagn
par un villag
habitants

seculiers, ne sont pas exempts des mêmes vices. Le gouverneur réside dans cette ville, qui n'est pas fortifiée du côté de la terre; mais elle est défendue du côté de la baie, par quatre forts qui n'empêcherent pas les François de la prendre au commencement de ce siècle; on fait monter à plus de vingt-cinq millions la perte que firent alors les Portugais. On parle d'établir ici, l'année prochaine, un tribunal souverain pour juger en dernier ressort toutes les affaires de la côte méridionale.

Je ne dois pas quitter cette province, sans parler de l'oiseau lugubre, qui semble en préférer le séjour aux autres contrées du Brésil. Il est de la grosseur du pigeon, & a le plumage d'un gris de cendre. Les Brésiliens le respectent, à cause de la tristesse de son chant, qu'il ne fait entendre que la nuit. Ils sont persuadés que cet animal leur est envoyé par leurs ancêtres, & qu'il vient leur parler de la part des morts. On raconte que du temps de Villegagnon, un François passant par un village, faillit d'être insulté par les habitants, pour avoir ri de l'at-

tention religieuse avec laquelle ils écoutoient cet oiseau plaintif. « *Tais-toi*, lui dit fort rudement un vieillard ; ne nous empêche point d'écouter les nouvelles que nos pères nous font annoncer ».

A soixante lieues vers le nord, nous trouvâmes la province ou capitainerie du Saint-Esprit, dont on nous vanta la fertilité : la chasse y fournit toutes sortes d'animaux ; les rivières une quantité incroyable de poissons, & les terres arrosées des plus belles eaux, ne refusent rien au travail des habitants. La ville principale, qui porte le même nom que la province, n'a ni remparts, ni murs, ni fossés, & n'est remarquable que par un monastère de Bénédictins, & un collège ou maison de Jésuites. On ne compte dans toute cette contrée, que deux cents familles Portugaises, & environ dix mille Indiens convertis, dans quelques villages voisins. On les appelloit anciennement Margajats ; & ils ont été long-temps les ennemis mortels des Portugais ; mais s'étant apprivoisés par degrés, ils ont fait avec eux des alliances que le temps a confirmées.

D'autres Indiens, ne voyant rien de commun avec les Portugais.

La capitale du Brésil fut fondée par le capitaine Pedro Álvares Cabral, qui ne tarda pas à s'établir. Leur langue est différente de celle qui se parle en Europe. Leur capitale est située sur la côte de la mer du Sud, & est nommée Bonne-Espérance, qui signifie Bonne-Espérance, qu'il y a de voir que le pays est fertile, & que le climat est agréable. On ne compte que deux cents familles Portugaises, & environ dix mille Indiens convertis, dans quelques villages voisins. On les appelloit anciennement Margajats ; & ils ont été long-temps les ennemis mortels des Portugais ; mais s'étant apprivoisés par degrés, ils ont fait avec eux des alliances que le temps a confirmées.

D'autres Indiens, plus enfoncés dans les terres, ne veulent point de réconciliation avec les étrangers.

La capitanie de Porto-Securo conserve toujours le nom que lui fit donner la sûreté de son port, lorsque le Bresil fut découvert par les Portugais qui ne pensoient guere à le chercher. Leur amiral Cabral, après avoir passé les isles du Cap-Verd, pour aller à la côte de Malabar, par le cap de Bonne-Espérance, prit tellement le large, qu'il vit cette terre du Bresil, qui se présentoit à l'ouest. De tous les pays du continent de l'Amérique, c'étoit, ce semble, celui qu'on devoit découvrir le premier, comme le plus voisin de l'Afrique. Cabral le nomma Sainte-Croix, parce qu'en arrivant, il y avoit arboré l'étendard du christianisme. On lui donna dans la suite le nom de Bresil, d'une sorte de bois qu'on y trouve en abondance, & dont on fait grand usage en teinture. Cet arbre, qui est de la hauteur d'un de nos chênes, & ne jette pas moins de branches, croit parmi les rochers, & dans les terrains les plus incultes. Il est raboteux, tortu,

& plein de nœuds comme l'aubé-épine ; les feuilles , qui ont quelque ressemblance avec celles du buis , sont vertes , lisses , dures , seches , fragiles , ses fleurs petites , & unies ensemble comme celles du muguet , mais plus odorantes , & d'un très-beau rouge. Son écorce est si épaisse , que lorsque l'arbre en est dépouillé , il diminue des trois quarts de sa grosseur. Le plus estimé pour la teinture , se reconnoît par le poids ; le plus pesant est le plus recherché. On le coupe en morceaux ; & par le moyen de l'alun , on en tire une espece de carmin. On en fait aussi de la laque liquide pour la miniature. Dans les premiers temps , un vieux sauvage voyant les Européens faire de grands amas de cette marchandise , leur dit : « Pourquoi venez-vous de si loin chercher du bois pour vous chauffer ? N'en vient-il pas dans votre pays ? Nous en avons beaucoup , lui répondit-on ; mais ce n'est pas du même. Nous nous chauffons avec le nôtre ; & le vôtre nous sert à teindre nos habits. Mais vous en faut-il tant , demanda le Brésilien ? Oui , sans doute , lui répliqua-t-on ; &

y a tel mar
plusieurs va
ne suffiroie
les étoffes
partit le v
mourra-t-il
mort , à qu
chesses ? A
s'il n'en a pe
proches. V
vage , je
que vous é
autres étran
seines infin
à ceux qui
me si la r
étoit pas f
de même »

Cabral av
qu'il venoit
fertiles , a
coupés par
couverts de
& égaleme
d'animaux ,
être possesi
Quelques ha
lents & par
de difficulté

Y a tel marchand parmi nous , à qui plusieurs vaisseaux chargés de ce bois , ne suffiroient pas pour colorer toutes les étoffes de ses fabriques. Mais , répartit le vieillard , cet homme ne mourra-t-il point ? Ou , quand il sera mort , à qui passeront toutes ses richesses ? A ses enfants , lui dit-on , ou , s'il n'en a point , à ses parents les plus proches. Vraiment , reprit alors le sauvage , je reconnois bien maintenant que vous êtes de grands fous , vous autres étrangers , de vous donner des peines infinies pour amasser du bien à ceux qui viennent après vous ; comme si la terre qui vous a nourris , n'étoit pas suffisante pour les alimenter de même ».

Cabral ayant reconnu que le pays qu'il venoit de découvrir , étoient fertiles , arrosés de belles rivières , coupés par une infinité de ruisseaux couverts de diverses especes d'arbres , & également peuplés d'hommes & d'animaux , y descendit pour en prendre possession au nom du Portugal. Quelques habitants attirés par ses présents & par ses promesses , ne firent pas de difficulté d'apporter des rafraichis-

femens à sa flotte. Il crut remarquer de la bonté dans leur caractère ; mais ne leur voyant aucune trace de religion , il leur fit annoncer par des missionnaires , les vérités de l'Évangile. On a peine à comprendre quel fruit il se promettoit d'une prédication qui ne pouvoit être entendue. Quoi qu'il en soit , le défaut de toute espèce de culte semble prouver que l'Amérique n'avoit jamais été connue de l'ancien monde : on n'auroit pas manqué de porter quelque religion dans une terre si peu éloignée de l'Afrique , & il en seroit au moins resté des vestiges.

Cabral fit planter un poteau avec les armes de Portugal , comme s'il n'eût rien manqué désormais aux droits de cette couronne. Ensuite ayant dépêché un de ses vaisseaux à Lisbonne , il remit à la voile vers les lieux auxquels sa flotte étoit destinée. Le zèle des Portugais ne devint pas fort ardent pour établir des colonies au Brésil ; on se contenta d'en faire venir des bois de teinture , des singes & des perroquets ; marchandises qui ne coûtoient que la peine de les prendre , & qu'on vendoit fort cher en Europe.

La cour
porter qu
bels & q
vie , don
me ; ault
accorder
qui offrir
mer des
divers seig
dans l'el
toient qu
côutoit d
l'état n'y
le Brésil
revenu aff
content c
royaume
titre de
cour de
s'étoit fai
remédier.
tous les
des capit
nombreu
villes ,
administra
Ce pri
des Bresi
ses sujets

La cour de Lisbonne n'y fit transporter qu'un certain nombre de criminels & quelques femmes de mauvaise vie, dont on vouloit purger le royaume; aussi ne se fit-elle pas presser pour accorder d'amples concessions à ceux qui offrirent d'eux-mêmes d'y former des établissemens. Elle assigna à divers seigneurs des provinces entières, dans l'espérance qu'ils y rassembleroient quelques habitans. La terre couvroit d'autant moins à donner, que l'état n'y faisoit aucune dépense. Enfin le Brésil fut engagé à ferme pour un revenu assez modique; & le monarque, content de l'acquisition d'un nouveau royaume, se réduisit presque au seul titre de souverain. Dans la suite, la cour de Portugal sentit le tort qu'elle s'étoit fait; & Jean III entreprit d'y remédier. Il commença par révoquer tous les pouvoirs accordés aux chefs des capitannies, & y envoya une flotte nombreuse; avec ordre d'y bâtir des villes, & d'y établir une nouvelle administration.

Ce prince occupé de la conversion des Brésiliens, qu'il regardoit comme ses sujets, s'adressa à saint Ignace,

fondateur des Jésuites, pour avoir quelques missionnaires. Il en obtint six, qui partirent avec le gouverneur général; & à leur arrivée, ils commencèrent, dans la baie de tous les Saints, ou la baie simplement dite, la fameuse ville de San-Salvador, devenue la capitale du Brésil, le siége d'un archevêque, le séjour de la cour souveraine & de celle de la monnoie, la résidence du vice-roi & de tous les officiers du gouvernement. Elle est défendue par trois châteaux, & s'étend sur une colline escarpée du côté de la mer, qui oblige de se servir de grues, pour faire monter & descendre les marchandises du port à la ville, & de la ville au port. Le terrain qu'elle occupe, est d'ailleurs si inégal, les rues si étroites, si tortues, qu'au lieu de voitures pour transporter les fardeaux, on ne peut employer que des esclaves, dont on compte ici plus de quinze mille. Les gens de considération se font porter en palanquin; & en général, tous les habitants sont vains, paresseux, jaloux, voluptueux, fourbes, hypocrites, orgueilleux, cruels, vindicatifs & dévots. Semblables aux peu-

L
 les de la
 naux, ils p
 science au
 la bonne cit
 On attri
 une partie
 qu'ils ont a
 continuelle
 part ne les
 leur corte
 d'instrumen
 les emploie
 en qualité
 A l'égard
 civile, ra
 ai dit des
 aurez, à p
 juste idée
 de ces fa
 quive, &
 cet esprit
 la nation
 goce se fin
 s'est ici
 Brésil tirer
 préside au
 nels; mais
 que le plus
 née, & la

les de la plupart des pays méridionaux, ils préfèrent le faste & la magnificence aux plaisirs de la société & de la bonne chère.

On attribue avec assez de raison, une partie de ces défauts au commerce qu'ils ont avec leurs negres. Ils en sont continuellement environnés; & la plupart ne les gardent que pour augmenter leur cortège. Ils les font aussi servir d'instruments de leur vengeance, & les emploient contre leurs ennemis, en qualité de bretteurs & d'assassins. A l'égard des autres détails de la vie civile, rappelez-vous ce que je vous ai dit des Portugais de Goa, & vous aurez, à peu de chose près, une assez juste idée de ceux du Brésil. Plusieurs de ces familles descendent de race juive, & ont retenu de leurs ancêtres cet esprit de commerce qui distingue la nation judaïque. Le principal négoce se fait en negres de Guinée; & c'est ici que les autres provinces du Brésil tirent leurs esclaves. Le vice-roi préside aux conseils civils & criminels; mais la justice y est si corrompue, que le plus souvent la vertu reste opprimée, & le crime impuni. Il étoit autre-

fois défendu aux juges, de condamner à mort aucun Portugais ; & vous concevez combien un pareil privilege devoit entraîner de défords.

Les dangers & les malheurs qu'ont éprouvés de la part des François & des Hollandois, les habitants de San-Salvador, les ont rendus très-attentifs à leur sûreté. Ils entretiennent sur pied un corps de troupes Européennes, dont il y a toujours deux régiments dans la capitale. Ils ont aussi une milice Indienne, qu'ils forment au métier de la guerre ; & ils ont soin de tenir les fortifications en bon état. Enfin cette ville est grande, riche & bien peuplée ; les maisons y sont hautes, & presque toutes construites de pierre de taille ou de briques. Les églises, & spécialement la cathédrale, abonde en ornements & en argenterie. L'archevêque a six suffragants, trois desquels sont de la création du pape régnant. À l'égard des moines, ce sont toujours, comme je vous l'ai dit, des Bénédictins, des Capucins, des Jésuites. Il y a cependant aussi d'autres religieux & religieuses de différents ordres. On tire les Capucins de France & d'Italie ;

les habitants
que de ce

L'Espa
aux Por
mais ap
il fut e
conserve
pris entr
celle des
reconnu
surcharg
çurent a
mondes.
que le
noient a
l'argent
pays n'a
ni plus
de tous
parler. L
en sucre
en man
où l'on
de best
au plus
lées par
entre le
confidér
plés d'h

les habitants s'en accommodent mieux que de ceux des autres pays.

L'Espagne voulut d'abord disputer aux Portugais la possession du Brésil ; mais après bien des contestations , il fut enfin réglé que ces derniers conserveroient tout ce qui est compris entre la riviere de la Plata & celle des Amazones. Leur droit ainsi reconnu les rois de Portugal , déjà surchargés des richesses de l'Asie , reçurent à la fois les tributs de deux mondes. Le Brésil leur procura ce que le Mexique & le Pérou donnoient aux Espagnols , de l'or , de l'argent , & de précieuses denrées. Ce pays n'a point de province plus riche ni plus peuplée , que celle de la baie de tous les Saints dont je viens de parler. Le terrain y est fertile en maïs , en sucre , en tabac , en riz , en coton , en manioc ; & il y a des pâturages où l'on nourrit un si grand nombre de bestiaux , que la viande s'y vend au plus bas prix. Les terres sont arrosées par une multitude de rivières , entre lesquelles il s'en trouve d'assez considérables. Leurs bords sont peuplés d'habitations , où l'on jouit d'un

air ferein & tempéré, quoique dans le voisinage de l'équateur.

Après la fondation de la capitale, les villes du Brésil commencent à se multiplier. Elles n'eurent d'abord que des fortifications très-simples, qui suffisoient néanmoins contre les surprises des sauvages; mais bientôt les Européens de diverses nations s'étant rendu redoutables dans ces mers, il fallut se mettre à couvert de l'invasion. Les François y pénétrèrent les premiers. Vous avez vu quel en fut le succès; & certainement les Portugais seroient restés paisibles possesseurs de ces riches contrées, sans un de ces événements qui, dans des circonstances critiques, décident presque toujours du sort des empires. Leur roi, dom Sebastian, fut tué dans une expédition contre les Maures; & en perdant ce prince, leur liberté & leur pays, ils devinrent sujets du roi d'Espagne. Peu de temps après ce malheur, les habitants des Pays-Bas secouèrent le joug des Espagnols; & devenus les ennemis de leurs anciens maîtres, ils ne songerent qu'à s'enrichir de leurs dépouilles. Ils tombèrent d'abord sur les possessions Pot-

LE
 rguais, de
 domaine de
 vus dans les
 des princip
 aussi leurs a
 trouverent
 se rendirent
 gouverneur.
 perdues sans
 Michel Tex
 familles du
 périeur à fa
 sacrifier les
 ger de sa p
 de son cler
 corps de tr
 hâte, il op
 tes de la
 résistance,
 tent fideles
 tomberent
 londois; &
 Nassau, qu
 établissem
 avantageuse
 servation. L
 guidée par
 trouvant qu
 de troupes;

portugaises, dès qu'elles firent partie du
 domaine de l'Espagne. Vous les avez
 vus dans les Indes orientales s'emparer
 des principales places. Ils portèrent
 aussi leurs armes dans le Brésil, qu'ils
 trouvèrent sans défense, & dont ils
 se rendirent maîtres par la lâcheté du
 gouverneur. Ces provinces eussent été
 perdues sans ressource, si l'archevêque,
 Michel Texeira, d'une de plus illustres
 familles du Portugal, & d'un esprit su-
 périeur à sa naissance, n'eût cru devoir
 sacrifier les devoirs de son état au dan-
 ger de sa patrie. S'étant mis à la tête
 de son clergé, & de quelques petits
 corps de troupes qu'il rassembla à la
 hâte, il opposa une digue aux conquê-
 tes de la Hollande. Il sauva par sa
 résistance, sept provinces qui restè-
 rent fideles aux Espagnols. Les autres
 tombèrent sous la puissance des Hol-
 landois; & c'est au prince Maurice de
 Nassau, que ces derniers dûrent leurs
 établissemens dans ce pays, & la paix
 avantageuse qui leur en assura la con-
 servation. Mais bientôt la république,
 guidée par des principes d'avarice, &
 trouvant que Maurice entretenoit plus
 de troupes, bâtissoit plus de forteresses

qu'il n'en falloit pour défendre cette possession, & vivoit plus somptueusement qu'il ne convenoit à un homme qui étoit à son service, l'obligea à se démettre de sa place. Elle réforma alors une partie de la milice, négligea les fortifications des villes, & par une sordide économie, aliéna les cœurs de ses sujets du Brésil. L'ennemi étoit à leurs portes, leurs frontieres sans défense, & les Portugais, délivrés du joug Espagnol, ayant repris leurs anciens domaines, restèrent enfin les maîtres d'une contrée, qui, comme je l'ai dit, vaut aujourd'hui le Pérou pour cette nation. Mais je reprends la suite de mon voyage.

De la capitaine de Porto-Securo, nous entrâmes dans celles d'Ilheos, ou des Isles. Ce qu'on y voit de plus remarquable, est un lac d'eau douce, de neuf lieues de circuit, dans lequel il y a des lamentins, des caymans & des requins qui font d'une grosseur monstrueuse. La même province offre des arbres, dont la moindre incision fait découler un baume, auquel est attribuée des vertus merveilleuses contre plusieurs fortes de maladies. Ce pays seroit un des meilleurs du Brésil, si

le voisinage & barbares. On prétend qu'il n'y a point de sûreté jusqu'à présent sans les Portugais.

Dans l'île de Porto-Securo, on trouve des lieux secs, & des rivières d'eau épaisse, dont les trous de terre ont une humeur aquatique qui diminue jamais. On en puisse tirer du miel jusqu'à la circonférence d'une retraite. On y trouve leur, & c'est pour boire.

La capitale de ce pays est Sanbuc ou Edouard de Portugal, réunie à la capitale de l'île. On y a repris ce qui a été perdu, & compte plus de cent mille habitants, dont les Portugais ont vingt mille. C'est dans ce pays qu'on recueille le

le voisinage de certains peuples cruels & barbares permettoit de le cultiver. On prétend qu'ils pouffent l'inhumanité jusqu'à dévorer leurs propres enfants.

Dans l'intérieur des terres, entre Porto-Securo & la baie de tous les Saints, on trouve, dit-on, dans les lieux secs, un arbre fort grand, fort épais, dont toutes les branches percées de trous profonds, rassemblent une humeur aqueuse, qui ne déborde ni ne diminue jamais quelque quantité qu'on en puisse tirer. Comme il peut contenir jusqu'à cinq cents personnes dans la circonférence de ses branches, c'est une retraite admirable contre la chaleur, & où l'on ne manque d'eau ni pour boire ni pour se laver.

La capitanie d'Olinde ou de Fernambuc eut, pour premier seigneur, Edouard d'Albuquerque; mais elle fut réunie à la couronne lorsqu'on eut repris ce pays aux Hollandois. On y compte plus de cent moulins à sucre, dont les Portugais tirent tous les ans vingt mille caisses de cette denrée. C'est dans cette même province qu'on recueille le meilleur bois de teinture :

il appartient au roi , ou à ceux qui achètent de lui le droit de le couper ; & chaque vaisseau qui sert au transport , est obligé suivant sa grandeur , d'en prendre une certaine quantité pour sa majesté. Tout ce pays est d'un extrême agrément par la verdure & la fertilité de ses campagnes. On nomme la ville principale , indifféremment comme la province , Olinde ou Fernanbuc ; & avant que les Hollandois l'eussent prise & ruinée , elle étoit aussi belle , aussi grande qu'Orléans. Le college des Jésuites , qui subsiste encore , a coûté plus de douze cents mille livres à bâtir , & passe pour un des plus beaux édifices du Brésil. Il a été fondé par le roi D. Sebastien , sur la pente d'une agréable colline ; c'est le premier objet qui se présente à ceux qui arrivent de la mer. On y enseigne les sciences aux jeunes gens ; & l'on y montre à lire & à écrire aux enfants. Vis-à-vis de cette superbe maison , est un humble couvent de capucins , toujours disposés à se porter où il plaît aux Jésuites de les envoyer. Les Bénédictins ont dans la partie supérieure de la ville , un monastère si naturellement fortifié , qu'il en fait la

I
principale
églises ,
mes & d
nombre.
mille habi
ves & les

Je suis

A Fern

principale défense. Je ne parle, ni des églises, ni d'autres couvents d'hommes & de femmes, qui sont en grand nombre. On compte dans Olinde deux mille habitants, non compris les esclaves & les moines.

Je suis, &c.

A Fernanbuc, ce 2 Février 1752.



 LETTRE CLV.

SUITE DU BRESIL.

LEs autres provinces du Bresil sont Tamaraca , Seregipé , Paraïba , Riogrande , Ciara , Para & Maragnan. La premiere passe pour une des plus anciennes colonies Européennes ; mais le voisinage d'Olinde l'a fait tomber dans l'obscurité. On prétend que les François en ont été les premiers possesseurs , & qu'elle leur fut enlevée par les Portugais. On y voit même encore un port qui porte leur nom : *Porto-do-Françes*. La seconde n'a rien de remarquable. La troisieme doit encore son origine aux François ; & son nom au fleuve qui l'arrose. Une autre de ses rivieres a la singularité d'être plus large à sa source qu'à son embouchure : on parle d'un arbre qui croit vis-à-vis de cette côte , dans l'isle de Fernand de Noronha , & dont la qualité est si caustique , que ceux qui portent la main aux yeux ; après l'avoir touché , sont

S
 privés de
 res ; ma
 sont les
 remede
 paques ,
 une vast
 Paraïba.
 cette na
 taille. E
 les qui
 croître l
 rien qui
 Ils ont d
 de solive
 remplis
 belles ,
 frent jan
 qui dépla
 portent
 ne les c
 Europée
 sorte de
 heures re
 la propr
 n'y sente
 ce goût
 maine ,
 à-fait re
 fleuve ,

privés de la vue pendant quelques heures ; mais il s'y trouve un autre arbre , dont les feuilles servent aussi-tôt de remède. Des peuples , nommés Molo-paques , occupent dans cette province une vaste contrée au-delà du fleuve Paraïba. Les François comparoient cette nation aux Allemands pour la taille. Elle est du petit nombre de celles qui se couvrent le corps , & laissent croître leur barbe. Leurs mœurs n'ont rien qui blesse l'honnêteté naturelle. Ils ont des villes environnées d'un mur de solives , dont les intervalles sont remplis de terre. Leurs femmes sont belles , sages , spirituelles , & ne souffrent jamais de badinage indécent , ce qui déplaçoit fort à nos François. Elles portent leurs cheveux très-longs , & ne les ont pas moins beaux que les Européennes les plus curieuses de cette sorte de parure. Toute la nation a des heures réglées pour les repas ; elle aime la propreté ; les mœurs & les usages n'y sentent point la barbarie , excepté ce goût détestable pour la chair humaine , auquel elle n'a pas encore tout-à-fait renoncé. Aux environs du même fleuve , habite un autre peuple , qui a

toujours conservé beaucoup d'affection pour les François, avec lesquels il s'est allié autrefois par des traités & par des mariages. Le souvenir de ses anciens amis lui fait aujourd'hui détester ses derniers maîtres, & le dispose toujours à prendre parti contre les Portugais.

Les capitannies de Ciara & Rio-grande méritent peu votre attention. On comprend, dans celle de Para, les pays situés le long de la riviere des Amazones, où les Portugais ont établi plusieurs missions pour la conversion des Indiens. La ville de Para, qui en est la capitale, est grande & bien bâtie; ses rues sont alignées; & ses maisons construites depuis quelques années en pierre & en moilon, sont riantes, & les églises magnifiques. Benoit XIV y a établi un évêché; & la ville est défendue par une bonne citadelle. Elle entretient avec Lisbonne un commerce direct, qui lui procure de grandes commodités. Le cacao, qui est la monnoie courante du pays, fait la principale richesse des habitants; ils y recueillent aussi beaucoup de sucre & de tabac. Les Portugais ont

S
plusieurs
zone, qu
de Para.
cette riv
commenc
son embo
cription q
le voyage

« Ce
royaumes
de richess
porte ses
mer, rec
nombre d
phrate &
les bords
charge le
fertile c
qu'il inon
mazon
deux ann
d'autre pr
nel regne
la chaleur
par la fra
peine fort
épaisseur
des bords.
Plantes ex

plusieurs forts sur la droite de l'Amazone, qui dépendent de la capitanie de Para. Un curieux qui a parcouru cette riviere, depuis l'endroit où elle commence à être navigable, jusqu'à son embouchure, m'en a fait une description qui pourra bien m'en épargner le voyage.

« Ce fleuve, dit-il, traverse des royaumes plus étendus, répand plus de richesses, nourrit plus de peuples, porte ses eaux douces plus loin dans la mer, reçoit le tribut d'un plus grand nombre de rivieres que le Nil, l'Euphrate & le Gange. Si ce dernier orne ses bords d'un sable doré, l'Amazone charge les siens d'un or pur. Si le Nil fertilise chaque année les campagnes qu'il inonde, le débordement de l'Amazone les rend fécondes pour plusieurs années; & elles n'ont pas besoin d'autre préparation. Un printemps éternel regne dans cette heureuse contrée: la chaleur du climat y est tempérée par la fraîcheur de mille ruisseaux à peine sortis de leur source, & par l'épaisseur des bois qui en ombragent les bords. Un nombre prodigieux de plantes extraordinaires & de fleurs in-

connues , présente un spectacle toujours varié , toujours nouveau. On y est éclairé avec des bois de senteur & des résines odoriférantes ; on y marche sur des herbes parfumées ; on y foule aux pieds l'or & les pierreries ; la terre produit dans chaque saison , & n'exige aucun soin pour produire. Ah ! si les peuples vouloient y seconder la nature , plus délicieux que les vergers d'Eden , plus fortunés que les rivages de l'Euphrate , les vastes pays du Maragnon ne seroient bientôt plus que d'immenses jardins , où régneroient à la fois la joie , la santé , l'abondance. Toutes les productions dispersées dans d'autres régions , se trouvent rassemblées dans celle-ci : une multitude prodigieuse de poissons dans les rivières , mille animaux différens sur les montagnes , un nombre infini de toutes sortes d'oiseaux dans les forêts , des arbres toujours chargés de fruits , des champs toujours couverts de moissons. Le gibier vient de lui-même s'offrir au chasseur ; les pierres précieuses , les riches métaux n'attendent que des mains pour les recueillir. Enfin , parmi les habitants même , on

ne voit qu'
droits & p
des du mo
ont tous
besoins ; il
ge le bon
jamais , & r
qu'ils épro
quoique plu
plus à satisf
ture satisfa
rien à dem
velissent p
gare ; elle
en rougilla
ajoute ces
tendrait tir
ne contrar
elles s'y liv
pour assais
lépté des
indiscretio
le voile de
plaisirs son
leurs reme
aliments ;
leurs alim
l'usage des
que nous

ne voit que des hommes bien faits, adroits & pleins de génie pour les choses du moins qui leur sont utiles. Ils ont tous les arts qu'exigent les vrais besoins ; ils ont tous les besoins qu'exige le bonheur. Ils ne les multiplient jamais, & ne se refusent à aucun de ceux qu'ils éprouvent. Celui de l'amour, quoique plus pressant, ne leur coûte pas plus à satisfaire ; & ils ne croient la nature satisfaite, que lorsqu'elle n'a plus rien à demander. Les femmes n'ensevelissent pas les beautés dont elle les pare ; elles imagineroient l'outrager, en rougissant de ses dons. La liberté y ajoute ces graces faciles, que la gêne rendroit timides & concertées. La loi ne contrarie point leur penchant ; si elles s'y livrent en secret, ce n'est que pour assaisonner les charmes de la volupté des douceurs du mystère ; & l'indiscrétion des amants ne leve point le voile dont elles les couvrent. Leurs plaisirs sont vifs, mais paisibles, & leurs remèdes aussi simples que leurs aliments ; ou plutôt la simplicité de leurs aliments rend moins fréquent l'usage des remèdes ; & ces peuples que nous croyons si bornés, ont su

prendre la voie la plus courte pour arriver au bonheur. Enfin ils ne desirerent rien, parce qu'ils ignorent qu'il y ait d'autres biens à desirer que ceux dont ils jouissent. Je me délassois parmi eux, d'avoir vécu avec des hommes; & si j'ose le dire, je n'en regrettois pas le commerce. Après plusieurs années passées dans une agitation continuelle, je jouissois pour la première fois d'une douce tranquillité. Le souvenir de mes fatigues, de mes peines, de mes périls passés me paroissoit un songe. Je partageois les plaisirs innocents de mes Indiens; je me baignois avec eux; j'admirois leur industrie à la pêche & à la chasse. Ils m'offroient l'élite de leur poisson & de leur gibier. Tous étoient à mes ordres: le cacique qui les commandoit, étoit le plus empressé à me servir.

» C'est une tradition universellement répandue chez ces peuples, qu'il a existé parmi eux de vrais amazones, dont le fleuve a tiré son premier nom. Ils m'ont attesté qu'une des provinces voisines de cette grande rivière, étoit peuplée de femmes belliqueuses,

SU
belliqueuse-
vernoient
temps de
chez elles
leurs bourg
par le trav
qui est néc
Lorsque les
visites am
armées d'a
ce qu'elles
noient que
de leur
avoient rec
soule aux
cette col
Chacune
qu'elle y
tre dans
les careffe
appartenoi
familiarité
retournoie
sous les a
faire ce v
& dans la
naïssioient
meres qui

belliqueuses , qui vivoient & se gouvernoient sans hommes ; qu'en certains temps de l'année elles en recevoient chez elles , & restoient ensuite dans leurs bourgs , où elles se procuroient , par le travail de leurs mains , tout ce qui est nécessaire à l'entretien de la vie. Lorsque les hommes leur rendoient ces visites amoureuses , elles les attendoient armées d'arcs & de fleches , jusqu'à ce qu'elles fussent assurées qu'ils ne venoient que pour payer le tribut annuel de leur tendresse. Dès qu'elles les avoient reconnus , elles se rendoient en foule aux canots qui avoient amené cette colonie passagere d'adorateurs. Chacune saisissoit le premier hamac qu'elle y trouvoit , & alloit le suspendre dans sa maison , pour y recevoir les caresses de celui à qui le hamac appartenoit. Après quelques jours de familiarité , ces nouveaux hôtes s'en retournoient dans leurs habitations. Tous les ans ils ne manquoient pas de faire ce voyage dans la même saison & dans la même vue. Les filles qui en naissoient , étoient nourries par leurs meres qui les instruisoient au travail &

au maniement des armes. Si c'étoient des garçons, les uns disent que l'année suivante elles les donnoient aux peres de ces enfans; d'autres croient qu'on les faisoient mourir au moment de leur naissance. Ce récit m'a été si souvent répété, & d'une maniere si uniforme, que si le fait n'est pas vrai, il faut que le plus grand des mensonges passe, dans tout le nouveau monde, pour la plus constante des vérités historiques.

» Plusieurs savans prétendent que les Amazones anciennes sont des personnages éclos du cerveau des poëtes, & que tout ce qu'en ont écrit Philostrate, Diodore de Sicile & Justin, n'est fondé que sur de vaines traditions. Les femmes, qui, en Cappadoce, alloient à la guerre avec leurs maris, ont donné lieu de seindre un peuple d'héroïnes, qui ne souffroient point d'hommes parmi elles, ou au moins, qui ne leur laissoient prendre aucune autorité. Pour qu'elles pussent tirer de l'arc avec plus de facilité, on a imaginé qu'on leur brûloit la mamelle droite dans la première enfance; ce qui leur a fait don-

SU
per le nom
privées de
dit-on, le
ment, &
fants mâle
quelques-u
de la guer
propres à
porte qu'u
avoit eu l
se rendre
monarque

vous ne va
» La n
publique,
toit ces h
encore éto
gers, tels
à elles da
ne confer
ment ni
nent que
exité, &
féminine
don, s'a
dailles gr
représenté
vent seule

ner le nom d'Amazones, c'est-à-dire, *privées de mamelles*. Elles nourrissoient, dit-on, leurs filles avec du lait de jument, & rendoient boiteux leurs enfants mâles, afin qu'ils fussent, selon quelques-uns, incapables des exercices de la guerre, & selon d'autres, plus propres à ceux de l'amour. On rapporte qu'une reine des Amazones, qui avoit eu la foiblesse ou la curiosité de se rendre aux vœux pressés d'un monarque, lui dit le lendemain : Ah ! vous ne valez pas le boiteux.

» La nécessité de perpétuer leur république, étoit le seul motif qui portoit ces héroïnes à voir des hommes ; encore étoit-ce des inconnus, des étrangers, tels que le hazard les présentoit à elles dans des lieux écartés : & elles ne conservoient pour eux, ni sentiment ni souvenir. Ceux qui soutiennent que de pareilles femmes ont existé, & qu'elles formoient une nation féminine, sur les bords du Thermodon, s'autorisent de quelques médailles grecques où l'on en voit de représentées ; mais ces médailles prouvent seulement qu'il y a eu des fem-

mes guerrières, telles que celles de la Cappadoce; & personne n'en doute. Je trouve plus de fondement dans ce qu'on dit des Amazones modernes, dont le plus grand fleuve de l'univers porte le nom. Si jamais il y a pu avoir de semblables femmes dans le monde, c'est principalement en Amérique, où la vie errante des Indiennes qui suivent leurs maris à la guerre, & n'en font pas plus heureuses dans leur domesticité, a dû leur fournir des occasions plus fréquentes qu'ailleurs, de se dérober au joug de leurs tyrans, en formant entr'elles cette espèce de république. Mais en supposant que ces héroïnes Américaines aient existé, je doute qu'elles subsistent aujourd'hui. Il est vraisemblable qu'elles ont péri avec le temps leurs anciens usages; soit qu'elles aient été subjuguées par une autre nation, soit qu'ennuyées de leur solitude, les filles moins farouches & plus sensées que leurs mères, aient pris le parti de se réconcilier avec d'aussi chers ennemis que les hommes.

» Ceux qui ont visité & mesuré

SU
avec le plu
Amazones
source au p
qu'elle trav
lieux de
& se jette
une embou
de trente
région qu'
quatre mill
étoit peup
verte, de
tions, par
trouvé un
Les habita
de l'autre
entendoit
plade vois
ne servoit
paix; ell
guerres c
elles s'ent
mutuellem
quoique v
ne tenoie
La plupart
toient dan
à terre e

avec le plus d'exacritude la riviere des Amazones , disent qu'elle prend sa source au pied des montagnes de Quito ; qu'elle traverse près de quatorze cents lieues de pays d'occident en orient , & se jette dans la mer du nord , par une embouchure qui n'a pas moins de trente lieues de largeur. La grande région qu'elle arrose , en a plus de quatre mille de circuit ; & cet espace étoit peuplé , au temps de sa découverte , de plus de cent cinquante nations , parmi lesquelles on n'a pas trouvé un seul gouvernement policé. Les habitations étoient si proches l'une de l'autre , que du dernier bourg on entendoit couper le bois de la peuplade voisine. Cette grande proximité ne seroit point à les faire vivre en paix ; elles étoient divisées par des guerres continuelles , dans lesquelles elles s'entre-tuoient , ou s'enlevoient mutuellement pour l'esclavage. Mais quoique vaillants entr'eux , ces gens ne tenoient pas contre les Européens. La plupart prenoient la fuite , se jetoient dans leurs canots , abordoient la terre en un clin-d'œil , & se reti-

roient vers quelqu'un des lacs que la rivière forme en grand nombre.

» La religion de tous ces peuples est presque la même : ils ont des idoles fabriquées de leurs mains , auxquelles ils attribuent diverses opérations ; les unes président aux eaux , d'autres aux moissons & aux fruits. Ils se vantent que ces divinités sont descendues du ciel , pour demeurer avec eux & leur faire du bien ; mais ils ne leur rendent aucun culte. Elles sont gardées , ou à l'écart , ou dans un étui , pour les occasions où l'on a besoin de leur secours. C'est ainsi que prêts à marcher pour la guerre , ils élevent à la proue de leurs canots l'idole dont ils attendent la victoire , & qu'en partant pour la pêche , ils arborent celle qui préside aux fleuves & aux lacs. Un de ces barbares , qui ne l'étoit cependant pas trop dans sa conversation , admirant avec quel bonheur nous avions surmonté les difficultés de la grande rivière , après nous avoir fourni des vivres , nous pria de lui donner , par reconnaissance , un de nos dieux qui pût le

SU
servir avec
sance dans
lui demand
gnons avo
notre flott
librement
pondit que
été capabl
malgré tar
aucune per
pour les v
pas toujou
bler dans
mieux se
& recevoir
les autres
comme leu

» De
tent les
Omaguas
& les mi
tume , av
de présen
convive
de l'Euro
se laver
du café a
seringues

servir avec autant de bonté & de puissance dans toutes ses entreprises. Nous lui demandâmes pourquoi ses compagnons avoient pris la fuite à la vue de notre flotte, tandis qu'il étoit venu librement au-devant de nous. Il répondit que des hommes qui avoient été capables de remonter le fleuve malgré tant d'obstacles, sans essuyer aucune perte, devoient en être un jour les vainqueurs; qu'il ne vouloit pas toujours vivre en crainte & trembler dans sa maison; qu'il aimoit mieux se soumettre de bonne heure, & recevoir pour ses amis, ceux que les autres seroient obligés de servir comme leurs maîtres.

» De toutes les nations qui habitent les bords de l'Amazone, les Omaguas sont les plus raisonnables & les mieux policés. Ils ont la coutume, avant que de se mettre à table, de présenter une seringue à chaque convive, comme dans plusieurs villes de l'Europe on apporte de l'eau pour se laver les mains avant le repas, ou du café après le diner. La forme de ces seringues est celle d'une poire creuse,

percée d'un petit trou à la pointe, dans lequel ils adaptent une canule. Ils les remplissent d'eau, & pressées, lorsqu'elles sont pleines, elles font l'effet des seringues ordinaires. Ce meuble est fort en honneur chez ces Indiens, & annoncé qu'on fera bonne chère, à laquelle il convient de faire place.

» Les Portugais ont publié que les Omaguas engraissoient leurs esclaves pour les manger. C'est une calomnie qu'ils ont inventée, dans la seule vue de colorer leurs propres cruautés contre cette innocente nation. Il est vrai que lorsqu'ils font, parmi leurs ennemis, quelques prisonniers qui ont une grande réputation de bravoure, ils les tuent dans leurs fêtes, pour se délivrer d'un sujet de crainte; mais après leur avoir coupé la tête, qu'ils pendent en trophée dans leurs cases, ils jettent le corps dans le fleuve. Il ne s'est jamais vendu de chair humaine dans leurs boucheries, comme l'ont écrit ces mêmes Portugais, qui, sous prétexte de venger cette barbarie, en commettent une très-grande, lorsqu'ils

SU
réduisent à
fibres &
la conqu
gens ont-
pour s'élo
queurs.

» Il n'y
pophages
mais il en
sur-tout v
se sont m
toute la
établi plu
de Saint-F
illes, an
Omaguas
si confidé
bras a qu
toises. Ce
au vent b
de vraies
une, con
d'abri,
petit rui
pareil cas
ment des
dangereux
un des pl

réduisent à l'esclavage des peuples nés libres & indépendants. Aussi depuis la conquête du Bresil ces pauvres gens ont-ils abandonné leurs pays, pour s'éloigner de leurs cruels vainqueurs.

» Il n'y a point aujourd'hui d'anthropophages sur les bords du Maragnon ; mais il en reste encore dans les terres, sur-tout vers le nord. Les Portugais se sont mis en possession de presque toute la partie méridionale, & y ont établi plusieurs missions. Près de celle de Saint-Paul, commencent de grandes îles, anciennement habitées par les Omaguas : le lit du fleuve s'y élargit si considérablement, qu'un seul de ses bras a quelquefois huit à neuf cents toises. Cette grande étendue donnant au vent beaucoup de prise, il y excite de vraies tempêtes. Nous en essuyâmes une, contre laquelle nous ne trouvâmes d'abri, que dans l'embouchure d'un petit ruisseau ; c'est le seul asyle en pareil cas : aussi s'éloigne-t-on rarement des bords du fleuve. Mais il est dangereux de s'en trop approcher ; car un des plus grands périls de cette navi-

gation, est la rencontre des troncs d'arbres déracinés, qui demeurent engravés dans le sable ou le limon proche du rivage, & cachés sous l'eau. En suivant les bords de trop près, on est menacé encore de la chute subite de quelqu'arbre, soit par sa caducité, ou parce que le terrain qui le soutenoit s'abyme tout d'un coup, après avoir été long-temps miné par les eaux.

» Au lieu de maisons & d'églises faites de roseau, on commence à trouver dans la mission de S. Paul, des chapelles & des presbyteres construits en maçonnerie. Il n'est pas moins surprenant de voir, au milieu de ces déserts, des chemises de toiles de Bretagne à toutes les femmes Indiennes, des coffres avec des serrures & des clefs de fer dans leur ménage, des aiguilles, de petits miroirs, des couteaux, des ciseaux, des peignes, & divers autres petits meubles d'Europe. Ces peuples se les procurent tous les ans à Para, dans les voyages qu'ils y font, pour y porter le cacao qu'ils recueillent sans culture sur les bords du fleuve.

» La
connoissances
desir d'y
moyen
navigation
la Cour
étoient les
ronne. L
les Hollan
des courf
modes,
de gloire
été facile
sous le re
que toute
assez com
prince de
de ses ga
furent pro
donner le
n'en ima
pre, qu
la rivier
source
effet, le
vant dem
teresse de
venir tou

» La découverte du Maragnon, la connoissance des lieux qu'il arrose, le desir d'y former des établissemens, le moyen d'y entretenir une espece de navigation, ont long-temps occupé la Cour d'Espagne; & voici quelles étoient les vues politiques de cette couronne. Les François, les Anglois & les Hollandois faisoient en Amérique des courses qui lui étoient fort incommodés, & d'où ils revenoient comblés de gloire & de richesses. Il n'avoit pas été facile de s'opposer à ce désordre sous le regne de Charles-Quint, parce que toutes les côtes n'étoient pas alors assez connues, pour permettre à ce prince de changer la route ordinaire de ses galions. De tous les projets qui furent proposés à ses successeurs, pour donner le change aux armateurs, ils n'en imaginèrent point de plus propre, que d'ouvrir la navigation sur la riviere des Amazones, depuis sa source jusqu'à son embouchure. En effet, les plus grands vaisseaux pouvant demeurer à l'ancre sous la forteresse de Para, on auroit pu y faire venir toutes les richesses du Pérou,

de la Nouvelle-Grenade , de Terre-Ferme , & même du Chili. Quinó auroit servi d'entrepôt , & Para de rendez-vous pour la flotte du Brésil , qui se joignant aux galions pour le retour en Europe , auroit effrayé les corsaires par la force & par le nombre. La difficulté ne consistoit qu'à trouver la véritable embouchure du fleuve , pour remonter jusqu'au Pérou.

» Orellana fut le premier qui entreprit cette découverte. Il suivit le cours d'une grande rivière , à laquelle il donna le nom d'Amazone , parce qu'on lui dit que ses bords étoient habités par des femmes guerrières , dont il devoit se défier. C'étoit la même que celle dont l'embouchure avoit déjà été reconaue par quelques Espagnols , & qui portoit alors le nom de Maragnon. Orellana se rendit en Europe , & obtint de sa majesté catholique le gouvernement du pays , qu'il avoit découvert , avec la permission d'en faire la conquête. Plus de cinq cents hommes , presque tous d'une naissance noble , s'embarquerent sous ses ordres ; mais leur

S
navigation
commen
ries , la
chef , &
Il mouru
de chagr
sans avo
travaux ,
que.

» Ce
l'ardeur e
verte du
du seizie
nommé d
au vice-
portante
avoit de
drapeaux
& de vieu
les premi
Gusman ,
d'une cor
de résolu
de leurs
amis. Ce
rent une
femme d
détermin

navigation fut si malheureuse , qu'ayant commencé à se rebuter dès les Canaries , la plupart abandonnerent leur chef , & se disperserent dans ces isles. Il mourut lui-même de maladie ou de chagrin dans le cours du voyage , sans avoir tiré d'autre fruit de ses travaux , qu'une gloire assez équivoque.

» Ce mauvais succès avoit ralenti l'ardeur des Castillans pour la découverte du Maragnon , lorsqu'au milieu du seizième siècle , un gentilhomme nommé d'Orsua , vint offrir ses services au vice-roi du Pérou , pour cette importante expédition. L'opinion qu'on avoit de son mérite , attira sous ses drapeaux un grand nombre d'officiers & de vieux soldats. On comptoit parmi les premiers , un jeune homme nommé Gulman , & un autre appelé d'Aguirre , d'une conduite peu réglée , mais pleins de résolution , & que la ressemblance de leurs inclinations avoit rendu fort amis. Ces deux aventuriers conçurent une criminelle passion pour la femme de leur général , qui s'étoit déterminée à suivre son mari dans

ses courses. L'ambition jointe à l'amour leur inspira le moyen de faire révolter les troupes d'Orsua contre lui ; & dans le trouble , ils l'assassinèrent. Après une action si noire , quelques traîtres qui l'avoient favorisée , élurent Gulman pour leur chef , & lui donnerent le titre de roi. Sa vanité l'aveugla jusqu'à le lui faire accepter ; mais il en jouit peu ; car ceux qui le lui avoient accordé le tuèrent presque aussi-tôt. D'Aguirre lui succéda , & prit comme lui le titre & les honneurs de la royauté. Son regne fut si sanglant , qu'il passe encore en proverbe chez les Espagnols , pour signifier une domination cruelle & tyrannique. Il descendit dans la rivière des Amazones ; mais n'en pouvant vaincre le courant , il fut porté dans le grand canal qui mene au cap de Nord. En arrivant à la mer , il prit sa route vers la Marguerite , & aborda dans un lieu qui conserve encore le nom de port du Tyran. Il se rendit maître de l'isle , après en avoir tué le gouverneur , la pillà avec des cruautés inouïes ; & de-là passant à Cu-

SU
mana , i
Il désola
nétra dans
s'avancer
de porter
On avoit
lui ferme
contre qu
éviter de
ment déf
crut sa p
poir lui
sans exem
» D'A
aimoit te
dans tous
il , mon
sur le tr
s'y oppose
pour deve
& t'enten
tre & d'u
ton pere
mourir d
quelques
mais trou
il lui tira
du corps

mana, il exerça les mêmes fureurs. Il désola les côtes de Caracas, & pénétra dans la nouvelle Grenade, pour s'avancer vers Quito, avec le projet de porter la guerre au sein du Pérou. On avoit pris de justes mesures pour lui fermer les chemins; & ayant rencontré quelques troupes qu'il ne put éviter de combattre, il fut entièrement défait & contraint de fuir. Il crut sa perte certaine; & son désespoir lui fit commettre une barbarie sans exemple.

» D'Aguirre avoit une fille qu'il aimoit tendrement, & qui l'avoit suivi dans tous ses voyages. Ma fille, lui dit-il, mon espérance étoit de te mettre sur le trône; mais puisque la fortune s'y oppose, je ne veux pas que tu vives pour devenir l'esclave de mes ennemis, & t'entendre nommer la fille d'un traître & d'un tyran. Meurs de la main de ton pere, si tu n'as pas la force de mourir de la tienne. Elle lui demanda quelques heures pour s'y préparer; mais trouvant ses prieres trop longues, il lui tira un coup de fusil au travers du corps; & ne l'ayant pas tuée à

l'infant, il l'acheva de son poignard, qu'il lui enfonça dans le cœur. Elle lui dit en expirant: ah! mon pere, c'est assez. Il fut pris quelques jours après, & conduit prisonnier à l'isle de la Trinité. On lui fit son procès dans les formes; & sa sentence, qui fut exécutée à la lettre, portoit qu'il seroit écartelé, sa maison rasée jusqu'aux fondemens, & qu'on y semeroit assez de fel pour rendre la place à jamais stérile.

» De si malheureux événements firent perdre l'idée de pousser plus loin la découverte du Maragnon; & cet oubli dura plus de quarante ans. On fit de nouvelles tentatives, mais toujours infructueuses, jusqu'en 1636, que des religieux Franciscains, partis de Quito, prirent la route de cette riviere. Il est vrai que la plupart n'ayant pu résister aux fatigues du voyage, retournerent sur leurs traces. Il n'en resta que deux, André de Toledo, & Dominique de Brieda, qui, plus zélés ou plus curieux, pénétrèrent constamment dans le pays, & continuerent de braver tous les périls. Parvenus enfin à la rive qu'ils

SU
cherchoient
espece de
au cours
jusqu'à P
gal étant a
ils y furent
faveurs. N
cette contr
mieres, e
capitaine
sur laquell
ques solda
monter le
fleuve cor
arbre, no
cines, san
cisément c
Ses source
peut en ce
rivieres qu
res, depui
payan ju
La naviga
& difficile
province
éclaircisse
de ce vo
s'en étoit

cherchoient, ils se mirent dans une
espece de pirogue, s'abandonnerent
au cours de l'eau, & furent portés
jusqu'à Para. La couronne de Portu-
gal étant alors unie à celle d'Espagne,
ils y furent reçus avec toute sorte de
faveurs. Norona, qui commandoit dans
cette contrée, profitant de leurs lu-
mieres, équippa, sous les ordres du
capitaine Texeira, une petite flotte,
sur laquelle les deux religieux & quel-
ques soldats s'embarquerent pour re-
monter le Maragnon. Il en est de ce
fleuve comme d'un grand & puissant
arbre, nourri par une infinité de ra-
cines, sans qu'on puisse distinguer pré-
cisément celle dont il tire son origine.
Ses sources sont si nombreuses, qu'on
peut en compter autant qu'il y a de
rivières qui descendent des Cordillie-
res, depuis le gouvernement de Po-
payan jusqu'aux environs de Lima.
La navigation de Texeira fut longue
& difficile; mais il arriva enfin dans la
province de Quito, avec tous les
éclaircissements nécessaires pour tirer
de ce voyage les avantages qu'on
s'en étoit promis. Les communautés

religieuses en firent des réjouissances publiques, pour remercier le ciel de leur avoir ouvert une vigne qui n'avoit pas encore été cultivée, & s'offrirent toutes avec la même ardeur, à servir pour la prédication de l'évangile. L'affaire fut mise en délibération, & le conseil décida qu'on renverroit Teixeira avec tout son monde, par le même chemin; qu'on lui donneroit deux personnes d'une capacité reconnue, qui feroient un rapport fidele de la route, & informeroient la cour d'Espagne de tout ce qu'ils auroient observé. Deux Jésuites, les peres d'Acuma & d'Artieda, furent destinés à l'exécution de ce grand dessein. Ils partirent de Quito en 1639, & s'étant embarqués sur le fleuve, ils arriverent à Para, d'où ils allerent en Europe publier leur relation. »

Il me reste, madame, à vous parler de la capitaine de Maragnan, pour achever de vous faire connoître le royaume du Brésil. Maragnan est le nom d'une isle qui forme un gouvernement particulier, habité par les Topinamboux. Ces peuples sont ori-

SU
ginaires de
après la co
rent mieux
que de se
& se bann
patrie. Ils
tieres du
traités par
dirent la r
la grande
tement. Il
ses habitans
d'aller che
terres éloig

On van
une nation
& très-att
lesquels ils
même ven
lés solemn
sous l'ava
avons song
citation, &
isle: nous
fort sous l
aujourd'hu
Saint-Phil
la métrop
défendue

ginaires de la province de Fernambuc : après la conquête du Bresil , ils aimèrent mieux renoncer à leurs possessions , que de se soumettre aux Portugais , & se bannirent volontairement de leur patrie. Ils s'avancerent jusqu'aux frontières du Pérou ; mais ayant été maltraités par les Espagnols , ils descendirent la riviere des Amazones , jusqu'à la grande isle qu'ils occupent présentement. Ils détruisirent une partie de ses habitants , & forcerent les autres d'aller chercher une retraite dans des terres éloignées.

On vante les Topinamboux comme une nation brave , spirituelle , guerriere & très-attachée aux François , avec lesquels ils ont été en liaison. Il en est même venu à Paris , qui y furent baptisés solennellement à Notre-Dame , sous l'avant-dernier regne , & nous avons songé sérieusement , à leur sollicitation , à établir une colonie dans leur isle : nous y avons même déjà bâti un fort sous le nom de Saint-Louis. C'est aujourd'hui une petite ville appelée Saint-Philippe , érigée en évêché , sous la métropole de San-Salvador. Elle est défendue par un château situé sur un

rocher près de la côte, où il y a un bon port qui rend la ville fort marchande. On compte dans l'isle, vingt-huit à trente villages d'Indiens, & sept ou huit cents habitants. Des missionnaires envoyés par la cour de France, y prêcherent l'Évangile; & plusieurs de ces sauvages embrasserent le christianisme. Nous ne fumes pas longtemps maîtres de cette possession; les Portugais nous obligèrent de l'abandonner. Celui qui avoit eu le plus de part à cet établissement, se nommoit Rafilly. Etant arrivé à l'isle Sainte-Anne, voisine de celle de Maragnon, il fit demander au chef de Topinamboux, s'il n'avoit point d'éloignement à recevoir des François. La réponse fut favorable; & ces sauvages lui firent l'accueil le plus honnête. Ils lui bâtirent de petites loges pour lui & pour son monde, & l'aiderent même à construire le fort qu'il nomma Saint-Louis.

Rafilly fut ensuite invité de se trouver à une assemblée générale de la nation, où le chef prenant la parole, lui dit: « Vaillant capitaine, le voyage que tu viens de faire est pour nous utile & honorable. Tu nous défendras

SU
contre l'inj
gais. La cr
assez tôt à
fut prendr
ner cette ill
dans les te
plus exposé
quand nous
que nous a
François,
tume de c
portoient c
des haches
que nous a
les anciens
que des
& abattre
mieux aim
Que le cie
nous! Tu
amené de
défendre
prophetes
la loi de
patrie &
meurer av
fance ne t
ce pays ne

contre l'injuste puissance des Portugais. La crainte que tu ne vinsses pas assez tôt à notre secours, nous avoit fait prendre la résolution d'abandonner cette isle, & de nous retirer si avant dans les terres, que nous ne fussions plus exposés à leurs attaques. Mais quand nous avons imaginé le regret que nous aurions de ne plus voir les François, avec qui nous avions coutume de commercer, & qui nous apportoient des couteaux, des serpes & des haches; quand nous avons songé que nous allions être réduits, comme les anciens Topinamboux, à n'avoir que des pierres dures pour couper & abattre les arbres, nous avons mieux aimé ne pas quitter ces lieux. Que le ciel bénisse ton retour parmi nous! Tu nous as non-seulement amené de vaillants soldats pour nous défendre, mais encore de grands prophètes, pour nous faire connoître la loi de Dieu. Tu as abandonné ta patrie & ta famille, pour venir demeurer avec nous; quelle reconnoissance ne te devons-nous pas? Quoique ce pays ne soit pas comme la France,

ornés de beaux édifices , tu pourras y faire un séjour agréable. Notre île produit en abondance du fruit , du gibier , du poisson , & toutes sortes d'animaux bons à manger. Notre nation fidele sacrifiera sa vie , s'il le faut , pour te rendre victorieux de tes ennemis. Je ne doute pas que toi & les tiens ne vous accommodiez de notre pain ; il ne le cede guere au vôtre , dont j'ai mangé quelquefois. Nous espérons enfin que nos enfants , instruits par vous dans votre religion , vos sciences & vos arts , ne formeront à l'avenir avec vous qu'un seul peuple , & qu'on nous croira tous des François.

» Ces méchants Portugais , qui ont exercé sur nous tant de cruautés , nous répètent sans cesse que nous n'avons point de Dieu : c'est une fausseté ; nous en reconnoissons un qui a créé toutes choses , qui a fait nos ames immortelles , & qui est souverainement bon. Vous & nous n'étions d'abord qu'une nation : Dieu lui envoya ses prophetes , pour se faire connoître à elle. Ils présenterent à notre premier pere , deux

épées , l'un
il prit celle
le pere , &
prit celle d
nous avons
les prophet
qui ne vo
voix , rem
confusion d
tre nous ,
heur. Le
il a fait
compagnon
combler no
dans notre
ont détruit
l'ont rédu
tu nous v
ton arrivé
dissipe nos
l'espérance
d'être enc
autres pe
teur & t
cent que
l'avoit por
boux n'or
trainte ;

épées, l'une de bois, & l'autre de fer ;
il prit celle de bois, & fit mal. Mais
le pere, dont vous êtes descendus,
prit celle de fer, & fit bien. Depuis
nous avons toujours été malheureux, &
les prophetes irrités contre nos peres
qui ne vouloient point écouter leur
voix, remonterent dans le ciel. La
confusion des langues qui survint en-
tre nous, augmenta encore notre mal-
heur. Le démon s'est joué de nous ;
il a fait massacrer & manger nos
compagnons. Les Portugais, pour
combler notre désolation, sont venus
dans notre pays ; ils nous ont chassés,
ont détruit notre grande nation, &
l'ont réduite en l'état affreux où
tu nous vois dans cette isle. Mais
ton arrivée au milieu de nous
dissipe nos craintes, & nous rend
l'espérance que nous avons perdue
d'être encore distingués parmi les
autres peuples. Ta bonté, ta dou-
ceur & tes manieres nous annon-
cent que nous serons heureux de
te avoir pour maître. Les Topinam-
boux n'ont jamais obéi par con-
trainte ; depuis que je leur com-

mande, je les ai toujours traités avec humanité, & m'en suis bien trouvé; j'espère que tu en feras de même. Nous en avons une nouvelle assurance dans le commerce agréable que nous entretenons depuis quelques années avec les François. Les Portugais ont été bien cruels à notre égard: ils ne vouloient pas que nous eussions les levres percées, & nous faisoient ignominieusement raser nos cheveux longs. Dis-nous ta volonté sur ces sujets, ainsi que sur celui de tuer nos esclaves & de les manger: sûrs de ta sagesse, nous suivrons tes ordres sans répugnance.

Le cacique de Maragnon ayant achevé son discours, Rasilly lui fit cette réponse: « Grand ami des François, nous sommes sensibles au plaisir que te fait notre arrivée dans cette île. La prudence que tu as eue d'y retenir les Topinamboux, nation jadis si guerrière, est digne des plus grands éloges. En fuyant de ces lieux, ils auroient fait une double perte. Leurs ames, privées de la connoissance du vrai Dieu, auroient été le partage du démon; & il n'y auroit

S
auroit plu
& les Fr
vos malh
secours.
de votre
tif de not
souffraire
& à la
France fu
tous les p
m'en suis
comme vo
famille &
mon coura
reux; & j
tant que
de servir D
Les soins
cert avec
resses dans
votre sûret
enfants se
d'apprendre
ces qui nou
craignez p
gais; je p
garantir, s
usages, cel
les manger

auroit plus eu de commerce entre vous
 & les François. Mon roi , instruit de
 vos malheurs , nous a envoyés à votre
 secours. Le desir de votre salut , & celui
 de votre conservation , est l'unique mo-
 tif de notre voyage. Nous devons vous
 soustraire à la fois à l'empire du démon ,
 & à la tyrannie des Portugais. La
 France surpasse, sans doute , en beauté
 tous les pays qui sont sous le ciel. Je
 m'en suis éloigné cependant ; j'ai ,
 comme vous l'avez dit , abandonné ma
 famille & mille autres avantages ; mais
 mon courage aime à servir les malheu-
 reux ; & je demeurerai près de vous ,
 tant que vous conserverez la volonté
 de servir Dieu , & d'obéir à mon prince.
 Les soins que vous prendrez , de con-
 cert avec nous , pour bâtir des forte-
 resses dans cette isle , seront autant pour
 votre sûreté que pour la nôtre , & vos
 enfans se trouveront ainsi à portée
 d'apprendre de nous les arts & les scien-
 ces qui nous conduisent à l'honneur. Ne
 craignez plus les cruautés des Portu-
 gais ; je perdrai la vie pour vous en
 garantir , s'il est nécessaire. Quant à vos
 usages , celui de tuer vos esclaves & de
 les manger , est inhumain ; & si vous

n'y renoncez entièrement, je ne puis demeurer avec vous. J'approuve fort que vous portiez les cheveux longs, & je vous prie de ne point perdre cette coutume. Je vous laisse la liberté de percer vos levres; mais je vous avertis que j'aimerai plus particulièrement ceux d'entre vous qui ne les auront point percées ».

J'ai parlé, Madame, de toutes les provinces qui composent les vastes états du Brésil; il ne seroit pas aisé de vous faire connoître également toutes les nations qui l'habitent, tant elles diffèrent de nom, d'usages & de caractère. Il est cependant certains traits généraux, sous lesquels on peut les peindre. Elles ne parlent pas toutes la même langue; mais il en est une plus universelle, qu'entendent la plupart même des Portugais, & que les Jésuites emploient dans leurs missions. Je vous ai déjà fait remarquer que la religion avoit peu de part aux idées des Brésiliens, du moins avant l'arrivée des Portugais. Ils ne connoissoient alors aucune sorte de divinité, & leur langue n'a pas même de mot qui en exprime le nom. Dans leurs fables, on

S
ne trouve
origine,
ont seule
fuses d'us
le genre
frere & c
rent à pe
attachent
tonnerre,
la science
tombe pe
y avoir u
pensés ou
disent néa
signalés p
& mérites
dévorer u
sont chang
qui passent
à rire, d
agréables.
toutes les
bares; &
& savantes
sont leurs
portent des
les peuples
marquer la
sont des B

ne trouve rien qui ait rapport à leur origine, ou à la création du monde. Ils ont seulement quelques histoires confuses d'un grand déluge, qui fit périr le genre humain, à la réserve d'un frere & d'une sœur qui recommencèrent à peupler le pays. Cependant ils attachent quelque idée de puissance au tonnerre, dont ils croient que leur vient la science de l'agriculture. Il ne leur tombe point dans l'esprit qu'il puisse y avoir une autre vie, ni des récompenses ou des peines après la mort. Ils disent néanmoins que ceux qui se sont signalés par des actions importantes & méritoires, comme d'avoir tué & dévoré un grand nombre d'ennemis, sont changés en des especes de démons qui passent le temps à danser, à sauter, à rire, dans des campagnes fertiles & agréables. Ils ont des devins, comme toutes les nations ignorantes & barbares; & comme les nations policées & savantes, ils ont des charlatans, qui sont leurs médecins. Ces empyriques portent des plumes sur la tête, excitent les peuples au combat, leur font remarquer la nouvelle lune, leur donnent des herbes qui ne guérissent pas

leurs maladies, &c. Chez les peuples civilisés, la religion entre dans le système politique du gouvernement, & maintient les différentes branches de l'état. Mais il n'y a ni état ni gouvernement chez des sauvages, qui sont sans besoins & sans police.

En général, les Brésiliens ont plusieurs femmes, & les quittent aussi facilement qu'ils les prennent. Cependant les hommes ne peuvent se marier, sans avoir tué quelque ennemi de la nation, ou dompté quelque bête féroce. Une maîtresse estime pour le moins autant un grand chasseur qu'un habile guerrier. Il est vrai que celui-ci donne de la considération à celle qu'il épouse; mais l'autre lui donne des vivres; & chez les sauvages, l'abondance vaut mieux que la gloire. Jusqu'à leur mariage, les jeunes gens doivent s'abstenir des liqueurs fortes. Jusqu'à ce même temps, les filles se livrent sans honte aux hommes libres, & leurs parents les offrent aux premiers venus. Il n'y en a peut-être pas une qui apporte la virginité à son mari; pas un mari qui fasse cas de la virginité. Mais lorsqu'elles sont attachées par des promesses, ou

cesse
cessent
tations.

Les
excepte
portent
se per
metten
doigt,
aucune
comme
nez pla
est de
leurs en
poil da
qu'à la
qui serv
plus gra
font ave
coup de
à se vé
texte l'
gner da
contren
se dépo
obligeoi
peur de
jusqu'aux
sement

cesse de les solliciter, & elles-mêmes cessent de prêter l'oreille aux sollicitations.

Les Brésiliens se peignent le corps, excepté le visage, d'une couleur noire, portent des colliers d'os à leur cou, se percent la levre inférieure, & y mettent une pierre de la longueur du doigt, qu'ils ont l'art de faire tenir sans aucune sorte de lien. Ils regardent comme une autre beauté, d'avoir le nez plat; & le premier soin des peres, est de rendre cet important service à leurs enfants. Ils ne peuvent souffrir de poil dans toute autre partie du corps qu'à la tête. Les ciseaux & les pincettes qui servent à s'en défaire, sont un des plus grands objets du commerce qu'ils font avec les Européens. On a eu beaucoup de peine à contraindre les femmes à se vêtir. Elles apportent pour prétexte l'usage où elles sont de se baigner dans toutes les eaux qu'elles rencontrent, & c'eût été un embarras de se dépouiller si souvent. Quand on les obligeoit à mettre une chemise, de peur de la salir, elles la retroussent jusqu'aux épaules, & laissent précieusement à découvert ce qu'on vouloit

qu'elles tinssent caché. Celles que les Européens faisoient prisonnières, ou qu'ils achetoient pour travailler dans les forts, ne manquoient pas, dès que la nuit venoit, de se déshabiller, pour avoir le plaisir de se promener toutes nues avant que de se coucher. Si, à grands coups de fouets, on ne les eût forcées de se vêtir, elles eussent mieux aimé s'écarter les bras & les épaules à porter des fardeaux, que d'avoir sur elles le plus léger habillement. Cependant ces femmes ne le cédoient point en beauté à celles de l'Europe; & souvent c'étoit par un raffinement de volupté, qu'on les obligeoit de se couvrir.

Il y a des pays entiers de peuples si barbares, que les Portugais n'ont jamais pu les engager dans un commerce réglé. On ne traite avec eux que de loin, & toujours avec des armes à feu, pour réprimer par la crainte un appétit défordonné qui se réveille en eux à la vue de la chair blanche des Européens. Les échanges se font à la distance de cent pas, c'est-à-dire, que de part & d'autre, on porte dans un endroit également éloigné, les marchandises qui sont l'objet

du com
loin, fa
chacun
Cette
foi; ma
mutuelle
gnent d
redouter

La m
prisonnie
sauvages
les engr
de meil
ils leur
le temps
maître c
culté de
sa fille. C
sortes de
doit être
n'est jam
l'embong

Je n'
cérémon
à sa mor
des Iroq
funeste,
lui, se h
son corps

du commerce. On se les montre de loin, sans prononcer un seul mot, & chacun laisse ou prend ce qu'il veut. Cette méthode s'observe d'assez bonne foi; mais il paroît que la défiance est mutuelle, & que si les Portugais craignent d'être dévorés, ces barbares ne redoutent pas moins l'esclavage.

La manière dont ils traitent leurs prisonniers, diffère peu de celle des sauvages du Canada. Comme eux, ils les engraisent pour rendre leur chair de meilleur goût. Comme eux aussi, ils leur donnent des femmes pendant le temps qu'ils les laissent vivre, & le maître du captif ne fait aucune difficulté de lui abandonner ou sa sœur ou sa fille. Cette compagnie lui rend toutes sortes de services, jusqu'au jour qu'il doit être massacré & mangé. Ce jour n'est jamais déterminé; il dépend de l'embonpoint du prisonnier.

Je n'entre point dans le détail des cérémonies barbares que l'on observe à sa mort; ce sont les mêmes que celles des Iroquois. Dès qu'il a reçu le coup funeste, la femme qui avoit vécu avec lui, se hâte d'accourir, & se jette sur son corps pour y pleurer un moment.

C'est une grimace qui ne l'empêche pas de manger sa part de ce malheureux. Ensuite, d'autres femmes apportent de l'eau chaude, dont elles lavent le corps; elles le coupent en pièces, & frottent les enfans avec son sang, pour les accoutumer de bonne heure à la cruauté. On rôtit tous ces morceaux; ainsi que les entrailles, qui sont soigneusement nettoyées. C'est l'office des vieilles femmes. Celui des vieillards, en mangeant cet exécration mets, est d'exhorter les jeunes gens à devenir de bons guerriers, pour se procurer souvent un pareil festin. S'il arrive que ces captifs aient eu quelque enfant de celles qui ont pris soin de les engraisser, ces petits malheureux sont dévorés en naissant, ou lorsqu'ils ont acquis un peu plus de force. Les vieilles femmes aiment si passionnément ces sortes de ragoûts, qu'elles en recueillent la graisse qui dégoutte le long des grils, & lechent leurs doigts pour n'en rien perdre. Ici, lorsqu'une femme fait une fausse couche, elle se nourrit de son fruit, disant qu'il ne peut avoir le meilleur tombeau que le sein qui l'a porté. Les Brésiliens

SU
 exercent l
 de leurs ar
 les déchire
 gent avec
 ces Indier
 peller de
 tels qu'ils
 eût fait c
 & que l'ir
 titéré leu
 formé que
 ébens, rev
 érocité. I
 sorte de e
 fait des rep
 les chaffeu
 équent n'a
 tance affur
 éroces, se
 leches &
 pièces de
 policés de
 pour quelq
 essentimen
 souvent, e
 miers Grec
 sacrifioient
 ayant auc
 roicat poir

exercerent la même cruauté sur le corps de leurs amis, quand ils sont morts : ils les déchirent en morceaux, & les mangent avec avidité. Au reste, je peins ces Indiens dans l'état qu'on peut appeler de pure nature, c'est-à-dire, tels qu'ils étoient avant que la culture eût fait changer de face à leur pays, & que l'introduction de nos usages eût altéré leur caractère. Ceux qui ont formé quelque liaison avec les Européens, reviennent par degrés de cette férocité. Ils baissent la vue avec une sorte de confusion ; lorsqu'on leur en fait des reproches. « C'étoient des peuples chasseurs, dit quelqu'un, par conséquent n'ayant pas toujours une subsistance assurée ; de-là, nécessairement féroces, se faisant la guerre avec leurs lances & leurs massues pour quelques pièces de gibier, comme les barbares policés de l'ancien continent la font pour quelques villages. La colere, le ressentiment d'une injure les armoit souvent, comme on le raconte des premiers Grecs & des Asiatiques. Ils ne sacrifioient point d'hommes, parce que n'ayant aucun culte religieux, ils n'avoient point de sacrifice à faire, ainsi

que les Mexicains ; mais ils mangeoient leurs prisonniers. L'instinct seul les gouvernoit : cet instinct les portoit à chasser lorsqu'ils avoient faim , à se joindre à des femmes , quand le besoin le demandoit , & à satisfaire à ce besoin passager avec de jeunes gens , lorsqu'ils manquoient de femmes. »

Malgré cette ancienne barbarie , ces peuples reçoivent humainement les étrangers ; à l'arrivée d'un voyageur , on le presse de se coucher dans un hamac , & on le laisse quelques instans sans lui parler. C'est pour se donner le temps d'assembler les femmes qui viennent s'accroupir à terre autour de lui , les mains sur leurs yeux. Bientôt elles laissent tomber des larmes de joie ; & , sans cesser de pleurer , elles adressent mille choses flatteuses à leur hôte. « Que tu es bon ! que tu as pris de peine à venir ! que tu es beau ! que tu es vaillant ! que nous t'avons d'obligation ! que tu nous fais de plaisir ! » Si l'étranger veut donner bonne opinion de sa personne , il doit répondre par des marques d'attendrissement : ce n'est pas à un des François pleurer plus fort qu'elles ; & ceux qui ne pouvoient

pleurer
souple-
tion , le
de l'eau
& les ja
ensuite à
passer la
lui tend
tout ce c
Quelq
manioc ,
enivre. I
pêche ou
rivieres
font , en
tution , &
bossus ,
ou contre
pas la co
les enfant
peuples c
pour agir
Nos Indie
sans band
gène , sa
facilité de
de tous c
bres , de
ce que la

pleurer, jetoient du moins quelques soupirs. Après cette première salutation, le maître du logis fait apporter de l'eau, & ces femmes lavent les pieds & les jambes du voyageur. On lui sert ensuite à boire & à manger; & s'il veut passer la nuit dans le même lieu, on lui tend un nouveau lit, & l'on éloigne tout ce qui peut troubler son repos.

Quelques Bresiliens se nourrissent de manioc, & font une sorte de cidre qui enivre. D'autres ne vivent que de leur pêche ou de leur chasse, & l'eau des rivières fait leur unique boisson. Ils sont, en général, d'une bonne constitution, & l'on ne voit parmi eux ni bossus, ni boiteux, ni gens estropiés ou contrefaits. Il est vrai qu'on n'y suit pas la coutume ridicule d'emballoter les enfants, comme chez nous autres peuples civilisés. Ils viennent au monde pour agir, & nous les emprisonnons. Nos Indiens, au contraire, les laissent sans bandages, sans ligature, sans gêne, sans compression, avec toute la facilité de se mouvoir, de se tourner de tous côtés, d'étendre leurs membres, de ramper, de n'être enfin que ce que la nature veut, que ce qu'elle

Indique. Ils n'empêchent ni le jeu de la machine humaine, ni le développement de ses forces. Aussi l'enfant sauvage marche-t-il plutôt que l'enfant des nations policées.

Les habitants naturels du Brésil, je parle de ceux qui, n'ayant pas subi le joug des Portugais, ont conservé leur indépendance avec les Européens, n'ont ni rois ni princes qui les gouvernent; ils vivent dans des villages, où ils ne sont soumis à l'autorité d'aucun homme ni d'aucune loi. Dans la guerre, ils obéissent volontairement à des chefs; dans la paix, ils n'obéissent à personne. Ils conservent entr'eux la plus grande union, & ont pour autrui les mêmes attentions qu'ils exigent pour eux-mêmes. Quiconque oseroit y manquer, ne le feroit pas impunément; car la vengeance est l'instinct le plus naturel des hommes qui vivent dans des sociétés indépendantes; & le sauvage, qui ne peut faire craindre à ses semblables ni le magistrat, ni les loix, peut leur faire redouter ses fureurs.

Dans leurs maladies, les Brésiliens se traitent mutuellement avec des égards si tendres, que s'il est question

S
d'une p
tôt pou
de l'am
zele. S
remede
la tête
est plu
d'un co
qui acc
les mal
sur-tou
l'air est
vieillard
Portuga
prolong
qu'ils ne
Le m
fertile,
nécessair
l'on y a
de diam
vri les E
avoient
tants; c
de nouv
tiver les
l'agricult
& les di

d'une plaie, un voisin se présente aussitôt pour la fucer, & tous les offices de l'amitié sont rendus avec le même zèle. Si, après avoir employé tous les remèdes, le mal continue; ils cassent la tête au malade, persuadés qu'il lui est plus avantageux de mourir tout d'un coup, que de souffrir les peines qui accompagnent son état. Au reste, les maladies sont ici peu fréquentes, sur-tout dans la partie méridionale, où l'air est extrêmement sain. Quantité de vieillards Européens s'y rendent de Portugal pour rétablir leur santé, & y prolongent leurs jours beaucoup plus qu'ils ne l'auroient fait dans leur patrie.

Le même pays est en général très-fertile, & a produit toutes les choses nécessaires à la vie, jusqu'au temps où l'on y a découvert des mines d'or & de diamants. Ces richesses ont appauvri les Portugais. Leurs colonies d'Asie avoient déjà enlevé beaucoup d'habitants; celles du Brésil, comptant sur de nouveaux trésors, ont cessé de cultiver les véritables mines, qui sont l'agriculture & les manufactures. L'or & les diamants peuvent à peine payer

ce que les Anglois leur apportent ; & aujourd'hui , pour sa subsistance journaliere , ce pays dépend totalement de l'Europe. Les denrées qu'il fournit à l'étranger , sont le sucre , le tabac , les cuirs , l'indigo , l'ipécacuana , le baume de capaü , & sur-tout le bois de bresil. Ce commerce est si considérable , & augmente chaque jour , par la facilité qu'ont les Portugais d'avoir des negres à meilleur marché que les autres nations. Leur voisinage de l'Afrique leur procure cet avantage si essentiel dans les colonies , & sans lequel ils ne pourroient ni conserver leurs établissemens , ni étendre leurs plantations , ni ouvrir de nouvelles mines. Au moyen des marchandises dont je viens de parler , ils transportent tous les ans au Bresil quarante à cinquante mille noirs , qui rendent cette possession une des plus florissantes de l'Amérique. Ses mines ont presque versé autant d'or dans leur pays , qu'on a tiré d'argent de celles du Mexique. Quelques-uns de ses diamants ne le cedent ni par leur poids , ni par leur brillant , ni par leur transparence , à ceux de l'Inde. Il est vrai

S
que la
mais il
digeuse
t-on di
de Port
xante c
plusieur
Le h
ces tré
eu aucu
querent
des Ind
questior
boit tou
quantité
noit da
ans qu'e
en Euro
en a c
soin de
occupat
tugais
Chaque
un gro
en am
lui , il
La déc
plus ré

que la plupart ont une eau jaunâtre ; mais il s'en trouve d'une grosseur prodigieuse. Il y a quelques années, m'a-t-on dit, qu'on en envoya un au roi de Portugal qui pesoit plus de cent soixante carats, & dont le prix étoit de plusieurs millions de notre monnoie.

Le hasard seul a fait découvrir tous ces trésors ; les Hollandois n'en avoient eu aucune idée. Les Portugais remarquèrent les premiers que les hameçons des Indiens étoient d'or ; & les ayant questionnés, ils apprirent qu'il tomboit tous les ans, des montagnes, une quantité de ce métal, que l'eau entraînoit dans les vallées. Il n'y a pas cent ans qu'on a commencé à le transporter en Europe ; depuis ce temps, le produit en a considérablement augmenté. Le soin de le recueillir fait la principale occupation des esclaves, que les Portugais entretiennent pour ce service. Chaque negre est obligé d'en fournir un gros par jour à son maître ; & s'il en amasse davantage, le surplus est à lui, il peut en disposer à sa volonté. La découverte des diamants est encore plus récente que celle de l'or. Il n'y a

guere que cinquante ans que le premier a paru en Europe. On les trouve dans les premiers & dans les ravines, mêlés avec le sable.

Le commerce de Portugal se fait sur le même plan que celui des autres nations Européennes, & principalement des Espagnols. Il part tous les ans trois flottes de Lisbonne, qui se rendent en autant de petits ports, savoir, à Fernambuc, Rio-Janeiro, & à la Baie de tous les Saints. Elles rapportent une cargaison qui surpasse celle des galions d'Espagne. L'or seul monte à plus de quarante millions de notre monnoie. Je ne parle que de celui qui vient de l'Amérique; car, comme les Portugais commercent directement avec l'Afrique, ils en tirent aussi beaucoup de la côté occidentale de ce continent. Les provinces du Brésil, qui en fournissent le plus, sont celles de Rio-Janeiro & de Tous-les-Saints. Le sucre fait la principale cargaison de la flotte de Fernambuc; on prétend même qu'il est plus beau, plus fin que celui que les François, les Anglois, les Espagnols reçoivent de leurs colonies. A l'égard

St
des diam
ayant lim
employées
en arrive
Le Portug
la cinqu
ses que
pour tou
les toiles
les usenf
tain, &c
France,
lemagne.
l'huile; le
beurre, c
viandes s
que du
quoique c
il l'est m
pour les
Anglois,
dire, que
loi sévere
l'entrée d
la plus in
le Brésil
subsistent
tuelle de

des diamants, la cour de Lisbonne ayant limité le nombre des personnes employées à cette recherche, il ne lui en arrive guere que pour trois millions. Le Portugal n'envoie pas, de son fonds, la cinquantieme partie des marchandises que le Bresil prend en échange pour toutes ces richesses. Les draps, les toiles, les soieries, les dentelles, les ustensiles de fer, de cuivre, d'étain, &c. viennent d'Angleterre, de France, de Hollande, d'Italie & d'Allemagne. Les Espagnols fournissent de l'huile; les Anglois, du fromage, du beurre, de la farine, du poisson & des viandes salées. Le Portugal ne donne que du vin & quelques fruits. Ainsi, quoique ce commerce soit très-lucratif, il l'est moins pour les Portugais que pour les étrangers, & sur-tout pour les Anglois, dont ils ne sont, pour ainsi dire, que les facteurs. Il est vrai qu'une loi sévère défend aux autres nations l'entrée des ports du Bresil, & la part la plus indirecte dans ce négoce; mais le Bresil même, & les Portugais, ne subsistent que par la violation perpétuelle de cette loi. Ce commerce se fait

sous leur nom. Toujours fideles à leurs correspondants, toujours trompant le roi, qui a besoin de l'être, ils ne donnent aux marchands étrangers aucune reconnoissance : la bonne foi, sans laquelle il n'y auroit jamais eu de commerce, en fait seule la sûreté. Ils tiennent cet usage des Espagnols ; & cette fidélité, si honorable aux deux nations, prouve bien que les hommes n'obéissent de bon gré qu'aux loix qui tendent à leur propre avantage, ou à celui de la société. Celles qui ne sont que la volonté du souverain, trouvent toujours les cœurs rebelles.

Mais, pour revenir aux colonies du Brésil, je le répète, madame, en ne s'attachant qu'à la recherche de l'or, elles appauvrissent la métropole. Il n'est de richesses réelles que celles qui dépendent de l'industrie d'une nation, du nombre de ses habitants, de la culture de ses terres. Les trésors des Portugais ne font que passer de leurs mains dans celles des étrangers. Ce peuple abandonne les richesses naturelles pour des richesses de fiction, qui diminuent de prix à mesure qu'elles se multiplient,

S
tandis qu
font que
plus rares
pellez-vo
doit que
converti
affreuse m
tugais.

Je suis

A San-

randis que les denrées, dont elles ne font que la représentation, devenant plus rares, augmentent de valeur. Rappelez-vous ce roi insensé, qui demandoit que tout ce qu'il toucheroit fût converti en or, & qui finit par la plus affreuse misère. C'est l'image des Portugais.

Je suis, &c.

A San-Salvador, ce 12 mars 1752.



L E T T R E C L V I .

ISLES D'AFRIQUE.

J'AI dit, Madame, un éternel adieu à l'Amérique ; j'ai quitté pour toujours les vastes domaines de l'Espagne & du Portugal, où mille peuples, qui different entr'eux de coutumes, de mœurs, de figure, de caractère & de langage, se ressemblent en ce seul point, qu'ils sont tous également barbares & cruels. L'homme civilisé ne le cede point, sur cet article, à l'homme sauvage, le chrétien à l'idolâtre, l'Espagnol à l'Américain, le Portugais à l'Indien, le negre au mulâtre. Les plus policés même sont les plus industrieux à persécuter leurs semblables : j'ose le dire à la honte des Européens, ils ont moins cherché à gagner l'amitié, qu'à répandre le sang des peuples du nouveau monde. La cruauté a toujours été le premier effet de leur victoire, & leur fureur se portoit sur toute la race des vaincus. Enfin, ils n'ont conquis ce

ISL

pays qu'en
aujourd'hui
détruire, c
ou leurs v

Un vais
Indes, m'a
éloignée d'
côtes orient
schâmes d
lene, & er
La premier
lorsqu'elle f
tugais, le
porte le no
rent s'y étab
enleverent
conservée.
heue du riv
côte baie qu
découvrimen
villon d'Am
de trois cor
en rendit
approchée à
manda en
le navire ;
De quel
Salvador. E
Le nom du

pays qu'en exterminant ses habitants ; & aujourd'hui même , s'ils cessent de les détruire , ce n'est que pour les rendre ou leurs vassaux ou leurs esclaves.

Un vaisseau qui partoit pour les Indes , m'a laissé a l'île de Bourbon , éloignée d'environ trois cents lieues des côtes orientales de l'Afrique. Nous relâchâmes d'abord à l'île de Sainte-Hélène , & ensuite à celle de Madagascar. La première étoit déserte en 1502 , lorsqu'elle fut découverte , par les Portugais , le jour de la sainte dont elle porte le nom. Les Hollandois voulurent s'y établir ; mais les Anglois la leur enleverent , & l'ont depuis toujours conservée. Nous étions à une demi-lieue du rivage , lorsque , dans une petite baie qui s'offrit à notre vue , nous découvrimes un fort portant le pavillon d'Angleterre. Nous le saluâmes de trois coups de canon , & l'on nous en rendit un. Une chaloupe s'étant approchée à la portée du pistolet , demanda en langue angloise d'où étoit le navire ; on lui répondit , du Brésil. De quel quartier du Brésil ? de Salvador. D'où vient-il ? de Portugal. Le nom du capitaine ? Almeida. Qu'il

descende, & qu'il vienne montrer ses commissions au gouverneur. Enseignez-nous un lieu de bon ancrage. » On nous répondit que nous pouvions mouiller en sûreté dans cet endroit même: les ancres y furent jetées sur vingt-quatre brasses de profondeur.

Le capitaine se disposant à descendre, un officier du fort arriva au bâtiment, le reconnut, & nous fournit des rafraichissements. Nous obtinmes la permission de faire de l'eau; & nous allâmes rendre visite au gouverneur, qui nous fit saluer sa femme & deux de ses filles. Il nous présenta quelques liqueurs en attendant le diner. Ensuite nous ayant menés lui-même à la chute d'un ruisseau qui tombe entre deux grands rochers, à côté du fort, il prit la peine de détourner un courant, qui se réduisit en tuyaux commodes pour remplir nos tonneaux. Le diner fut servi avec beaucoup de propreté, en mets moitié Anglois, moitié Portugais. Nous eumes les dames à table, & la liberté n'y régna pas moins qu'en France. Je fus choqué seulement, que lorsqu'on en vint aux santé, elles furent bues par tout le monde dans le même verre. On

nous fit cou
dans la plu
y monte pa
qui donne
mes bien en
de cette pi
appartement
trois chambr
des Indes,
& de siege
les portraits
puis Charles
qui occupe
Celui de C
du lit, le v
tie; car la
les lieux le
solitaires.

Le fort
d'une haute
côté de la
laire; deux
gros canons
& le trois
d'un secon
forcé. Ving
casernes au
plupart ont
& viennent

nous fit coucher, le capitaine & moi, dans la plus belle chambre du fort. On y monte par un balcon de six marches, qui donne dans une grande salle d'armes bien entretenue. Des quatre coins de cette piece, on entre dans quatre appartements, composés chacun de trois chambres, & meublés d'étoffes des Indes, de tapis de Perse, de lits & de sieges d'ébene. On y voit tous les portraits des rois d'Angleterre, depuis Charles I, jusqu'au prince régnant, qui occupe l'endroit le plus visible. Celui de Cromwel est dans la ruelle du lit, le visage tourné vers la tapisserie; car la politique regne jusques dans les lieux les plus éloignés & les plus solitaires.

Le fort est environné de rochers d'une hauteur effrayante, excepté du côté de la mer. Sa forme est triangulaire; deux de ses bastions portent de gros canons de fer, pointés sur l'eau; & le troisieme pourroit tenir lieu d'un second fort, si le premier étoit forcé. Vingt cases alignées servent de casernes aux soldats de la garnison. La plupart ont des possessions dans l'isle, & viennent à leur tour faire la garde

du fort. Ils ont quelques negres pour les services pénibles. Le gouverneur commet aux siens le soin d'environ cent cinquante vaches, & laisse à huit femmes celui du lait & du beurre. J'admirois la quantité de pois, de fèves, de raves, de navets, de choux, d'ananas, de bananes, de citrons, d'oranges, de grenades, de melons, qui servent de nourriture aux habitants, indépendamment des bestiaux & de la volaille. On y avoit aussi amené des chevaux; mais ils sont devenus si farouches, que lorsqu'on les poursuit jusqu'aux extrémités de l'île, ils s'élancent du sommet des rochers dans la mer, plutôt que de se laisser prendre. Les perdrix & les pintades y sont les divertissemens de la chasse.

Telle est, Madame, cette fameuse île de Sainte-Hélène, qui peut avoir douze lieues de tour, & forme un épisode si intéressant dans le roman de *Cléveland*. « C'est-là, disois-je en moi-même, en approchant de ses côtes, que le fils naturel de Cromwel, se précipitant dans la mer, fut reçu pendant la nuit dans la chaloupe de madame Eliot ». Le sort de ce malheureux

malheureux
de Léandre
pendant, q
la maitress
ra autant
qu'il y avoi
sejour ench
endroit où
avec sa co
moins de
tachaient le
à cette bell
roman fait
Mon imagi
allées d'arbr
bois, ce
prairies, de
lons qui se
trie, & par
pour le pla
commodité
bloit entenc
Cléveland:
notre deme
teureux co
le du ciel vo
pour asyle.
pour cette

malheureux fugitif me rappelloit celui de Léandre , avec cette différence cependant , que ce dernier perdit la vie & sa maitresse , au lieu que Cléland trouva autant de maitresses charmantes , qu'il y avoit de filles aimables dans ce séjour enchanté. Je cherchois des yeux le endroit où il avoit gagné la terre avec sa conductrice ; je tâchois du moins de découvrir les rochers qui cachoient le passage , d'où l'on arrive à cette belle plaine , dont l'auteur du roman fait une si agréable description. Mon imagination me représentoit ces allées d'arbres à perte de vue , ces petits bois , ce mélange bien ordonné des prairies , de terres cultivées , de maisons qui se répondoient avec symétrie , & paroissoient aussi bien disposées pour le plaisir des yeux , que pour la commodité des habitants. Il me sembloit entendre Madame Eliot dire à Cléland : « Mon fils , vous voyez votre demeure & la vôtre ; c'est cet heureux coin de la terre , que la bonté du ciel vous accorde comme à nous , pour asyle. Jugez de notre amour pour cette solitude , par le soin que

nous avons pris de l'embellir. La nature nous aide ; car elle n'est nulle part plus libérale & plus féconde. On n'y connoit d'autre saison qu'un printemps éternel , toujours accompagné des richesses de l'automne. Mais cette campagne , toute favorisée qu'elle est du ciel , a quelque chose de vicieux , qui s'oppose à la propagation de la colonie. Je ne veux point dire que les femmes y soient stériles ; au contraire , elles y ont presque toutes une heureuse fécondité , mais elles ne mettent au monde que des filles. Il est vrai que ce sont des créatures si parfaites , qu'il semble qu'en les formant , la nature mette en charmes tout ce qu'elle auroit dû employer de plus pour produire un garçon. Vous concevez que la plupart étant sans maris , elles passent leur vie dans une langueur qui nous afflige. Ces pauvres enfants ne font que soupirer nuit & jour ; il n'est que trop aisé de voir qu'il leur manque quelque chose. » . . .
 Mais où m'emporte mon imagination !
 Pardonnez-moi , Madame , cet écart.
 La vue de Sainte-Hélène me rappelle

ce fameux
 dre tant de
 ensemble

Madaga
 les isles cor
 les nations.

Madecasse
 Romains ,
 les Portuga

çois , *l'isle*
 geur lui a
 gascar ; &

des Franç
 Arabes , c

ses propres
 que rien
 terre , fi

mes conne
 n'y restam
 faire de l'

provisions.
 droites &
 très - étenc

grands bo
 les arbres
 s'émouffe

niers , les
 croissent c
 mélange a

ce fameux roman, qui nous a fait répandre tant de larmes, quand nous le lisions ensemble dans notre jeunesse.

Madagascar, la plus grande de toutes les isles connues, a été visitée par toutes les nations. Ses habitants la nommerent *Madecasse*; les Grecs, *Menuthias*; les Romains, *Cirné*; les Arabes, *Sarandip*; les Portugais, *Saint-Laurent*; les François, *l'isle Dauphine*. Un simple voyageur lui a donné le nom de Madagascar; & ce nom a prévalu sur celui des François, des Portugais, des Arabes, des Latins, des Grecs, & de ses propres habitants. Je n'aurois presque rien à vous apprendre de cette terre, si je n'en parlois que d'après mes connoissances particulières. Nous n'y restâmes que trois jours, pour y faire de l'eau & y prendre quelques provisions. J'y vis des montagnes fort droites & fort élevées, des plaines très-étendues & très-agréables, de grands bois toujours verts, & dont les arbres sont si durs, que la coignée s'émeusse au premier coup. Les citronniers, les orangiers, les grenadiers y croissent comme les buissons, & leur mélange avec d'autres arbres, forment

naturellement des berceaux qui surpassent la régularité de l'art. Ces beaux lieux sont arrosés par une infinité de ruisseaux & de fontaines, qui, malgré l'ardeur du climat, y entretiennent une délicieuse fraîcheur. Voilà ce qu'une promenade de quelques heures m'a fait connoître de l'isle de Madagascar; mais le récit d'un François, dont la famille y est établie depuis plus d'un siècle, va suppléer à ce que je n'ai pu voir par moi-même.

« Mon pere, nous dit-il, étoit petit-fils de Pierre Baudon, procureur de Mantes. L'envie de voyager, lui fit solliciter un emploi dans la compagnie de Madagascar, fondée en 1642, sous les auspices du cardinal de Richelieu. Il y fut admis en qualité d'écrivain de vaisseau; & c'est d'un manuscrit fait de sa main, & qui s'est conservé dans notre famille, que j'ai tiré une partie de ce que je vais dire.

» L'objet de la compagnie Française, en formant un établissement dans cette isle, étoit de s'assurer la facilité de pénétrer dans les Indes. Elle fit d'abord quelques progrès; mais ses fonds étoient si médiocres,

IS
qu'après la
elle tomba
cette déca
Meilleray
ver, pour
entreprise
plusieurs
Ils arrivè
la compa
sur une p
être le sie
situé entre
une anse
y avoit ba
verneur,
divin, ur
sonnaires
de casern
Le sieur
doit, &
voisines c
tribut. F
cours, il
quêtes. Il
course; &
ils se renc
tre-vingt
détachem

qu'après la mort de son protecteur, elle tomba par sa propre foiblesse. Dans cette décadence, le maréchal de la Meilleraye conçut le dessein de relever, pour son utilité particulière, cette entreprise mal soutenue, & fit partir plusieurs navires équipés à ses frais. Ils arriverent au fort Dauphin, que la compagnie avoit fait construire sur une petite langue de terre, pour être le siege du gouvernement. Il étoit situé entre deux pointes, qui formoient une anse de sept lieues de tour. On y avoit bâti une maison pour le gouverneur, une chapelle pour le service divin, un logement pour des missionnaires, quelques magasins, un corps de casernes, & quelques barraques. Le sieur de Charmagou y commandoit, & avoit soumis les nations voisines du fort, qui lui payoient un tribut. Fortifié par de nouveaux secours, il entreprit de nouvelles conquêtes. Il envoya trente hommes en course; & dans l'espace de deux mois, ils se rendirent maîtres de plus de quatre-vingt lieues de pays. Un autre détachement sous les ordres du célèbre

la Cafe, dont la valeur est encore en très-grande réputation dans cette île, pénétra dans la partie du nord. Les peuples subjugués venoient de toutes parts se ranger sous l'obéissance des François; & deux cents mille hommes regarderent comme une faveur, que, dans leur île même, cent soixante aventuriers ne leur ôtassent par la vie.

» Ce fameux la Cafe, dont le courage extraordinaire a été d'un si grand secours à l'établissement de Madagascar, s'étoit embarqué dans un des vaisseaux de M. de la Meilleraye, sans autre motif que de voir le monde. A son arrivée, trouvant les François exposés aux insultes de leurs voisins, son premier coup d'essai fut de tuer de sa propre main le prince Ramael; & bientôt après, il vainquit dans un combat singulier, le prince Dalax. Il défit ensuite les souverains d'Anossy, de Mahaphale, & de Caramboule, enleva leurs familles & un grand nombre de leurs sujets, & les envoya au fort Dauphin, où on les fit tous pé-
tir inhumainement. Il n'y eut d'exceptés

que quelques
furent mer
de la Me
marié à I
nola, & g
zarin.

» Des v
tinuelles,
jaloufie du
Il ne put
tinction dor
soit parmi
cut-il très
constamme
duite déte
fort, & l
retirer aup
qui l'avoit
étoit princ
mes de la
loit pour
lui avoit
favorisant
union; &
princesse
Cet événe
la haine c
des gens

que quelques enfants de princes , qui furent menés en France au maréchal de la Meilleraye. On en a vu un marié à Paris , sous le nom de Pannola , & gentilhomme du duc de Mazarin.

» Des victoires si multipliées , si continuelles , si éclatantes , exciterent la jalousie du gouverneur contre la Case. Il ne put voir , sans chagrin , la distinction dont un simple aventurier jouissoit parmi les insulaires. Aussi le reçut-il très-froidement ; & il refusa constamment de l'employer. Cette conduite déterminâ la Case à quitter le fort , & lui fit prendre le parti de se retirer auprès du prince d'Amboule , qui l'avoit appelé à sa cour. Il y étoit principalement attiré par les charmes de la princesse sa fille , qui brûloit pour lui des mêmes feux qu'elle lui avoit inspirés. Le prince son pere favorisant cet amour , consentit à leur union ; & la Case , en épousant la princesse , succéda à la souveraineté. Cet événement ne fit que redoubler la haine de Chamargou , qui envoya des gens affidés pour l'assassiner. La

Cafe étoit heureusement sur ses gardes ; & sa prudence fut le garantir de la fureur de son ennemi. Désespérant de pouvoir se réconcilier , il se renferma dans ses états d'Amboule , où il attendit paisiblement des temps plus heureux.

» Les succès des François ayant établi la tranquillité dans le fort Daphin , les missionnaires persuadés que le regne de la paix est celui de l'évangile , jugerent qu'il étoit temps de penser à l'exercice de leur ministère ; mais l'impétuosité d'un zèle mal entendu , devint également funeste à l'établissement des François , & à celui de la religion. Un prince de cette île , nommé *Dian-Manangue* , jouissoit parmi les insulaires de la plus grande réputation d'esprit , de valeur & de science militaire. Cette opinion généralement répandue , fit croire aux missionnaires , que la conversion d'un homme de cette considération seroit un exemple qui entraineroit celle de tous ses sujets. Il étoit notre ami & notre allié , & entendoit parfaitement notre langue. Ils jugerent donc qu'il ne seroit ni difficile de l'instruire , ni

impossible de
gouverneur
en conséq
rendre au f
de la ma
Paris , dev
ouverture.

d'y arriver
soit de que
offrit joyeu
service de
jourd'hui qu
combats , l
d'augmenter
de Jesus-C
amis , &
voulons nou
heur , comm
gloire , &
religion , v
félicité qu'e
dieux & v
chrétiens v
sacrifices.

» Cette p
qui répondit
qu'il laisser
dépendance

impossible de l'amener à leur but. Le gouverneur approuva ce dessein, & en conséquence invita le prince à se rendre au fort, où M. Etienne, prêtre de la maison de Saint-Lazare de Paris, devoit lui en faire la première ouverture. Dian-Manangue se hâta d'y arriver; & croyant qu'il s'agissoit de quelque opération de guerre, offrit joyeusement toutes ses forces au service de notre nation. Il n'est aujourd'hui question ni de guerre ni de combats, lui dit le missionnaire, mais d'augmenter le nombre des disciples de Jesus-Christ. Nous sommes vos amis, & vous êtes le nôtre. Nous voulons nous rendre utiles à votre bonheur, comme nous l'avons été à votre gloire, & en vous associant à notre religion, vous faire participer à la félicité qu'elle promet. Quittez vos dieux & vos femmes; le Dieu des chrétiens vous dédommagera de ces sacrifices.

» Cette proposition étonna le prince, qui répondit cependant avec douceur, qu'il laisseroit aux personnes de sa dépendance, & même à ses enfants,

la liberté d'embrasser le christianisme, mais que pour lui-même, il étoit encore trop jeune pour quitter ses femmes, & déjà trop vieux pour changer sa façon de vivre. Le missionnaire lui déclara que les chrétiens n'avoient pas de plus grands ennemis, que ceux de leur dieu, & que s'il refusoit de le reconnoître, non-seulement les François ne vouloient point d'alliance avec lui, mais qu'ils lui enleveroient ses états & ses femmes. Ebranlé par cette menace, Dian-Manangue demanda quinze jours pour délibérer, & revint au fort dans le temps convenu. Le missionnaire & le gouverneur renouvelèrent leurs sollicitations; mais toutes ses réponses furent celles d'un homme intrépide, qui n'avoit fait que se confirmer dans sa résistance. Furieux de cette obstination, le gouverneur tira le prêtre à l'écart, & lui dit tout bas, qu'étant armé d'un pistolet, il alloit casser la tête à cet opiniâtre, qui refusoit de croire à l'évangile. Le missionnaire loua son zèle, mais le détourna de ce dessein. Le prince se doutant du péril, changea insensiblement de

blement de
affectation
du parti qu
sonnaire n
ce changerr
la grâce; &
dit, comme
» On se
avec les m
sincere; &
prince deve
fut réglé q
devant son
tout son p
rendit au t
l'important
fit accompa
six negres,
sacerdotaux
lement; ma
s'étoit livré
Le prêtre
jours les p
& voyant
l'emporteme
clarer la g
convertir. L
nagea son e

blement de langage, & parut sans affectation se rapprocher peu-à-peu du parti qu'on lui proposoit. Le missionnaire n'eut pas de peine à regarder ce changement comme un miracle de la grace; & le gouverneur s'en applaudit, comme d'un effet de sa modération.

» On se quitta, de part & d'autre, avec les marques de l'amitié la plus sincère; & l'on fixa le jour auquel le prince devoit recevoir le baptême. Il fut réglé que la cérémonie se feroit devant son palais, & en présence de tout son peuple. Le missionnaire s'y rendit au temps prescrit; & le zèle l'emportant sur la prudence, il ne se fit accompagner que d'un clerc & de six nègres, qui portoient les ornemens sacerdotaux. Le prince le reçut civilement; mais il lui fit comprendre qu'il s'étoit livré à des espérances vaines. Le prêtre employa pendant quelques jours les prières & les exhortations; & voyant que tout étoit inutile, l'emportement de sa charité lui fit déclarer la guerre à celui qu'il vouloit convertir. Le prince plus modéré, ménagea son ennemi; & affectant un air

de respect & de crainte, sembloit lui laisser toujours quelque espoir. M. Etienne, aussi imprudent dans sa confiance que dans ses menaces, prenoit ses repas à la table du prince, & ne se doutoit pas de l'indignation qu'avoit excitée en lui son dernier entretien. Il ne tarda pas à en ressentir les effets; les viandes qu'on lui servit au dernier dîner, étoient infectées d'un poison si subtil, que son clerc en mourut trois heures après; & le prince impatient de trouver le missionnaire encore en vie, le fit assommer à coups de bâtons.

» Cette action barbare lui ôta toute espérance de se réconcilier avec les François; aussi ne songea-t-il plus qu'à finir cette tragédie par leur entière destruction. Il massacra un détachement de quarante hommes, avant qu'on pût être instruit de sa perfidie; & avec un corps de quatre mille combattants, il attendit fièrement les approches de l'ennemi. Le gouverneur comprit qu'avec le peu de monde qui lui restoit, il ne pourroit soutenir les efforts de quatre mille hommes aguerris par les leçons

même des
avoient long
Il fut en effi
vainqueur,
fort au dése
nation géné
s'emporter
sionnaire,
tes leurs c
confre, &
maison de S
de prendre
gnon, & c
que le reste
conservation
martyr. Il m
qui manque
nom; &
nace d'une
censures ecc

» Dans
la colonie
cours de la
& l'on mé
le gouverne
jours affect
du préjudic
soient volo

même des François, sous lesquels ils avoient long-temps appris à combattre. Il fut en effet obligé de fuir devant son vainqueur, qui réduisit la garnison du fort au désespoir. Dans cette consternation générale, quelques-uns osèrent s'emporter contre la mémoire du missionnaire, auquel ils reprocherent toutes leurs disgrâces. M. Manier son confrere, & prêtre, comme lui, de la maison de Saint-Lazare, se crut obligé de prendre la défense de son compagnon, & de soutenir publiquement, que le reste des François ne devoit leur conservation qu'aux prières de ce saint martyr. Il menaça d'excommunier ceux qui manqueroient de respect pour son nom; & Chamargou joignit la menace d'une peine rigoureuse à celle des censures ecclésiastiques.

» Dans l'extrémité où se trouvoit la colonie, on sentit combien le secours de la Case pouvoit être utile; & l'on ménagea sa réconciliation avec le gouverneur. Ce brave guerrier, toujours affectionné à sa patrie, & fâché du préjudice que les François se caufoient volontairement par leurs divi-

sions, se rendit au fort Dauphin, & vint offrir ses services au commandant. Il fut reçu de la part des troupes, avec des transports de joie; sa présence ranima leur courage; & Dian-Manangue ne tarda pas à s'apercevoir qu'il auroit en lui un ennemi formidable.

» Les choses étoient dans cet état, lorsqu'on apprit que le maréchal de la Meilleraye étoit mort, & qu'il s'étoit formé une nouvelle compagnie sous les auspices de M. Colbert. Ce ministre ayant reconnu par l'exemple des états voisins, combien le commerce étranger contribue à la prospérité d'une nation, obtint du roi une déclaration, pour l'établissement d'une compagnie Françoise des Indes orientales. Ce fut le commencement de cette fameuse compagnie des Indes, qui a éprouvé depuis tant de variations. Elle envoya quatre vaisseaux, dont un arriva à Madagascar, où le sieur de Bauffe, sous le titre de président du conseil de la France orientale, devoit commander. Le duc de Mazarin, fils & héritier de M. de la Meilleraye, ayant cédé ses prétentions sur cette

île, le sieur de Bauffe, par son autorité, fut chargé de reconnoître la compagnie, & de commander le commandement. Le conseil de la France orientale, que sa majesté avoit ordonné. Il fut chargé de commander; mais il ne put aller, qui lui parut impossible à perpétuer. Le gouvernement fut partagé entre les deux. Ce dernier établit des magasins & des comptoirs, & celles de la France orientale fut réglé qu'il seroit tout ce qui seroit nécessaire, auquel on ajouta un compte; qu'il seroit vice les années, & qu'il seroit les terres de la France orientale, ou en France à la

» L'arrivée de M. de Bauffe, étoit bientôt attendue, & mena à la

isle, le sieur Chamargou, qui ne tenoit
 son autorité que du maréchal, fut obli-
 gé de reconnoître celle du président.
 La compagnie lui offrit les provisions
 de commandant des armes, & de se-
 cond conseiller au conseil souverain,
 que sa majesté établissoit à Madagas-
 car. Il fut quelque temps sans se déci-
 der; mais il accepta enfin ces emplois
 qui lui parurent solides, & qu'il s'ex-
 posoit à perdre par de plus longs dé-
 lais. Le gouvernement fut donc par-
 tagé entre lui & le président de Baus-
 se. Ce dernier prit les dispositions des
 magasins & du commerce, & l'autre
 celles de la milice & de la guerre. Il
 fut réglé qu'on feroit l'inventaire de
 tout ce qui étoit au duc de Maza-
 rin, auquel la compagnie en tiendroit
 compte; qu'elle prendroit à son ser-
 vice les anciens François de Mada-
 gascar; qu'ils paieroient un tribut pour
 les terres qui leur appartenoient en
 propre, ou qu'ils feroient transporter
 en France à leur volonté.

» L'arrivée d'un vaisseau qui devoit
 être bientôt suivi de trois autres, ra-
 mena à la soumission plusieurs petits

princes qui avoient secoué le joug des François depuis la révolte de Dian-Manangue. La princesse d'Ambouille, épouse de la Case, vint au fort avec un nombreux cortège, autant pour y faire briller ses charmes, que pour rendre son hommage au nouveau gouverneur. Elle se fit apporter dans une espece de palanquin, que plusieurs hommes soutenoient sur leurs épaules, accompagnée de douze femmes, & de quatre cents negres à pied. Elle descendit à cinq cents pas de la place, pour y faire camper son corps de troupes, & se mit en marche avec ses dames d'honneur, précédée de vingt gardes conduits par la Case, qui lui servit d'interprète. Elle témoigna au président combien elle se croyoit redevable aux François, & demanda la continuation de leur amitié. Ses douze femmes présentèrent autant de petites corbeilles de jonc, remplies de fleurs d'orange, de jasmin & de grenade, avec six menilles d'or, & une pierre précieuse sur chaque corbeille. Vous jugez bien que la Case avoit présidé à cette galanterie. On y ajouta cin-

quante paniers de fruits du pays, tirant laissa le gouverneur. bonne grace de libéralité. On la renvoyoit verre, dont connoître le fut-elle très-clar libremendoient si mprinces dont faire, devoient de leur entrep. » Le même vent tous ces termes, le po Dian-Nong, elle figure d'une taille a elle avoit la comme tous la gorge bien trois enfants étoient admira d'une blanche prunelle brun

quante paniers pleins des meilleurs fruits du pays ; & la princesse en se retirant laissa vingt bœufs à la porte du gouverneur. Ce présent donné de si bonne grace , fut reconnu avec peu de libéralité de la part des François. On la renvoya avec quelques grains de verre , dont la Case lui avoit appris à connoître le peu de valeur. Aussi en fut-elle très-mécontente ; & elle déclara librement , que des gens qui s'entendoient si mal en générosité , pour des princes dont l'amitié leur étoit nécessaire , devoient espérer peu de succès de leur entreprise.

» Le même manuscrit , où se trouvent tous ces détails nous trace en ces termes , le portrait de cette princesse. Dian-Nong , c'est le nom sous lequel elle figure dans cette histoire , étoit d'une taille au-dessus de la médiocre. Elle avoit la peau d'un fort beau noir , comme tous les habitants de l'île , & la gorge bien faite , quoiqu'elle eût eu trois enfants de la Case. Ses dents étoient admirables , le fond de ses yeux étoit d'une blancheur éblouissante , & la prunelle brune. Son habillement étoit

un corset sans manches, avec un pagre de soie, d'herbe & de coton, ingénieusement tissu & nuancé, qui ne la couvroit que jusqu'aux genoux. Sa coëffure consistoit en de petites tresses de ses propres cheveux, qui tomboient jusqu'à la moitié de son corset par les côtés, & étoient tournées en rond par derrière. Les dames de sa suite étoient parées dans le même goût, & avoient les oreilles percées avec un bois rond, enrichi de plaques d'or passé dans le trou. La Case avoit choisi les plus jolies; & ce cortège offroit un coup d'œil très-agréable.

» Dian Manangue, devenu le plus cruel ennemi des François, après avoir été le plus fidele de leurs alliés, n'apprit pas, sans effroi, l'arrivée du premier vaisseau de leur flotte. Ses terreurs augmentèrent par le débarquement de l'escadre entiere, & sur-tout par les glorieux exploits du brave la Case, qui revenoit chaque jour couvert de nouveaux lauriers. Sa chere Dian-Nong partageoit ses travaux & sa gloire; car elle suivoit son mari dans les combats, & n'étant encore que sa maitresse,

elle lui avo
Chamargou
vu, cher
payé des
surprirent e
sa propre m
jusqu'à lui
la main ne
eût donné
Elle l'avoit
sion, où e
pour sa dé
» La re
au conseil
pour la co
homme de
de service
sion de hier
il lui fit pr
des félicit
armes. C
ans, n'av
tements, j
actions, p
cet honn
la conqu
des secou
ce qu'il p

elle lui avoit sauvé plus d'une fois la vie. Chamargou, qui, comme vous l'avez vu, cherchoit à le faire périr, avoit payé des negres pour l'assassiner. Ils le surprirent endormi, & sans gardes dans sa propre maison. Ils auroient pénétré jusqu'à lui, si son amante la lance à la main ne les eût arrêtés, & ne lui eût donné le temps de se reconnoître. Elle l'avoit sauvé dans une autre occasion, où elle fut blessée en combattant pour sa défense.

» La réputation de la Case fit sentir au conseil de quelle importance il étoit pour la compagnie, de s'attacher un homme dont elle pouvoit espérer tant de services. Il lui envoya une commission de lieutenant; & , deux jours après, il lui fit présent d'une belle épée, avec des félicitations sur le succès de ses armes. Ce guerrier, qui, depuis neuf ans, n'avoit reçu que de mauvais traitemens, pour prix de tant de belles actions, parut extrêmement sensible à cet honneur. Il offrit d'entreprendre la conquête de l'isle, & assura qu'avec des secours médiocres, il exécuteroit ce qu'il promettoit. Mais il avoit tou-

jours des ennemis secrets, dont la jalousie traversoit ses desseins.

» Quelque temps avant cette époque, le président de Bauffe mourut, & la cour envoya le marquis de Mondevergue à Madagascar, pour y commander. Il y arriva avec une flotte de dix vaisseaux, qui portoient environ deux mille personnes. Leur étonnement fut extrême, de voir ce fameux fort, où leur nation étoit établie depuis vingt-cinq ans, dans l'état le plus déplorable. Il offroit à peine quelques huttes pour le logement des principaux officiers, & ne présentoit du côté de la mer, que deux petits bastions ruinés, avec neuf piéces de canons de fer sans affûts. Des premiers agents de la compagnie, les uns étoient morts, d'autres avoient pris le parti de s'en retourner en France; le reste étoit allé chercher fortune dans des lieux plus heureux. Mondevergue ne trouva aucune provision dans les magasins, parce que les chefs avoient fait tourner les profits de la compagnie à leur propre utilité. Tous les engagés demandoient justice contre celui qui chargé du commerce

des appr
 éir de fair
 » Mond
 ordre dan
 abondance
 division, c
 les progrès
 nouveaux
 Plusieurs G
 fille; & a
 régner dan
 allreufe lar
 avoient de
 étoient, ou
 omie, ou
 sim réduis
 dont le zele
 me le cour
 des milliers
 us mieux r
 Madagascar, t
 en courfe,
 ar de nou
 es avantag
 ne qui se
 a qui on ne
 religion &
 faire pro

de des approvisionnements, les laissoit
mourir de faim & de misere.

» Mondevergue tâcha de rétablir
l'ordre dans la place, & d'y procurer
l'abondance : mais le même esprit de
division, qui avoit toujours empêché
les progrès de la colonie, excita de
nouveaux troubles parmi les chefs.
Plusieurs se déterminerent à quitter
l'Isle ; & après leur départ, on ne vit
régner dans le fort Dauphin qu'une
triste langueur. Les vivres conti-
nuoient de manquer, parce qu'ils y
étoient, ou distribués avec peu d'éco-
nomie, ou pillés par des gens que la
faim réduisoit au désespoir. La Case,
dont le zele ne se ralentissoit pas plus
que le courage, amena plusieurs fois
des milliers de bestiaux, qui ne furent
pas mieux ménagés. Ce héros de Ma-
tagascar, toujours en action, toujours
en course, signaloit sans cesse sa valeur
par de nouvelles victoires. Mais tous
ces avantages, & la réconciliation mê-
me qui se fit avec Dian-Manangue,
qui on ne proposa plus de quitter sa
religion & ses femmes, ne servit point
à faire prospérer l'établissement. Les

directeurs se persuaderent enfin , que Madagascar pouvoit être moins regardée comme un objet de commerce, que comme un lieu de repos & de rafraichissement ; que la compagnie devoit chercher plus loin des facilités qu'ils désespéroient de trouver dans cette isle.

» Par un vaisseau nouvellement arrivé , Mondevergue reçut des lettres du roi , qui lui laissoient le choix , ou de conserver son gouvernement , ou de retourner à la cour. Il prit le second parti , & eut M. de la Haye pour successeur. Ce dernier , après s'être mis en possession de son commandement , déclara que le roi nommoit Chamar-gou lieutenant général , & la Cafe major de l'isle. Le nouveau gouverneur se dégoûta de sa place , comme avoit fait son prédécesseur ; & laissant l'empire à ceux qui en avoient joui les premiers , il passa aux Indes avec tous les officiers qu'il avoit amenés de France. Ainsi , l'isle Dauphine , pour laquelle il s'étoit formé de si glorieux projets , fut presque entièrement abandonnée. Il n'y resta que ceux qui

Is
avoient co
la Meillera
çois , & qu
rele y re

» On fi
sans enter
lorsqu'un
voile pour
der au for
prit que C
morts ; qu
réformé ,
de ce brav
de-major c
Dian - No
avec un F
& que be
mécontent
tesche s'éta
du pays ,
avoit reco
va abando
noient d'é
avoient pu
quelques f
les est la r
don ; & l'
d'être le p

avoient commandé pour le maréchal de la Meilleraye, avec les anciens François, & quelques missionnaires que leur zèle y retint.

» On fut quelque temps en Europe sans entendre parler de Madagascar, lorsqu'un vaisseau François, faisant voile pour l'isle de Bourbon, vint aborder au fort Dauphin. Le capitaine apprit que Chamargou & la Case étoient morts; que la Bretesche, lieutenant réformé, qui avoit épousé la fille aînée de ce brave guerrier, obtint sa charge de major de l'isle; que la princesse de Dian-Nong se remaria secrètement avec un François nommé Thomassin, & que beaucoup de gens furent très-mécontents de ce mariage; que la Bretesche s'étant allié avec plusieurs grands du pays, contre Dian-Manangue qui avoit recommencé la guerre, s'en étoit vu abandonné; & que les negres venoient d'égorger tous les François qu'ils avoient pu trouver. Il n'en resta que quelques familles, du nombre desquelles est la mienne, me dit le sieur Baudon; & l'avantage qu'avoit mon ayeul d'être le parent & l'ami de la Case,

dont le nom est encore en vénération dans le pays, nous a valu des distinctions & des ménagements dont nous jouissons depuis un siècle ».

Vous me permettrez, Madame, d'interrompre ce récit, & d'en remettre la suite à une autre lettre. Comme je n'ai fait que le rendre mot à mot, je l'ai écrit fort vite; & ma main fatiguée demande du repos.

Je suis, &c.

A l'isle Bourbon, ce 28 avril 1752.



LETTRE

LETTRE

SUITE

VOICI de r
 Je con
 l'habitatio
 vince d'A
 Dauphin.
 forteresse
 comme le
 Il s'y tro
 sont ven
 qui étoie
 nuellement
 des autre
 chemin &
 ôtoient a
 en amene
 cinq ou
 en sûreté
 fort; le
 baie, e
 danger. C

Tome

LETTRE CLVII.

SUITE DES ISLES D'AFRIQUE.

VOICI, Madame, la suite du récit de notre François de Madagascar. Je conserve toujours, m'a-t-il dit, l'habitation de mes peres, dans la province d'Annosly, où est situé le fort Dauphin. La pointe sur laquelle cette forteresse étoit bâtie, est reconnue comme le canton le plus sain de l'isle. Il s'y trouve peu de bestiaux; & de-là sont venus les malheurs des François, qui étoient obligés d'envoyer continuellement des partis, pour en tirer des autres provinces. La longueur du chemin & la difficulté des passages, étoient aux insulaires le desir de leur en amener. Le port pouvoit contenir cinq ou six navires; mais pour être en sûreté il falloit mouiller sous le fort; les vents qui soufflent dans la baie, exposent toujours à quelque danger. Outre la place principale, les

François avoient encore quelques autres habitations ; mais elles ne leur servoient guere qu'à nourrir les bestiaux qu'ils enlevoient dans leurs courses. Cependant ils y cultivoient un peu de tabac ; mais ils n'en ont jamais assez recueilli pour en vendre. Les autres denrées qu'ils devoient à leur travail , étoient employées à leur subsistance : celle dont ils tiroient le plus d'avantage , étoit l'hydromel. A l'égard des traités qu'ils faisoient avec les princes de l'isle , ils ne leur ont jamais donné que des espérances imaginaires. Enfin , si l'on excepte la pureté de l'air , le lieu qu'ils avoient choisi étoit le moins favorable à leur établissement.

» La baie d'Antongil paroît préférable en ce point , que les vaisseaux y sont en sûreté. Son ouverture est large de cinq ou six lieues , & va toujours en augmentant. Il est malheureux , que les pluies aient des qualités dangereuses , qui rendent cette partie très-mal-saine. Nous y avons formé une habitation , & jeté les fondemens du fort de Saint-Louis , que cette raison nous a fait abandonner. Antongil n'auroit pas laissé de

fournir be
phin , si le
d'un com
pas venir
traite , ils
auroient p
chaque a
font parti
C'est le
de l'isle
entier. Il
sortes de
ples font

» La
peu favor
seaux , a
ceux des
aux Indes
gés de se
gnée de
un petit
fort aride
qu'ils y a
de malac
établiss
de l'eau
qu'ont l
deux riv

fournir beaucoup de riz au fort Dauphin, si les habitants s'étoient cru assurés d'un commerce régulier; mais ne voyant pas venir tous les ans des navires à la traite, ils n'en semoient pas autant qu'ils auroient pu. Les Hollandois y chargent chaque année deux bâtimens, qu'ils font partir du cap de Bonne-Espérance. C'est le meilleur riz, non-seulement de l'isle, mais peut-être du monde entier. Ils donnent en échange toutes sortes de clinqualleries, dont ces peuples sont fort curieux.

» La baie de S. Augustin, quoique peu favorable pour la retraite des vaisseaux, a été long-temps l'entrepôt de ceux des Anglois dans leurs voyages aux Indes. Il est vrai qu'ils étoient obligés de se retirer à l'abri d'une isle éloignée de deux lieues, où ils avoient un petit fort de terre dans une plaine fort aride. La plupart des personnes qu'ils y avoient laissées, étant mortes de maladie, ils ont abandonné cet établissement. On fait dans cette baie de l'eau & du bois, par la facilité qu'ont les chaloupes d'entrer dans deux rivières, où les negres four-

nissent aussi des bestiaux pour du sel, qui y est extrêmement rare. Ils aiment sur-tout beaucoup la poudre à tirer, quoiqu'on ne leur voie pas d'armes à feu. On trouve parmi eux de l'écaille de tortue, des coquillages, & une sorte de gomme qui ressemble au sang de dragon, dont ils se servent comme de poix, pour calfeuter leurs canots.

» La pointe du nord de Madagascar est encore peu connue, parce qu'étant remplie de petites isles, de rochers & de bancs de sable, la navigation y est toujours dangereuse. Cette partie se courbe vers la mer des Indes, & est plus étroite que celle du sud, qui s'élargit près du cap de Bonne-Espérance. On voit sur les côtes, & même dans l'intérieur de l'isle, des villes, des bourgs & des villages. Il y a de ces villes qui ne contiennent pas moins de mille maisons, & sont entourées de fossés & de palissades. Au reste, ces maisons ne sont proprement que des barraques de bois, couvertes de feuilles, & si basses qu'on ne sauroit s'y tenir debout. Au milieu s'éleve celle du seigneur, plus

haute, plus
les mêmes
sujets, c'est
& de feu
» Le r
lement pa
cette isle.
cents mill
principale
c'est l'usa
des jours
la naissar
donner in
nent au m
ble. La
celle du
pourtant
qui, étan
servent e
teint; m
& chaqu
que diffé
en noble
l'autorité
mettent
font réci
de nou
relles. I

haute, plus étendue, mais bâtie avec les mêmes matériaux que celles des sujets, c'est-à-dire de bois, de planches & de feuilles d'arbres.

Le nombre des hommes n'est nullement proportionné à la grandeur de cette île. A peine y compte-t-on seize cents mille habitants. Ce qui s'oppose principalement à leur multiplication, c'est l'usage où ils sont de distinguer des jours heureux & malheureux pour la naissance des enfants, & d'abandonner impitoyablement ceux qui viennent au monde sous un astre défavorable. La couleur de ces insulaires est celle du charbon le plus noir; il faut pourtant excepter les grands du pays, qui, étant originaires d'Arabie, conservent encore quelque chose de leur teint; mais il noircit insensiblement, & chaque génération y apporte quelque différence. Le peuple partagé en nobles & en esclaves, vit sous l'autorité de ces grands, qui la transmettent à leurs descendants, & se font réciproquement la guerre, pour de nouvelles ou d'anciennes querelles. Les Madagascarois sont, en

général, grands, bien faits, agiles, & d'une contenance fiere & audacieuse; mais leur langage a des sons doux & agréables, & ils savent se contrefaire avec autant d'art, que les plus grands fourbes de l'Europe. Il n'y a pas de métiers dont ils n'aient quelque notion, & qu'ils n'exercent avec utilité. Leurs armes sont des demi-piques garnies de fer, qu'ils entretiennent toujours très-luisantes, & qu'ils lancent avec une adresse admirable.

» Les femmes sont bien faites, d'un très-beau noir, d'une complexion amoureuse, & capables envers leurs amants, de tendresse, d'attachement & de constance. Un officier François en avoit épousé une qu'il surprit avec un negre. Usant de la double qualité de mari offensé, & de maître outragé, il fit attacher à un arbre, & percer l'esclave de quatre coups de lance. La dame, toujours amoureuse, envoya reconnoître si son amant étoit mort, & lui ayant trouvé quelque reste de force, elle lui sauva la vie, en pansant elle-même ses plaies. Les hommes ont, de leur côté, tant de complaisance pour

les femmes
ni de co
présence.
de huit
voit beau
rices. Cel
longues,
dessus l'é
est point
ne fait p
d'arrange
gorge. C
cérémoni
rien dans

» Ces
ne contr
gine, m
d'uniform
voleurs;
triers;
l'adultère
ils se ra
policés.
cés, tan
tière cri
pables m
tice; or
un scélé

les femmes, qu'ils ne marquent jamais ni de colere ni de tristesse en leur présence. On marie les filles à l'âge de huit ou neuf ans, & à dix on en voit beaucoup qui sont meres & nourrices. Celles qui ont les mamelles assez longues, les donnent à l'enfant par-dessus l'épaule, & cette difformité n'en est point une à Madagascar, où l'on ne fait pas encore s'occuper de l'art d'arranger, ni du soin de soutenir une gorge. On s'y marie de même sans cérémonie, & la religion n'entre pour rien dans l'union conjugale.

» Ces peuples ont des loix, dont ils ne connoissent ni l'esprit, ni l'origine, mais qu'ils observent avec assez d'uniformité. On perce les mains aux voleurs; on coupe la tête aux meurtriers; on est plus indulgent pour l'adultere; & c'est un des points où ils se rapprochent le plus des nations policées. Les grands jugent les procès, tant en affaire civile, qu'en matière criminelle. La punition des coupables n'entraîne aucuns frais de justice; on se croit assez payé d'avoir un scélérat de moins dans la nation.

Le vassal fuit son chef à la guerre ; & combat avec courage lorsqu'il est animé par son exemple , ou fuit avec lâcheté , s'il le voit fuir ou périr. Tous les soirs , en temps de paix , ces gens s'assembent autour de la maison de leur souverain , dont ils exaltent la bonté & la valeur , par des cris & des chants d'allégresse. Lorsqu'un de ces princes en visite un autre , ce dernier ne manque jamais de lui prêter une de ses femmes ; & ce seroit lui faire un affront insigne que de n'en point user à son gré.

» Les occupations ordinaires de la vie se partagent entre les deux sexes. Les hommes gardent les troupeaux ; les femmes cultivent la terre. La fabrication des pagnes & des tapis de coton , est un travail commun à tout le monde. Le lait , le riz , les racines sont la nourriture ordinaire. On ne mange de la viande que les jours de fêtes ou de grande réjouissance. On la rôtit avec la peau , après l'avoir nettoyée comme celle du porc. La liqueur chérie est l'hydromel. L'habit le plus somptueux est un morceau de toile qui

D
couvre le
milieu du
font touj

» Nos
pratique
rendent a
divinité
grillon q
case. Ils
sent auto
ressemble

» L'usa
ralement
laisse nul
Mahomét
religion :
née des se
soit établ
remède q
contre u
dans les
certains r
dont on m
cision de
dre. Voila
cision , a
tes , a pass
mais en l

couvrir les épaules, & un autre le milieu du corps. Les gens du commun sont toujours mal couverts.

» Nos insulaires ne joignent aucune pratique religieuse aux devoirs qu'ils rendent aux morts, & n'ont d'autre divinité connue, qu'une espece de grillon qu'ils nourrissent dans leur case. Ils l'appellent leur *oly*, & dansent autour avec un emportement qui ressemble à la fureur.

» L'usage de la circoncision, généralement répandu dans cette île, ne laisse nul doute que des Juifs ou des Mahométants n'y aient porté quelque religion : à moins que cette pratique, née des seuls besoins physiques, ne se soit établie naturellement comme un remède qui se présente de lui-même, contre une maladie fort commune dans les pays chauds. Il se forme dans certains replis, une foule de petits vers dont on ne peut se garantir que par l'incision de la partie même qui les engendre. Voilà peut-être pourquoi la circoncision, ainsi que les ablutions fréquentes, a passé non-seulement en coutume, mais en loi chez les orientaux. Voilà

pourquoi les chrétiens même de l'Abyssinie ont été obligés de la conserver & de la combiner avec le baptême. Ce n'est que par abus, qu'elle subsiste chez les Mahométans & chez les Juifs, dans les provinces tempérées, où aucun besoin physique ne l'exige. Ce qui semble confirmer cette opinion, c'est l'excision qui se pratique sur les femmes même chez plusieurs nations de l'Asie & de l'Afrique, pour les préserver de la même maladie.

» La cérémonie de la circoncision se fait ici tous les trois ans. On bâtit dans chaque ville, une halle élevée sur des piliers de bois, & ceinte de palissades. Un des grands du pays égorge un taureau, & en répand le sang, mêlé d'hydromel, autour de cet espace. Il fait ensuite une ouverture à la palissade, & y plante un bananier chargé de feuilles & de fruits. Ce lieu passe alors pour sacré; & il n'est permis à personne d'en approcher, & encore moins d'y entrer. Les enfants qui doivent être circoncis, sont portés par la ville sur les épaules de leurs pères, qu'on fait jeûner pendant neuf jours. Les

D
jeunes ge
ration,
de leurs
menaçan
combat.
ture de
troupes,
attaques,
l'astitude
préparées
l'emploi
nies, c
case, m
oblige de
dans un
Les pères
alors ave
lets noirs
circoncion
que pères
dont il f
La mère
sur la ble
» Les
tants de
premier
surdus,
selon et

jeunes gens qui ont déjà subi l'opération, suivent la procession, armés de leurs lances, & font mille gestes menaçants, comme s'ils alloient au combat. Ils s'arrêtent devant l'ouverture de l'enceinte se séparent en deux troupes, & s'exercent par de feintes attaques, jusqu'à ce qu'ils tombent de lassitude sur des nattes qu'on leur a préparées. Une espece de prêtre, dont l'emploi est de chasser les mauvais génies, court en furieux dans chaque case, menace les esprits malins, les oblige de sortir, & de se réfugier dans un poulet qu'il écrase à la porte. Les peres & les meres se présentent alors avec autant de breuls & de poulets noirs, qu'il y a d'enfants. La circoncision se fait sur une pierre, & chaque pere égorge aussitôt son poulet, dont il fait couler le sang sur la plaie. La mere y trempe du coton, & le lie sur la blessure.

» Les fables que racontent les habitants de Madagascar, touchant le premier homme & son péché, sont absurdes, burlesque & ridicules. Adam, selon eux, placé dans le paradis

terrestre, n'étoit sujet à aucun besoin corporel, à aucune des nécessités de la nature. Il ne devoit avoir ni faim ni soif, & conséquemment ne pouvoit être tenté de rien manger de tout ce qui se trouvoit dans ce lieu de délices. Il paroïssoit donc assez inutile de lui défendre de cueillir des fruits de ce jardin. Cependant le diable ne désespère pas de le faire succomber. Il va le trouver, & lui demande pourquoi il ne goûte pas de ces fruits délicieux; pourquoi il ne boit pas des liqueurs excellentes, qui coulent comme de l'eau dans cet agréable séjour? Adam lui allégué la défense du Très-Haut, & sur-tout le peu de besoin qu'il a de nourriture. Le diable revient à la charge, & l'assure que Dieu l'envoie pour lui signifier que la défense est levée, & qu'il lui est permis de manger & de boire tout ce qui lui plaira. Adam ne se donne pas le temps de vérifier la mission du tentateur, & boit & mange sur sa parole. Bientôt la nature, surchargée par ce repas, a besoin de se soulager. Adam satisfait à cette nécessité, & fouille le lieu divin

D
qu'il habi
tête de
ternel, &
du para
disgrace
jambe, qu
& il en f
cette not
à Dieu pa
en user a
On lui r
soin, po
elle aura
» Il n'
& vaches
Madagasc
tiennent
prendre;
mangent
donnent
bestiaux.
sauvages
de trois
ont sur
graisse;
n'est ni c
qu'en E
trois,

qu'il habite. Le diable victorieux se hâte de l'aller accuser auprès de l'éternel, & le premier homme est chassé du paradis. Quelque temps après sa disgrâce il lui vient une tumeur à la jambe, qui s'ouvre au bout de six mois; & il en sort une jeune fille. Surpris de cette nouveauté, Adam fait demander à Dieu par un ange, comment il doit en user avec cette nouvelle créature? On lui répond qu'il faut l'élever avec soin, pour en faire sa femme, quand elle aura atteint l'âge nubile.

» Il n'y a point de pays où les bœufs & vaches soient aussi communs qu'à Madagascar. Ces animaux appartiennent aux premiers qui veulent les prendre; car comme les habitants mangent peu de viande, ils ne se donnent pas la peine de pourrir les bestiaux. Aussi sont-ils presque tous sauvages, & l'on en voit des troupes de trois ou quatre cents à la fois. Ils ont sur le cou une grosse masse de graisse; mais en général, leur chair n'est ni d'aussi bon goût, ni aussi saine qu'en Europe. Les brebis ont deux, trois, quatre agneaux d'une seule

portée. Leur queue, large d'un demi-pied, & trainante jusqu'à terre, pèse quelquefois jusqu'à vingt-huit livres. Les Portugais, en descendant pour la première fois dans cette île, y laissèrent un troupeau de porcs, qui ont multiplié singulièrement. Les singes y sont en grand nombre; & l'on y en voit de plusieurs espèces. Les poules, les perdrix, les faisans, les canards, les farcelles, les pintades, les ramiers n'y sont pas moins communs. On y trouve quantité, de caméléons, des lézards d'une grosseur monstrueuse, des chauve-souris aussi grosses que des corbeaux. Les rivières sont remplies de poissons, mais infestées de crocodiles. Les mouches à miel & les vers à soie travaillent sur presque tous les arbres; les premières, dans une sorte de ruches qu'elles se bâtissent sur de fortes branches; les seconds, dans leur coque, dont ces mêmes branches sont chargées. L'île abonde en une infinité d'autres animaux terrestres & aquatiques, privés & sauvages, doux & féroces, utiles & mal-faisants, insectes, quadrupèdes, reptiles, oiseaux, poissons, &c. Les

D
coquillages
mirable,
la variété
aussi des
des rubis,
pazes, d
Je ne par
plantes
mille for
agréables

» La
car, est
beaucoup
orientales
toutes les
quelque v
accents.
dans plus
d'autres,
dans d'au
lettres ara
à la gaud
papier se
& presqu
Europe,
& d'app
dans un
réduire e

coquillages y font d'une beauté admirable, par l'éclat de leurs couleurs, la variété de leurs formes. On y trouve aussi des pierres précieuses, telles que des rubis, des aigues-marines, des topazes, des opales & des améthistes. Je ne parle point d'une multitude de plantes singulieres, d'où découlent mille sortes de baumes également agréables & utiles.

» La langue qu'on parle à Madagascar, est très-abondante, & paroît avoir beaucoup de rapport avec les langues orientales. Quoique répandue dans toutes les parties de l'isle, elle reçoit quelque variété de la différence des accents. La prononciation est breve dans plusieurs provinces, longue dans d'autres, dans quelques-unes affectée, dans d'autres naturelle. On se sert de lettres arabes; & l'on écrit de la droite à la gauche, comme les Hébreux. Le papier se fait avec de l'écorce d'arbre, & presque de la même maniere qu'en Europe, mais avec moins d'ustensiles & d'appareil. On pile cette écorce dans un mortier de bois pour la réduire en bouillie, & on la détrempe

dans de l'eau claire. Un chassis composé de petits roseaux , sert à la faire égoutter , & on la verse sur une feuille de balifier frottée d'huile , pour la sécher au soleil. La couleur de ce papier tire sur le jaune , & ne boit jamais , pourvu qu'on ait soin de le mouiller dans une eau de riz , & qu'on le lisse quand il est sec. L'encre est une décoction de bois , qu'on laisse taire jusqu'à un certain degré , & au lieu de plume on se sert d'un morceau de canne , qui se taille & se fend à une de ses extrémités. »

C'est, Madame, avec ces mêmes plumes, cette encre, ce papier, que je vous écris ces détails, auxquels je vais joindre quelques éclaircissements sur l'isle de Bourbon. Elle fut découverte au seizième siècle par les Portugais, qui l'appellerent Mascaregnas; mais il n'y firent aucun établissement. Les François y entrèrent en 1672, & changerent son premier nom en celui qu'elle porte aujourd'hui. Ils y fonderent quelques bourgades, dont les principales sont S. Denis, S. Paul & Sainte-Suzane. Chacune d'elles a sa paroisse, desservie par un Laza-

D' -
 riste, indépen-
 dantes ou
 l'indigo, de
 tions qu'on
 isle, qui se
 de la com
 très-fertile
 poivre blan
 toutes sorte
 parfaitement
 planté d'abo
 mais le ra
 maturité,
 oiseaux, à
 perroquets
 chèvres,
 sont très-c
 contre auc
 étoit autre
 gibier, lo
 chasseurs,
 soit chois
 rampoient
 de mer se p
 on les pro
 chasseurs i
 feaux plus
 coups de t
 abus, il fa

riste, indépendamment des autres ha-
 bitations où l'on cultive du café, de
 l'indigo, du sucre & d'autres produc-
 tions qu'on envoie en Europe. Cette
 île, qui sert d'entrepôt aux vaisseaux
 de la compagnie des Indes est aussi
 très-fertile en coton, en manioc, en
 poivre blanc, &c. Le bled, le riz, &
 toutes sortes de légumes y viennent
 parfaitement. La vigne qu'on y avoit
 planté d'abord, n'y croissoit pas moins ;
 mais le raisin n'y parvenoit point à
 maturité, ou étoit mangé par les
 oiseaux, à mesure qu'il mûrissoit. Les
 perroquets, les bêtes à cornes, les
 chevres, les cochons, les sangliers
 sont très-communs ; & l'on ne ren-
 contre aucun animal nuisible. La chasse
 étoit autrefois si abondante, que le
 gibier, loin de s'effrayer à la vue des
 chasseurs, venoit l'entourer, & se lais-
 soit choisir. Les tortues de terre y
 rampoient de toutes parts ; & celles
 de mer se promenoient sur le sable, où
 on les prenoit facilement. Quelques
 chasseurs indiscrets rendirent les oi-
 seaux plus rares, en les épouvantant à
 coups de fusil ; & pour réprimer ces
 abus, il fallut user de la plus grande

violence. Il y eut des cantons où la chasse fut défendue sous peine de la vie. Ce même la Haye, que vous avez vu gouverneur de Madagascar, fut un de plus sévères à faire exécuter les ordonnances. Trois François ayant été pris dans cet exercice, on les fit tirer au billet. Un gentilhomme, sur qui le sort tomba, fut attaché au tronc d'un arbre, pour y être passé par les armes. Cependant les fusiliers avoient ordre de tirer en l'air, pour lui donner seulement toute la peur. Mais elle fit tant d'impression sur lui, qu'il en mourut peu de temps après.

L'air de cette île, quoique très-chaud, est fort sain; mais on y éprouve des ouragans si violents, qu'ils brisent les navires, & déracinent les plus grands arbres. Le pays est arrosé par des rivières très-poissonneuses, & une multitude de ruisseaux & de sources qui fournissent d'assez bonne eau. La plupart des arbres distillent des gommes précieuses, & donnent des matériaux propres à bâtir des maisons, mais trop durs & trop lourds pour la construction des vaisseaux. Cette terre est

entre-coup
parmi les
autres fois
braquée. Ce
feu, & le
violence.

l'ombre g
coquillage

Saint-
habitation
gouverneur
est auprès
lieues de
une grande
La partie
habitée,
contient

mille ans
font des
aux plant
command
l'intendant
l'on a au
ou cinq c

Lorsqu
du monde
soient du
de la Bou
verneur,

entrecoupée de montagnes très-hautes, parmi lesquelles est un volcan, dont autrefois une partie de l'île fut embrasée. On voit encore les traces du feu, & les marques qu'il a laissées de sa violence. On recueille sur le rivage de l'ambre gris, du corail, & de superbes coquillages.

Saint-Paul avoit été la première habitation des François, & l'ancien gouverneur y faisoit sa résidence. Elle est auprès d'une montagne, à deux lieues de la mer; & cet espace forme une grande plaine, arrosée par un étang. La partie méridionale de l'île est peu habitée, & en général, le pays ne contient guere que trois ou quatre mille ames, dont plus de la moitié sont des esclaves negres, employés aux plantations. Le gouverneur, le commandant, le conseil-supérieur & l'intendant résident à Saint-Denis, où l'on a aussi fondé un hôpital pour quatre ou cinq cents malades.

Lorsque j'arrivai dans cette partie du monde, tous les rivages retentissoient du nom & des louanges de M. de la Bourdonnais. Il en avoit été gouverneur, & chacun se félicite encore

du bonheur de son administration. Elle excita les cris de l'envie, & dès-là même lui attira une foule d'ennemis. Vous savez, & tout l'univers a vu, les querelles & les persécutions qu'ils lui suscitèrent, & le glorieux dénouement qui l'en a fait triompher. Les circonstances de ce grand procès se trouvent développées dans un mémoire imprimé l'année dernière à Paris, & dont on envoie ici tous les jours des exemplaires. On me l'a fait lire à mon arrivée; c'est de-là que j'ai tiré ce qui concerne l'isle de France, peu éloignée de celle de Bourbon, & faisant partie du même gouvernement. C'est lui, Madame, c'est M. de la Bourdonnais, qui va lui-même vous apprendre ces détails, qu'aucun de ses adversaires n'a contredits, & dont il pourroit citer autant de témoins, qu'il y a d'habitants dans ces deux isles. L'objet de la cour, en lui confiant cette place, étoit le rétablissement général de l'ordre, dans un pays où régnoient la licence, la confusion & l'anarchie.

» L'isle de France, dit M. de la Bourdonnais, n'a commencé à recevoir des habitants qu'en 1720. Elle

D
 en avoit r
 après la co
 core incer
 ou l'aband
 pas comm
 propre à l
 trouver de
 une colon
 fournir au
 ments dan
 la Chine.
 efficace, q
 ustensiles
 mais on fu
 fruit qu'on
 porta si pe
 de ceux q
 plupart ma
 talents. Au
 travail les
 pagnie, ell
 dans la né
 mêmes; &
 1735, ce
 neur, cett
 à ses maîtr
 » Tout
 tration civ

en avoit même si peu , que dix ans après la compagnie des Indes étoit encore incertaine si elle devoit la garder ou l'abandonner. Son terrain n'étant pas comme celui de l'isle de Bourbon , propre à la culture du café , il fallut trouver des expédients , pour en former une colonie , & la mettre en état de fournir aux vaisseaux des rafraichissements dans les voyages des Indes & de la Chine. On n'imagina rien de plus efficace , que d'avancer des vivres , des ustensiles & des negres aux habitans ; mais on fut bien éloigné d'en tirer le fruit qu'on s'en étoit promis. On apporta si peu de discernement au choix de ceux qui furent employés , que la plupart manquoient d'industrie & de talents. Aussi , loin de trouver dans leur travail les secours qu'en espéroit la compagnie , elle s'est presque toujours vue dans la nécessité de les nourrir eux-mêmes ; & jusqu'à mon arrivée , en 1735 , continue le nouveau gouverneur , cette isle n'avoit été qu'onéreuse à ses maîtres.

» Toutes les parties de l'administration civile & économique avoient

également besoin de réforme. La justice étoit administrée par deux conseils, dont l'un dépendoit de l'autre; la cour supérieure étoit dans l'isle de Bourbon. J'obtins de sa majesté des lettres-patentes, qui attribuerent la même indépendance au conseil de l'isle de France. Ce changement devint d'autant plus avantageux, qu'il arrêta tous les différends qui avoient souvent divisé ces deux tribunaux; & par le soin que j'ai toujours pris de terminer les affaires à l'amiable, on n'a vu dans l'isle qu'un seul procès, pendant les onze années de mon gouvernement. La police n'étoit pas un objet moins intéressant. Il y avoit des negres marons, qui se faisoient continuellement redouter par leurs ravages. Je réussis heureusement à les détruire, en armant noirs contre noirs, & formant une maréchaussée de ceux de Madagascar, qui purgerent enfin le pays de la plupart de ces brigands. J'apportai les mêmes soins au commerce, dont personne ne s'occupoit à mon arrivée. J'ai le premier formé des plantations de sucre, établi des

D'
fabriques de
l'indigo. La
produit de
de soixante
compagnie.

» L'agric
gligée dans
endormoit L
priétés du t
posés à de
avoit pen c
réduits à se
pour y che
de racines.

tirer de cet
inspirer l'am
jourd'hui d
depuis que
du manioc
du Brésil.
que je leur
besoin d'er
assujettir à
de cette ra
plupart rid
ancienne r
décréditer
sans même

fabricques de coton, favorisé la culture de l'indigo. La sucrerie de l'île de France produit déjà, sans aucun déboursé, plus de soixante mille livres de rente à la compagnie.

» L'agriculture étoit également négligée dans les deux îles, & la paresse endormoit les habitants, sur les propriétés du terrain. Aussi étoient-ils exposés à de fréquentes disettes, & il y avoit peu d'années, où ils ne fussent réduits à se disperser dans les bois, pour y chercher à vivre de chasse & de racines. J'ai été assez heureux de les tirer de cette indolence, & de leur inspirer l'amour du travail. Ils sont aujourd'hui dans l'abondance, sur-tout depuis que je les ai formés à la culture du manioc, que je leur avois apporté du Brésil. Ce ne fut pas sans peine que je leur fis recevoir cet usage. Jeus besoin d'employer l'autorité pour les assujettir à planter cinq cents pieds de cette racine par tête d'esclave. La plupart ridiculement attachés à leur ancienne méthode, s'efforçoient de décréditer cette plante; quelques-uns même eurent l'audace de dé-

truire les nouvelles plantations , en les arrosant avec de l'eau bouillante. Mais l'expérience ayant vaincu le préjugé , ils reconnoissent aujourd'hui l'utilité d'une production qui met pour toujours les deux isles à couvert de la famine. Quand les ouragans , dont on y ressent de fréquents effets , ont anéanti leurs moissons , ou lorsqu'elles ont été ravagées par les sauterelles , ce qui n'est pas moins commun , on trouve dans le manioc un remède à toutes ces pertes. Outre cette racine , les deux isles qui étoient presque sans bled , en fournissent actuellement chaque année cinq ou six cents muids de la meilleure espece.

» Ce n'étoit point assez de pourvoir à la subsistance des habitants par la culture des terres , il falloit veiller à la sûreté du pays , qui n'avoit ni magasins , ni fortifications , ni hôpitaux , ni ouvriers , ni troupes , ni marine. On m'avoit assuré , continue M. de la Bourdonnais , que j'y trouverois des ingénieurs. On y en avoit envoyé effectivement ; mais il s'étoit élevé entre eux & le conseil , des
disputes

disputes qu'
uns étoient
y porter
s'étoient
particulieres
chitectes , j
même cette
je favois
dessein , de
matiques , j
approuvés c
exécuter , il
Je rassembla
ver de negr
village sous
fort petit m
m'en coûta
uns à donne
tres à les rec
» L'assem
pas une op
falloit coupe
res , les tr
il n'y avoit
ni chariots.
la nécessité
toutes , do
truire des v
tant plus re
Tome X.

disputes qui les avoient divisés. Les uns étoient retournés en France pour y porter leurs plaintes ; les autres s'étoient retirés dans des habitations particulières. Sans ingénieurs, sans architectes, je fus obligé d'exercer moi-même cette double fonction. Comme je savois heureusement un peu de dessin, de fortifications & de mathématiques, je dressai des plans qui furent approuvés de la compagnie. Pour les exécuter, il fallut former des ouvriers. Je rassemblai tout ce que je pus trouver de negres ; & je les mis en apprentissage sous des maîtres, que j'avois en fort petit nombre. Jugez combien il m'en coûta de peines, pour obliger les uns à donner leurs instructions, les autres à les recevoir.

» L'assemblage des matériaux ne fut pas une opération moins difficile. Il falloit couper du bois, tirer des pierres, les transporter, les tailler ; & il n'y avoit ni chemins, ni chevaux, ni chariots. Je me trouvai donc dans la nécessité de faire ouvrir de grandes routes, domter des taureaux, construire des voitures par des gens d'autant plus rebutés de ces entreprises,

qu'ils joignoient à leur paresse naturelle une extrême insensibilité pour le bien public. C'est pourtant avec de si foibles secours, que je suis parvenu à faire des bâtimens considérables. Quand je suis arrivé à l'isle de France, les constructions se réduisoient tout au plus à trois cents toises courantes de maçonnerie. On en comptoit à-peu-près autant dans l'isle de Bourbon; au lieu qu'en peu d'années, j'en ai fait faire douze mille toises. Ces ouvrages consistent en magasins, arsenaux, hôpitaux, batteries, fortifications, logements pour les officiers, bureaux, moulins, aqueducs, &c. Le seul canal qui conduit les eaux douces au port & aux hôpitaux, contient trois mille six cents toises de longueur.

» On ignoroit autrefois dans l'isle de France, ce que c'étoit que radouber ou carener un vaisseau. Les habitans qui avoient des bateaux pour la pêche, étoient obligés d'attendre les navires qui relâchoient dans leur port, pour y faire des réparations. L'entreprise de les piquer d'émulation, en les engageant à me seconder; je fis chercher, couper, transporter tous les bois

convenab
matériau
mençai
le carena
des bâtim
mois, je
se trou
vante, j
vire de
jourd'hui
aussi bien
ce qu'à
l'ont au
donné le
neur de
d'Orange

Outre
d'être fa
multitud
est ento
satellites
se nom
Elles a
sont pe
inhabité
cinq, ap
la plus
de petits
guerre

convenables à la marine ; & quand les matériaux furent préparés , je commençai par fabriquer des pontons pour le carenage , d'autres pour la décharge des bâtimens ; & en moins de dix-huit mois , je fis construire un brigantin qui se trouva très-bien fait. L'année suivante , je mis sur les chantiers un navire de cinq cents tonneaux ; & aujourd'hui on radoube , & l'on fait aussi bien des vaisseaux à l'isle de France qu'à l'Orient. Les Hollandois qui l'ont autrefois possédée , lui avoient donné le nom d'isle Maurice , en l'honneur de Maurice de Nassau , prince d'Orange , leur amiral ».

Outre les deux isles dont il vient d'être fait mention , il s'en présente une multitude d'autres , dont Madagascar est entourée , comme Jupiter de ses satellites. Les unes , au nombre de sept , se nomment les Irnas ou les sept Sœurs. Elles appartiennent aux Portugais , sont peu considérables , & la plupart inhabitées. Les autres , au nombre de cinq , appellées Comores , du nom de la plus grande , sont gouvernées par de petits souverains qui se font une guerre continuelle , & peuplées par

quelques negres qui y trouvent à peine de quoi se nourrir. Outre leur nom général, elles en ont de particuliers, & ne sont pas toutes également stériles. Celle de Johanna ou d'Anjuan, est diversifiée par des vallées & des montagnes. Les unes offrent de beaux pâturages pour les bestiaux; les autres des fruits excellents, & en abondance. On y trouveroit toutes les choses nécessaires à la vie, si elle étoit bien cultivée; mais les habitants sont d'une paresse extrême; ils aiment mieux endurer la faim que les fatigues du travail. On les croit issus d'une race d'Arabes basanés, mêlée de quelques femmes Ethiopiennes. Leur religion, s'ils en ont une, est le mahométisme; leur langage est l'arabe; & leur principale richesse consiste en de petits coquillages, qui servent de monnoie dans différentes parties de l'Asie. Quelques vieux restes d'un grand mur bâti à la manière des Portugais dans la ville de Démos, rendent témoignage que l'île étoit autrefois possédée par cette nation. Mais ce qui fait l'objet principal de la curiosité des étrangers, est un arbre singulier, fort révééré des insu-

laire, &
plication
font inco
seule tige
les cadav
pirer l'he
du suppl
voisine p
nois. Le
les arme
mes font

L'île
habitée
que deux
y manqua
cher dan
si mal-fa
gais de
de mort
tain nor
peu de
séjour à
longue
un port
vaisseaux
Goa. Ils
jours,
dats &
gués de

laïres, & dont le tronc paroît une complication de plusieurs petits arbres qui se sont incorporés pour ne composer qu'une seule tige. On expose sous ses branches les cadavres des malfaiteurs, pour inspirer l'horreur du crime par l'exemple du supplice. Il n'est point de nation voisine plus guerrière que les Anjuanois. Les hommes sont passionnés pour les armes & pour le fer, & leurs femmes sont leurs esclaves.

L'isle de Mozambique, possédée & habitée par les Portugais, n'a guere que deux ou trois lieues de tour. On y manque d'eau; il faut en aller chercher dans la terre ferme. L'air y est si mal-sain, que les criminels Portugais de l'Inde, au lieu d'être punis de mort, y sont bannis pour un certain nombre d'années. Il en revient peu de cet exil; cinq ou six ans de séjour à Mozambique passent pour une longue vie. Cependant cette place est un port de rafraichissement pour les vaisseaux qui font voile de Lisbonne à Goa. Ils y restent ordinairement trente jours, pour donner le temps aux soldats & aux matelots malades ou fatigués de se rétablir. Les fruits acides

& les racines du pays sont excellents contre le scorbut. Ce port est défendu par une citadelle ; & les Portugais le regardent comme la clef de leurs possessions dans les Indes ; c'est la meilleure place qu'ils aient dans ces mers ; ils y entretiennent une forte garnison. Le gouverneur fait seul tout le commerce de la côte , qui consiste principalement en or & en dents d'éléphants. Il entretient un certain nombre de missionnaires , qui , à la faveur de leur emploi s'influencent dans l'esprit des negres , & les portent à lui livrer leur or & leur ivoire à vil prix. Il y a eu un temps où ce peuple , à qui l'on offroit pour le commerce quelques petits grains de verre , faisoit dans la terre un trou capable de les contenir , & les remplissoit de la même mesure de poudre d'or qu'il donnoit en échange.

On compte à Mozambique deux mille habitants , parmi lesquels il y a beaucoup de moines. Les principaux sont les Dominicains , les Cordeliers & les Carmes. On y élève aussi beaucoup de bétail , & spécialement des bœufs , des chevres & des porcs. Les

palmiers
niers , l
plus com
de l'isle
comme
bien fai
plusieurs
Dès que
parler la
baptise ;
petit cru
coup de
font leur
élevés au

En 16
du fort
rent au
ques inu
déserté
Ils envo
lettre po
neur fit
venu ve
donné
la lui t
chargere
niers P
tranchée
que si

palmiers, les orangers, les citrôniers, les figuiers sont les arbres les plus communs du pays. Les naturels de l'île soumis aux Portugais, sont, comme ceux du continent, des negres bien faits & de haute taille, dont plusieurs ont embrassé le christianisme. Dès que leurs enfants commencent à parler la langue portugaise, on les baptise; & on leur pend au cou un petit crucifix, qu'ils portent avec beaucoup de respect. Il y en a plusieurs qui font leurs études, & sont par la suite élevés au sacerdoce.

En 1608 les Hollandois firent le siege du fort de Mozambique, & le leverent au bout de quinze jours d'attaques inutiles. Un de leurs soldats avoit déserté, & s'étoit jeté dans la place. Ils envoyerent un trompette avec une lettre pour le demander. Le gouverneur fit réponse, que cet homme étoit venu volontairement; qu'on lui avoit donné parole de le garder, & qu'on la lui tiendroit. Alors les Hollandois chargerent de chaines tous les prisonniers Portugais, les conduisirent à la tranchée, & crièrent aux ennemis, que si le déserteur n'étoit pas rendu

à l'instant, ils alloient massacrer ces malheureux à leur vue. On leur répondit qu'ils en useroient à leur gré; mais qu'eussent-ils cent Portugais, au lieu de trente-quatre qu'ils tenoient dans leurs fers, on les laisseroit périr plutôt que de manquer de parole. Sur cette réponse, les Hollandois eurent l'inhumanité inouïe de faire tuer tous ces prisonniers à coups d'arquebuse.

Au moment où j'allois achever & clore cette lettre, on vint me dire qu'un vaisseau arrivoit de Lisbonne avec une commission importante pour notre gouverneur. Il s'agit d'une ambassade de la cour de Portugal à quelques princes d'Ethiopie, pour des affaires relatives au commerce. Don Juan de l'Hermès est chargé de cette négociation; je saisirai cette occasion de connoître le pays des Abyssins, en priant son excellence de m'admettre parmi ses officiers. C'est de quoi je vais m'occuper; & je finirai ma lettre sur la première côte où nous irons débarquer...

Un secrétaire, un aumônier, un interprète, un chirurgien, un maître d'hôtel, douze hommes de garde, deux officiers & vingt-quatre esclaves, voilà,

Madame-
cortège &
Je partis
la côte
laissant à
de Quile
de Pemb
de Lamc
la côte c
appartien
n'en for
nous ar
formai f
pouvoit
je trou
prete un
occupere
dispere
» Il
vingt-ci
dans l'is
& une
nicain,
que de
fertile
en gibie
aux Arab
jurisdicti
baque.

Madame, ce qui formoit l'escorte, le cortège & la suite de M. l'ambassadeur. Je partis avec tout ce monde-là pour la côte septentrionale du Zanguebar, laissant à gauche les isles de Querimba, de Quiloa, de Monfia, de Zanzibar, de Pemba, de Monbaza, de Melinde de Lamo & de Pata; toutes situées sur la côte orientale de l'Afrique. Les unes appartiennent aux Portugais; les autres n'en sont que tributaires. Ne devant nous arrêter dans aucune, je m'informai si personne de l'équipage ne pouvoit nous les faire connoître; & je trouvai heureusement dans l'interprete un homme instruit, dont les récits occuperent une partie de la route, & dissipèrent les ennuis de la navigation.

» Il n'y a guere, nous dit-il, que vingt-cinq à trente maisons dispersées dans l'isle de Querimba, avec un fort & une église desservie par un Dominicain, sous l'autorité de l'archevêque de Goa. Cette isle passe pour être fertile en légumes, en pâturages & en gibier. Elle étoit autrefois soumise aux Arabes; elle est aujourd'hui de la juridiction du gouverneur de Mozambique.

» Celle de Quiloa a titre de royaume ; & son souverain est vassal du roi de Portugal. La capitale du même nom étoit jadis très-opulente par son commerce avec Sofola , l'Arabie & les Indes , est habitée en partie par des chrétiens Abyssins , en partie par des mahométans. La flotte de l'amiral Cabral , faisant voile pour Calicut , au commencement du seizième siècle , vint mouiller à Quiloa , où régnoit alors Ibrahim , prince respecté de ses sujets. Cabral lui fit annoncer qu'il arrivoit avec une lettre du roi de Portugal & des marchandises , pour former avec lui un traité d'alliance & de commerce. Il lui demanda une entrevue , mais sur l'eau , parce qu'il avoit des ordres exprès de ne pas descendre à terre. Ibrahim y consentit , & dès le jour suivant , il se mit dans une pinace ; au son des trompettes , accompagné d'un nombreux cortège qui l'environnoit dans des barques. La lettre de sa majesté Portugaise fut lue à haute voix ; & le prince de Quiloa accepta l'alliance. Il voulut voir l'état des marchandises qu'on devoit lui envoyer , & pour lesquelles il promit de l'or en échange. Mais le jour sui-

vant , le
au palais
persuadé
pour cor
réta que
que cett
truire ; r
vailloit
contre lu
prochain
se retirer

» Va
après , c
him. Ce
se hâta d
que Vass
garda pl
de la per
geoit sur
Portugal
qu'on v
un riche
ment ,
de se d
rentré d
cutter le
son tribu
à faire
apprena

vant, lorsque les facteurs arriverent au palais, il rétracta sa promesse, persuadé que l'amiral n'étoit venu que pour conquérir son pays. Cabral s'arrêta quelques jours, dans l'espérance que cette prévention pourroit se détruire; mais s'étant apperçu qu'on travailloit au contraire à se fortifier contre lui, & qu'il étoit menacé d'une prochaine attaque, il prit le parti de se retirer.

» Vasco de Gama y vint deux ans après, dans le dessein de punir Ibrahim. Ce prince pressé par la crainte, se hâta de lui rendre visite à bord. Dès que Vasco le vit en sa puissance, il ne garda plus de mesures, & le menaça de la perte de sa liberté, s'il ne s'engageoit sur le champ à payer un tribut au Portugal. Le monarque captif promit ce qu'on voulut, & donna pour caution un riche more qu'il haïssoit mortellement, & dont il cherchoit l'occasion de se défaire. En effet, si tôt qu'il fut rentré dans sa capitale, il refusa d'exécuter le traité, moins pour conserver son tribut que pour exciter Don Vasco à faire périr sa caution. Mais le more apprenant l'infidélité de son maître,

prit le parti de payer la somme , pour conſerver ſa vie & obtenir ſa liberté.

» Des affaires plus importantes appellent à Calicut Don Vaſco de Gama , Ibrahim régna tranquillement juſqu'à l'arrivée de François Almeida , qui fut le premier vice-roi des Indes orientales. Paſſant près de Quiloa , pour aller prendre poſſeſſion de ſon gouvernement , le ſeigneur Portugais réſolut de tirer vengeance du monarque mahométan. Il descendit avec cinq cents hommes , qu'il partagea en deux corps pour attaquer la ville des deux côtés : mais à ſon approche , Ibrahim gagna le continent avec ſes femmes & ſes tréſors. Ce prince étoit le quarante-quatrième roi de l'île ; mais ſa couronne étoit une uſurpation. Almeida choiſit pour lui ſuccéder Mahamet-Ankoni , qui avoit rendu des ſervices aux Portugais , & le fit couronner avec beaucoup de pompe. Ce nouveau ſouverain étoit parent d'Ibrahim. En montant ſur le trône , il déclara qu'il n'auroit point accepté cet honneur , ſi le roi Alfudail , qui avoit été aſſaſſiné par l'uſurpateur , eût été vivant

& par u
tion , il
le fils d
même p

» Les
fort à Q
niſon pou
dépendan
abondante
compte p
tous blan
tans &
de diver
& de ſoi
de pierre
conſtruite
haut , &
& des ve
autrefois
mais div
ſes états.

» L'is
quelques
rien de
zibar ont
& ſont
trois îles
de miel
y voit c

& par un rare exemple de modération, il fit nommer pour son successeur le fils d'Alfudail, quoiqu'il eût lui-même plusieurs enfants.

» Les Portugais construisirent un fort à Quiloa, & y mirent une garnison pour la tenir toujours dans leur dépendance. Cette île est fertile & abondante en fruits & en vivres. Elle compte parmi ses habitants, presque tous blancs de couleur, des mahométans & des idolâtres. Ils s'habillent de diverses sortes d'étoffes de laine & de soie. Leurs maisons sont bâties de pierre & de bois, & assez bien construites. Elles sont plates par le haut, & ont par-derrière des jardins, & des vergers. Le roi de Quiloa étoit autrefois le plus puissant de cette côte; mais divers peuples voisins ont ruiné ses états.

» L'île de Monfia ne renferme que quelques villages; & son histoire n'offre rien de remarquable. Pemba & Zanzibar ont chacune le titre de royaume, & sont tributaires des Portugais. Ces trois îles produisent beaucoup de riz, de miel & de cannes de sucre. On y voit des forêts de citronniers; &

la plupart des habitants suivent la religion mahométane.

» Monbaza n'est séparée du continent, que par les bras d'une rivière qui se jette dans la mer par une double embouchure. Le terroir en est agréable, & produit toutes sortes de fruits & de végétaux. Il offre une infinité de vergers plantés d'orangers, de grenadiers & de citronniers. Le pays abonde en troupeaux; l'eau y est excellente, le climat tempéré, l'air sain; & les habitants vivent avec goût dans des maisons construites à l'Européenne, & ornées d'une grande variété de belles peintures. La ville est assez étendue, quoique bâtie sur un roc que la mer vient battre de ses flots. Le commerce y est établi pour toutes sortes de marchandises; & le port qui passe pour excellent, est continuellement rempli de vaisseaux. C'est encore au vice-roi Ameïda que le Portugal est redevable de la conquête de cette île. Il détacha quelques bâtiments pour sonder la barre. Ils furent reçus à coups de canon, d'une plateforme qui commandoit l'entrée du port; mais l'artillerie des Portugais

D
fut plus
les tomb
mis, fit p
d'abandon
entra sans
roi débarc
pes, mar
que le ro
habitants
l'entrée d
soutinrent
Portugais
de l'île
fin du dix
s'en saisir
peine; m
rentrée le
Portugal.
sine sont
ceux que
a conver
sous le r
mahomét

» On
dix-sept
linde par
dont ils
verent G
pouvoien

fit plus heureuse. Un de leurs boulets tombant sur la poudre des ennemis, fit prendre à ces derniers le parti d'abandonner leur poste; & la flotte entra sans aucune résistance. Le vice-roi débarquant à la tête de ses troupes, marcha droit à la ville, tandis que le roi fuyoit de l'autre côté. Les habitants se présentèrent pour disputer l'entrée de leurs maisons; mais ils ne soutinrent pas long-temps l'effort des Portugais, qui se rendirent maîtres de l'île, & la posséderent jusqu'à la fin du dix-septième siècle. Les Arabes s'en saisirent ensuite sans beaucoup de peine; mais depuis vingt ans, elle est rentrée sous la domination du roi de Portugal. Les peuple de la côte voisine sont idolâtres, à l'exemption de ceux que le voisinage des Européens a convertis au christianisme, ou qui sous le regne des Arabes se sont faits mahométans.

» On prétend que les Portugais ont dix-sept églises dans la ville de Melinde par la concession du roi de l'île, dont ils sont alliés. Lorsqu'ils y arrivèrent sous Vasco de Gama, ils ne pouvoient assez admirer la beauté des

rues & la régularité des maisons bâties de pierre à plusieurs étages, avec des plates formes & des terrasses au sommet. Le port leur parut excellent; mais l'entrée étoit dangereuse, à cause des écueils qui l'environnoient. La ville étoit située dans l'endroit le plus uni d'une côte pierreuse; & les dehors étoient plantés d'arbres fruitiers, parmi lesquels les oranges se faisoient remarquer par leur grosseur. Le millet, le riz, la volaille & les bestiaux y étoient en abondance, & se donnoient à vil prix. La ville étoit peuplée de mores d'Arabie, qui y formoient de riches établissemens. Ils se piquoient de politesse & de bonne grace; & leur habillement, de la ceinture en bas, étoit une étoffe de soie ou de coton. Ils avoient des especes de turbans brochés d'or; & des poignards travaillés avec autant d'art que de goût. Jamais on ne les voyoit sans leurs arcs & leurs flèches, parce que leur amusement ordinaire étoit de s'exercer à tirer. Ils se vantoient aussi d'être d'excellens cavaliers, quoiqu'on dise en proverbe, *cavaliers de Monbaga, & femme de Melinde*. En effet, les femmes y sont

belles, v
même m
un voile
rence.

» On
de ce ro
gouverna
avec le
depuis p
Sa cour
tous les
Lorsqu'il
sur les ép
du pays.
passé,
ville de
belles f
des fleu
fums, ou
La plupa
cent à
Cambay
des épics
des toiles
contre c
& de la
» Ga
de voir
de Port

belles, vêtues richement, mais de la même manière que les hommes, avec un voile broché d'or pour toute différence.

» On ne connoit pas les justes limites de ce royaume ; mais on fait qu'il est gouverné par un prince mahométan, avec lequel les Portugais sont alliés depuis plus de deux cents soixante ans. Sa cour est plus brillante que celle de tous les autres souverains de cette côte. Lorsqu'il sort de son palais, il est porté sur les épaules des plus grands seigneurs du pays. On parfume les rues par où il passe, & lorsqu'il entre dans quelque ville de son état, il est reçu par les plus belles filles, dont les unes lui jettent des fleurs, les autres brûlent des parfums, ou chantent des vers à sa louange. La plupart des marchands qui commercent à Melinde, sont des Indiens de Cambaye & de Guzarate. Ils apportent des épices, du cuivre, du mercure & des toiles de coton, qu'ils échangent contre de l'or, de l'ivoire, de l'ambre & de la cire.

» Gama ressentit une joie extrême de voir une ville qui ressembloit à celles de Portugal. Il jeta l'ancre à la distance

d'une lieue ; mais il y demeura quelque temps sans voir personne sur le rivage. La crainte retenoit les Melindiens , qui sachant que Gama étoit chrétien , le croyoient menacés de l'esclavage. L'amiral fit connoître ses intentions , qui n'avoient pour objet que de faire avec eux un traité d'alliance. Cette proposition fut si bien reçue , que le monarque Africain fit un présent aux Portugais , & en reçut d'eux le même jour. Le lendemain le roi de Melinde eut une entrevue avec Gama ; & ils se donnerent réciproquement des témoignages d'une parfaite amitié. Telle est l'origine de l'union qui regne encore aujourd'hui entre ces deux peuples.

» Toujours ferme dans son alliance , le roi de Melinde ne cessoit pas de favoriser les Portugais. Cette fidélité lui donnoit droit à leur secours ; & il les chargea de sa vengeance contre la ville d'Oja , voisine de ses états , qui affectoit de le chagriner. Tristan de Cunna parut devant cette ville avec six vaisseaux , & fit dire au roi , qu'il avoit une affaire importante à lui communiquer. Le monarque répondit

qu'il ne
mis de l
suite sur
débarque
pouvant
la fuite
& fut po
de palm
des fiens
confusion
veira de
bonne m
sentier a
beauté e
pour les
point ala
après av
défendre
de fuir
Elle s'ob
près de
mieux
niere ,
veira t
laila la
à ceux
plaise q
si tendr
» D

qu'il ne pouvoit traiter avec les ennemis de sa religion. Il se présenta ensuite sur le rivage, pour s'opposer au débarquement des Portugais; mais ne pouvant en soutenir le choc, il prit la fuite avec beaucoup de désordre, & fut poursuivi jusques dans un bois de palmiers, où il périt au milieu des siens. On raconte que dans la confusion du carnage, George Sylveira découvrant un more de fort bonne mine, qui se déroboit par un sentier avec une jeune femme d'une beauté extraordinaire, courut vers eux pour les arrêter. Le more ne parut point alarmé pour lui-même; mais après avoir tourné le visage pour se défendre, il fit signe à sa compagne de fuir, tandis qu'il alloit combattre. Elle s'obstina au contraire à rester auprès de lui, en l'assurant qu'elle aimoit mieux mourir ou demeurer prisonnière, que de s'échapper seule. Sylveira touché de ce spectacle, leur laissa la liberté de se retirer, en disant à ceux qui le suivoient: A Dieu ne plaise que mon épée coupe des liens si tendres!

» Dans une autre occasion, un pau-

vre aveugle profitant de la confusion du carnage alla se cacher dans un puits. Il y fut découvert quelque temps après; & il répondit à ceux qui lui demandoient comment il avoit pu descendre: *Les aveugles ne voient que le chemin de la liberté.* On la lui rendit pour récompenser ce bon mot.

» Le même Sylveira, dont on vient de parler, ayant arrêté un riche vaisseau, le capitaine more s'empressa de lui présenter une lettre en forme de passe-port, qu'il avoit reçue d'un Portugais prisonnier à qui ce capitaine avoit rendu quelque service. Elle contenoit ces deux lignes en langue portugaise, que le more n'entendoit pas: Je prie le premier capitaine de ma nation qui rencontrera ce vaisseau, de s'en saisir; car il appartient à un fort méchant homme. Sylveira condamna la perfidie du Portugais; il feignit même de regarder la lettre comme un passe-port véritable; & sans faire connoître au capitaine qu'il avoit été trompé, il lui laissa la liberté de suivre sa route.

» Les villes de Lamo & de Pata ont passé au pouvoir des Arabes maho-

D'
mêtans,
nées par
tribut au
importe d
fixées sur
nale de Z
Mozambic
d'afu, qu
orientale
des Arabe
tient des
toutes for
part de c
jettes aux
impénétra
tes, n'en
ne soit ex
fruits & l
barie du
& des ill
ture, &
chasse. C
dans le c
La nature
dans ces
faire habit
les Arabe
villes. D
maîtres d

métans , & font aujourd'hui gouvernés par de petits rois qui payent un tribut au Portugal. C'est tout ce qu'il importe de savoir de ces deux isles , situées sur la côte la plus septentrionale de Zanguebar. Cette côte depuis Mozambique jusqu'au cap de Guardafu , qui forme la pointe la plus orientale de l'Afrique , est habitée par des Arabes ; l'intérieur des terres contient des negres idolâtres , livrés à toutes sortes de superstitions. La plupart de ces terres sont basses & sujettes aux inondations ; & les bois impénétrables dont elles sont couvertes , n'empêchent pas que la chaleur ne soit excessive. Les troupeaux , les fruits & les grains répondent à la barbarie du pays. Les peuples de la côte & des isles connoissent peu l'agriculture , & ne vivent guere que de leur chasse. Ceux qui sont plus avancés dans le continent , font usage du lait. La nature semble n'avoir placé de l'or dans ces régions stériles , que pour les faire habiter. Ce motif seul y conduisit les Arabes , qui y fonderent plusieurs villes. Dans la suite ils se rendirent maîtres de Quiloa , de Monbaza , de

Melinde , de Pemba , de Zanzibar , de Monfia , de Comore , &c. Quiloa devint la plus confidérable de leurs colonies, & comme une source d'où il s'en forma de nouvelles ».

C'est , Madame , à l'extrémité de cette même côte , dans le port & sous les murs de Brava , que nous avons débarqué. Cette ville qui paroît fort commerçante , se gouverne en république , sous la protection du Portugal. J'ignore combien de temps nous devons y demeurer. Un voyage de plus de quatre cents lieues , dans l'intérieur des terres , à travers un pays où l'on ne trouve , pour ainfi dire , ni villes , ni logemens , ni provisions , exige de longs préparatifs ; & nous allons y travailler. On nous fournira vingt-quatre mulets pour le bagage , & dix-huit chevaux arabes pour autant de cavaliers. Notre vaisseau devant s'en retourner incessamment à Mozambique , je remettrai ma lettre à un homme de l'équipage qui vous la fera tenir en Europe. Vous n'en recevrez plus qu'à mon retour d'Ethiopie ; j'aurai soin cependant de marquer chaque jour ce que les mœurs , le caractère ,

I
les coutu
particulier
de curieu
de repos
res relativ
tion , &
lorsqu'elle
dition du
premier i
cerai ma
proprieté
leurs exp
croirai né

Je suis

A

les coutumes des peuples offriront de particulier, & tout ce qui se présentera de curieux sur la route. Mes momens de repos seront employés à des lectures relatives à l'histoire de cette nation, & je vous en enverrai l'extrait, lorsqu'elles s'accorderont avec la tradition du pays. C'est par-là, qu'au premier instant de loisir, je commencerai ma lettre sur l'Abyssinie, m'appropriant les recherches des autres, leurs expressions même, lorsque je croirai ne pouvoir mieux dire.

Je suis, &c.

A Brava, ce 2 juin 1752.



LETTRE CLVIII.

L'ABYSSINIE.

ON appelle ainsi cette vaste contrée de l'Afrique, que les anciens ont connue sous le nom d'Ethiopie. Elle tire sa dernière dénomination des Abyssins, peuples Arabes, qui descendent, dit-on, d'une colonie de Sabéens. On ignore l'époque précise de cette transmigration; mais on la croit très-ancienne. On fait remonter jusqu'à Chus, fils de Cham, & petit-fils de Noé, l'origine des premiers Ethiopiens. Arvé, qui fut un de leurs rois, étoit adoré dans le pays sous la figure d'un serpent. On ne fait rien touchant ses successeurs jusqu'à Makeda, princesse qui régnoit en Ethiopie lorsque Salomon occupoit le trône de Jérusalem. C'étoit, selon les Abyssins, cette fameuse reine de Saba, qui pour contempler la sagesse de ce monarque, fit le voyage de Judée, & en revint mère d'un fils, qui fut nommé David, comme son grand-pere. Dans sa jeunesse, on

l'envoya

fit instruire
patrie av
Juifs, q
byssinie r
ancêtres.
prétender
de ce mē
à qui sa
eut attei
adoptent
sur l'origi
nation Ju
jour, per
temps inv
nent aux
d'Israélite
armoiries
Vicit leo
remarque
l'administ
peuples.

Les a
ont confi
reurs qui
mon, ni
regne,
notre èr
de l'étab
Tome

l'envoya à Jérusalem, où son pere le fit instruire; & il s'en retourna dans sa patrie avec une suite nombreuse de Juifs, que les plus nobles familles d'Abyssinie regardent encore comme leurs ancêtres. Les souverains de cet empire prétendent aussi descendre directement de ce même David, fils de Salomon, à qui sa mere céda le trône dès qu'il eut atteint l'âge de régner. Ceux qui adoptent cette tradition, se fondent sur l'origine de plusieurs usages de la nation Juive, qui se sont, jusqu'à ce jour, perpétués en Ethiopie. Depuis un temps immémorial, les Abyssins donnent aux fils de leurs princes le nom d'Israélites: les empereurs ont pour armoiries un lion, avec ces paroles: *Vicit leo de tribu Juda*. Enfin, on croit remarquer une grande conformité dans l'administration politique de ces deux peuples.

Les annales Ethiopiennes ne nous ont conservé, ni les noms des empereurs qui ont succédé au fils de Salomon, ni aucun des événements de leur regne, jusqu'au quatrième siècle de notre ère, qu'on dit être l'époque de l'établissement de la religion chré-

tienne dans le pays. Elle y fut annoncée par saint Frumence, dont l'histoire est ainsi racontée dans les fastes de l'église. Un philosophe Tyrien, appelé Mérope, voyageant pour s'instruire des mœurs des peuples, vint en Ethiope avec deux de ses disciples, Edefe & Frumence. Etant mort subitement, on p'ésenta au roi les deux étrangers, qui furent pourvus d'emplois honorables. Ils s'en acquitterent si parfaitement, qu'à la mort du monarque, le gouvernement de l'état fut confié à Frumence pendant la minorité de son successeur. Frumence se servit avantageusement de son crédit, pour favoriser les marchands chrétiens, que leur commerce appelloit dans cette contrée. Il leur accorderoit des privilèges, & des lieux pour vaquer publiquement aux exercices de leur religion. De cette maniere, il accoutuma les Abyssins à voir nos cérémonies, & leur fit naître l'envie de s'instruire de nos mystères. Il ne manquoit que des missionnaires pour consommer la conversion de ce peuple. Le roi étant devenu majeur, Frumence obtint la permission de faire un voyage dans sa patrie; & ayant

rendu ce
dispositio
à y envo
thanase
ouverture
mission
choisir un
mence,
Joseph:
" trouve
" comm
" de si
ordonné
retourne
lieu d'ou

Cet é
le regne
res, exer
rité. Un
suivant:
" & At
" même
" parfai
" nonça
" ancien
" dans
" ques
" temp
piens, F

rendu compte à saint Athanase des dispositions des Abyssins, il l'exhorta à y envoyer un évêque. Le zele d'Athanase s'enflamma à ces premières ouvertures; & persuadé que pour une mission si importante, il ne pouvoit choisir un plus digne ministre que Frumence, il lui dit, comme Pharaon à Joseph: « Et quel autre pourrons-nous » trouver, qui ait l'esprit de Dieu » comme vous, & qui puisse exécuter » de si grandes choses ». Puis l'ayant ordonné évêque, il lui commanda de retourner, avec la grace de Dieu, au lieu d'où il venoit.

Cet événement, dit-on, arriva sous le regne de deux princes, qui, étant frères, exercèrent ensemble la même autorité. Un poëte Abyssin en a fait l'éloge suivant: « Salut aux princes Abraham » & Atzbehram, qui occuperent le » même trône, & vécutent dans une » parfaite amitié. Leur bouche an- » nonça l'évangile de Jesus-Christ aux » anciens hommes qui marchotent » dans la voie des préceptes Mosai- » ques; & leurs mains lui bâtirent des » temples ». Si l'on en croit les Ethiopiens, Frumence fit des miracles comme

les Apôtres, & convertit une infinité de barbares. Les églises latine, grecque & abyssine honorent sa mémoire, célèbrent sa fête, & l'invoquent comme un saint.

La dynastie, fondée en Ethiopie par le fils de Salomon, régna jusqu'à l'année 960. La famille de Zagé lui succéda, & donna plusieurs rois à l'Abyssinie dans le cours de trois cents quarante ans. Cette révolution fut le fruit du crime d'une reine adultere, qui fit périr tous les princes de la maison royale, pour mettre sur le trône un fils qu'elle avoit eu d'un seigneur du pays. Il n'échappa à sa fureur qu'un d'entr'eux, qui trouva un asyle dans un royaume voisin, où sa postérité se maintint pendant plus de trois siècles. Après l'extinction de la seconde dynastie, la premiere race fut rappelée au trône par les grands de l'état. Un de ses princes favorisa la religion romaine, & s'efforça de l'établir dans tout l'empire; mais cette innovation excita de si grands troubles, qu'il fut obligé de consentir à l'expulsion des Jésuites, qui lui avoient suggéré cette idée, & au rétablissement de l'ancien culte.

C'est per
France
Christ,
d'Abyss
de son p
dation,
Richelie
lui fit u
il se plo
qu'il mo
l'impost
que bier
tendu d

Cet ho
dans les
il étoit
on dit
fortune
magistr
par le l
fusa de
de sa sa
ses acti
de ses
subi un
ne l'eû

C'est pendant ce regne, qu'arriva en France un aventurier, nommé Zaga-Christ, qui se disoit issu du sang royal d'Abyssinie. Il avoit surpris, à des moines de son pays, des lettres de recommandation, qui tromperent le cardinal de Richelieu & toute la cour. Louis XIII lui fit une pension considérable; mais il se plongea si fort dans la débauche, qu'il mourut avant qu'on eût découvert l'imposture. On lui fit cette épitaphe, que bien des gens, sans doute, ont entendu dire sans en savoir le sujet:

Ci gît du roi d'Éthiopie
L'original ou la copie.

Cet homme passoit pour un Hercule dans les combats de l'amour; & comme il étoit d'ailleurs d'une très-belle figure, on dit qu'il eut à Paris plusieurs bonnes fortunes. Ayant enlevé la femme d'un magistrat, il fut ajourné & interrogé par le lieutenant-criminel, auquel il refusa de répondre, disant qu'un homme de sa sorte ne devoit rendre compte de ses actions qu'à Dieu seul. On se moqua de ses prétentions; & il eût peut-être subi un jugement rigoureux, si la mort ne l'eût enlevé presque subitement.

On prétend qu'il entroit autant de polirique que de zele, dans la protection que les empereurs d'Ethiopie avoient accordée à la religion catholique & aux Jésuites. L'Abyssinie, ravagée depuis quatre-vingts ans par les courses continuellés des Sarrazins, se trouvoit réduite à des extrémités fâcheuses. Un de ses princes écrivit au pape & au roi d'Espagne, pour les engager à le secourir contre ces barbares. Par la même lettre, il demanda en mariage, pour son fils, à Philippe III, la princesse Anne d'Autriche, qui, destinée pour une alliance plus digne d'elle, épousa Louis XIII, roi de France & de Navarre.

Comme on délibéroit dans le conseil d'Ethiopie, si on recevroit la religion catholique, & que les avis étoient partagés, un des grands se leva, & dit au monarque : « N'attendez pas que » les sentiments s'accordent sur une » pareille matiere ; faites promptement » ce que vous avez à faire, puisque la » chose vous paroît juste. Si le roi » d'Espagne vous envoie les secours » que vous attendez, je vous répons » que dans un an, toute l'Abyssinie aura

» toute l
de troupe
que des
augmen
nombre
voyant se
aux prier
peuples l

On ce
Ethiopie
persécuté
au tribu
turbateu
semé la
prêché
plupart
ceux qu
donner
vers ge
qu'on a
la religi
n'ont p
de Jé
peuple
toujour
aucune
les rarr
ils s'été
fixieme

» toute la religion romaine ». Au lieu de troupes, on n'envoya aux Abyssins que des missionnaires, dont l'arrivée augmenta les troubles, sans grossir le nombre des profélytes. L'empereur voyant son royaume en feu, céda enfin aux prières de ses sujets, & rendit à ses peuples leurs cérémonies & leur culte.

On cessa à peine de tourmenter les Ethiopiens, qu'ils devinrent à leur tour persécuteurs. On accusa les Jésuites, au tribunal des loix, comme des perturbateurs du repos public, qui avoient semé la division dans les familles, & prêché la révolte dans l'empire. La plupart furent chassés d'Ethiopie; & ceux qui ne purent se résoudre d'abandonner leur troupeau, souffrirent divers genres de mort. Les tentatives, qu'on a faites depuis, pour introduire la religion romaine chez les Abyssins, n'ont point été heureuses; au seul nom de Jésuites ou de missionnaires, le peuple, & sur-tout les moines, sont toujours prêts à se soulever; & il n'y a aucune apparence qu'on puisse jamais les ramener à l'église catholique, dont ils s'étoient séparés vers le milieu du sixieme siecle, pour embrasser le rit

grec. Ce fut une des suites du grand schisme d'Eutichès ; & quoiqu'ils refusent de reconnoître cet hérésiarque pour le fondateur de leur secte , ils n'admettent cependant , comme lui , qu'une nature en Jesus-Christ. Il est vrai qu'ils mêlent à cette opinion , des adoucissements & des correctifs , qui pourroient faire dégénérer la question en une dispute de mots. Ils regardent l'écriture sainte comme la principale règle de leur foi & de leur conduite , & ont un respect particulier pour l'évangile. Les dévots le font transcrire sur des rouleaux de parchemin , qu'ils portent autour de leurs bras. Ils attribuent aux trois premiers conciles généraux , la même autorité qu'à l'écriture ; mais ils disent anathème à celui de Chalcédoine , qui foudroya la doctrine d'Eutichès , & maudissent la mémoire du pape Léon , de Marcien & de Pulcherie , tous partisans des deux natures en Jesus-Christ.

Voilà , en partie , ce que mes lectures m'ont , appris touchant l'histoire sacrée & profane d'Ethiopie ; je vais y ajouter quelques circonstances de notre route. Nous laissons à droite la côte d'Ajan

& le roy
de Zeïla
gauche ,
tes. Ces
région ,
ves. Un
suite , no
dès qu'il
parties m
droit de
si zélés
font fou
cruels. C
d'éléphan
singes au
des serps
Un autr
contrée
apprit q
garçon e
on lui a
de terre
qu'elle s
on mee
& cette
quefois
ne peut
qu'on n'
une bata

& le royaume d'Adel, autrement dit de Zeïla, du nom de sa capitale; & à gauche, la ville de Jubo & les Maracates. Ces derniers occupent une grande région, d'où l'on ne tire que des esclaves. Un d'entr'eux, qui étoit à notre suite, nous assura que dans son pays, dès qu'il naît une fille, on lui coud les parties naturelles, que son mari seul a droit de découdre. Mais ces barbares, si zélés pour la chasteté des femmes, sont fourbes, traîtres, méchants & cruels. Cette terre est remplie de lions, d'éléphants & de tigres. On y voit des singes aussi grands que des hommes, & des serpents aussi gros que des singes. Un autre esclave du Mono-Emugi, contrée voisine des Maracates, nous apprit que dans sa patrie, quand un garçon est parvenu à l'âge de sept ans, on lui applatit sur la tête un morceau de terre en forme de calotte. A mesure qu'elle se seche, & que l'enfant croit, on met d'autre terre sur la première; & cette espece de bonnet pese quelquefois jusqu'à huit ou dix livres. On ne peut le quitter, ni la nuit ni le jour, qu'on n'ait tué, ou un homme dans une bataille, ou un animal féroce à la

chasse. Des usages si extraordinaires, si incroyables, si absurdes, demanderoient d'autres garants que des esclaves. Les Portugais les croient pourtant, & les racontent comme des vérités.

Nous entrâmes chez les Abyssins par les provinces méridionales, qui ont, comme toutes celles de l'empire, le nom de royaume, sans doute parce qu'elles étoient gouvernées autrefois par des rois particuliers. C'est ainsi que celles d'Espagne, quoique soumises depuis long-temps à un seul maître, ont conservé leur ancien titre. On en compte plus de trente en Ethiopie, dont quelques-unes sont tributaires, les autres souverainement dépendantes de l'empereur. Parmi ces dernières, les principales sont Amhara, Bagemder, Combat, Damot, Tigré, Dembea, Gojam, Enarea, Semen, une partie de Shewa, & quelques autres possessions moins importantes. Ces domaines, à la vérité, sont la meilleure portion de l'Abyssinie; mais ils forment à peine la moitié de son ancienne étendue. Les Turcs & les Arabes ont envahi plusieurs provinces. Les uns du côté de l'Egypte, les autres vers

le golfe
enlevé
les, &
les pay
Malgré
thiopie
que la F

On e
de par
oriental
voisins
disent
claves E
traités
fuite,
de Bali
y forma
brigand
rendre
du seizi
cès les
succes
vinces;
conqué
arrêté
firent q
en ma
tion d'
sonnes

le golfe Arabe, & ces derniers ont enlevé tous les ports de mer. Les Galles, & d'autres barbares, ont usurpé les pays situés au midi & à l'ouest. Malgré toutes ces pertes, l'empire d'Ethiopie est encore une fois plus grand que la France.

On croit que les Galles dont je viens de parler, sont originaires des côtes orientales de l'Afrique, & des lieux voisins de la mer des Indes; d'autres disent qu'ils descendent d'anciens esclaves Ethiopiens, qui, ayant été maltraités par leurs maîtres, prirent la fuite, s'attrouperent dans le royaume de Bali avec d'autres aventuriers, & y formerent différentes peuplades de brigands. Ils ne commencerent à se rendre redoutables que vers le milieu du seizième siècle. Leurs premiers succès les enhardirent; ils s'emparèrent successivement de dix ou douze provinces; & ils eussent poussé plus loin ces conquêtes, si leurs divisions n'en eussent arrêté le cours. Ces expéditions ne se firent qu'en détruisant tous les lieux, & en massacrant, sans pitié & sans distinction d'âge & de sexe, toutes les personnes qui se trouvoient sur leur passage.

Ces peuples sont aujourd'hui partagés en plusieurs tribus, & forment deux nations principales, qui embrassent, comme un demi-cercle, d'orient en occident, presque toute la partie méridionale de l'Abyssinie. Ils élisent, tous les huit ans, un général qui prend le titre de roi, & auquel les chefs des différentes tribus obéissent. Tout ce qu'on lui demande, c'est d'assembler les guerriers de la nation, & de les conduire contre les Abyssins, avec lesquels ces brigands sont toujours aux prises. L'empereur régnaient les a vaincus dans plusieurs combats; ce qui les a tellement intimidés, que dès que l'armée Ethiopienne paroît en campagne, ils se retirent dans des montagnes inaccessibles, où ils vendent chèrement leur vie à ceux qui osent les y attaquer. Cette guerre étoit autrefois très-meurtrière; & un grand nombre de braves gens y périssoient tous les jours, parce que les Gales empoisonnoient leurs armes. Mais les Ethiopiens, désolés de ces pertes, ont trouvé dans ces derniers temps, un moyen sûr d'arrêter l'effet du poison. Ils font, avec du sable délayé dans de l'urine,

un cata
plaic,
malade.

Dans
nent, i
le meill
y touche
ment à
n'est pe
couper
s'acquie
tes de
d'autres
bâtons
cliers fo
est leur
arts leur
les trava
incultes
pent,
tien des
nourritu
gent la
boisson
tuent ur
& s'en
Les boy
de coll
qu'ils les

en cataplasme , qui , appliqué sur la plaie , en tire le venin & guérit le malade.

Dans les repas que les Galles se donnent , ils mettent au milieu de la table le meilleur morceau ; & l'on ne peut y toucher , qu'en s'engageant par serment à affronter quelque péril. Il n'est permis qu'à leurs braves de se couper les cheveux ; & ce droit ne s'acquiert que par des actions éclatantes de valeur & de courage. Ils n'ont d'autres armes que des dards & de gros bâtons brûlés par le bout ; leurs boucliers font de cuir de buffle. La guerre est leur unique métier ; & tous les arts leur sont inconnus. Ils méprisent les travaux de la campagne ; & laissant incultes les beaux pays qu'ils occupent , ils ne s'attachent qu'à l'entretien des troupeaux , dont ils tirent leur nourriture & leurs vêtements. Ils mangent la chair crue , & n'ont d'autre boisson que l'eau & le lait. Lorsqu'ils tuent une vache , ils ramassent le sang , & s'en frottent une partie du corps. Les boyaux de l'animal leur servent de colliers & de ceintures ; & après qu'ils les ont portés quelque temps , ils

les donnent galamment à manger à leurs femmes. Tant qu'ils sont soldats, ils se montrent peu délicats en amour, se fatisent avec le premier objet qu'ils rencontrent, & le quittent dès qu'ils sont satisfaits. Les enfants qui en naissent les occupent encore moins : ils les exposent dans les bois, & les abandonnent. Mais quand ils ont renoncé au service, ils s'attachent à leurs femmes, vivent avec elles, & prennent soin des enfants qu'elles leur donnent.

Les Galles pratiquent la circoncision, comme les autres peuples d'Ethiopie, mais sans la regarder comme un objet sacré ; car ils n'ont aucune religion, quoiqu'ils reconnoissent un être suprême. Quand ils veulent affirmer une chose, & jurer d'observer inviolablement ce qu'ils promettent, ils amènent, en présence de témoins, une brebis frottée de beurre, & font serment sur la tête de l'animal. On prétend qu'ils ne manquent jamais à leur parole, lorsqu'ils la donnent avec cet appareil.

La façon dont on dit que le roi de Galle reçoit les étrangers, ne doit pas en attirer un grand nombre à sa cour.

Il est d
quer la
ceux qu
de natio
que tou
lier dev
se fait c
se tient
vironné
peaux. S
murs,
moins
lié de
il est at
lui fait
s'approc
lui font
d'un m
le salut
converti
avoit bi
liante c
Nous
ces de l
seule vil
coup de
nois pos
moins.
quatrien

Il est de l'étiquette de leur faire appliquer la bastonnade , pour apprendre à ceux qui les visitent , qu'il n'y a point de nation plus brave que les Galles , & que toutes les autres doivent s'humilier devant eux. Voici donc comment se fait cette gracieuse réception. Le roi se tient dans une grande cabane , environné de ses femmes & de ses troupeaux. Ses officiers , rangés le long des murs , sont armés de bâtons , plus ou moins longs , selon le rang & la qualité de l'étranger ; & dès qu'il paroît , il est assailli d'une grêle de coups , qui lui fait jeter les hauts cris. Les officiers s'approchent ensuite avec respect , & lui font leur compliment. Je tiens ceci d'un missionnaire , qui , par zèle pour le salut de ces peuples qu'il espéroit de convertir , & qu'il ne convertit point , avoit bien voulu s'exposer à cette humiliante cérémonie.

Nous traversâmes plusieurs provinces de l'Abyssinie , sans rencontrer une seule ville ; mais nous trouvâmes beaucoup de monasteres ; car je ne connois point de pays où il y ait autant de moines. Ils y sont venus d'Égypte au quatrième siècle , & y ont si prodigieusement

gieusement pullulé , qu'on en compte aujourd'hui plus de cent mille , dont quelques-uns vivent dans l'oïfiveté & l'abondance. C'est une charge d'autant plus onéreuse pour l'état , qu'ils ne paient aucun tribut , & ne vont jamais à la guerre , si ce n'est , comme en France du temps de la ligue , lorsque l'esprit de fanatisme & de révolte les arme contre leur souverain. Ils ont un grand pouvoir sur les peuples , & en abusent le plus souvent. Un des prédécesseurs de l'empereur régnant se vit contraint d'en faire précipiter sept mille du haut d'une montagne. Il n'y a point de violences auxquelles ils ne se soient portés , pour empêcher la réunion de leur église avec celle de Rome.

On me fit voir , il y a quelques jours , dans un couvent , un ménologe , où se sont conservés les noms & les miracles des premiers solitaires établis en Ethiopie. Arajawi , disciple de S. Pacôme , est à la tête. Il fit périr , par ses prières , un dragon furieux , qui dévorait les hommes & les animaux. Pantaléon fit parler un mort sans le ressusciter. Garima changea en épis mûrs , des grains que le laboureur venoit de semer. Les

rochers
lui , pou
L'abbé
manteau
sans se
de l'eau
chevauch
Luc se b
mangeoit
autre , m
foit vole
tout rôti
consacrée
chantent
Abyssins
ni absurd

Patme
uns obéit
dont l'er
teres , d
de corrig
fractaires
ment co
bliques ,
par un a
entr'elles
moines m
rope : M
presque

rochers reculoient par respect devant lui, pour lui laisser le passage libre. L'abbé Eustate passa la mer sur son manteau. Bassarion marcha sur les flots sans se mouiller. L'abbé Libanos tira de l'eau d'une roche. Samuel & Abanca chevauchent des lions. L'hermite Luc se battoit avec le diable, & ne mangeoit qu'une fois la semaine. Un autre, moins sobre apparemment, faisoit voler sur sa table des tourtereaux tout rôtis. Toutes ces merveilles sont consacrées dans des hymnes qui se chantent dans les églises; & les dévots Abyssins ne les trouvent ni ridicules ni absurdes.

Parmi les religieux d'Ethiopie, les uns obéissent à un supérieur général, dont l'emploi est de visiter les monastères, d'y maintenir le bon ordre, & de corriger les sujets débauchés, réfractaires & indociles. Les autres forment comme autant de petites républiques, dont chacune est gouvernée par un abbé particulier, & qui n'ont entr'elles aucune relation. Tous ces moines ressemblent peu à ceux d'Europe: la croix & le scapulaire sont presque les seules marques qui les

distinguent les séculiers. Leurs monastères ne sont point, comme les nôtres, des bâtiments environnés de hautes murailles, mais plutôt des paroisses & des villages, où chaque religieux a sa cellule, comme un particulier auroit sa maison, à une assez grande distance de celles des autres. Ils s'assemblent les jours de fêtes dans une église commune, & récitent journellement, dans leur hermitage, un certain nombre de psaumes & de prières. Il leur est libre, d'ailleurs, de sortir sans permission, & de rentrer quand il leur plait, hors le temps consacré à ces pieux exercices. Ils ne se sont point encore avisés, comme les nôtres, de couvrir leur paresse du voile de l'humilité ni de se faire mérite de mendier un pain qu'ils peuvent se procurer par le travail. Chacun d'eux cultive la portion de terre qui lui est assignée, & dispose du produit de son champ, sans en rendre compte au supérieur. Ils ne mangent point en communauté; & comme ils sont obligés de préparer eux-mêmes leurs aliments, vous devez croire qu'il regne dans leurs repas une extrême frugalité. Quelques fruits, quel-

ques légumes prennent les plus boisson. ple, si g ils qu'une carêmes quents, huit heures

Le no prodigieu voisins l qu'on ch entendu est vrai un fracas instrumen de fort le battre la le pied c mentent phonie. a deux ég & l'autre vent ent lément que ces dans leu nasteres

ques légumes , quelques poissons qu'ils prennent à la pêche , sont leurs mets les plus délicats , & l'eau leur unique boisson. Encore cette nourriture , si simple , si grossiere , ne se la permettent-ils qu'une fois le jour ; & pendant leurs carêmes , qui sont très-longes , très-fréquentes , ils passent quelquefois quarante-huit heures sans manger.

Le nombre des monasteres est si prodigieux dans l'Abyssinie , ils sont si voisins les uns des autres , que lorsqu'on chante dans une église , on est entendu dans celle qui est à côté. Il est vrai que la musique du chœur fait un fracas épouvantable. Les voix , les instruments , les tambours retentissent de fort loin ; & les assistants , qui , pour battre la mesure , frappent la terre avec le pied ou avec leurs bourdons , augmentent encore cette bruyante cacophonie. Ajoutez que chaque couvent a deux églises , l'une pour les hommes , & l'autre où les femmes seules peuvent entrer. L'office divin s'y fait également , à l'exception des tambours , que ces dernières n'admettent point dans leur musique. Il y a de ces monasteres où l'on souffre les hommes

mariés ; il leur est même permis d'élever leurs enfants dans la vie monastique , & de partager avec eux leur jardin & leur cellule. Ceux qui , après s'être voués au célibat , renoncent à leur institut pour se marier , sont regardés comme des infames ; & leurs enfants ne sauroient être admis à la cléricature. Les moines peuvent exercer des emplois civils , aller en ambassade , & même commander dans les villes & dans les provinces.

Autrefois les monasteres de l'Abysinie n'étoient pas moins florissans par la grandeur des édifices , que par le nombre des religieux. On admiroit surtout celui de l'abbé Eustate , situé dans le royaume de Tigré , sur une montagne très-élevée , environnée d'une épaisse forêt. L'église étoit longue de cent pieds , & en avoit soixante-dix de largeur. On voyoit autour les cellules des moines , au nombre de douze mille ; & au loin , dans la campagne , étoient dispersés d'autres religieux en plus grand nombre , qui formoient quatre-vingt-dix communautés dépendantes de la grande , soumises au même abbé , & ayant chacune leur église.

C'étoit-là de l'ordre dans l'état pelloient accompagnés montés les grandes noient à . Ce lieu cblement q mêmes C cruels rav nombre n'existe p où l'on cette sple

Le goût que est dans l'Ab qui passer retirer sur des tours rochers , bles dem vie cont vulgaire liers , co plier l'esg eux-mém

C'étoit-là que résidoit le chef général de l'ordre, qui tenoit un rang distingué dans l'état. Lorsque des affaires l'appelloient à la cour, il s'y rendoit, accompagné de cent cinquante moines montés sur des mulets, & vêtus de grandes robes flottantes, qui donnoient à ce cortège un air majestueux. Ce lieu célèbre a éprouvé, plus sensiblement que les autres, la fureur de ces mêmes Galles, qui ont exercé de si cruels ravages en Éthiopie. De ce grand nombre d'églises & de cellules, il n'existe plus que de tristes masures, où l'on n'apperçoit aucun vestige de cette splendeur monacale.

Le goût de la vie solitaire & ascétique est assez généralement répandu dans l'Abyssinie. On y voit des hommes, qui passent pour avoir du bon sens, se retirer sur d'affreuses montagnes, dans des tours isolées, ou sous le creux des rochers, pour mener, dans ces horribles demeures, ce qu'ils appellent la vie contemplative. L'estime que le vulgaire accorde à ces hommes singuliers, contribue beaucoup à en multiplier l'espèce. On a vu les empereurs eux-mêmes honorer ces solitaires de

leurs visites ; & il n'y a pas long-temps , qu'à quelque distance de l'ancienne ville d'Axuma , jadis capitale d'Ethiopie , & aujourd'hui un simple village , on montrait encore une vieille tour , où l'abbé Pantaléon s'étoit enfermé , pour s'adonner plus librement aux exercices de la pénitence , & de la vie ascétique.

La créance & la discipline ecclésiastique de l'Abyssinie sont à-peu-près les mêmes que dans les églises grecques. On y communie sous les deux especes ; & l'on croit à la présence réelle de Jesus-Christ dans l'eucharistie. On y admet la confession auriculaire , mais moins circonstanciée que parmi nous ; & son usage n'est pas même établi dans tout l'empire. On ne s'accuse qu'en termes généraux ; & si le prêtre exige un plus grand détail , on n'articule que trois péchés principaux , savoir , l'homicide , l'adultere ou le vol. On ne s'approche guere , avant l'âge de vingt-cinq ans , du sacrement de pénitence ; jusqu'alors on est toujours censé avoir vécu dans l'innocence. La confession se fait quelquefois publiquement , même pour des fautes secretes ; & le pénitent est fustigé

dans l'égl
ne se font
les péchés
ne leur
que tout
d'absoudre
frappe lég
& la for
en ces ter
n soit re
n Seigne
n de S. E
n peres c
n point e
des patri
la confess
toir d'au
le pécheu
singuliere
prêtre fai
lant des
respirant
ché , j'ai
une absol
étoient re
Les ho
dent à la
l'adoratio
tugais on

dans l'église. Les prêtres Ethiopiens ne se font point de scrupule de révéler les péchés qu'on leur confie ; mais on ne leur confie que ce qu'on veut bien que tout le monde sache. Avant que d'absoudre un pécheur , le prêtre le frappe légèrement avec une baguette ; & la formule d'absolution est conçue en ces termes : « Que votre faute vous » soit remise par la bouche de notre » Seigneur Jesus-Christ , de S. Pierre , » de S. Paul , & des trois cents dix huit » peres du concile de Nicée , qui n'ont » point erré dans la foi ». Il s'est trouvé des patriarches qui ont voulu abolir la confession auriculaire , & lui substituer d'autres méthodes pour réconcilier le pécheur avec Dieu. Une des plus singulieres , est celle de l'encensoir. Un prêtre faisoit le tour de l'église en brûlant des aromates ; & le peuple , en respirant la fumée , s'écrioit : *j'ai péché , j'ai péché*. Le prêtre donnoit alors une absolution générale ; & les assistans étoient réputés absous.

Les hommages que les Abyssins rendent à la sainte Vierge , tiennent de l'adoration. Quand les Jésuites Portugais ont voulu les ramener à la vraie

dévotion , on les a regardés comme les ennemis de la Mere de Dieu. On célèbre trente-deux fêtes annuelles en son honneur ; & le vingt-unieme jour de chaque mois lui est spécialement consacré. Ces mêmes peuples prient pour les morts , & ne croient cependant pas qu'il y ait de purgatoire. Ils ne connoissent que deux états après cette vie , le paradis pour les élus , & l'enfer pour les réprouvés ; encore sont-ils généralement persuadés que les justes ne seront reçus dans le ciel , qu'après la résurrection générale. Si les Ethiopiens observent la circoncision , ainsi que plusieurs peuples d'Afrique , c'est moins , dit-on , comme un précepte de la loi , que comme une ancienne coutume , qui contribue également à la propreté , à la santé , à la population , & ne porte , pour ainsi dire , aucun caractere de religion. Elle se pratique sans éclat , & seulement par le ministère d'une femme. L'observation du sabbat , & l'abstinence des aliments interdits dans l'ancienne loi , sont deux usages que les Abyssins semblent également avoir retenus du rit judaïque. Mais le sabbat n'est regardé

chez

chez eu
tienne
de piété
tion qu
de cert
demand
point de
» averf
» avez
» de ch
» val.
» éloigr
» rats &
» l'églis
La b
mêmes
que de
tribution
recueil d
apôtres ,
canoniqu
peres ,
de saint
saint Jea
contre ce
légendes
catéchism
&c. On
catéchism
Tome

chez eux , que comme une fête chrétienne , qu'ils passent dans des exercices de piété ; & c'est moins par superstition que par goût , qu'ils s'abstiennent de certaines viandes. Quand on leur demande pourquoi ils ne mangent point de chair de porc ? « Par la même » aversion , répondent-ils , que vous » avez vous-mêmes pour celle de chien , » de chat , d'âne , de mulet & de cheval. Le seul dégoût naturel nous en » éloigne , comme vous de celle de » rats & de souris , dont aucune loi de » l'église ne vous interdit l'usage ».

La bible Ethiopienne contient les mêmes livres que la nôtre : il n'y a que de légères différences dans la distribution & dans les titres. Un ancien recueil de constitutions attribuées aux apôtres , est mis au rang des livres canoniques. Ce qu'on appelle la *foi des pères* , est une collection d'homélies de saint Athanase , de saint Basile , de saint Jean-Chrysostôme , &c. Il y a , outre cela , des martyrologes , des légendes , des traités mystiques , des catéchismes , des livres de dévotion , &c. On m'a fait voir un article du catéchisme Ethiopien , concernant le

myſtere de la trinité , conçu en ces termes , par demandes & par réponſes.

DEMANDE. « Donnez-moi quelque
» ſimilitude , pour rendre ſenſible l'exiſ-
» tence de trois perſonnes en un ſeul
» Dieu ? »

RÉPONSE. « Quoique le ſoleil ſoit
» identiquement un , il a néanmoins
» trois propriétés , la rondeur , la lu-
» mière & la chaleur. Nous croyons de
» même en un ſeul Dieu , & qu'en lui
» exiſtent trois perſonnes , le Pere , le
» Fils & le Saint-Eſprit , qui ſont égaux
» en tous ſens ».

Les Abyſſins ont des canons qu'ils ajoutent à ceux du concile de Nicée. Le plus remarquable eſt celui qui ne leur permet d'avoir qu'un ſeul évêque ; encore doit-il être étranger de naiſſance , nommé & ſacré par le patriarche d'Alexandrie , dont il dépend d'une manière ſervile. Ce dernier peut le déposer de ſon propre mouvement , ſans le faire juger dans un conſiſtoire ; autorité que le pape même n'a pas ſur nos évêques. Le pouvoir du grand pontife d'Ethiopie eſt ſi borné , qu'on ne lui permet pas même de conférer l'épiſcopat. Plusieurs Jéſuites Portugais ont ſucceſſive-

ment
ce préla
notre r
titre &
de con
connu
langue
& il
d'inſtru
les for
même
patriar
n'eſt p
Ce n'e
qu'on
tre ,
triarch
d'un d
mépris
ignora
tioge ,
grain
réellen
le rem
» En
» tiſa
» au
ſieurs
confid

ment occupé cette place. On donne à ce prélat le nom d'*Abuna*, c'est-à-dire, notre pere, & il prend lui-même le titre & la qualité de patriarche. Loin de connoître ses ouailles, ou d'en être connu, il ignore souvent jusqu'à la langue du pays dont il est le pasteur; & il est quelquefois aussi incapable d'instruire les peuples, que d'exercer les fonctions de sa dignité. Il arrive même que l'*Abuna*, envoyé par le patriarche d'Alexandrie aux Abyssins, n'est pas toujours dans les ordres. Ce n'est souvent qu'un simple frere, qu'on tire de l'obscurité de son cloître, pour l'élever sur le trône patriarchal. L'histoire d'Ethiopie parle d'un de ces prélats, qui se rendit si méprisable par sa grossièreté & son ignorance, qu'ayant été chassé de son siége, il se vit obligé de moudre du grain pour gagner la vie, & devint réellement d'*evêque meunier*. Celui qui le remplaça n'étant pas moins stupide, » En voilà un autre, dirent les cour- » tisans, qu'il faudra encore envoyer » au moulin ». L'*Abuna* jouit de plusieurs terres, dont il tire un revenu considérable. Ses biens sont exempts

d'impositions ; & l'on fait pour lui tous les ans une quête de sel & de toile.

La première dignité ecclésiastique en Ethiopie , après le rang de patriarche , est celle de *Komos*. C'est le nom qu'on donne à un prêtre chargé du soin de régir le temporel de chaque église. La prêtrise , le diaconat & le sous-diaconat sont les seuls ordres que connoissent les Abyssins. Ils n'accordent au clergé aucune immunité : non-seulement il est soumis aux juges séculiers , pour toutes les affaires civiles & criminelles , mais son autorité a même reçu plusieurs atteintes dans les matières ecclésiastiques. Les empereurs s'attribuent aujourd'hui le droit d'assembler des synodes , de dresser des formules de foi , & d'en exiger la signature. Les prêtres peuvent se marier ; mais s'ils perdent leur femme , il leur est défendu d'en prendre une autre. Leurs bénéfices passent à leurs enfants , comme un héritage. La plupart sont fort pauvres ; & les femmes du pays étant très-fécondes , ils se trouvent ordinairement chargés d'une foule d'enfants que le produit seul de l'autel ne peut faire subsister. Ils sont

donc ob-
vail de
ils affer-
leur vie
tié prêtre
les disti-
font baï-
n'ont ni
rien qui
C'est par
& par c
prononce
dre , qu
docc. A
révoquer
de pare
commen
Jean sur
pour la
ser qui
donne l
cres , il
lire l'éva
où il se
mille dia
lier form
de ce va
Rien
ples ont

donc obligés d'avoir recours au travail de leurs mains. Communément ils afferment des terres , & gagnent leur vie à soigner des troupeaux. Moitié prêtres , moitié payfans , on ne les distingue qu'à une petite croix qu'ils font baiser au peuple. Du reste , ils n'ont ni tonsure , ni habit clérical , ni rien qui les distingue des séculiers. C'est par la seule imposition des mains , & par des paroles que le patriarche prononce quelquefois sans les entendre , que ce prélat confere le sacerdoce. Aussi plusieurs personnes éclairées révoquent-elles en doute la validité de pareilles ordinations. Il récite le commencement de l'évangile de saint Jean sur la tête de ceux qu'il consacre pour la prêtrise ; & avec une croix de fer qui pese sept à huit livres , il leur donne la bénédiction. Pour les diacres , il se contente de les bénir , sans lire l'évangile. Il y a telle ordination , où il se fait dix mille prêtres & six mille diacres. Le clergé régulier & séculier forme plus de la cinquième partie de ce vaste empire.

Rien n'égale le respect que ces peuples ont pour les églises. D'aussi loin

qu'ils les apperçoivent, ils descendent de cheval, & ne remontent qu'après les avoir perdues de vue. On croiroit les profaner, si l'on y paroïssoit avec des souliers, ou si l'on crachoit sur le pavé. L'entrée en est interdite, non-seulement aux femmes qui sont dans leurs temps critiques, mais aux personnes qui ont usé la nuit du droit conjugal. Ces églises sont basses, obscures, bâties de terre & de cailloux, couvertes de chaume ou de roseaux, en un mot, très-pauvres, & d'une structure infiniment simple; on s'y tient debout, en s'appuyant sur des bâtons qu'on prend à la porte, & qui ont la forme de béquilles. Ceux à qui cet appui ne suffit pas, peuvent s'asseoir à terre; mais de peur qu'ils n'abusent de cette permission, un diacre les avertit de temps en temps de se lever en criant à haute voix: « Que tous ceux qui sont assis, se » tiennent debout ». On ne voit dans les temples aucune figure de pierre ou de métal, pas même la représentation du crucifix. Les grandes basiliques, comme celles des Grecs, sont divisées en trois parties, le vestibule, au-delà duquel les personnes qui ont quelque

empêcher
nef où l'
sanctuaire
admis.

pays, sa
confondu
ordonner
se procu
sans dout
croire q
dans les
Jean. D
n'ont é
qu'ils so
vid, &
étoit fil
ni prêtre

On a
pie par
en fait
si l'enfa
porter
nombre
cas, o
corps d
tise au
au non
nom c
le mē

empêchement , ne peuvent passer ; la nef où se tiennent les laïques ; & le sanctuaire où les prêtres seuls sont admis. L'empereur & les grands du pays , souffrant impatiemment d'être confondus avec le peuple , se faisoient ordonner diacres ou sous-diacres , pour se procurer l'entrée du chœur. Voilà , sans doute , une des raisons qui ont fait croire que le souverain d'Ethiopie étoit dans les ordres , & s'appelloit le prêtre Jean. D'autres pensent que ces princes n'ont été ainsi nommés , que parce qu'ils sont de la famille sainte de David , & que le premier de leur race étoit fils de Salomon , quoiqu'il ne fût ni prêtre ni chrétien.

On administre le baptême en Ethiopie par immersions ; & l'on juge qu'il en faut trois pour le rendre valide. Mais si l'enfant est trop foible pour les supporter , on y supplée par un pareil nombre d'asperfions. Dans le premier cas , on plonge dans l'eau le tiers du corps de l'enfant , en disant : je te baptise au nom du pere ; les deux tiers , au nom du fils ; le corps entier , au nom du Saint-Esprit. On procedé dans le même ordre , quand on use de l'af-

person. Si c'est un garçon, le sacrement ne s'administre que quarante jours après sa naissance, & quatre-vingt, si c'est une fille. On leur donne en même temps la communion, soit en leur mettant dans la bouche du pain trempé dans le calice, soit en leur appliquant sur la langue le doigt mouillé dans du vin consacré.

A l'égard des adultes, dont les baptêmes sont fréquents en Ethiopie, parce qu'il arrive souvent que des idolâtres se convertissent; après quelques oraisons préliminaires, le prêtre fait plusieurs onctions sur le corps du néophyte, & lui met la main sur la tête. Celui-ci étend le bras droit vers l'occident, & renonce à l'esclavage du démon. Puis se tournant vers l'orient, il fait sa profession de foi sur tous les articles du symbole des apôtres. On réitere les onctions; on récite de nouvelles prières; & l'on plonge trois fois le nouveau converti dans une piscine, en prononçant les paroles qui sont de l'essence du sacrement. On le conduit ensuite dans l'église, où il reçoit la communion. A la fin de ces cérémonies, le prêtre lui donne du lait & du

miel; & c.
 tête il lui
 du baptême
 à l'admini
 diverses
 aux Jésus
 conséquen
 le recevoir
 formule:
 te baptis
 cette nou
 général
 faire exilé

Mais
 voient c
 nel, qui
 nécessaire
 un baptême
 cile per
 tion. C'
 tème de
 les ans
 moire d
 interpr
 de l'em
 parenth
 depuis
 dit-il, à
 envoyé

miel ; & lui mettant la main sur la tête il lui dit : « allez en paix , enfant du baptême. » Les Abyssins joignent à l'administration de ce sacrement diverses pratiques , qui firent croire aux Jésuites qu'il étoit défectueux. En conséquence , ils ordonnerent qu'on le recevoit de nouveau avec cette formule : « si tu n'es pas baptisé , je te baptise. » La nation s'offensa de cette nouveauté ; & ce mécontentement général ne contribua pas peu à les faire exiler.

Mais tandis que les Abyssins s'élevoient contre ce baptême conditionnel , qui pouvoit à la vérité n'être pas nécessaire , il s'établissoit parmi eux un baptême annuel , qu'il seroit difficile peut-être d'excuser de superstition. C'est ce qu'ils appellent le baptême de l'épiphanie , qui se fait tous les ans le jour de cette fête , en mémoire de celui de Jesus-Christ. Notre interprète l'a vu pratiquer à la cour de l'empereur , où je vous dirai par parenthèse , que nous sommes arrivés depuis quelques jours. « J'étois , nous dit-il , à la suite de Dom Carneyro , envoyé de Goa , chez ce prince qui

campoit alors dans les environs de l'ancienne ville d'Axuma. Le 4 janvier, il nous fit dire de porter nos tentes dans un lieu où il avoit fait creuser un étang pour cette cérémonie. Dès que nous y fûmes, on demanda si nous voulions être baptisés? Nous répondimes que nous l'avions été, mais que nous ferions à cet égard tout ce qu'il plairoit à sa majesté de nous prescrire. On nous dit que si nous ne voulions point entrer dans le lac, on feroit apporter de l'eau dans nos tentes; nous acceptâmes ce dernier parti. Les prêtres Abyssins s'assemblerent en grand nombre dès la veille, & chanterent pendant toute la nuit pour bénir l'étang. Le roi, la reine & le patriarche y arriverent à minuit, & furent baptisés les premiers. La presse fut très-grande dès le matin. Un bon vieillard, qui avoit été précepteur de l'empereur, étoit dans l'eau jusqu'aux épaules, & plongeoit la tête de ceux qui se présentoient, en disant: je vous baptise au nom du Pere, du Fils & du Saint-Esprit. Tous étoient nus, n'ayant absolument rien pour se couvrir. Le monarque nous demanda ce que nous

penfions
dimes
l'excuse
reconn
comme
réconci
eu le r
exposan
ment
conven
de rece
qu'une

Je se

En

penfions de cet usage ? Nous répon-
dîmes que la bonne intention pouvoit
l'excuser ; mais que notre religion ne
reconnoiffoit qu'un feul baptême. Et
comment faire , reprit l'empereur , pour
réconcilier avec Dieu ceux qui ont
eu le malheur de l'offenfer ? Nous lui
exposâmes tous les avantages du sacre-
ment de pénitence ; & il finit par
convenir que le baptême qu'il venoit
de recevoir , étoit moins un facrement ,
qu'une fimple pratique de dévotion. »

Je fuis, &c.

En Ethiopie , 5 Septembre 1752.



 LETTRE CLIX.

SUITE DE L'ABYSSINIE.

NOUS étions à quatre journées du camp où l'empereur faisoit sa résidence, lorsqu'il fut averti de notre arrivée. Dès que ce monarque apprend qu'il doit recevoir un ambassadeur, il envoie au-devant de lui trente ou quarante hommes pour lui servir d'escorte. On le délivre du soin de ses équipages; & il est défrayé par les gens du prince. On confie son bandage au premier seigneur du village voisin. Celui-ci le met entre les mains de ses vassaux qui le transportent dans l'habitation suivante, & ainsi successivement jusqu'au lieu où l'empereur tient sa cour. Ce fut le 9 de ce mois, que nous eûmes audience de sa majesté. On vint nous prendre dans nos tentes; & après avoir traversé plus de vingt appartements, nous entrâmes dans une salle où le monarque étoit assis sur son trône. C'étoit une espece de sofa couvert d'un tapis de damas

S
 rouge à
 même
 d'une y
 ceint d
 Il avoi
 tressés
 émerau
 front,
 jecté. L
 debout
 les ma
 gardant
 L'am
 fondes
 senta f
 neur q
 qu'il v
 tres,
 proster
 avoir b
 remit l
 se la f
 apporta
 qui co
 ouvrage
 monar
 nous fi
 tion. L
 eut pl-

rouge à fleurs d'or, avec un dais de la même étoffe. Le prince étoit vêtu d'une veste de soie brodée d'or, & ceint d'une écharpe également riche. Il avoit la tête nue, & les cheveux tressés avec assez de goût. Une grande émeraude brilloit au-dessus de son front, & lui donnoit une sorte de majesté. Les grands seigneurs se tenoient debout des deux côtés de son trône, les mains croisées l'une sur l'autre, & gardant un silence plein de respect.

L'ambassadeur fit au roi trois profondes révérences; & ce prince lui présenta sa main à baiser. C'est un honneur qu'il n'accorde qu'aux personnes qu'il veut distinguer; car pour les autres, elles doivent auparavant s'être prosternées trois fois par terre, & lui avoir baisé les pieds. Don l'Hermès lui remit la lettre de son maître; & le roi se la fit interpréter sur le champ. On apporta ensuite les présents d'usage, qui consistoient en cristaux, & autres ouvrages de verre bien travaillés. Le monarque les reçut avec bonté, & nous fit servir une magnifique collation. Les jours suivans l'ambassadeur eut plusieurs conférences avec les mi-

nistres, & des entretiens secrets avec l'empereur.

On devoit célébrer une fête de la Vierge; & le roi qui vouloit communier & paroître en public ce jour-là, nous invita à la cérémonie. Nous nous y rendîmes à huit heures du matin; & nous trouvâmes environ douze mille hommes rangés en bataille dans la grande cour du camp. Deux princes du sang, superbement vêtus, attendoient sa majesté à la porte avec un magnifique dais, sous lequel l'empereur marcha précédé de ses trompettes, & d'autres instrumens qui formoient une symphonie assez agréable. Il étoit suivi des cinq premiers ministres, qui se tenoient par-dessous les bras, & avoient chacun une lance à la main. Celui du milieu, la tête nue, portoit la couronne impériale, qu'il appuyoit contre sa poitrine. Cette couronne est fermée, & surmontée d'une croix de pierreries. L'ambassadeur marchoit sur la même ligne que les ministres; & les officiers de l'empire venoient immédiatement après, chantant les louanges de leur maître. Les gardes-du-corps, vêtus de vestes de différentes couleurs, succé-

S
doient
d'arche
Cette
cheva
d'or qu
lequel
de tige
ses ha
croix
porté
cent r
tenoier
prélat
& le
vers us
beaux.
de sa
& elle
munio
sous
fini,
contr
le pr
même
Les
font e
ral de
de re
les re

doient à ce premier cortège, suivis d'archers armés d'arcs & de fleches. Cette marche étoit fermée par des chevaux de main, couverts d'étoffes d'or qui trainoient jusqu'à terre, & sur lesquelles étoient de superbes peaux de tigres. Le patriarche, décoré de ses habits pontificaux, parsemés de croix d'or, attendoit le prince à la portè de la chapelle, accompagné de cent religieux habillés de blanc, qui tenoient chacun une croix de fer. Le prélat prit le monarque par la main, & le conduisit près de l'autel, à travers une haie de moines munis de flambeaux. On apporta le dais sur la tête de sa majesté jusqu'à son prie-dieu; & elle demeura debout jusqu'à la communion, que le patriarche lui donna sous les deux especes. L'office étant fini, on tira deux coups de canon, comme on avoit fait en arrivant; & le prince retourna au palais dans le même ordre.

Les officiers qui l'accompagnoient, sont connus ici sous les noms de Général des armées, de maître des esclaves, de recteur, de préposé, &c. Autrefois les rois d'Abyssinie confioient toute

leur puissance à deux favoris , sur lesquels ils se repositoient de tous les soins du gouvernement ; comme si ces deux ministres eussent été les deux bras du prince ; l'un se nommoit le favori de la droite , & l'autre le favori de la gauche. Ces deux hommes ayant abusé de leur pouvoir , on supprima leur charge ; & toute l'autorité passa dans les mains du général des armées , qui a sous ses ordres les deux maîtres des esclaves. Ce sont deux grands officiers de la couronne , dont l'un a inspection sur les vice-rois , les gouverneurs , les magistrats , & les juges ordinaires ; l'autre , sur les officiers du palais , les domestiques & les esclaves.

Les gouverneurs des provinces , que l'empereur établit ou destitue à sa volonté , ont différens titres. On dit roi d'Enarea , vice-roi de Tigré , gouverneur de Bajemder , général d'Angot , recteur de Gojam , préposé de Damot , administrateur de Valaka , &c. Les monarques Abyssins ne sont point jaloux que leurs officiers se donnent la qualité de rois. Ce titre augmente l'éclat & la réputation de leur empire , & les autorise eux-mêmes à prendre celui de

Negus , c
le gouve
province
dont l'un
général ;
des tribus
commande

Ati res
assemblag
raques. L
les vice-
verneurs
inction ,
sous des
où il leur
de Demb
blissent
camps de
sont divis
chacun le
royal est
né d'un
l'épare de
du camp
du prince
dats de sa
artisans ,
eux leurs
uns y éle

Negus, c'est-à-dire, roi des rois. Outre le gouverneur, il y a dans chaque province, deux principaux ministres, dont l'un exerce l'office de lieutenant général; & l'autre est chargé de la levée des tributs. Chaque village a aussi un commandant subordonné à ce dernier.

Au reste, ces villages ne sont qu'un assemblage confus de tentes & de barraques. L'Abyssinie n'a point de villes; les vice-rois, les ministres, les gouverneurs, toutes les personnes de distinction, le roi lui-même, campent sous des tentes qu'ils font transporter où il leur plaît. C'est dans la province de Dembée, que les empereurs les établissent depuis plus d'un siècle. Ces camps dont l'étendue est très-vaste, sont divisés en quatre parties, & ont chacun leur commandant. Le pavillon royal est placé au centre, & environné d'un grand espace vuide qui le sépare des autres logements. Le reste du camp est occupé par les officiers du prince, ses domestiques, les soldats de sa garde, des marchands, des artisans, des ouvriers, qui ont avec eux leurs femmes & leurs enfants. Les uns y élèvent des tentes, les autres de

petites cabanes de roseaux , couvertes de paille. Cet assemblage d'habitations séparées par des rues , terminées par des places spacieuses , & partagées en plusieurs quartiers , offre de loin l'aspect d'une grande ville. On y bâtit des chapelles , dont l'autel a la forme de la fameuse arche d'alliance , qui se conservoit autrefois dans le temple de Jérusalem. Je ne fais si je vous ai dit que les Abyssins croient en être les possesseurs , depuis qu'ils l'ont enlevée sous le regne de Salomon. Voici de quelle maniere ce fait est raconté dans les annales d'Ethiopie.

Les jeunes Israélites qui devoient accompagner en Afrique le fils de la reine de Sabba , entrèrent la nuit dans le temple , mirent l'arche sainte sur un charriot , & prirent la fuite avec tant de promptitude , que Salomon qui les poursuivit ne put les atteindre. Ils traverserent la mer rouge avec la même vitesse , non pas à pied sec , comme autrefois les Israélites , mais en volant sur la surface des eaux. La reine , apprenant que son fils revenoit avec ce divin monument , alla le recevoir en grande pompe , & le plaça dans le plus beau temple du pays.

Sans do
je crois ,
cette hist
venu roi
dur d'être
le voyage
le vrai D
blir dans
avec les
les Juifs.
Lévites
une arch
temple ;
pectable
prince a
c'étoit l'
qui avo
miracule
nération
temen
aux rég
puis qu
on la p
prélats
l'accor
& suiv
des hy
lons ,
fer ,

Sans donner dans le fabuleux, voici, je crois, comment on peut expliquer cette histoire. Le fils de Salomon, devenu roi d'Ethiopie, aura trouvé trop dur d'être obligé de faire tous les ans le voyage de Jérusalem, pour adorer le vrai Dieu, & se sera proposé d'établir dans ses états le service divin, avec les mêmes cérémonies que chez les Juifs. Pour lui plaire, quelques Léuites auront fabriqué secrètement une arche, sur le modèle de celle du temple; & afin de la rendre plus respectable aux yeux de la nation, le prince aura fait répandre le bruit, que c'étoit l'arche même du peuple Hébreu, qui avoit été enlevée d'une manière miraculeuse. Pour entretenir cette vénération, on avoit soin de la tenir exactement cachée; à peine l'offroit-on aux regards même des rois. Mais depuis que ceux-ci vivent sous des tentes, on la porte à la suite de la cour. Quatre prélats, revêtus d'habits pontificaux, l'accompagnent sans cesse, précédés & suivis d'autres prélats qui chantent des hymnes. L'un d'eux, allant à reculons, ne discontinue point de l'encenser, qu'on ne l'ait déposée dans le

grand pavillon, où est la chapelle de l'empereur.

Ce prince séjourne quelquefois trois ou quatre ans dans le même canton ; mais les camps les plus fréquentés sont, comme je l'ai dit, ceux de la province de Dembée. Quelques heures fussent pour la construction de ces cités ambulantes, dont la forme est toujours la même, dans quelque endroit qu'on les place. On choisit ordinairement les bords d'un lac ou d'une rivière, & un pays abondant en bois & en pâturage. L'officier qui commande l'avant-garde, plante d'abord une grande perche, à laquelle est attaché l'étendard royal. C'est de ce lieu que les autres officiers prennent leurs alignements, pour tracer les rues à une juste distance. Chacun fait l'emplacement qu'il doit occuper, & s'y établit sans confusion & sans dispute. Lorsque l'empereur veut changer de camp, on leve les tentes dans le même ordre ; & tout le monde se met en marche au premier signal. N'est-ce pas, Madame, une chose bien singulière, qu'une nation, d'ailleurs sociable & policée, n'ait point d'autres habita-

SU
tions, &
maniere c

L'emp
entré dan
trône fort
côtés, &
le monde
fond file
jetté eut
ques écor
des grace
jusqu'au
nâtres p
lisoit à
donnoit
lire lui-r
champ.

Ce jour
public. L
lit, &
table, à
d'autres
de sa co
volaille
présente
en Ethio
toutes a
mêle tar
qu'un E

tions, & loge ainsi en plein air, à la maniere des sauvages.

L'empereur au sortir de l'église, étant entré dans la grande salle, s'assit sur un trône fort élevé, ayant ses enfants à ses côtés, & après eux ses ministres. Tout le monde étoit debout dans un profond silence; & après que sa majesté eut pris de l'hydromel & quelques écorces d'orange, ceux qui avoient des grâces à demander, s'avancerent jusqu'au pied du trône. Un des ministres prenoit leurs placets, & les lisoit à haute voix. Le monarque se donnoit quelquefois la peine de les lire lui-même, & y répondoit sur le champ.

Ce jour-là, le prince mangea en public. Il étoit assis sur une espece de lit, & avoit devant lui une grande table, à côté de laquelle on en voyoit d'autres plus basses pour les seigneurs de sa cour. Le bœuf, le mouton, la volaille sont les seules viandes qu'on y présente; on ne mange point de gibier en Ethiopie. Ces viandes sont presque toutes apprêtées en ragoûts; & l'on y mêle tant de poivre & d'autres épices, qu'un Européen auroit peine à s'y

habituer. On ne sert qu'en vaisselle de fayance, & un seul plat à la fois. L'usage des nappes & des serviettes est généralement inconnu chez ces Africains : on couvre les tables avec des gâteaux de froment, ou des especes de galettes fort minces & fort larges, qui servent de pain, & auxquelles on effluie ses doigts. On n'a ni couteaux, ni cuillers, ni fourchettes. Le roi & les grands ne se donnent pas la peine de porter eux-mêmes les aliments dans leur bouche ; les pages & les esclaves qui les servent, coupent les viandes en morceaux fort menus, les mêlent avec le pain, le potage, les légumes, &c. & en forment de grosses boules, qu'ils font manger à leur maître, comme s'ils empâtoient des volailles. Ces gens s'imaginent qu'il est de la dignité de leur état, d'avalier de gros morceaux, & de faire beaucoup de bruit en mâchant. Il n'y a que les gueux, disent-ils, qui, par nécessité, font de petites bouchées, & les voleurs, qui, par crainte, mangent sans faire de bruit.

Je fus fort surpris de voir apporter du bœuf crud sur la table de

SU
l'empereur
nière qui
qu'on l'a
rose avec
pour un
couvre
regarde
parut for
pays-ci,
les alime
tins du
point enc
de la viar
devient
tant que
viandes
plats qu
L'emper
de-vie,
de crysta
tout le
quelques
le mom
La b
vage or
On en
tes ; &
quer le
vroient

Tempereur. On l'assaisonne d'une manière qui m'étonna encore plus : après qu'on l'a coupé par morceaux, on l'arrose avec le fiel de l'animal, qui passe pour un excellent dissolvant, & on le couvre d'épiceries. Ce ragoût qu'on regarde comme un manger exquis, me parut fort dégoûtant. On a dans ce pays-ci, une autre façon d'assaisonner les aliments. On prend dans les intestins du bœuf, les herbes qui ne sont point encore digérées ; on les mêle avec de la viande & de la moutarde ; ce qui devient un mets encore plus dégoûtant que le premier. On fait l'essai des viandes ; & l'officier goûte à tous les plats que l'on sert devant le prince. L'empereur but d'abord un peu d'eau-de-vie, qu'on lui présenta dans un vase de crystal, & usa d'hydromel pendant tout le repas. S'il lui arrive de faire quelques excès, on l'avertit ; & dans le moment il quitte la table.

La biere & l'hydromel sont le breuvage ordinaire des peuples d'Ethiopie. On en boit copieusement dans les visites ; & les Abyssins croiroient se manquer les uns aux autres, s'ils ne s'enivroient point dans ces occasions. Assis

sur leurs talons , ils se rangent en cercle autour de la cabane. Un valet apporte un pot d'hydromel ou de biere , en boit le premier , & le présente ensuite à la ronde. La visite ne finit que lorsqu'on cesse d'offrir à boire.

Je fus d'abord assez étonné de ne pas voir de vin , dans un pays où il y a des raisins excellents ; mais j'appris qu'il ne se gardoit point , à cause de la grande chaleur. On lui préfère une liqueur qui se fait avec de l'orge germé , rôti , pulvérisé , & préparé ensuite comme le café. Sur quatre parties d'eau , on en met une de miel ; dans dix livres de ce mélange , on jette deux ou trois onces d'orge. On laisse fomentier le tout pendant quelques heures dans un endroit chaud , on le remue de temps en temps ; & en moins de quatre jours , on a un hydromel clair , pur , de la couleur du vin d'Espagne , & dont on tire une eau-de-vie , qui est aussi bonne que la nôtre.

Deux princesses , dont l'une étoit sœur de l'empereur , vinrent après le repas rendre visite à sa majesté. Elles étoient vêtues magnifiquement , & toutes couvertes de pierreries , que
je

St
je pris p
que le p
mants. C
princesses
gers , ce
plus gra
Quand e
font mo
ment en
deux fem
tre ou ci
environn
louange
toutes so

Les p
vées dan
passent le
daleux. J
il leur pl
mieux s
on le po
soit égal
de s'intr
c'est le
Au reste
les rangs
& le div
querelle
réciproqu
Tome

je pris pour des pierres fausses, parce que le pays ne produit point de diamants. Comme il n'est pas permis aux princesses du sang d'épouser des étrangers, celles-ci sont mariées à deux des plus grands seigneurs du royaume. Quand elles paroissent en public, elles sont montées sur une mule superbement enharnachée, & ont à leur côté deux femmes qui portent un dais. Quatre ou cinq cents autres femmes, qui les environnent, chantent des vers à leur louange, & jouent autour d'elles de toutes sortes d'instruments.

Les princesses d'Ethiopie sont élevées dans une liberté étonnante, & passent leur vie dans des désordres scandaleux. Elles changent de maris quand il leur plaît, à moins qu'elles n'aiment mieux s'en défaire par le poignard ou le poison; car l'un & l'autre leur sont également familiers. On les accuse de s'intriguer dans le ministère; mais c'est le malheur de toutes les cours. Au reste, ce n'est pas seulement dans les rangs élevés, que regnent la licence & le divorce: dans tous les états, une querelle un peu vive, ou un dégoût réciproque, suffisent pour autoriser

une séparation ; & les deux époux peuvent , chacun de leur côté , former un nouvel engagement : on en est quitte pour être exclus , pendant quelque temps , de la participation des saints mystères. La polygamie , quoique défendue par les constitutions ecclésiastiques , est tolérée par les loix civiles. Les empereurs eux-mêmes épousent plusieurs femmes , sans parler des nombreuses concubines , comme s'ils vouloient qu'on reconnût à cette marque qu'ils sont les descendants de Salomon. Les grands seigneurs , qui se prétendent aussi de race Juive , usent avec impunité de ce même privilège. Un prince Ethiopien m'ayant demandé ce que je pensois de cet usage , je lui dis que la pluralité des femmes n'étoit ni nécessaire à l'homme , ni agréable à la divinité , puisque Dieu n'avoit créé qu'une femme pour Adam ; que c'étoit-là sans doute ce que Jésus-Christ avoit voulu dire aux Juifs par ces paroles : » Moïse ne vous a permis d'avoir plusieurs femmes , qu'à cause de la dureté de votre cœur ; mais cela n'a pas été ainsi dès le commencement ». Après un moment de silence

S
& de r
pondit :
doute
plaisir

Une
en Eth
son dou
sans rie
qu'une
L'aman
avec les
avec sa
on se c
prendre
déplait
qui dég
n'est éta
que res
ciffemen

Les
dant hu
prêtre
unissant
ans , l
çailles ,
mais ho
reçoiven
tion nup
fait auto

& de réflexion, mon homme me répondit : « Une seule est nécessaire, sans doute ; mais les autres sont pour le plaisir ».

Une femme convaincue d'adultère en Ethiopie, est condamnée à perdre son douaire, & à sortir de la maison sans rien emporter ; on ne lui laisse qu'une aiguille pour gagner sa vie. L'amant paye une amende qu'il mange avec le mari offensé, & quelquefois avec sa femme & sa maîtresse. Comme on se quitte aisément, on peut se reprendre de même ; & rien de ce qui déplaît, de ce qui incommode, de ce qui dégoûte ailleurs dans les mariages, n'est établi chez les Abyssins sans quelque restriction, sans quelque adoucissement, sans quelque réserve.

Les nouveaux mariés portent, pendant huit jours, la couronne que le prêtre leur a mise sur la tête en les unissant. Les garçons se marient à douze ans, les filles à dix. Après les fiançailles, qui se font comme parmi nous, mais hors de l'église, ils se confessent, reçoivent la communion, la bénédiction nuptiale & la couronne. Le prêtre fait autour d'eux une procession avec la

croix & l'encensoir ; & les huit jours écoulés , il leur ôte la couronne. Cet usage n'a lieu que pour les mariages légitimes ; on nomme les autres des *mariages sans couronnement*.

Les princesses dont je viens de parler , ont des palais séparés de celui de l'empereur , si toutefois l'on peut donner ce nom à de grandes cabanes ou à de simples tentes ; car les Ethiopiens n'ont ni villes , ni maisons comme les nôtres. Les antres des rochers , ou les cavernes des montagnes , leur paroissent des demeures plus commodes. Ils regardoient avec un étonnement stupide , les édifices spacieux que les Jésuites firent construire , & ils accouroient de toutes parts pour voir ces merveilles.

L'art de bâtir , connu autrefois en Ethiopie , comme on le voit par d'anciennes ruines , s'est totalement perdu chez les Abyssins. J'ai déjà dit que leur fameuse ville d'Axuma , jadis capitale de l'empire , & la résidence de leurs rois , n'est maintenant qu'un simple village. Elle étoit autrefois ornée de beaux édifices , d'une basilique , d'obélisques , de maisons royales , &c. & l'on prétend

S
que la
jour , &
encore
sées , t
l'on ne
l'extrém
cette v
rois d'E
ments a
leur ré
Elle a
guerres
qu'elle
Les car
fertiles
impéria

Les
dans le
de réfi
magasin
de s'y
dérable
dans ur
de leur
qui lui
des nat
ché se
du mat
monno

que la reine de Saba y faisoit son séjour, & y avoit un palais. On y trouve encore des inscriptions toutes renversées, toutes rongées, en caractères que l'on ne connoit plus, ce qui en prouve l'extrême antiquité. La décadence de cette ville est venue de ce que les rois d'Ethiopie, préférant les campements au séjour des cités, portèrent leur résidence loin de la capitale. Elle a de plus été ravagée par les guerres; mais ce qui en reste, fait voir qu'elle étoit d'une très-grande étendue. Les campagnes qui l'environnent sont fertiles, agréables, & dignes d'une ville impériale.

Les Abyssins bâtissent des cabanes dans les lieux où le prince se propose de résider; & quoiqu'on n'y voie ni magasins ni boutiques, il ne laisse pas de s'y faire un commerce assez considérable. Les marchands s'assemblent dans une grande place, pour y traiter de leurs affaires; chacun y a un espace qui lui est propre, & où il expose sur des nattes ce qu'il veut vendre. Ce marché se tient tous les jours, & dure du matin au soir. L'or & le sel sont la monnoie dont on se sert. L'or n'est pas

marqué au coin du prince, comme en Europe; il est en lingots, & on le coupe à mesure qu'on en a besoin, depuis une once jusqu'à une demi-dragme. Afin qu'on ne l'altère pas, il y a par-tout des orfèvres qui en jugent à l'épreuve. Le sel est d'une blancheur éclatante, & dur comme de la pierre. On le tire des montagnes, où il est accumulé en monceaux, & distribué par couche, de l'épaisseur d'une brique commune. On le détache facilement, parce qu'il est fort tendre dans la mine; mais il durcit à l'air, & prend une consistance qui en permet aisément le transport. On le voit dans les magasins de l'empire, où l'on en forme des tablettes longues d'un pied, & larges de trois pouces. Dix de ces tablettes valent un écu de notre monnaie. On les rompt selon le paiement que l'on veut faire; & elles servent à la fois, & d'argent pour le commerce, & d'affaifonnement pour la table.

Les plus riches mines d'or d'Ethiopie se trouvent dans les royaumes d'Enarea, d'Amot & de Gojam. Elles furent long-temps le principe de tous ces voyages des Portugais, dont les

S millions
ches n'e
force d'
que &
plus en
le milie
aujourd'
mis en
impérial
paiemen
de la c
dans le
produite
ne sach
le prépe
ce trav
folie à
teroien
faire la
fournea
pratique
& ne
resse. T
s'offre
terre,
tirer av
L'ex
des cau
si fainé

missions, les conversions, les patriarches n'étoient que le prétexte. Mais à force d'avoir fait des efforts en Amérique & en Asie, ils n'étoient presque plus en état de rien entreprendre dans le milieu de l'Afrique. Ce qu'on tire aujourd'hui de ces mines est purifié, mis en lingots, & porté dans le trésor impérial, d'où il ne sort que pour le paiement des troupes & les dépenses de la cour. On ne voit point d'argent dans le pays, soit que la nature en produise peu, soit que les Abyssins ne sachent pas le séparer de la terre & le préparer. Ils ont de l'aversion pour ce travail, & disent qu'il y auroit de la folie à amasser des richesses, qui porteroient les avarés Européens à leur faire la guerre. L'art de creuser des fourneaux dans les montagnes, & d'y pratiquer des mines, leur est inconnu, & ne s'accorde point avec leur paresse. Tout le fer dont ils se servent, s'offre à eux sur la superficie de la terre, sans qu'ils soient obligés de l'en tirer avec effort.

L'extrême chaleur du climat est une des causes qui rendent les Ethiopiens si fainéants. Elle est insupportable dans

les plaines & dans les vallées, & principalement sur les côtes de la mer Rouge, où elle desseche & pele la peau, fond la cire qui cachette les lettres, & laisse une telle impression sur le sable, qu'on croit marcher sur de la braise. L'air est plus frais dans les montagnes, & l'on y craint quelquefois plus le froid que le chaud; mais il n'y tombe jamais de neige. On ne distingue que trois saisons; le printemps, qui commence au mois de septembre; l'été, au mois de janvier; l'hiver, au mois de juin. Mais ce dernier est moins le temps des frimats que des pluies. Dès que le soleil se couche, elles tombent jusqu'à son lever, avec des tonnerres fréquents & terribles, & des éclairs épouvantables. Assi-tôt que l'orage cesse, le ciel devient serein; & la terre seche si rapidement sur les hauteurs, qu'à peine s'apperçoit-on qu'elle ait été mouillée. Mais il se forme, dans les bas, des torrents affreux, qui entraînent les arbres, les rochers, & tout ce qui se trouve sur leur passage. Les rivières se débordent, & rendent les chemins impraticables. Les campagnes sont couvertes d'eau, & l'on est obligé de chercher un asyle

SU
 dans les
 tentes,
 laboureu
 champs,
 tes, tou
 montagn
 L'Abyssi
 rible, qu
 le tourb
 d'un rep
 verse les
 chers, l
 & les e
 prodigie
 Ce p
 plus éle
 Alpes, &
 précipice
 d'assez
 montagn
 pour de
 muraille
 des bass
 en a d
 près, de
 ces abon
 Geshen
 pour le
 l'Abyssi

dans les lieux élevés, d'y dresser des tentes, ou d'y bâtir des cabanes. Les laboureurs abandonnent les travaux des champs, & s'enferment dans leurs huttes, toujours situées sur la pente des montagnes, pour éviter les inondations. L'Abysinie est sujette à un vent terrible, qu'on appelle *serpent*, parce que le tourbillon qu'il excite a la forme d'un reptile. C'est un ouragan qui renverse les maisons, les chênes, les rochers, brise la mâture des vaisseaux, & les enleve dans les airs avec une prodigieuse impétuosité.

Ce pays est hérissé de montagnes plus élevées que les Pyrenées & les Alpes, & entre lesquelles on trouve des précipices effroyables, & quelquefois d'assez belles plaines. Il y a de ces montagnes qu'on prendroit de loin pour des villes: on croit y voir des murailles, de tours, des clochers, des bastions, des pyramides, &c. Il y en a d'autres dont la cime offre des prés, des champs, des bois, des sources abondantes & des lacs. Lamalmon, Geshen, & Thabat-Mariam, passent pour les monts les plus célèbres de l'Abysinie. Ils sont, en quelques en-

droits, si escarpés, qu'il faut les monter avec des échelles, & tirer en haut les bêtes de charge avec des cordes. Les défilés y sont si étroits, que lorsque deux troupes de voyageurs se rencontrent, il faut nécessairement que l'une ou l'autre recule avec péril. Les monarques Ethiopiens reléguoient autrefois à Gesben les princes de leur sang, comme les empereurs Turcs renferment aujourd'hui leurs freres dans le ferrail. De pauvres cabanes, bâties entre des arbuttes sauvages, étoient la triste demeure de ces illustres prisonniers.

Je dirai, en passant, comment cet usage s'est établi & s'est aboli. Un empereur avoit ordonné en mourant que ses fils partageroient également la succession, & régneroient tour-à-tour pendant une année. Le plus jeune, impatient de monter sur le trône, conspira contre ses freres, & résolut de les reléguer sur une de ces roches, qui servent ici de prisons d'état. Son complot fut découvert, & il éprouva lui-même le sort qu'il préparoit aux autres princes. Le roi, instruit par cet exemple, & craignant que l'ambition ne divisât aussi un jour ses femmes, qu ne les

S
armât c
le mém
fa polit
loi de
y étoit
forçoit
Cette
du quin
la fait
un fils
avec tes
en prés
dit au
devient
qui ave
sens de
rant :
pour all
fit une
son per
& défe
les enf
Voi
qui ve
verité
tristes
la poli
fait fa
avant

armât contre leur pere , les exila dans le même lieu. Ses successeurs imiterent sa politique , & cet usage devint une loi de l'état. L'héritier de la couronne y étoit soumis comme les autres , & ne sortoit de sa solitude que pour régner. Cette coutume a duré jusqu'à la fin du quinziesme siecle ; & voici ce qui la fait abolir. L'empereur Naod avoit un fils , âgé de neuf ans , qu'il aimoit avec tendresse. Un jour qu'il le caressoit en présence de ses courtisans , un d'eux dit au monarque : « Sire , cet enfant , devient bien grand. » Le jeune prince , qui avoit de la pénétration , comprit le sens de ces paroles , & s'écria en pleurant : « Hélas ! n'ai je donc grandi que pour aller à Geshen ? » Ce peu de mots fit une telle impression sur le cœur de son pere , qu'il abolit cette loi barbare , & défendit que désormais on renfermât les enfans des rois.

Voici , madame , un autre trait qui vous fera voir avec quelle sévérité on traitoit dans leur prison ces tristes victimes de l'ambition & de la politique. Un de ces princes s'étoit fait faire un habit qui le distinguoit avantageusement de ses freres. Un

garde le lui ôta & le mit en pieces , avec menace d'en avertir l'empereur. Quelque temps apr's , le même prince étant monté sur le trône , envoya chercher ce garde farouche , qui crut toucher à sa dernière heure. Mais le roi le garda avec bonté , & lui fit présent d'un habit magnifique , en lui disant : c'est une récompense que je vous dois , pour les soins que vous avez pris de mon éducation. Continuez à faire votre devoir , & servez-moi avec la même fidélité que vous avez servi le roi mon pere. »

Plusieurs grandes & belles rivières arrosent l'Ethiopie. La principale est le Nil , dont les sources long-temps ignorées , ont donné lieu à tant de fables. Il n'est pas même sûr qu'on les connoisse actuellement , & la diversité des opinions prouve que l'on ne fait encore rien de certain sur cet article. On m'a fait voir dans le royaume de Gojam , une montagne fort élevée , sur le penchant de laquelle sont deux fontaines , qu'on m'a dit être les sources du Nil. L'une coule à l'orient , l'autre à l'occident ; & elles forment deux ruisseaux , qui se précipitent avec im-

pétuof
couver
eaux m
lieues
formen
se gros
de plu
passe a
yméle
nom à
long ,
geur. I
beauco
On va
la beau
vante
illes ,
ont au
Abyssin
églises
vivent
En
d'une
campag
cultivé
qu'on
moissor
recueill
millet ,

pétuosité dans une terre spongieuse ,
 couverte de cannes & de joncs. Ces
 eaux ne reparoissent qu'à dix ou douze
 lieues de-là ; & se réunissant , elles
 forment , dit-on , le fleuve du Nil , qui
 se grossit en peu de temps par le tribut
 de plusieurs rivières. On prétend qu'il
 passe au milieu du lac de Dembée , sans
 y mêler ses eaux. Ce lac , qui donne son
 nom à la province , a cent lieues de
 long , sur trente ou quarante de lar-
 geur. L'eau en est douce , agréable , &
 beaucoup plus légère que celle du Nil.
 On vante l'agrément de ses bords &
 la beauté du pays qui l'environne. On
 vante encore plus la fertilité de ses
 îles , & les magnifiques palais qu'y
 ont autrefois possédés les monarques
 Abyssins. On y voit encore plusieurs
 églises desservies par des religieux qui
 vivent en communauté.

En général , toute l'Ethiopie jouit
 d'une merveilleuse abondance. Les
 campagnes , les montagnes même sont
 cultivées ; & la terre y est si féconde ,
 qu'on fait assez souvent jusqu'à deux
 moissons dans la même année. On y
 recueille du froment , de l'orge , du
 millet , & une certaine semence qui a

l'odeur & le goût du seigle ; elle est aussi petite & moins ronde que la graine de pavot , & l'on en fait du très-bon pain. On regarde l'avoine comme une plante inutile. On ne nourrit les chevaux qu'avec de l'orge ; & l'herbe des prés , toujours abondante , dispense de faire des amas de foin. Cependant on manque quelquefois de pâturage , parce que les sauterelles les consomment. L'extrême paresse des habitans leur fait aussi éprouver de fréquentes disettes. Les fruits les plus communs sont les pêches , les oranges , les citrons , les grenades & les amandes ; nos pommes & nos poires ne sont pas connues.

Parmi les autres plantes d'Éthiopie , il y en a une admirable , que l'on appelle *enseté* ou *ensade*. Les feuilles sont si grandes , qu'on en tapisse les chambres , & qu'elles servent de draps , de nappes & de serviettes. Lorsqu'elles sont seches , on les taille comme le chanvre ; on les teint en toutes sortes de couleurs , & l'on en fait d'assez belles étoffes. Les branches & les grosses côtes se broient : on en tire une farine qui trempée & cuite

avec
délicie
coupés
la mè
tance
pauvre
guere
pelle-t
bre de
mange
à sept
un gra
Abyssin
espece
des fo
porte à
qui co
d'une c

La
ce pay
bestiau
grosseu
grasse
tous le
vaches
Un bœ
munér
font si
tenir j

avec du lait , passe pour un manger délicieux. Le tronc & les racines , coupés en petits morceaux , & cuits de la même maniere , forment une substance encore plus nourrissante. Les pauvres gens qui voyagent , ne font guere d'autres provisions. Aussi l'appelle-t-on l'arbre contre la faim , l'arbre des pauvres , quoique les riches en mangent aussi par régal. Si on le coupe à sept ou huit pouces de terre , il renait un grand nombre de rejetons. Les Abyssins croient qu'il est doué d'une espece de sentiment , & qu'il pousse des soupirs quand on le maltraite Il porte à son sommet une gouffe longue , qui contient cinq ou six cents figues d'une qualité médiocre.

La bonté des pâturages procure à ce pays une quantité prodigieuse de bestiaux. On y voit des bœufs d'une grosseur monstrueuse , que l'on n'engrassé qu'avec du lait. On leur donne tous les jours celui de trois ou quatre vaches , qui en rend la chair délicieuse. Un bœuf de cette taille ne coûte communément que deux écus. Ses cornes sont si grandes , qu'elles peuvent contenir jusqu'à dix pintes de liqueur.

Les Abyssins s'en servent au lieu de cruches. Ils s'appliquent sur-tout à élever beaucoup de vaches, dont le lait fait leur principale nourriture; & comme ils n'en tuent jamais, ces animaux multiplient excessivement. Un particulier qui en possède mille, est obligé, chaque année, de donner un bain de lait & un grand repas à tous ses parents. S'il en a deux mille, il donne deux bains & deux repas, &c. Quand on veut apprécier les richesses d'un homme, on dit qu'il a mille, deux mille, trois mille vaches, & qu'il baigne deux fois, trois, quatre fois toute sa famille. On livre tous les trois ans, à l'empereur, le dixieme de ces animaux, sur lesquels on imprime la marque du prince; & ce tribut n'est pas un des moindres revenus du monarque.

On estime les chevaux Abyssins; ils sont forts, de bonne taille, bien moulés, & pleins d'ardeur. On ne les fait ni labourer la terre, ni porter les fardeaux; on ne les emploie que pour la guerre & dans les courses. Les mulets sont les montures ordinaires des voyageurs, sur-tout dans les montagnes;

S
les cha
ment d
animau
qui na
voise.
de lion
aux be
qui ne
les berg
jours ce
troupea
voir for
qui ne
que de
core pl
par tro
dans les
mal, à
sonne r
comme
la guer
causent
moisson
sent les
arbres
contren
les pant
nes, le
nards,

les chameaux servent plus communément dans les plaines. On voit d'autres animaux qui ressemblent aux mulets, qui naissent sauvages, & qu'on apprivoise. On trouve aussi plusieurs especes de lions qui font une guerre cruelle aux bestiaux. Il n'est point d'animal qui ne tremble à leur aspect: cependant les bergers Abyssins attaquent tous les jours ces destructeurs cruels de leurs troupeaux; & il n'est pas rare de les voir sortir victorieux de ces combats, qui ne demandent pas moins d'adresse que de courage. Les éléphants sont encore plus communs. On en rencontre par troupes dans les campagnes & dans les forêts; mais ils ne font aucun mal, à moins qu'on ne les attaque. Personne ne s'avise de les apprivoiser, comme en Asie, ni de les dresser pour la guerre ou pour d'autres usages. Ils causent d'horribles dégats dans les moissons, désolent les vergers, détruisent les jardins, renversent les jeunes arbres, & gâtent tout ce qu'ils rencontrent dans leur marche. Les tigres, les pantheres, les léopards, les hyennes, les loups, les sangliers, les renards, sont par-tout d'étranges ravages;

Dans la classe des poissons, l'hippopotame est ce qu'il y a de plus remarquable. C'est un animal amphibie, qui habite plus dans l'eau que sur la terre, & qui tient à la fois du cheval & du bœuf. Souvent il sort des rivières pour venir brouter l'herbe sur le rivage, & il se nourrit quelquefois des chèvres & des moutons qui y paissent. Ses dents sont d'une dureté extrême; son cri est une sorte de hennissement; sa vue est perçante & terrible. Il est plus hardi dans l'eau que sur la terre, où les Abyssins ne craignent point de l'attaquer. Sa rencontre est dangereuse dans les fleuves, où il renverse les petites barques. On le tue pour avoir ses dents, qui sont plus blanches & moins sujettes à jaunir que l'ivoire. Sa peau est aussi fort estimée: on en fait des boucliers à l'épreuve du mousquet & de la lance. Les Ethiopiens en mangent la chair, qu'on dit être une assez mauvaise nourriture. La chasse de l'hippopotame est un divertissement que prend quelquefois l'empereur sur le lac de Dembéé. Lorsqu'on aperçoit l'animal, on le fuit le sabre à la main, & on lui lie les jambes. Ne pouvant

S
alors p
bord d
son fan

Ce l
que sa
avec le
comme
cussions
bassade
grand t
que le
mit lui-
Cet hor
celui qu
quand
ordres.
monie
serions
pourvu
soins. L
escorte
conduis
Ce l
nécessai
voleurs
connu
même
pouvoir
qu'il y

alors presque plus nager, il vient au bord du lac, où il acheve de perdre son sang.

Ce fut au retour d'une de ces chasses, que sa majesté, après avoir renouvelé avec les Portugais d'anciens traités de commerce, & terminé de petites discussions à ce sujet, donna à M. l'ambassadeur son audience de congé. Le grand trésorier apporta un bracelet d'or, que le prince, au son des trompettes, mit lui-même au bras de son excellence. Cet honneur répond, en Ethiopie, à celui que font les souverains d'Europe, quand ils donnent le cordon de leurs ordres. Il y ajouta le manteau de cérémonie, & ordonna que tant que nous serions sur les terres de son empire, on pourvût abondamment à tous nos besoins. Il nomma un officier, avec une escorte de cent hommes, pour nous conduire jusqu'aux frontieres.

Ce secours nous parut d'autant plus nécessaire, que le pays est infesté de voleurs. On prétend qu'ils ont un chef connu, qui tient la charge du roi même, auquel il paye un tribut, pour pouvoir l'exercer avec impunité. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils se font

rendus redoutables par leur multitude, & que les montagnes leur offrent des asyles où il n'est pas possible de les suivre.

Une autre espece d'hommes très-incommodes dans les voyages, c'est cette foule de mendiants, dont l'empire est inondé, & qui ne sont pas moins à charge par leur importunité que par leur nombre. Ils abusent, comme dans nos villes, de l'extrême indulgence qu'excite leur misere dans les ames charitables; & leur insolence est telle, qu'ils taxent eux-mêmes les passants: quand on ne leur donne pas tout ce qu'ils demandent, ils ont l'effronterie de refuser ce qu'on leur offre, & se portent quelquefois à d'autres excès.

Il n'y a ni maréchaussée, ni prison pour contenir cette canaille, ni même pour arrêter les voleurs & enfermer les criminels. Pour s'assurer d'eux, on les lie avec une chaîne, dont on passe un anneau dans leur main droite, & l'autre dans la main gauche d'un soldat, qui est chargé de les garder & d'en répondre. Les supplices les plus usités, sont d'étrangler, de lapider & de décoller. La

St
balkonad
ordinaire
tent pas
ques-uns
défense
reuses,
manger
maniere
bles con
l'empere
leur faire
les tran
de Dem
inaccessil
envoyoit
de l'hon
parents
le meurt
sa grace
mais s'i
l'usage e
Le plus
le premi
ensuite
arivent
arme da
montrer
geance.
tre, dor

bastonnade ou le fouet sont le châtement ordinaire des malfaiteurs qui ne méritent pas la mort. On en condamne quelques-uns à perdre leurs biens, avec défense, sous des peines très-rigoureuses, de leur donner à boire & à manger, ni de les assister d'aucune manière, ce qui fait crier ces misérables comme des bêtes féroces; mais l'empereur ne se rend pas difficile à leur faire grace. On punit les nobles en les transportant dans une isle du lac de Dembée, ou sur une de ces roches inaccessibles, où je vous ai dit qu'on envoyoit les criminels d'Etat. La peine de l'homicide est à l'arbitrage des parents du défunt, auxquels on livre le meurtrier. Ils peuvent lui accorder la grace pour une somme d'argent; mais s'ils le condamnent à mourir, l'usage est de le tuer à coups de lance. Le plus proche parent du mort donne le premier coup; les autres frappent ensuite suivant leur rang; & ceux qui arrivent les derniers, trempent leur arme dans le sang du coupable, pour montrer qu'ils prennent part à la vengeance. Lorsqu'il se commet un meurtre, dont l'auteur est inconnu, tous les

habitants sont condamnés à une grosse amende ; & par-là , très-peu d'assassins échappent à la vigilance des juges.

Les procès se terminent ici très-promptement. Les parties choisissent un arbitre ; ou , si cette voie n'a pas lieu , le gouverneur leur donne un juge qui prononce sur le champ. Chacun plaide sa cause & produit ses témoins ; mais comme il est aisé d'en trouver pour de l'argent , l'innocence court de grands risques dans les affaires criminelles , où l'on n'entend que ceux de l'accusateur. On peut appeler de ce jugement au tribunal du roi ; mais on le fait rarement , soit par la difficulté des voyages , soit dans la crainte de déplaire aux gouverneurs , qui , croyant ces sortes d'appels contraires à leur autorité , trouveroient tôt ou tard moyen de s'en venger. La facilité de corrompre de pareils magistrats , rend leurs injustices si fréquentes , qu'ils ont coutume , en sortant de charge , d'en demander à la cour le pardon général. Cette grace injuste , qu'on ne leur refuse guere , autorise toutes les malversations : il est vrai qu'on la leur fait payer chèrement.

Nos c
cedre d
royaume
l'Hermès
mêmes a
ministre
part fut
que j'en
usages d

Je suis

En Ét

Nos cent hommes d'escorte avoient ordre de nous accompagner jusqu'au royaume de Sennar , où don Juan de l'Hermès devoit se rendre pour les mêmes affaires qu'en Ethiopie. Mais ce ministre étant tombé malade , notre départ fut différé de quelques semaines , que j'employai à connoître d'autres usages du pays.

Je suis , &c.

En Éthiopie , ce 13 septembre 1752.



 LETTRE CLX.

SUITE DE L'ABYSSINIE.

LA religion chrétienne, si opposée au pouvoir arbitraire des souverains, ne met aucun frein, en Ethiopie, à l'autorité despotique du gouvernement. Les rois y jouissent d'une puissance sans bornes, & sont tellement les maîtres des biens & de la liberté de leurs sujets, qu'ils peuvent les en dépouiller au gré de leur volonté & de leur caprice. Accoutumés à cette suprême dépendance, les peuples ne murmurent point, lorsqu'on les prive d'un domaine, dont ils ne se regardent que comme les fermiers, ou même comme des valets qu'on déplace ou que l'on congédie quand on est mécontent de leurs services. Aussi les campagnes sont-elles ordinairement mal cultivées, parce que les laboureurs ne travaillant pas pour leur propre intérêt, négligent d'améliorer des fonds qui peuvent leur être enlevés à chaque instant.

S
 tant. Il
 chef d'un
 à ses ha
 posses
 tiers en
 dès-lors
 dataire
 guerre,
 fournir
 qu'il a
 de ces
 mettre
 à peu
 L'état n
 soldats,
 gne: on
 neurs,
 fournisse
 cessaires
 exactes à
 car si e
 damnée.
 Dans
 des cor
 des bie
 par la r
 ensuite
 quelle r
 sance.
 Tom

tant. Il est pourtant d'usage, quand le chef d'une famille meurt, qu'on laisse à ses héritiers les deux tiers de ses possessions. Le prince dispose de l'autre tiers en faveur de qui il lui plaît; & dès-lors ce dernier, devenu son feudataire, est obligé de le suivre à la guerre, de servir à ses dépens, & de fournir des troupes à proportion de ce qu'il a reçu. Aussi l'empereur, qui a de ces feudataires à l'infini, peut-il mettre sur pied de puissantes armées à peu de frais & en peu de temps. L'état ne pourvoit à la subsistance des soldats, que lorsqu'ils sont en campagne: on envoie des ordres aux gouverneurs, afin que dans chaque canton on fournisse à l'armée toutes les choses nécessaires. Les communautés doivent être exactes à livrer ce qu'on leur demande; car si elles y manquent, elles sont condamnées à payer le double.

Dans toutes les provinces il y a des contrôles où l'on tient un état des biens qui retournent au domaine par la mort des possesseurs. Ils passent ensuite en d'autres mains; & voici de quelle manière on en acquiert la jouissance. Le prince envoie à celui qu'il

veut favoriser, un bandeau de taffetas, sur lequel sont écrits ces mots en lettres d'or : « Je suis l'empereur d'Ethiopia, de la tribu de Judas, lequel » a toujours vaincu ses ennemis ». L'officier, chargé de cet ordre, l'attache lui-même au front du nouveau feudataire, & va ensuite accompagné d'une musique militaire & de quelques soldats, le mettre en possession des biens dont il vient d'être gratifié. Vous jugez combien on s'empresse à témoigner son attachement & son zèle, pour un souverain qui dispose ainsi de toutes les richesses de l'empire. Chacun lui fait des présents, soit pour s'assurer la conservation des terres dont il jouit, soit dans l'espérance d'en obtenir de nouvelles. Une honteuse vénalité regne presque toujours dans la distribution de ces graces. Le roi fait acheter à ses sujets cette possession momentanée, & met de même à l'encan les principales charges du royaume. Les ministres & les vice-rois, aussi absolus dans leurs départements que le prince même, vendent de leur côté tous les emplois subalternes. Ainsi, tout est au pillage dans ce malheureux pays,

S
& le p
oppressi
Cepen
vinces
sedent
patrimo
nement
d'autre
férer l'
elles,
les exe
ses escl
les sup
ne rou
les par
vice-ro
sang,
point
Négus
l'honne
on la
l'ayant
officier
l'empe
de rei
mise à
mission
tienne
tion.

& le peuple gémit sous la plus dure oppression.

Cependant il y a , dans quelques provinces , des familles nobles , qui possèdent depuis plusieurs siècles des biens patrimoniaux , & même des gouvernements héréditaires. L'empereur n'a d'autre pouvoir que de leur en conférer l'investiture , & de choisir parmi elles , ceux qu'il juge les plus propres à les exercer. Ses autres sujets , réputés ses esclaves , en prennent le nom dans les suppliques qu'ils lui adressent , & ne rougissent point de le recevoir dans les patentes qu'il leur expédie. Les vice-rois , les ministres , les princes du sang , la reine même , ne s'annoncent point sous un autre titre. Lorsque le Négus accorde à une de ses femmes l'honneur & la qualité d'impératrice , on la conduit au palais ; & le prince l'ayant fait asseoir à ses côtés , un des officiers de la cour dit à haute voix , que l'empereur a élevé sa servante au rang de reine ; mais elle n'est jamais admise à la table de son époux. Les soumissions qu'on rend à ce monarque , tiennent en quelque sorte de l'adoration. Non-seulement il n'est pas permis

de passer à cheval devant la tente impériale : mais il faut mettre pied à terre à une certaine distance , comme si l'on approchoit d'un lieu sacré.

Les anciens rois de l'Abyssinie se montraient rarement à leurs sujets , & avoient des jours réglés pour paroître en public. Le premier ministre obtenoit même très-difficilement audience du monarque. Il attendoit à la porte , la tête inclinée , & la main droite baissée jusqu'à terre , en criant trois fois : Seigneur , Seigneur , Seigneur. On lui demandoit : « Qui êtes-vous ? Il répondoit : « Je suis le dernier esclave » de la cour ; mon emploi est de seller » les chevaux du roi , & d'être toujours » prêt à exécuter ses ordres ». Alors il étoit admis ou renvoyé , suivant la volonté du souverain. Les princes Abyssins se sont délivrés de l'ancienne servitude qui les tenoit enfermés dans leurs palais. Ils sortent quand ils le jugent à propos , tantôt en cérémonie , tantôt avec moins d'éclat. Dans le premier cas , le Négus est au milieu d'un gros de cavalerie , sur un cheval richement paré , précédé & suivi d'une garde de deux mille hommes. Pour se

garant
ter l'e
vu su
& co
ché G
d'une
ne au
Ceux
dent
impéri
roi , &
pour
plus a
exclam
» roi
» seig
L'emp
rendre
répon
la peis
Ce
avec
au tr
Ce da
ment
leve G
sujet c
verain
ronne

garantir de l'ardeur du soleil, & éviter l'embarras d'un parasol, je lui ai vu sur la tête un carton plié en voûte, & couvert d'une étoffe d'or, attaché sous le menton. Ce prince est d'une si grande affabilité, qu'il donne audience au moindre de ses sujets. Ceux qui sollicitent une grâce, se rendent à la pointe du jour, au camp impérial, s'approchent de la tente du roi, & crient de toutes leurs forces, soit pour le réveiller, soit pour le rendre plus attentif à leurs demandes. Leurs exclamations ordinaires sont : « Mon » roi, la prunelle de mes yeux, mon » seigneur, pere des orphelins, &c. » L'empereur ordonne à ses ministres de rendre justice aux suppliants, ou leur répond lui-même, si l'affaire en vaut la peine.

Ce prince, qui regne aujourd'hui avec tant de douceur, est parvenu au trône par droit de primogéniture. Ce droit n'est pourtant pas tellement établi en Ethiopie, qu'il ne s'éleve souvent de grands troubles à ce sujet dans la famille royale. Les souverains croient pouvoir laisser la couronne à celui de leurs enfants qu'ils

en jugent le plus digne , ou pour lequel ils ont le plus d'affection. Les grands s'attribuent le droit d'en disposer aussi à leur gré , pourvu que ce soit en faveur d'un prince de la maison royale. Les Abyssins pensent à cet égard comme les Turcs ; & malgré les violences où ils se portent quelquefois contre leurs souverains , ils ne laissent pas de conserver toujours un fond d'attachement pour la famille régnante. Quoiqu'exclus du trône par les constitutions fondamentales de l'état , on a vu des bâtards y monter par cet esprit de cabale , qui cause ici de si fréquentes révolutions.

Le sacre & le couronnement des empereurs Abyssins , se faisoient autrefois dans la ville d'Axuma. On commence la cérémonie de cette inauguration , par présenter au nouveau roi une espece d'instruction , dont on lui fait la lecture , & qui contient toutes les formalités qu'on doit observer dans cette occasion. L'armée , qui est rangée en bataille , se met en mouvement : l'empereur paroît ensuite , monté sur un cheval superbe , & précédé de tous les grands de la cour. On arrive dans un lieu convenu , où le roi

& les
 Ils son
 tender
 & les
 voulan
 demar
 » je l
 elles
 » pas
 d'autre
 demar
 le roi
 interre
 pond
 mettar
 la cor
 orient
 » me
 peuple
 se mē
 des in
 Le
 l'églis
 prêtre
 l'onc
 couro
 C'est
 latin
 avec

& les courtisans mettent pied à terre. Ils sont arrêtés par de jeunes filles, qui tendent une corde au milieu du chemin, & leur ferment le passage. Le prince voulant franchir cette barrière, elles lui demandent « qui êtes-vous ? Il répond : » je suis le roi des Israélites » ; à quoi elles repliquent : « non, vous n'êtes » pas notre roi. » On fait de part & d'autre, une seconde fois les mêmes demandes & les mêmes réponses ; & le roi se retire en riant. Mais étant interrogé une troisième fois, il répond : « je suis le roi de Sion » ; & mettant le sabre à la main, il coupe la corde. Alors toutes les filles s'écrient : « oui, vous êtes véritablement notre roi. » En même temps le peuple pousse des cris de joie, auxquels se mêle le bruit de la mousqueterie & des instruments de musique militaire.

Le patriarche conduit l'empereur à l'église, accompagné d'un cortège de prêtres & de moines, lui administre l'onction sainte dans la nef, & lui met la couronne sur la tête au pied de l'autel. C'est une espèce de bonnet doublé de satin bleu, & parfumé de fleurs d'or, avec quelques pierres fausses. Le peu-

ple se persuade que c'est un ouvrage miraculeux, que les anges ont apporté du ciel, comme chez nous la sainte ampoule. Les princes à leur avènement au trône, reçoivent un nom particulier, qu'ils joignent à celui du baptême, tel que «monarque vénérable, «aimé de Dieu, colonne de la foi, » pierre précieuse, &c.» Ces noms, que leur donne la flatterie, sont des éloges qu'ils n'ont point encore mérités, & dont ils ne cherchent pas toujours à se rendre dignes.

J'ai dit que le titre de Négus, ou de roi des rois, appartenoit à tous les empereurs Abyssins. Vous savez aussi sur quel fondement on leur a donné celui de prêtre Jean : dénomination d'autant plus ridicule, qu'il est très-douteux qu'aucun d'eux ait été prêtre, & très-certain qu'ils ne se sont jamais appelés Jean. Ceux qui ont cherché une autre origine, l'ont attribuée à une bétise des Portugais. Ils avoient ouï dire qu'il régnoit en Asie un prince chrétien fort, puissant, que les Perses appelloient *Prester-Cham*, c'est-à-dire, prince des adorateurs. Trouvant dans leurs premières naviga-

S
tions d'
faisoit p
gouverne
rent p
la géog
dont ils
en don
rompire
prêtre,
L'em
deux an
frontier
tre sur
Mais e
breuses
plus ha
lice à
pied,
armes
que, l
forte de
très-du
inconnu
tement
ne leur
tent l'a
& d'at
maniere
tous en

rons d'Afrique , un monarque qui faisoit profession du christianisme , & gouvernoit de vastes états , ils crurent par une ignorance grossiere de la géographie , que c'étoit le prince dont ils avoient entendu parler , & lui en donnerent le nom , mais ils le corrompirent , en changeant *Prestre* en prêtre , & *Cham* en Jean.

L'empereur d'Ethiopie a toujours deux armées sur pied , l'une sur les frontieres du royaume d'Enarea , l'autre sur celles de la province de Gojam. Mais elles sont en général peu nombreuses , ceux qui les font monter le plus haut , réduisent toute cette milice à cinquante mille hommes de pied , & dix mille chevaux. Leurs armes ordinaires sont la lance , la pique , le sabre , le bouclier , & une sorte de massue d'un bois très-lourd & très-dur. L'usage des fleches leur est inconnu ; & ils se servent si mal adroitement du mousquet , que cette arme ne leur est d'aucun avantage. Ils ignorent l'art de se ranger en bataille , & d'attaquer méthodiquement. Leur maniere de combattre , est de fondre tous ensemble sur l'ennemi : si ceux qui

font à la tête, enfoncent les troupes opposées, le reste fuit; & la victoire est gagnée. S'ils sont repoussés, la défaite est rapide, chacun fuit; & il n'est plus possible de les rallier. Faute de citadelles & de places fortes, leur pays est ouvert de tous côtés aux excursions des barbares. Des gens qui savent à peine bâtir une maison, sont bien éloignés de construire des forteresses.

Ils ne connoissent presque aucun de nos arts utiles; ils connoissent encore moins nos arts agréables. Leurs tableaux sont des ouvrages pitoyables; leur musique, une détestable cacophonie; leur poésie, de la prose mal rimée; leur médecine, une connoissance imparfaite de quelques simples; leur philosophie, une doctrine ténébreuse, un assemblage d'erreurs & d'absurdités. Ils s'envoient quelquefois de lettres; mais jamais ils ne les composent eux-mêmes; ils s'adressent à des écrivains publics, comme fait le peuple parmi nous. Ils n'ont nulle idée de la situation, ni de la marche des corps célestes. Ils croient que le soleil entre par un trou dans la terre, & en

S
 fort pa
 mes, &
 verbes.
 Bon be
 marche
 contre
 & les j
 inconnu
 » vain-
 » mais
 » forte
 » soleil
 » vain
 » fort,
 » le va
 » par l
 » elle e
 » me
 » femr
 Ces
 fils les
 métiers
 veulent
 cupent
 fer;
 l'emplo
 comme
 cantons
 comme

fort par un autre. Ils aiment les énigmes, & les font mal. Ils ont des proverbes qui reviennent aux nôtres : *Bon berger, bon troupeau, celui qui a marché sur un serpent, craint la rencontre d'une feuille*, &c. L'antithèse & les jeux de mots ne leur sont point inconnus : « le fer est fort, mais il est » vaincu par le feu : le feu est fort, » mais il est vaincu par l'eau : l'eau est » forte, mais elle est vaincue par le » soleil : le soleil est fort, mais il est » vaincu par le nuage : le nuage est » fort, mais il est vaincu par le vent : » le vent est fort, mais il est vaincu » par la terre : la terre est forte, mais » elle est vaincue par l'homme : l'homme est fort, mais il est vaincu par la » femme.

Ces peuples exercent de pere en fils les mêmes métiers, mais il y a des métiers que ni les peres ni les fils ne veulent exercer. Les juifs seuls s'occupent à fabriquer des instruments de fer ; les chrétiens ont en horreur l'emploi de forgeron ; ils le regardent comme une profession infernale. Tels cantons sont affectés à tels états, comme dans nos grandes villes, telles

rues à telle espece de commerce. Les joueurs de flûte & de trompette habitent depuis des siècles le même pays ; & depuis des siècles ils sont partagés en diverses tribus.

Où il y a peu d'industrie , il y a peu de négoce. Celui du dehors se fait par les Arabes & par les Turcs ; celui du dedans par les Arméniens , que l'appât du gain fait voler aux extrémités de l'univers. Le commerce étranger est fort onéreux aux Abyssins obligés de payer en or les étoffes , les aromates , les épices , & presque toutes les marchandises qu'on leur apporte. On prend cependant aussi de la cire , des cuirs & de l'ivoire. Le trafic intérieur se fait par échange , en grains , en bestiaux , en toiles , en fruits & en denrées les plus indispensables.

Les Hollandois ont tenté plusieurs fois de négocier avec les Ethiopiens ; mais ces derniers s'y sont toujours opposés , soit parce qu'ils différaient de religion sur des points trop essentiels , soit que la trop grande puissance de ces Européens dans les Indes , leur ait donné de la jalousie. Je leur ai souvent entendu dire , qu'ils

ne se
qui ne
pas les
présen
saint S

Les
ment
les P
doubl
rendu
au co
s'emp
du ge
vant
odieu
Portu
sants
conqu
après
sur le
seren
Un f
tugais
sieurs
res p
leurs
garde
Abyf
de s'

ne se fieroient jamais à des chrétiens qui ne jeûnent point, qui n'invoquent pas les saints, qui ne croient point à la présence réelle de Jesus-Christ dans le saint Sacrement, &c.

Les Abyssins ont un égal éloignement pour les mahométans, & pour les Portugais: voici l'origine de cette double haine. Les premiers s'étant rendus trop maitres dans cet empire, au commencement du seizieme siecle, s'emparerent de toutes les branches du gouvernement. Les grands ne pouvant supporter un joug si dur & si odieux, appellerent à leur secours les Portugais, qui étoient alors très-puissans dans les Indes. Ces nouveaux conquérans entrerent en Ethiopie, & après plusieurs victoires, rétablirent sur le trône la famille royale, & chasserent tous les mahométans du pays. Un service si important rendit les Portugais considérables à la cour, ou plusieurs d'ent'eux occuperent les premieres places. Leur nombre s'augmenta, leurs mœurs se corrompirent; & ils garderent si peu de mesure, que les Abyssins crurent que leur dessein étoit de s'emparer du royaume, & de le sou-

mettre à la couronne de Portugal. Ce soupçon mit le peuple en fureur ; on courut aux armes de toutes parts ; & l'on fit un massacre terrible de ces Européens, dans le temps même qu'ils se croyoient le mieux affermis. Ceux qui échappèrent au premier mouvement, eurent la permission de se retirer. Il sortit d'Abyssinie sept mille familles Portugaises, qui se répandirent dans les Indes & sur les côtes d'Afrique. Il en resta quelques-unes, d'où sont venus les Abyssins blancs qu'on voit encore dans le pays. On y tolere aujourd'hui les mahométans ; mais ils habitent des quartiers séparés. Les Ethiopiens ne peuvent souffrir qu'ils mangent avec eux, & ne goûteroient pas même de la chair d'un animal qu'ils auroient tué ; ils ne boient pas dans une tasse dont ils se seroient servis, à moins qu'un religieux ne l'eût purifiée, en soufflant trois fois dessus, pour en chasser l'esprit malin. S'ils rencontrent un mahométan dans les rues, ils le saluent de la main gauche, ce qui passe parmi eux pour une familiarité insultante.

Au commencement de ce siècle, des Jésuites François ayant formé le

S
 dessein
 pie, e
 xandrie
 au roi
 chrétien
 tres,
 promit
 patriarche
 mé Du
 gociati
 arrivé,
 fuite ;
 s'évanc
 « S
 » que
 » notr
 » lem
 » & p
 » mal
 » ont
 » dans
 » pro
 » de
 » étoit
 » ceu
 » ven
 » l'ég
 » con
 » réct

dessein d'établir une mission en Ethiopie, engagerent le patriarche d'Alexandrie à écrire en leur faveur au pape, au roi & au ministre de la marine. Un chrétien maronite, porteur de ces lettres, fut présenté à Louis XIV, qui promit d'entrer dans les vues du patriarche. Un marchand du Caire, nommé Duroule, fut chargé de cette négociation; mais il n'étoit pas encore arrivé, qu'il fut assassiné avec toute sa suite; & tous ces projets de mission, s'évanouirent avec lui.

« Si vous voulez savoir là-dessus ce
 » que je pense, me disoit dernièrement
 » notre ambassadeur, l'Ethiopie est éga-
 » lement infructueuse, pour la religion
 » & pour le commerce. Les Portugais,
 » malgré la protection des Négus, n'y
 » ont fait que de médiocres profits,
 » dans le temps de leur plus grande
 » prospérité. Leur misere étoit si gran-
 » de sous les derniers regnes, qu'ils
 » étoient à l'aumône des Jésuites; &
 » ceux-ci furent eux-mêmes obligés de
 » vendre les calices & les ornemens de
 » l'église pour subsister. Les prétendues
 » conquêtes de leurs missionnaires se
 » réduisirent à des conversions forcées.

» & peu durables. En effet, continua
 » Don l'Hermès, comment seroit-il
 » possible de faire du fruit parmi les
 » Ethiopiens, dont l'église est une
 » branche de celle des Coptes, chez
 » lesquels on n'a jamais pu opérer une
 » conversion sincere & solide ? Les
 » Abyssins sont encore plus éloignés de
 » nous, & sur-tout plus animés contre
 » les Européens, dont ils ont secoué la
 » domination impérieuse. Il est vrai
 » qu'il y a eu autrefois des catholiques
 » parmi eux ; mais c'est par cet endroit
 » là même, qu'il sera toujours plus
 » difficile d'y rétablir une religion,
 » contre laquelle ils sont déjà si fort
 » prévenus. »

Je reviens à leurs mœurs : ce peuple vit dans une simplicité, une grossièreté même, qui approche de la barbarie. Ceux qui ne campent pas sous des tentes, habitent des cabanes qui ont la forme d'entonnoirs, où l'on ne voit pour tous meubles que des nattes, & quelques pots de terre pour toute vaisselle. L'habillement consiste dans une espèce d'écharpe & des hautes-chausses de grosse toile. Les gens de qualité ont des robes de soie, qui descendent

St
 jusqu'au
 caleçons
 Pour rer
 la graiss
 sent ave
 pour ne
 ne se co
 la nuit i
 fourche
 & laisser
 veux. L
 recherch
 tête, &
 maniere
 liers &
 leur par

On a
 les peup
 noir, p
 leurs vo
 Leur c
 olivâtre
 corps b
 sionomi
 petites
 grands,
 visage r
 sont, si
 plus bea

jusqu'au milieu de la jambe , & des caleçons qui la couvrent entièrement. Pour rendre leur chevelure luisante , ils la graissent avec du beurre , & la tressent avec assez d'art & de goût. Aussi pour ne pas déranger leur coëffure , ils ne se couvrent jamais pendant le jour : la nuit ils appuient leur cou sur une fourche qui leur tient lieu d'oreiller , & laissent flotter librement leurs cheveux. Les femmes sont encore plus recherchées dans leurs ornemens de tête , & varient leur coëffure de mille manieres ; mais ce sont toujours les colliers & les boucles d'oreilles , qui font leur parure principale.

On a cru long-temps en Europe , que les peuples d'Ethiopie avoient le teint noir , parce qu'on les confondoit avec leurs voisins , les habitans de la Nubie. Leur couleur naturelle est brune & olivâtre , leur taille avantageuse , leur corps bien proportionné , leur physionomie agréable. Ils ont les levres petites , les dents blanches , les yeux grands , bien fendus , tous les traits du visage réguliers & bien marqués. Ce sont , sans contredit , les hommes les plus beaux , les mieux faits de toute

l'Afrique. Ils sont vifs, agiles, pleins de vigueur, & capables de supporter les plus rudes travaux. Aussi remarque-t-on que les esclaves d'Abyssinie sont plus recherchés, & se vendent plus cher que ceux des autres contrées Africaines.

On ne peut refuser aux Ethiopiens des qualités estimables du cœur & de l'esprit. Ils ont de la pénétration, du jugement, & un caractère de bonté, qui les distingue des autres nations du même continent. Il regne entr'eux une politesse assez singulière, sur-tout dans la manière de se saluer. On se présente réciproquement la main; & on se la porte mutuellement à la bouche. On prend ensuite l'écharpe de celui qu'on salue, on se l'attache autour du corps; de sorte que s'il n'a point de veste, il est obligé de rester nud. Il n'est point de particulier qui n'ait toujours un petit morceau de sel dans un sac pendu à sa ceinture. Lorsque deux amis se rencontrent, ils le tirent du sac, & se le donnent l'un à l'autre à sucer. Ce seroit une extrême incivilité de ne pas l'offrir, & une plus grande encore de refuser de le lécher. « Vous trouvez

S
 " cet
 " Fam
 " Fran
 " com
 " écha
 " men
 " on l
 " & l'
 " une
 " taba
 Il es
 dans les
 de l'hu
 des fru
 d'autre
 dépose
 prêtres
 distribu
 après l
 petits
 Agapes
 grands
 instrum
 dans l
 David
 Le p
 pour l
 un soir
 l'on y

» cet usage extraordinaire , me disoit
 » l'ambassadeur ; songez donc qu'en
 » France , quand on se rencontre , on
 » commence aussi par ôter , non son
 » écharpe , on n'en porte plus présente-
 » ment , mais son gand & son chapeau ;
 » on se prend la main : on s'embrasse ,
 » & l'on se présente également dans
 » une boîte , non pas du sel , mais du
 » tabac ; ce qui revient au même ».

Il est rare que les Abyssins paroissent dans les églises , sans y apporter du pain , de l'huile , de l'hydromel , de l'encens , des fruits , de la cire , du miel , & d'autres offrandes de ce genre , qui se déposent à la porte du sanctuaire. Les prêtres en retiennent une partie , & distribuent le reste aux pauvres , qui , après l'office , font dans la nef de petits repas semblables aux anciennes Agapes. Aux fêtes solennelles , les grands jouent , par dévotion , de divers instruments , & dansent avec le peuple dans les temples , comme autrefois David en présence de l'arche.

Le pain & le vin , qui doivent servir pour l'eucharistie , se préparent avec un soin extrême. Le pain est levé , & l'on y imprime cette marque X. Le vin

se fait dans la sacristie avec des grappes de raisin, qu'on laisse tremper dans l'eau pendant quelques jours, & qu'on fait sécher au soleil avant d'en exprimer le jus. Il est défendu d'employer pour la consécration, du vin de cabaret.

L'observation du jeûne se pratique avec toute la sévérité de l'ancienne discipline. On ne fait qu'un repas; & on ne le prend qu'après le coucher du soleil. On observe régulièrement quatre carêmes; le grand, qui est de cinquante jours; celui de S. Pierre, de trente; un autre de trois semaines; le plus petit, de quinze jours, outre le jeûne des mercredis & des vendredis de l'année. On ne mange alors ni viande, ni œufs, ni fromage, ni beurre; & comme il n'y a point d'olives en Ethiopie, on se sert d'une huile tirée des graines du pays. Personne n'est dispensé de ces abstinences rigoureuses; les malades, les enfants, les vieillards, les voyageurs y sont également obligés; & dans le choix, comme dans la préparation des aliments, les religieux de la Trappe ne pratiquent rien de plus austère.

Au surplus, c'est presque là l'unique

So
inconven
font ici à
autre par
dans un
logé & n
tants se
les besoin
& que les
condamn
Cet usag
étranger
maison
vu, &
sienne. L
che; en
rement
Abyssins
ni cabare
logement
La lit
de la nô
les mort
ter; &
sonnage
est nom
tes de c
nes & l
donne u
aumône

inconvenient des voyages, car ils se font ici à moins de frais que dans tout autre pays. Lorsqu'un étranger entre dans un camp, ou dans un village, il est logé & nourri gratuitement : les habitants se cottisent, & fournissent à tous ses besoins. S'ils en ufoient autrement, & que le voyageur s'en plaignit, on les condamneroit à une grosse amende. Cet usage est si bien établi, qu'un étranger peut entrer librement dans la maison d'un homme qu'il n'a jamais vu, & s'y faire servir comme dans la sienne. Il y boit, il y mange, il y couche ; en un mot, il y vit aussi familièrement que chez lui. Il est vrai que les Abyssins voyagent peu, & qu'ils n'ont ni cabarets, ni hôtelleries, ni autres logements de cette espece.

La liturgie de ces peuples differe peu de la nôtre, dans la maniere d'enterrer les morts. On s'assemble pour les pleurer ; & , comme parmi nous, plus le personnage est considérable, plus le clergé est nombreux. On a vu, dans ces sortes de convois, jusqu'à six cents moines & six mille pauvres. Aux uns on donne un grand repas ; aux autres, des aumônes considérables. Avant que de

mettre le corps en terre , on lui jette de l'eau bénite ; on l'encense ; on récite sur lui des prieres comme nous faisons ; mais ce que les Abyssins font plus que nous , c'est de laver le mort , & de chanter *alleluia*. Ce sont les moines qui le portent ; & leur marche est si rapide , que c'est tout ce qu'on peut faire que de les suivre. Les parents & les amis ont des tambours de basques , dont le bruit , mêlé aux cris de la douleur , & aux hurlements des pleureurs à gages , fait un vacarme épouvantable. Quand on passe devant une église , le convoi s'y arrête ; on y récite quelques prieres , & l'on continue son chemin jusqu'au lieu de la sépulture. De longs & de fréquents repas terminent toujours & égaiant ces fêtes funebres.

Dans quelques provinces , lorsqu'on apprend la mort d'une personne chere , on se précipite à terre avec une telle violence , qu'on a vu des gens mourir de cette chute. D'autres se meurtrissent les bras , le corps , la tête , d'une maniere cruelle. Le décès de l'empereur , ou de l'héritier du trône , s'annonce dans les provinces , à son de

S
trompe ;
consiste
service f
ses : on
verneur
nes de c
mes , se
falle. D
sans tar
& com
défunt ,
sons , su
qu'on e
qu'aux l
pour ma
rent le
avec un
falle qu
le peupl
des cris
durent

La
rétablie
envoya
prete q
du pay
pales ,
premier
comme

trompe ; & le deuil , qui est uniuersel , consiste à se raser la tête. On fait un service solennel dans toutes les églises : on s'assemble ensuite chez le gouverneur , où les officiers & les personnes de considération , hommes & femmes , se rangent autour d'une grande salle. D'autres , avec des tambours , ou sans tambours , se tiennent au milieu , & commencent à l'honneur du prince défunt , des récits en forme de chansons , sur un ton si triste & si lugubre , qu'on en est , dit-on , attendri jusqu'aux larmes. Il y a des gens qui , pour marquer leur chagrin , se déchirent le visage , & se brûlent les tempes avec un flambeau. Il n'entre dans cette salle que les personnes de distinction : le peuple est dans les cours , où il pousse des cris lamentables ; & ces cérémonies durent trois jours.

La santé de l'ambassadeur étant rétablie , & son départ arrêté , on nous envoya notre escorte , avec un interprète qui savoit les différentes langues du pays. On en distingue deux principales , l'ancienne & la nouvelle. La première n'est plus employée que comme le latin l'étoit en France , dans

les livres , dans l'exercice de la religion , dans les diplomes , dans les écoles & les actes publics. Elle a quelque affinité avec le chaldéen ; & on la croit une dialecte particuliere de l'hébreu. On s'en est servi en Ethiopie jusqu'au commencement du quatorzieme siecle , c'est-à-dire , jusqu'à l'extinction de la race Zagéenne. Le fondateur de la nouvelle dynastie ayant été élevé dans la langue Amharique , ainsi nommée du royaume d'Amhara , mit en vogue cet idiome , qui , devenu le langage de la cour , prit insensiblement la supériorité sur l'ancien éthiopien. On l'appelle aussi la langue du roi ; & elle est aujourd'hui si universellement répandue , qu'elle suffit pour se faire entendre dans presque toutes les provinces. On passe ici pour savant , lorsqu'on joint à l'étude de cette nouvelle langue , la connoissance de l'ancienne. Elles sont très-rudes l'une & l'autre , & très-difficiles à prononcer pour des étrangers , parce qu'elles ont des lettres dont on ne trouve point l'équivalent dans les nôtres. L'ancien éthiopien s'est maintenu , en grande partie dans le royaume de Tigré ; &

l'en

S
 l'on co
 autant
 mais q
 à sept
 Nou
 royaum
 à Senna
 point a
 ni du
 n'en fo
 des ho
 premie
 autres
 tianism
 nage de
 fleuve
 bre d'
 à la cé
 graisse
 allumé
 dules
 qui ne
 redout
 nemis
 ne ch
 prene
 désoler
 le cre
 presqu
 To

l'on compte dans l'Abysinie presque autant de langages que de provinces ; mais quelques personnes les réduisent à sept ou huit langues principales.

Nous primes notre route par le royaume de Gojam , pour nous rendre à Sennar ; mais on nous prévint de ne point approcher du pays des Agaves , ni du Zendero , dont les peuples , qui n'en sont pas éloignés , passent pour des hommes très-méchants. Parmi les premiers , les uns sont idolâtres ; les autres n'ont que l'apparence du christianisme. Comme ils habitent le voisinage du Nil , ils font des sacrifices à ce fleuve , lui immolent un grand nombre d'animaux. Le prêtre qui préside à la cérémonie , se frotte le corps de graisse de vache , monte sur un bûcher allumé , d'où , si l'on en croit les crédules Ethiopiens , il sort des flammes qui ne lui font aucun mal. Ces peuples , redoutables par leur nombre , & ennemis de la domination des Abyssins , ne cherchent qu'à s'en affranchir , & prennent part à toutes les révoltes qui désolent cet empire. Ils se retirent dans le creux des cavernes , d'où il n'est presque pas possible de les chasser.

Les habitants du Zendero , autre pays tributaire de l'Abyssinie , sont aussi féroces que les Galles , & toute leur religion consiste dans le culte qu'ils rendent au diable. Lorsqu'il est question d'élire un roi parmi eux , les princes de la maison régnante vont se cacher dans une forêt voisine , feignant de fuir un honneur qu'ils ambitionnent tous. Les électeurs cherchent avec empressement celui dont ils ont fait choix. Il résiste d'abord , & se défend avec courage , blessant tous ceux qu'il peut frapper , pour montrer que c'est malgré lui qu'on l'entraîne sur le trône. Enfin , les électeurs le saisissent & l'emmenent. Une des cérémonies de son couronnement , est de couper avec ses dents la tête d'un ver , qu'on prétend être sorti des narines du feu roi. Cet usage n'est que dégoûtant : ce qui suit est plus barbare , car le prince ayant mandé les principaux officiers de son prédécesseur , les fait massacrer en sa présence , en leur ordonnant d'aller servir leur ancien maître dans l'autre monde. Le Gingiro , c'est le nom qu'on donne au monarque , a pour trône une espece de case , construite au haut

de sa cabane, où il donne ses audiences. Lorsqu'il a été blessé dans un combat, ses sujets achevent de le tuer, ne convenant pas, disent-ils, qu'un roi porte les marques honteuses de la supériorité de ses ennemis.

Nous évitâmes heureusement la rencontre de tous ces barbares. L'officier qui nous conduisoit arrivoit une heure avant nous, dans les lieux où nous devions nous arrêter. Il alloit descendre chez le gouverneur, ou chez le chef du village, & lui montrait les ordres de la cour, écrits sur un rouleau de parchemin. Ce rouleau étoit renfermé dans une boîte attachée à son cou avec des cordons de soie. Aussitôt qu'il étoit arrivé, les principaux de l'endroit s'assembloient devant la tente du gouverneur, & en leur présence, il détachoit la boîte, en tiroit le parchemin, & le remettoit avec beaucoup de respect, au chef de l'assemblée, en lui disant que s'il ne l'exécutoit pas, il y alloit de sa tête. Lorsqu'un ordre porte la peine de mort, il est écrit en lettres rouges. Le gouverneur, pour marquer son respect & son obéissance, le prenoit & le met-

toit sur sa tête ; il donnoit ensuite ses ordres , pour que nous fussions défrayés dans tous les lieux de son gouvernement.

Le huitieme jour de notre marche , on nous régala de spectacles & de concerts. Les acteurs chantoient des vers à l'honneur de celui à qui se donnoit la fête , & exécutoient mille jeux divers. Les uns dansoient au son des tymbales , & formoient une pantomime des plus grotesques. Les autres tenant un sabre nud d'une main , de l'autre un bouclier , représentoient des combats , & faisoient , en sautant , mille tours de souplesse.

On commença dans ce lieu à confier nos paquets aux chefs des villages , qui , selon l'usage dont j'ai parlé , les firent porter jusqu'à la frontière. On nous montra une maison pratiquée dans le roc , où l'on dit que plusieurs jeunes gens s'étant cachés pour faire la débauche , y furent pétrifiés. On prétend que ces jeunes libertins , sont encore aujourd'hui dans la posture qu'ils avoient , quand ils furent convertis en pierres. Pour moi qui ai vu la chose de près , j'ai cru n'y remarquer que

des congellations, telles que la nature se plaît à en former dans les lieux souterrains.

Les montagnes & les plaines nous offroient des spectacles également agréables. Dans les unes on voyoit un si grand nombre de maisons, qu'il sembloit que ce fût une ville continuelle. Elles étoient séparées les unes des autres par des haies vives, toujours vertes, chargées de fruits & de fleurs, & entremêlées d'arbres plantés sans ordre & sans symmétrie; c'est en général, l'idée qu'on doit avoir des villes de ce pays. C'étoient de tous côtés, des marchés, où l'on vendoit toutes sortes de denrées & de bétail, & partout on rencontroit une infinité de monde. Les plaines étoient arrosées par des ruisseaux & des fontaines sans nombre, & remplies de forêts de citronniers, de jasmins, de grenadiers, & d'autres arbres, qui viennent ici en pleine terre, sans soin & sans culture. Les prairies sont couvertes de tulipes, de renoncules, d'œillets, de lys, de rosiers, & d'autres fleurs que nous ne connoissons pas en Europe, mais qui parfument l'air d'une odeur plus déli-

ciense que dans les plus beaux endroits de notre Provence.

Nous nous arrêtâmes dans un vallon d'ébéniers & de cannes de bambou, où un lion nous enleva un de nos chameaux. Ces féroces animaux sont si communs en Éthiopie, qu'on les entend rugir toute la nuit; & on ne les écarte qu'en allumant de grands feux, qu'on a soin d'entretenir. A quelque distance du vallon est un monastere que nous allâmes visiter l'aumônier & moi. L'abbé nous reçut avec beaucoup de charité, & voulut nous laver les pieds; mais vous jugez bien que nous n'eumes garde de le souffrir. On nous conduisit processionnellement à l'église, & nous montâmes ensuite dans une chambre, où l'on nous apporta à manger. Tout le régal consistoit dans de la biere & du pain trempé dans du beurre; car on ne boit ni vin ni hydromel en ce couvent; on n'y voit même jamais de vin, que pour dire la messe. L'abbé nous tint toujours compagnie; mais il ne mangea point avec nous.

Au sortir de ce monastere, nous trouvâmes un petit ruisseau qui sépare l'Éthiopie du royaume de Sennar, que

les anciens appelloient la Nubie. Le Nil qui l'arrose, du midi au nord, dans toute sa longueur, vint s'offrir à notre vue, lorsque nous eûmes quitté notre escorte. Il reçoit dans son cours plusieurs rivières, dont la plus considérable se nomme la rivière Blanche. Il répand la fertilité dans les campagnes, qu'il arrose de la largeur d'une lieue de chaque côté de ses bords. Les habitants le coupent en divers endroits, & conduisent les eaux dans des réservoirs pour l'arrosement de leur terres, naturellement si seches & si sablonneuses, qu'une affreuse stérilité regne dans les lieux un peu éloignés de ses rives. Ainsi, la plus grande partie de cette vaste région n'offre par-tout que de tristes déserts.

Nous nous embarquâmes dans de gros troncs d'arbres, creusés en forme de nacelles, qui sont les seuls bateaux du pays. La route ne nous offrit rien, jusqu'à Sennar, qui mérite une attention particulière. On compte dans cette ville environ cent mille âmes; & on lui donne une lieue & demie de circuit. Elle est mal-propre & mal policée; les maisons n'ont qu'un étage, & sont

bâties sans symmétrie & sans goût. Les fauxbourgs ne contiennent que de méchantes cabanes. Le palais du roi est construit de briques, & consiste dans un amas confus de bâtimens d'une architecture simple & grossière, mais richement meublés de tapis du levant.

On nous présenta à ce monarque dès le lendemain de notre arrivée, & l'on nous fit quitter nos souliers pour paroître devant lui. C'est un cérémonial auquel tous les étrangers doivent se soumettre; à l'égard de ses sujets, ils ne peuvent se montrer à leur prince que pieds nus. Nous entrâmes dans une grande cour, pavée de carreaux de fayance de différentes couleurs, & bordée de gardes armés de lances. Dès que nous l'eûmes traversée, on nous arrêta vis-à-vis d'un fallon, où le roi donne audience aux ambassadeurs. Nous saluâmes sa majesté, en nous mettant à genoux, & baissant, suivant l'étiquette de cette Cour musulmane, trois fois la terre par respect. Le monarque âgé d'environ quarante ans, est noir, comme le sont tous les habitans de la Nubie, mais bien fait, & d'une taille majestueuse. Il étoit

assis sur un lit en forme de canapé, les jambes croisées, & environné de plusieurs vieillards dans la même attitude au-dessus de lui. Son vêtement consistoit en une robe de soie brodée d'or, une écharpe de toile très-fine, & un turban bleu. Les vieillards étoient habillés à-peu-près de même. Un d'entr'eux, qui nous parut être le premier ministre, se tenoit debout à l'entrée du salon, portoit la parole au nom du roi, & nous répondoit de sa part. Nous saluâmes le prince une seconde fois; & nous lui présentâmes quelques curiosités d'Europe qu'il sembla recevoir avec assez de plaisir. Il nous parla du sujet de notre voyage: & nous crûmes remarquer en lui beaucoup d'attachement & de respect pour le roi de Portugal. Après trois quarts d'heure d'audience, nous nous retirâmes, en faisant les mêmes salutations. Il nous fit accompagner par ses gardes, jusques dans la maison où nous devons loger; & il nous envoya de grands vases remplis de beurre, de miel, & d'autres rafraichissements, avec deux bœufs & huit moutons.

Le roi de Sennar va deux fois par semaine dîner dans une de ses maisons de campagne, qui est à une lieue de la ville; & voici l'ordre qu'il tient dans sa marche. Trois cents cavaliers montés sur des chevaux superbes, paroissent d'abord. Le monarque, qui ne se montre jamais en public, que le visage couvert d'une gaze de soie, vient ensuite, environné d'un grand nombre de valets-de-pied, & de ses soldats armés, qui chantent à haute voix ses louanges, en s'accompagnant du tambour de basque. Sept à huit cents filles ou femmes marchent pele-mêle avec les hommes, & portent sur leur tête de grands paniers, qui représentent toutes sortes de fleurs. Ces paniers couvrent des plats remplis de viandes & de fruits tout préparés, qui doivent être servis sur la table du roi. Deux ou trois cents cavaliers montés comme les premiers, suivent le même ordre, & ferment la marche.

Le prince se met à table dès qu'il arrive. Son amusement ordinaire, après le repas, est de proposer des prix à ses courtisans, & de tirer au blanc avec eux, en se servant du fusil,

dont ils n'ont cependant pas encore un grand usage. Après avoir passé une grande partie du jour à cet exercice, il retourne à la ville, accompagné de son même cortège. Ce sont proprement là ses moments de récréation; le reste du temps est employé à tenir conseil, à régler les affaires de son royaume, à rendre la justice à ses peuples, &c. On ne cherche point à prolonger les procès: un criminel est à peine arrêté qu'on le présente au juge, qui l'interroge & le condamne à mort, s'il est coupable & convaincu d'un crime capital. La sentence est exécutée dans l'instant: on renverse par terre le malfaiteur, & on le frappe à coups de bâton sur la poitrine, jusqu'à ce qu'il expire. A la mort du roi de Sennar, le grand conseil s'assemble, & par une coutume également détestable & barbare, il fait égorger les frères du prince qui doit monter sur le trône.

On tient tous les jours ici, dans une place qui est au milieu de la ville, un grand marché, où les denrées se vendent au plus bas prix. Un bœuf ne coûte que cinquante sols, un mouton quinze, une poule douze

deniers, le reste à proportion. La monnoie la plus basse vaut, à-peu-près, le quart d'un liard de France : c'est un petit morceau de fer de la figure d'un T. Le fadda, qui vient de Turquie, est une piece d'argent fort mince, qui ne vaut que deux sous. On se sert encore de réaux & de piaftres d'Espagne, qui doivent être rondes ; car les quarrées ne passent point dans le commerce. Ces piaftres valent environ quatre francs de notre argent.

Il est un autre marché, où l'on expose les esclaves. Ils sont assis à terre ; les jambes croisées, les hommes & les garçons d'un côté ; les femmes & les filles de l'autre. Les plus chers, c'est-à-dire, les plus vigoureux parmi les hommes, les plus jolies, les mieux faites d'entre les femmes, coûtent à peine dix écus de France. Aussi les marchands d'Egypte en enlèvent-ils tous les ans un très-grand nombre. Les autres marchandises de ce pays sont la civette, le tamarin, les dents d'éléphants, le tabac & la poudre d'or.

La civette, comme vous savez, est un animal de la taille d'un chat, ou

d'une grosse fouine , dont on tire un parfum , auquel on donne le nom de l'animal qui le porte. On en élève beaucoup dans ce pays-ci , & il y a des particuliers qui en nourrissent jusqu'à trois ou quatre cents. On leur donne du bœuf crud , & une espece de potage au lait. Pour en tirer le parfum , on racle proprement une matiere onctueuse , qui sort de leur corps avec la sueur , & on la renferme avec soin dans des cornes de bœuf , qu'on tient bien bouchées. Elle a , lorsqu'elle est nouvelle , la consistance du miel & la couleur blanche ; mais elle jaunit & brunit même en vieillissant. On en fait un grand usage dans tout le levant , & les parfumeurs d'Europe l'emploient aussi dans le mélange de leurs aromates. L'odeur de la civette , quoique violente , est plus suave que celle du musc ; mais l'une & l'autre ont passé de mode , depuis qu'on a connu l'ambre gris , ou plutôt depuis qu'on a su le préparer.

Les marchandises qu'on apporte au royaume de Sennar , sont des épiceries , du papier , du laiton , du fer , de la clauquillerie , de anneaux & des

374 SUITE DE L'ABYSSINIE.
grains de verre, du vermillon, & un certain noir dont les femmes se peignent les paupieres & les sourcils. Les négociants du pays font un gros commerce du côté de l'orient, & principalement à Surate, d'où ils rapportent des marchandises des Indes, & ils emploient ordinairement deux ans à ce voyage.

Le pain de froment n'est point du goût des habitants de Sennar : ils n'en font que pour les étrangers. Celui dont ils se servent est de dora : c'est le nom qu'ils donnent à un petit grain rond, dont ils composent aussi une espece de biere épaisse & de mauvais goût : ce pain est assez bon, quand il est frais ; mais au bout d'un jour il devient insipide, & il n'est plus possible d'en manger. C'est une sorte de gâteau fort large, de l'épaisseur d'un écu. A l'égard de la biere, elle se prépare de la maniere suivante. On fait rôtir au feu la graine de dora : on la jette ensuite dans l'eau froide, & après vingt-quatre heures, on boit cette infusion. Comme elle ne se conserve pas, on est obligé d'en faire à toute heure. Un homme qui a du pain de dora, & une

calebasse pleine de cette désagréable liqueur, dont il boit jusqu'à s'enivrer, se croit heureux, & fait bonne chere. Cette légère nourriture n'empêche pas que ces gens-ci ne soient plus robustes & plus forts que les Européens. L'eau-de-vie, le vin, l'hydromel même leur sont défendus, & ils n'en boivent qu'en cachette. Ils ont, ainsi que nous, l'usage du café.

Ils ne sont magnifiques ni dans leurs logements, ni dans leurs meubles, ni dans leurs habits. Les femmes de qualité ont une robe de soie ou de toile de coton, avec de larges manches qui pendent jusqu'à terre. Leurs cheveux sont tressés & chargés d'anneaux d'argent, de cuivre, d'ivoire, ou de verre. Leurs bras, leurs jambes, leurs oreilles, leur narines même en sont couverts, & elles ont aux doigts plusieurs bagues de pierres communes. Leur chaussure consiste en une simple semelle, qu'elles attachent aux pieds avec des cordons. Les femmes & les filles du commun ne sont vêtues que depuis la ceinture jusqu'aux genoux.

Les chaleurs, insupportables dans ce pays pendant quatre mois de l'année,

commencent en janvier , & finissent en avril. Elles sont suivies de pluies abondantes , qui durent trois autres mois , & causent , parmi les hommes & les animaux , de fréquentes maladies. Il est vrai que c'est presque toujours la faute des habitants : ils négligent de faire écouler les eaux , qui , en croupissant , se corrompent , & répandent des vapeurs malignes. Je n'ai rien d'avantageux à vous apprendre touchant le caractère de ces peuples : ils sont fourbes , superstitieux , & si attachés au mahométisme , que lorsqu'ils rencontrent un chrétien dans les rues , ils ne manquent jamais de prononcer leur profession de foi , de dire tout haut : « Il n'y a qu'un Dieu , & Mahomet est » son prophète. »

Après avoir demeuré quelque temps à la cour du roi de Sennar , il nous donna une sauve-garde , pour nous conduire & nous défrayer jusqu'aux états de celui de Dongale , son tributaire. On trouve peu de villages sur cette route ; mais les habitants , qui campent sous des tentes , fournissent des vivres aux voyageurs. Nous passâmes d'abord par de grandes plaines.

très-fertiles & parfaitement cultivées, d'où nous entrâmes dans des forêts d'acacias, dont les arbres étoient chargés de fleurs, qui répandoient une odeur délicieuse. Ces bois sont pleins de petits perroquets, & d'un grand nombre d'oiseaux d'un plumage très-varié. Nous nous arrêtâmes près d'un petit fort, dont le gouverneur est chargé d'examiner si dans les caravanes qui viennent d'Egypte, personne n'a la petite vérole; car cette maladie n'est pas moins dangereuse dans ce pays, que la peste l'est en Europe.

Quand nous fîmes à la vue de Dongale, notre conducteur alla demander au roi la permission d'y entrer. Nous étions dans un village qui sert de fauxbourg à la ville; & nous passâmes le Nil, dans un grand bateau que le prince entretient pour la commodité du public. Les marchands paient un droit; mais les passagers en sont exempts. La ville de Dongale est située sur le penchant d'une colline sèche & sablonneuse, au bord oriental de cette rivière. Les maisons sont mal bâties; les rues à moitié désertes & remplies de sables, que les ravines y entraî-

nent de la montagne. Le château qui occupe le centre , est grand & spacieux , mais mal fortifié ; il sert à contenir les Arabes qui habitent la campagne , & qu'on souffre dans le pays , moyennant un léger tribut qu'ils paient au roi.

Ce prince nous fit l'honneur de nous inviter à manger avec lui , mais à des tables séparées. Dans la première audience qu'il nous donna , il étoit vêtu d'une veste de velours verd , qui trainoit jusqu'à terre. Sa garde étoit nombreuse : ceux qui étoient près de sa personne , portoient une longue épée devant eux dans le fourreau ; les gardes du dehors avoient des demi-piques. Il vint nous voir dans notre tente , & se montra favorable à toutes les demandes que lui fit l'ambassadeur , relativement à sa commission.

Ce qu'on trouve ici de plus extraordinaire , c'est un poison si violent , qu'un seul grain , dit-on , fait périr un homme dans l'instant ; & si on le partage entre dix personnes , elles meurent toutes en moins de quatre heures. On n'en vend qu'aux étrangers , & l'on force ceux qui en ache-

tent de jurer qu'ils n'en feront jamais usage dans le pays. Ils sont, de plus, obligés de donner au roi la même somme, qu'à celui qui le leur vend. On fait couper la tête à quiconque est convaincu d'en avoir délivré à l'insu du monarque.

Nous partîmes de Dongale, pour nous rendre dans le royaume de Soudain. Deux ans auparavant, tout l'espace qui sépare ces deux états, avoit été ruiné par la peste. Elle y avoit fait un si grand ravage, que nous trouvâmes plusieurs villages sans habitans, & de grandes campagnes, autrefois très-fertiles, absolument incultes & abandonnées. La guerre est un autre fléau qui désolé cette contrée. Les deux rois ne sont jamais en paix, & tout se ressent ici de ces éternelles divisions. Les maisons sont de terre, & couvertes de paille. Les habits consistent en une veste mal-propre & sans manches, & la chaussure en une semelle de cuir ou de bois, attachée avec des courroies. Les gens du commun s'enveloppent d'une pièce de toile, qu'ils mettent autour du corps de cent manières différentes. Les hommes ne vont

nulle part , sans être armés d'une lance ; & ceux qui ont des épées les portent pendues à leur bras gauche. Les juréments , les blasphèmes sont fort en usage parmi ces peuples grossiers , chez lesquels on ne remarque ni religion ni pudeur , & quoiqu'ils suivent la loi de Mahomet , ils n'en savent que la profession de foi , qu'ils ont sans cesse dans la bouche. Il n'y a pas long-temps que ce pays étoit chrétien ; la foi ne s'y est éteinte , que parce qu'il ne s'est trouvé personne qui eût assez de zele pour l'entretenir. On voit encore , sur la route , des hermitages & des églises à demi ruinées. On ne se sert point d'argent dans ce royaume : tout s'y vend par échange , comme dans les premiers temps. Avec du poivre , du girofle , de l'étoffe , &c. les voyageurs achètent des vivres. Les marchands d'Egypte viennent y chercher de l'or & des esclaves.

Je suis , &c.

A Soudain , ce 18 novembre 1752.

 LETTRE CLXI.

LA NIGRITIE.

SOUDAIN étoit le terme du voyage de Don Juan de l'Hermès. Il devoit y attendre l'arrivée du marquis de Spinola , que la cour de Lisbonne avoit envoyé pour pareille commission , chez plusieurs rois de la Nigritie. Ces deux ministres devoient s'embarquer ensemble sur la mer Rouge , & se rendre , l'un à Goa , en qualité de président du conseil , l'autre à Mozambique , pour y reprendre ses fonctions de gouverneur. La maladie de Don Juan ayant , comme je l'ai dit , retardé notre départ d'Ethiopie , le marquis arriva le premier ; & sans nous attendre , il descendit le Nil jusqu'aux confins du royaume de Nubie. De-là il se rendit à Homol , sur le golfe arabe , pour y faire travailler aux préparatifs de notre embarquement. Il eut la précaution de laisser un homme à Soudain , pour nous inf-

truire de sa marche, & nous inviter à le suivre, assurant que tout seroit prêt pour notre départ, lorsque nous arriverions à Homol. Il nous tint parole, & nous n'eumes que le temps d'entrer dans le vaisseau qui nous attendoit. C'étoit, Madame, pour la seconde fois que je me trouvois sur cette mer, où rien ne troubla notre navigation. Nos deux troupes réunies se racontèrent mutuellement les diverses circonstances de leur voyage; mais de tous les récits que j'ai entendu faire sur la Nigritie, je m'en tiens à celui du marquis de Spinola, que je vous rends d'après lui-même.

« La Nigritie est une des plus vastes contrées de l'Afrique, & en même temps une des moins connues. Elle confine à l'Abyssinie & à la Nubie, autrement dit le royaume de Sennar, qui la bornent à l'orient, & elle tire son nom, ou de la couleur noire de ses habitants, ou du fleuve Niger, qui la traverse dans toute son étendue, & la rend assez fertile. Ce pays, séparé du reste du monde par des déserts arides, par des montagnes escarpées, étoit encore ignoré à la

fin du dixieme siecle. Un mahométan, que le hazard avoit alors conduit en Barbarie, résolu de connoître toutes les parties de l'Afrique, traversa les déserts, franchit les montagnes; & sa curiosité secondée par son courage, lui faisant surmonter tous les obstacles, il arriva enfin dans la Nigritie, où avant lui aucun voyageur n'avoit pénétré. Les habitants, dont le nombre étoit incroyable, n'avoient ni loix, ni mœurs, ni gouvernements, ni religion. On ne voyoit parmi eux ni rois, ni princes, ni magistrats; ils vivoient dans une parfaite égalité. Contents des productions du climat, ils ne cherchoient point à faire des conquêtes. Les uns cultivoient la terre; les autres gardoient les troupeaux. Ils s'assembloient dix ou douze, tant hommes que femmes, pour passer la nuit dans une cabane, & chaque homme prenoit la femme qui lui convenoit, parce qu'elles étoient toutes en commun. Les enfants l'étoient de même; & toute une peuplade ne formoit qu'une seule famille.

« Un des premiers rois de Maroc

poussa ses conquêtes jusques dans cette contrée, & la soumit peu de temps après qu'elle eut été découverte. Les Lybiens s'en rendirent maîtres ensuite, & y porterent leur religion qui étoit le mahomérisme. Ils y établirent leurs loix, leur commerce & leur langue. Les Negres impatientes de la domination de ces étrangers, résolurent de secouer le joug. Un des braves du pays de Tombut, se mit à la tête d'un parti, & massacra leur nouveau roi. Appellant ensuite autour de lui ses compatriotes, il leur montra son poignard teint du sang de leur souverain; & son crime fut à leurs yeux l'action d'un héros digne de régner. Ils le proclamèrent roi de Tombut; & s'étant réunis sous ses ordres, ils égorgèrent ou chassèrent les Lybiens. Leur exemple fut suivi dans tous les autres cantons; & les différents trônes de cette contrée ne furent plus occupés que par des Negres. Ils conserverent les loix, la religion, le gouvernement établis par leurs premiers maîtres; & c'est de-là que prit naissance cette multitude de petits royaumes qui partagent la Nigritie, &

& dont tous les habitants font profession du mahométisme. On assure que plusieurs de ces états ont été conquis par l'empereur de Maroc, & sont aujourd'hui gouvernés par des pachas. Quoi qu'il en soit, voici ce que j'ai pu apprendre de la plupart de ces différents pays, que l'usage a honoré du titre de royaume.

» On nomme Goaga une petite contrée habitée par un peuple barbare, qui vit, dans la montagne, du produit de ses troupeaux. Après avoir joui long-temps de la liberté, il fut asservi par un de ses compatriotes. Cet homme étoit au service d'un marchand Egyptien; & un jour qu'il n'étoit pas éloigné de sa patrie, il égorga son maître, prit son argent, & s'en revint dans son pays. Les richesses que son crime lui avoit procuré, éveillèrent son ambition; il acheta des chevaux & des esclaves, rassembla plusieurs brigands, se mit à leur tête, & fit des excursions sur les peuples voisins. N'ayant à combattre que des hommes foibles & sans armes, il revenoit toujours chargé

de dépouilles qu'il changeoit pour des chevaux & pour des esclaves. Enfin, le nombre de ses soldats devint si considérable, que les Go-gois se voyant hors d'état de lui résister, le reconnurent pour leur souverain. Son fils hérita de son courage & de sa puissance, & transmit à ses descendants un royaume qu'ils ont eux-mêmes considérablement augmenté.

« Celui de Bournon abonde en bled & en troupeaux; & les habitants sont presque tous pasteurs. Le roi entretient trois mille hommes de cavalerie, & une infanterie encore plus nombreuse, toujours prête à le suivre à la guerre au moindre signe de sa volonté. Ses revenus consistent dans la dime qu'il perçoit sur la récolte, & dans le pillage qu'il fait sur ses ennemis. Il tire ses chevaux de Barbarie; & il est dans l'usage de ne les payer qu'en esclaves. Les marchands sont obligés d'attendre qu'il soit de retour de ses expéditions; mais dans cet intervalle ils sont nourris aux dépens du monarque. On prétend qu'il possède des richesses

immenses ; que ses étrières, ses éperons, ses armes, sa vaisselle, les mors de ses chevaux, & jusqu'aux chaînes avec lesquelles il attache ses chiens, sont de pur or.

» On trouve aussi beaucoup de ce métal dans un canton du royaume de Guenguara ; mais comme on ne peut y arriver que par des chemins impraticables aux chameaux, on voiture les marchandises qu'on y échange, sur le dos des esclaves. Ces malheureux, quoique chargés presque au-delà de leurs forces, sont tous les jours sept ou huit lieues ; il y en a même qui vont & reviennent le même jour. Outre ces marchandises, on les force de porter encore la nourriture de leurs maîtres, & celles des soldats qui les escortent.

» Les royaumes, ou pour parler plus convenablement, les districts de Zanfara, de Zegzeg, de Casena, sont aujourd'hui partie de la souveraineté de Tombut, dont celui de Cano est devenu tributaire, de même que ceux d'Agades, de Ginea, de Meli, de Guber, & de Gualata. Celui de Gago tire son nom d'une

ville qui est pour ainſi dire le rendez-vous de toutes les marchandises de l'Afrique ſeptentrionale. On y amene des draps de Barbarie , & des esclaves de tout âge & de tout ſexe , des chevaux , des épées , des épérons , des brides , &c. & l'or y est ſi commun , que tout ſ'y vend quatre fois plus cher qu'en Europe. Ces petits rois , tout petits qu'ils ſont , ont un despotiſme abſolu dans leurs états. Ils ſont maitres de la vie & de la liberté de leurs ſujets : nul ne pourroit ſ'opposer à leur volonté , ſans encourir ſur le champ une mort certaine.

» De tous ces pays , Tombut est le ſeul à qui on puiſſe raiſonnablement donner le titre de royaume , par ſon étendue & par ſa puiſſance. Il y a dans ſa capitale , qui porte le même nom , une infinité de marchands , d'artiffes & de fabricants de toile de coton. On y apporte même des draps d'Europe ; & il ſ'y fait un ſi grand commerce , que tous les habitants en général y ſont fort riches. Mais on prétend que le roi de Tombut , auquel preſque tous les voiſins

payent tribut, est tributaire lui-même de l'empereur de Maroc. Quoi qu'il en soit, sa cour est la plus magnifique de la Nigritie. Lorsqu'il fait un voyage, ou qu'il va à la guerre, son chameau est conduit par les plus grands seigneurs. Ses peuples ne l'abordent jamais sans se prosterner : les étrangers, les ambassadeurs même ne sont pas exempts de cette humiliante cérémonie. On ne voit tous ces rois que lorsqu'on a besoin d'eux ; parce que chaque fois qu'on veut leur parler, il faut les prévenir par des présents, sans quoi ils se croiroient insultés ; & loin d'en rien obtenir, on ne feroit que les indisposer. Ces présents consistent ordinairement en eau-de vie, en quelques armes, quelques piéces d'étoffes, & sur-tout dans quelques mouchoirs des Indes pour leurs femmes ou pour leurs maitresses qui en sont fort curieuses. Alors ils reçoivent avec bonté nos envoyés, leur témoignent leur satisfaction, & se font un plaisir & même un point d'honneur d'accorder ce qu'on leur demande. Si l'on manque de parole à l'un d'eux, ils en sont tous of-

fenlés, & ne se font plus scrupule de vous tromper.

» Le roi de Tombut ne souffre aucun juif dans ses états : sa haine à leur égard est poussée si loin, que si quelqu'un de ses sujets entretient commerce avec eux, tous ses biens sont confisqués. Les plus notables de ce royaume, jadis toujours guerriers, toujours victorieux, sont les juges, les docteurs & les prêtres, tous gens, comme vous voyez, avec lesquels le monarque ne remporteroit plus de victoires, comme autrefois, ni ne rendroit ses voisins tributaires. En revanche, ils paroissent fort animés de l'amour des lettres ; j'en ai du moins ainsi jugé, par la prodigieuse quantité de livres & de manuscrits que les Arabes leur apportent. C'est la marchandise qu'on estime aujourd'hui le plus dans le pays, & qui se vend le plus cher. La monnoie courante consiste en de petites coquilles qui se tirent de Perse : il en faut quarante pour faire un grain d'or.

» On assure que ce métal est si commun dans ce royaume, que pour peu qu'on y renfue la terre, on en

trouve par-tout sous ses pas. La plupart des rivières qui descendent de l'Est, en entraînent avec elles en poudre & en grain, sur-tout après les grandes pluies & les débordements. On l'appelle or de la vase, à cause de la manière dont les nègres le séparent de la terre. Il n'est pas nécessaire de la creuser bien avant; il ne faut qu'en racler la superficie, la laver avec une sebile, & en verser l'eau par inclination, pour avoir au fonds l'or en poudre, & souvent même des grains considérables. Cette façon d'exploiter les mines, est cause qu'on ne découvre que l'extrémité des rameaux, sans aller au fillon principal. Il est vrai que ces rameaux sont pour l'ordinaire si riches, & d'un or si pur, qu'il ne faut ni le piler, ni le fondre pour le mettre en œuvre. La terre qui le produit, n'est ni dure ni difficile à creuser; & dix hommes peuvent y faire plus d'ouvrage, que deux cents dans les plus riches contrées du Pérou & du Brésil.

» Les Nègres ne connoissent point les terres où il y a plus ou moins

d'or ; ils savent en général qu'on en trouve presque par-tout ; & quand ils rencontrent quelque veine abondante , ils s'y arrêtent & continuent d'y travailler jusqu'à ce qu'elle cesse de produire , ou qu'elle diminue sensiblement. Ils la quittent alors , & en cherchent une autre. Ils croient que l'or a la malice de changer de place , & de se cacher quand on va pour le recueillir ; & sur ce préjugé , s'ils n'en trouvent point dans un endroit , ils disent tranquillement qu'il s'est enfui , & vont ailleurs. Lorsque , sans beaucoup de travail , ils retirent beaucoup d'or , ils fouillent à quelques pieds de profondeur , & ne vont pas plus loin , non que la mine diminue ; ils avouent au contraire que s'ils creuseroient plus avant , elle deviendroit plus abondante ; mais ils sont trop paresseux pour continuer un travail pénible. D'ailleurs ils n'ont ni l'invention des échelles , ni les instruments nécessaires pour étayer les terres , & prévenir les éboulements.

» Il n'est pas permis à tous les particuliers de chercher de l'or où bon leur semble , ni quand il leur plaît.

Cela dépend absolument de la volonté du souverain. Il fait avertir ses sujets que tel jour on exploitera telle mine ; & chacun se rend au lieu convenu. Les uns fouillent , les autres transportent la terre ; ceux-ci apportent l'eau , ceux-là délaient & lavent la matière : d'autres gardent l'or que l'on tire , & observent si les laveurs n'en dérobent pas quelque partie. Le travail achevé , on partage ce qu'on a recueilli après que le souverain a pris ce qu'il a voulu. Comme cette contrée ne produit presque que de l'or , il sert aux habitants pour se procurer tout ce qui est nécessaire à la vie. On leur fournit les marchandises dont ils ont besoin ; & dans le sein même de la stérilité , on voit régner la fécondité & l'abondance.

» Au nord de la Nigritie , est le vaste désert de Sara , qui , du levant au couchant , a plus de huit cents lieues , & près de quatre cents du septentrion au midi. Ce pays , que les Latins appelloient désert de Lybie , est plat , sablonneux & stérile. Les caravanes qui les traversent sont obligées de diriger leur marche avec la bouf-

394 LA NIGRITIE.
sole. La disette d'eau en a fait périr plusieurs; d'autres ont été ensevelies sous le sable. On y voit néanmoins une ville nommée Tagazis, qu'on dit être fermée de murailles, mais où il n'y a ni commerce ni police. On prétend que les femmes y ont la principale autorité; cependant le roi de Maroc y tient un gouverneur & une garnison. Tagazis est située dans la partie occidentale du désert: les habitants y sont fort pauvres: le territoire ne produit que du millet, des dattes, & quelques olives.

» Les peuples répandus dans le désert de Sara, sont un mélange de Maures & d'Arabes. Les premiers sont originaires de Barbarie; les autres descendent de ces anciens Arabes qui conquièrent l'Afrique du temps des califes. On leur donne à tous le nom de Maures; & on les divise en plusieurs tribus, qui ne reconnoissent point de souverains. Chacune forme une petite république, gouvernée par un chef qui est ordinairement le plus riche de la tribu. Leurs villages ne sont qu'un as-

semblage de tentes rangées en cercle, dont le centre est occupé la nuit par les bestiaux. Des sentinelles veillent autour du camp pour garantir l'habitation des surprises de l'ennemi, des voleurs ou des bêtes féroces. Quand le bétail a consommé tous les pâturages d'un canton, on va s'établir dans un autre : on met les femmes & les enfants dans des paniers, sur le dos des chameaux ; les meubles & les tentes sont portés par des bœufs ; & les hommes montés sur des chevaux, conduisent la troupe. Cette vie errante n'est pas sans agrément. Elle leur procure sans cesse de nouveaux voisins, de nouvelles commodités, de nouvelles perspectives. C'est la vie des anciens patriarches : on ne se dérobe point à la douce illusion que présentent de tels objets. On oublie son siecle & ses contemporains ; & l'on se rappelle ces temps fortunés, temps de l'amour & de l'innocence, où les hommes étoient simples, & vivoient heureux & contents.

* Ceux-ci professent le mahométif-

me , mais ils n'ont ni mosquée , ni lieux fixes pour leur culte. Ils prient où ils se trouvent , en observant les heures prescrites par la loi. Leurs prêtres se nomment Marabouts ; à leur contenance grave & modeste , à leurs discours , qu'ils commencent & finissent toujours par le nom de Dieu , vous les croiriez les plus religieux de tous les hommes ; mais lorsqu'on les met à l'épreuve , surtout dans les affaires de commerce , on ne trouve que de l'hypocrisie , de l'avarice , de la cruauté , de l'ingratitude , de la superstition , de l'ignorance , sans aucun principe de vertu morale , ou même d'honnêteté naturelle. Ce sont les pharisiens du mahométisme.

» L'habillement de ces peuples approche assez de celui des sauvages. La plupart n'ont qu'une peau de chevre autour des reins ; les plus riches se couvrent d'une chemise , avec des hauts-de-chausses qui leur descendent sur les talons. Par-dessus tout cela est une grande casaque sans boutons , liée avec une ceinture.

qui leur fait deux ou trois fois le tour du corps. Les femmes ont une chemise de coton , & par-dessus une piece d'étoffe rayée , en maniere d'écharpe. Une partie de leurs cheveux est relevée sur la tête ; l'autre est liée par derrière , & leur tombe sur la ceinture. Leurs boucles d'oreilles sont plus grandes ou plus précieuses , à proportion de leurs richesses. Elles ont des bagues à chaque doigt , des bracelets aux jointures du bras , des chaînes & d'autres anneaux à la cheville du pied. Si elles paroissent devant les étrangers , ce n'est que sous un voile qui leur couvre les mains & le visage. Jamais elles ne sortent seules : les hommes même ont l'attention de détourner la vue lorsqu'ils les rencontrent ; & ils leur portent le plus grand respect. Ils s'abstiennent sur-tout de les exposer en public , & veillent réciproquement les uns les autres sur leur conduite. Ils ne laissent entrer personne dans les lieux qu'elles occupent , & ont même très-grand soin de ne jamais faire mention d'elles , même avec leurs

amis les plus intimes , persuadés que la femme la plus honnête est toujours celle dont on parle le moins.

» Les filles ne portent qu'un morceau d'étoffe autour des épaules , & plus bas une jupe de peau , coupée en plusieurs bandes , qui les couvre assez bien dans un temps calme , ou lorsqu'elles restent tranquilles ; mais la moindre agitation , le vent le plus léger , la met en désordre. Les Moresques ont le teint brun , mais les traits réguliers , de grands yeux noirs & brillants , la bouche petite , & les dents d'une extrême blancheur. L'occupation ordinaire de ces filles & de leurs meres , est de filer le poil de chevre & de chameau , qu'elles apprennent de bonne heure à mettre en œuvre , de fabriquer des étoffes , de préparer les aliments , de faire la provision d'eau & de bois. La propreté , qu'elles regardent comme leur premier devoir , est aussi le premier de leurs soins. La nature le leur impose ; leur santé le prescrit ; la loi le leur commande ; leur propre goût les y engage ; & la crainte de dégoû-

ter leurs maris qu'elles aiment, & dont elles redoutent les froideurs, les y porte naturellement. Enfin, persuadées qu'il n'y a point d'objet plus dégoûtant qu'une femme mal-propre, elles croient ne bien faire que ce qu'elles font proprement. Aussi la première chose qu'elles demandent, dans les endroits où elles campent, c'est de l'eau pour se laver. Cet usage, que les femmes du peuple ne connoissent point encore dans nos villes, dont la paresse, ou une fausse pudeur éloigne nos bourgeois, qui n'est pratiqué que chez les femmes de condition & courtisannes, s'observe universellement, & sans exception, parmi les femmes & les filles du désert.

» Les maris, de leur côté, ont pour elles beaucoup de complaisance. Ils consacrent à leur parure presque tout ce qu'ils gagnent par leur commerce & leur travail. Ils emploient tout l'or qu'ils apportent de la Nigritie, à leur faire des bracelets & des boucles d'oreilles. Comme ils sont passionnés pour ce métal, & que la nature n'en produit point dans leur pays, ils font vo-

lontiers le voyage de Tombut ; & la moindre espérance de gain les engage dans de longues courses , sans craindre ni la fatigue , ni les dangers. Il semble dans ces voyages , que tout ce qu'ils trouvent en chemin leur appartient. Amis , ennemis , ils traitent tout le monde en vrais brigands. Semblables à ces navigateurs qui exercent tout à la fois le commerce & la guerre , ils se saisissent des Negres même qui trafiquent avec eux ; & s'ils ne les gardent pas pour leur usage , ils les vendent pour leur profit aux Européens , ou aux Maures de Fez & de Maroc. »

Le marquis de Spinola entra dans mille autres détails sur les mœurs & les coutumes de ces peuples : ce sont presque les mêmes que celles des Arabes , dont je vous ai parlé si longuement autrefois sous le nom de Bédouins. C'est la même manière de camper , de voyager , de nourrir les bestiaux , de cultiver la terre , de conserver le grain , de prendre leurs repas , de vivre dans leur famille , d'enterrer leurs morts , &c. C'est le même

306 X

respect pour leurs prêtres, le même amour pour leurs enfants, le même soin de leurs chevaux, le même attachement pour leurs femmes; ce sont les mêmes fêtes, les mêmes amusements, la même superstition, la même ignorance.

Je suis, &c.

A Mozambique, ce 23 Décembre 1752.

2305



 LETTRE CLXII.

LE MONOMOTAPA.

AUCUN des écueils , ou autres accidents de la mer rouge , dont je crois , Madame , vous avoir déjà parlé dans une occasion , ne troubla notre navigation , ni l'attention que nous apportâmes au récit du marquis. Nous traversâmes , avec la même tranquillité , toute cette partie de l'océan , qui s'étend le long de la côte d'Ajan & du Zanguebar ; & je me retrouvai , pour la seconde fois à Mozambique.

Il part tous les jours de ce port , de petits bâtimens , pour différentes parties de l'Afrique , où les Portugais ont des établissemens. Un des moins éloignés est celui de Senna , sur le fleuve de Couama , ou de Zambesé , qui ouvre aux Européens l'entrée du Monomotapa. Cette proximité me procura l'avantage de connoître un pays dont j'avois lu & entendu dire des choses extraordinaires. Quelques voyageurs , sans doute pour rendre

leurs relations plus merveilleuses , ont présenté le palais du souverain comme un édifice d'une magnificence qui surpasse tout ce que l'Europe a de plus admirable dans ce genre. Les poutres & les lambris sont , à les croire , d'une sculpture finie , & couverts de plaques d'or merveilleusement ciselées. Il est vrai , ajoutent-ils , que les tapisseries ne sont que de coton ; mais la vivacité des couleurs y dispute le prix à l'éclat de l'or qui enrichit l'intérieur de ce superbe bâtiment. Des meubles dorés peints & émaillés , des chandeliers & de la vaisselle d'or massif , & une infinité de vases de porcelaine , entourés de rameaux d'or , semblables à des branches de corail , font une partie des beautés qui ornent les appartements. Les dehors du palais sont fortifiés de tours & de donjons , dont la structure & la symétrie produisent un effet admirable. Les jardins , les bosquets , les avenues , répondent , selon eux , à la grandeur de l'édifice , & à la majesté du maître auguste qui l'habite.

Voilà en général ce qui regarde le logement ; à l'égard de la magnificence

intérieure, on assure que l'empereur emploie chaque jour pour mille écus de parfums, & qu'il est toujours accompagné de cinq cents bouffons. Son habit est une robe de drap d'or à ramages, tissé dans le pays. Ce prince a neuf femmes; qui sont honorées du titre de reines, & dont chacune tient à part un état aussi brillant que celui du souverain, dont elles partagent l'autorité. Elles doivent être ou les sœurs ou ses plus proches parentes; & elles jouissent du revenu de plusieurs provinces assignées pour leur dépense. Aussi-tôt qu'il meurt une de ces épouses, on choisit celle qui doit lui succéder. La première a toujours le titre d'impératrice, & commande à toutes les autres. Les Portugais l'appellent leur mere, & lui font quantité de présents, parce qu'elle sollicite leurs intérêts à la cour. Le roi ne leur envoie jamais d'ambassadeurs, qui ne soient accompagnés de quelques officiers de cette princesse. A sa mort, le premier maître d'hôtel a le droit étrange de nommer celle qui doit la remplacer, pourvu qu'il la prenne toujours parmi les parentes du monarque. Mille autres femmes choi-

ties dans les premières familles du royaume, n'ont que le rang de concubines, ou d'épouses du second ordre; ce sont comme les dames d'honneur des neuf reines; & les dépenses qu'elles font, sont proportionnées à cette dignité.

Par ces descriptions & cette magnificence imaginaire, on avoit excité ma curiosité qui se trouva peu satisfaite. Jugez de mon étonnement, quand, au lieu de ces édifices superbes, je ne vis que des maisons de bois, couvertes de paille. La capitale, qui porte le nom de cour (*Zimbaoe*), parce que le roi y fait sa résidence, peut avoir une lieue de circuit; mais les bâtimens sont si éloignés les uns des autres, que s'ils étoient réunis, comme dans nos villes, ils n'occuperoient qu'un très-petit espace. Le palais a neuf enceintes, formées par des claies de bois au lieu de murs. J'ai vu sa majesté impériale y faire elle-même travailler ses propres enfans; j'ai vu ses enfans augustes, occupés à porter de la paille pour couvrir une maison de bois que le prince venoit de faire bâtir. Il étoit vêtu alors de deux piéces d'étoffe, dont l'une lui formoit une

écharpe ; & l'autre , attachée par derrière comme un manteau , descendoit jusqu'aux jambes. Il porte communément à sa ceinture une petite hache qu'on peut aussi appeller une beche ; car tantôt il en fait une arme militaire , tantôt un instrument de labourage ; occupation qu'il méprise si peu , que je l'ai vu congédier un ambassadeur Portugais , pour aller vaquer à la culture de son champ. Son trône est le seuil de sa porte , où il est assis sur un degré , sans autre tapis qu'un filet de pêcheur. Ses appartements n'ont point d'autre tapisserie ; & c'est pourtant avec cet appareil modeste que cette noire majesté se fait servir à genoux. Quand elle touffe , qu'elle crache , qu'elle se mouche , qu'elle éternue , ou qu'elle bâille , on le fait aussi-tôt dans tous les quartiers de la ville. Ceux qui sont présents battent des mains en imitant l'action du monarque. D'autres qui l'entendent en font de même ; & cette farce qui se communique de l'un à l'autre , se joue presque en même-temps dans toute la cité. Quand ce prince sort , il tient dans sa main ses fleches , son arc , une lance , &

a toujours devant lui un homme qui bat du tambour pour avertir le peuple que l'empereur passe. Sa cour a peu de grandeur & beaucoup de cérémonies.

Ce prince a réellement un grand nombre de femmes, dont plusieurs sont en effet ses sœurs ou ses parentes; mais elles ne sont ni difficiles à nourrir, ni chères à entretenir: quelques voiles de coton qu'elles filent & fabriquent elles-mêmes; quelques grains de maïs qu'elles plantent, qu'elles cultivent & qu'elles apprêtent; un grand hangard & quelques nattes, font leur logement, leurs meubles, leur habillement & leur nourriture. Les faveurs du maître ne mettent entr'elles aucune distinction; au moment du besoin il prend la première qui se présente; le besoin passé, il n'a pas même l'air de la connoître, à moins qu'elle ne devienne mère; alors on lui donne un appartement particulier, pour mettre au monde son enfant, le nourrir & l'élever. L'empire de la beauté n'a aucun droit dans un lieu où regne la suprême laideur; & dans cette cour noire & peu galante, on n'accorde aux femmes d'autre destination, que celle de satis-

faire à un besoin de l'homme , & de lui donner des successeurs. Cette indifférence pour un sexe par-tout adoré , prévient les intrigues , éloigne les cabales qui troublent , qui désoient les autres ferrails. Ici on n'entend pas dire qu'une femme ait fait soulever les janissaires , ni qu'une favorite ait déplacé un grand-visir ; mais que la jeune Addi a eu vingt coups de fouets pour avoir négligé de filer son coton. O vous , dont les maîtresses des rois signent l'arrêt de proscription ou de mort , dans les bras de leur amant , vous n'éprouveriez pas ce revers à la cour du roi de Monomotapa ! Et vous , ambitieuses favorites , dont le cœur tend moins à l'amour , qu'à l'autorité du monarque , à peine dans cette même cour auriez-vous assez de crédit , pour faire châtier un simple esclave.

Les principaux officiers de l'empereur sont le gouverneur des royaumes , ou premier ministre ; le colonel général , ou chef de la guerre ; & le capitaine des gardes : j'ai déjà nommé le premier maître-d'hôtel. Les charges de grand-maitre de la musique , de chef
des

des devins ou des forciers , de premier apothicaire , de grand portier & de chef de cuisine , sont remplis par les seigneurs du plus haut rang. Les cuisiniers inférieurs sont aussi des personnes de qualité. Aucun de ces officiers ne doit avoir plus de vingt ans , parce qu'on présume que jusqu'à cet âge , ils n'ont point encore eu de commerce avec les femmes. Celles-ci ne manquent pas d'entretenir le prince dans cette idée ; & le monarque lui-même feint d'en être persuadé , pour leur laisser du moins ce petit dédommagement , dans la continence forcée où il les tient. Après leurs services , ces jeunes gens sont élevés aux premières dignités de l'état , comme les Ichoglans dans le serrail du grand seigneur.

L'origine , la succession & le nombre des empereurs du Monomotapa ne sont pas connus. Les Portugais prétendent que ces princes existoient dès le temps de la reine de Saba , & que c'étoit d'eux qu'elle tiroit ses trésors. D'autres les croient issus de la race des Mokarangis , qu'on regarde comme les plus braves de la nation. Leurs peuples

n'ont jamais connu l'usage de l'écriture ; mais ils ont des traditions qui leur tiennent lieu de monuments historiques. Ils sont persuadés que leurs empereurs passent de la terre au ciel ; & dans cet état de gloire , ils les invoquent sous le nom de Muzimos , à-peu-près comme les catholiques honorent les saints. Ils adorent un Dieu ; mais ils croient aussi l'existence du diable , auquel ils attribuent , comme nous , beaucoup de malice. Ils ne connoissent ni images , ni statues. La magie , le vol , l'adultère , sont des crimes qu'ils punissent rigoureusement. Ils ont autant de femmes qu'ils en peuvent entretenir ; & le respect qu'on a pour elles est si grand , que si le fils même du roi en rencontre une , il est obligé de lui céder le pas , & de s'arrêter jusqu'à ce qu'elle soit passée. Ces peuples commencent le mois à la nouvelle lune , & ils le divisent en trois parties , chacune de dix jours : le quatrième & le cinquième de chaque division , sont des jours de fête , & ceux où le prince donne ses audiences. Il a dans sa main un grand pieu , sur lequel il s'appuie , & se tient ainsi , pendant

• tout le jour, à la porte du palais. S'il est malade, c'est le premier ministre, ou chef du royaume, qui occupe sa place & exerce ses fonctions. Tous ceux qui ont à faire à ce tribunal, doivent se prosterner en y arrivant, & attendre, dans cette posture, la réponse du monarque, ou de son lieutenant.

Le jour de la nouvelle lune, l'empereur, environné de ses courtisans, & armé de deux lances, court dans le palais, comme s'il avoit dessein de combattre. Quand sa course est finie, on lui apporte un vaisseau plein de bled d'inde bouilli, qu'il répand à terre, & il ordonne à tous les grands seigneurs d'en manger. Ceux-ci se jettent dessus avec précipitation, & chacun en goûte pour faire sa cour, comme si c'étoit le mets le plus délicat. Mais la principale de toutes les fêtes, est celle de la nouvelle lune de mai. Tous les seigneurs, dont le nombre est fort grand, se rassemblent au palais, & donnent la représentation d'un combat devant le prince. Cet amusement dure tout le jour. Ensuite l'empereur dispaçoit, & est une se-

maine sans se faire voir. Durant cet intervalle , les tambours ne cessent de battre , & la fête se termine d'une manière barbare ; car le dernier jour , le monarque fait donner la mort aux seigneurs pour lesquels il a le moins d'affection , & les immole aux mânes de ses ancêtres. Alors les tambours cessent , & chacun rentre dans sa maison. Quelquefois , au lieu de la catastrophe terrible qui ensanglante cette fête cruelle , l'empereur se contente de se laver dans une cuve de vin qu'il fait boire à ses courtisans , pour les unir à lui , & montrer qu'il ne veut faire avec eux qu'un cœur & qu'une ame. Cette cérémonie se pratique au son des instrumens ; & ensuite tout le monde se retire la tête baissée , les jambes tremblantes.

On comprend , sous le nom de Monomotapa , toute cette partie de l'Afrique orientale , qui s'étend entre le fleuve de Zambesé & la rivière de Manica , autrement dite du Saint-Esprit , dans l'espace d'environ cent soixante lieues du midi au nord. Mais il s'élargit dans l'intérieur des terres , depuis les embouchures jusqu'aux sour-

ces de ces deux fleuves, qui en font une presqu'île. Ce pays, qui n'est guere moins grand que la France, est habité par les *Caffres*. Ce mot signifie *hommes sans loi*, épithete injurieuse que donnerent les premiers Arabes qui vinrent dans cette contrée, à tous les peuples qui n'étoient pas, comme eux, de la religion mahométane.

Le Zambesé se jette dans la mer par plusieurs embouchures; mais la source en est si éloignée, si cachée, qu'on n'est pas encore parvenu à la découvrir. Comme toute l'attention des Portugais se borne à leur commerce, ils se contentent de porter d'une main une balance pour peser l'or, de l'autre, une aune pour mesurer le drap, mais jamais d'instruments pour connoître le cours des rivieres. Celle-ci a, comme le Nil, des cataractes qui coupent la navigation, & des débordements réglés, qui engraisent & fertilisent les terres. On l'appelle Zambesé, du nom d'un village où elle passe, & Couama, du nom d'un fort situé sur ses bords. Ce fleuve, celui du Saint-Esprit, & toutes les rivieres qui s'y déchargent, sont célèbres par le sable d'or qui roule

avec leurs eaux. Une grande partie de cette contrée jouit d'un air assez tempéré, & ne manque ni de fécondité ni d'agrément. On y trouve de grands troupeaux de moutons, dont les habitants emploient la peau pour se couvrir. Le long du Couama, le pays est montagneux, couvert de bois, & coupé par quantité de ruisseaux, ce qui en rend la perspective fort agréable: aussi est-il le mieux peuplé, & l'empereur y fait ordinairement sa résidence. Il est rempli d'éléphants, dont la chasse est un des amusements les plus ordinaires de ce monarque. Voici comment elle s'exécute.

Trois cavaliers, bien montés, se disposent à attaquer la bête. Deux d'entre eux restent dans la plaine, & un troisième épie le moment où l'éléphant vient se désaltérer à quelque fleuve voisin. Dès qu'il apperçoit l'animal, il va droit à lui, & pendant qu'il boit, se perce d'un coup de lance. L'éléphant blessé entre en courroux, & poursuit l'agresseur, qui l'attire dans la plaine. L'un des deux autres chasseurs s'empresse de délivrer son compagnon, en courant sur l'animal, qu'il perce à son

tour d'un nouveau coup de lance. La bête, oubliant le premier agresseur, poursuit le second; mais le troisième cavalier, qui est encore frais, court sur elle, & lui décharge un troisième coup qui fait oublier le second. L'éléphant furieux, poursuit ce nouveau chasseur; mais il perd une grande quantité de son sang, que sa colere fait ruisseler avec abondance. S'il conserve encore assez de force pour survivre aux trois attaques, le premier cavalier recommence son manège, & les deux autres le continuent, jusqu'à ce que l'animal tombe d'épuisement.

Cette chasse est dangereuse sur les terrains qui ne sont pas bien unis, & j'ai été témoin d'un exemple terrible pendant mon séjour à Sena. Trois Portugais ayant entrepris de tuer un éléphant, négligerent de faire applanir les taupieres de la plaine. La chasse commença avec beaucoup de succès; mais le cheval du second agresseur ayant posé les deux pieds de devant dans un trou de taupe, s'abattit, & donna à l'éléphant le temps de joindre le Portugais. L'animal en fureur se saisit du cavalier avec sa trompe, le

jeta le plus haut qu'il put, & lui tendit une de ses dents pour le recevoir. Le cavalier, tombant de si haut sur cette pointe, en fut percé & comme empalé. L'éléphant eut la constance de le tenir dans cet état pendant un très-long espace de temps, tourné vers les deux autres chasseurs, & paroissant prendre plaisir aux cris inouis que pouffoit ce malheureux.

On divise le Monomotapa en vingt-cinq provinces ou royaumes, qui appartenoient autrefois à un seul maître, mais dont plusieurs en ont été démembrés, & d'autres sont restés tributaires. De-là vient qu'on donne au roi le titre d'empereur, parce qu'il compte plusieurs monarches parmi ses vassaux. Il fait élever leurs enfants dans sa cour, pour s'assurer de leur fidélité, & il entretient des armées pour les tenir dans la soumission.

Les Portugais ont eu pendant longtemps plusieurs comptoirs dans ce royaume. Ils en ont même encore aujourd'hui, mais beaucoup moins, & ce sont les seuls Européens qui y commercent. Ils en tirent de l'or & des dents d'éléphants, & ont, sous le nom

de foires, des lieux marqués, où les Caffres vont faire l'échange de leurs marchandises. Dans toutes ces foires, ils avoient des habitations, dont plusieurs n'existent plus. On voyoit, dans celle de Luane, une église & une maison de dominicains, avec une ferme abondante en vaches, en riz & en volailles. Plusieurs fontaines arrosent cette même contrée, & y répandent la fertilité & la fraîcheur. On portoit beaucoup d'or à la foire de Bocuto, & l'on y trouvoit aussi quantité de rafraichissements, & toujours un couvent & une église de jacobins.

Le bourg de Massapa, où se tenoit le principal marché de l'empire, est encore aujourd'hui la résidence d'un officier Portugais; & c'est le gouverneur de Mozambique qui le nomme, du consentement de l'empereur. On l'appelle le capitaine des portes, parce que ce lieu est comme la porte, ou le passage qui conduit aux mines d'or. Le prince donne à cet officier le titre de sa grande femme; & tous les sujets du roi de Portugal qui habitent le Monomotapa, ont droit de prendre celui de

femme de l'empereur. Personne n'a su m'apprendre l'origine de ces ridicules qualifications, ni quels en sont les privilèges.

Non loin de Massapa, est une montagne très-riche en or, que les Caffres nomment Afira ou Ofur, & sur laquelle on voit les ruines de plusieurs édifices considérables. Suiyant une tradition du pays, ce sont les restes des magasins de Salomon, ou de la reine de Saba, qui tirèrent de cette montagne, dit-on, tout l'or dont ils enrichirent le temple de Jérusalem. Ces bâtiments étoient de pierres enchâssées les unes dans les autres avec beaucoup d'art. On prétend qu'ils sont l'ouvrage des juifs qui formoient la flotte d'Ophir, & que ces édifices leur servoient de logements. Sans trop adhérer à cette opinion, il n'est pas absolument contre la vraisemblance de croire que Salomon étendit son commerce jusqu'à la côte de Sofala. En supposant que ses vaisseaux partissent de la mer Rouge, où pouvoient-ils trouver des mines d'or plus voisines de la Judée ?

La ville de Sofala, ainsi appelée d'une riviere & d'une île de ce nom,

est la capitale d'un pays qui a dépendu long-temps du Monomotapa. Le prince qui la gouverne aujourd'hui, est tributaire du roi de Portugal, & fait profession de la religion mahométane. Au commencement du seizieme siecle, les Portugais bâtirent sur cette côte une forteresse qu'ils occupent encore, & qui les rend maîtres de tout le commerce de cette contrée. Les habitants de Sofala sont un mélange d'Arabes mahométans, de Caffres idolâtres, & de chrétiens Portugais. Ces derniers possèdent encore les forts de Téré, d'Inhaquea, & celui de Sena, que j'ai déjà nommé: c'étoient comme autant de riches comptoirs, où se faisoit autrefois le plus-gros négoce de toute l'Afrique.

Une partie de ces foires, ainsi que celles de Dambarré & de Longoé, ont été ruinées par les Caffres, qui s'étant révoltés à la fin de l'autre siecle, massacrerent un grand nombre de Portugais, tant pour venger, disent-ils, les injustices de ces étrangers envers l'empereur, qui les aimoit comme ses enfants, & leurs cruautés envers les Caffres, qui les traitoient comme leurs

freres , que pour les punir de s'être trop fait aimer des femmes du pays ; car , quoique peu délicats en amour , ces peuples ne laissent pas d'être susceptibles de jalousie. Ils sont sur-tout infiniment choqués, de voir ces mêmes femmes leur préférer les Européens , dont la couleur leur paroît infipide. On nous a conservés le discours que fit un de ces Caffres à ses camarades , pour les exciter à la révolte. Cet homme , qui avoit été esclave des Portugais , s'étoit fait chrétien sous le nom de Moïse , & avoit , par des services essentiels rendus à son maître , obtenu sa liberté. Touché de voir ses compatriotes dans l'oppression , il leur adressa cette harangue , qui peut bien , en passant par les mains de l'historien , avoir acquis quelques ornemens qu'elle n'avoit point dans la bouche du negre. Pour rendre la vérité plus agréable , on aime à y mêler de la fiction. Quoi qu'il en soit , voici ce discours.

» Compagnons d'armes & freres d'infortunes , si vous aviez eu moins à souffrir de vos persécuteurs , j'aurois pu jouir tranquillement du repos qui m'étoit accordé ; mais en vain me

fuis-je vu délivré de l'esclavage ; je n'ai point trouvé de douceur dans la liberté , parce qu'en l'obtenant , j'ai cessé de participer à votre misere. Tandis que j'étois au même rang que vous , vil & misérable avec mes freres , je n'avois pas assez de sentiment pour réfléchir sur notre malheureux sort ; mais dix années de liberté m'ont mis en état d'en mieux juger. Je ne les ai point employées à mener , comme nos oppresseurs , une vie honteuse & méprisable , dans le luxe & dans la mollesse , mais à m'instruire de leur art , pour vous les faire connoître , & m'assurer moi-même que ce n'est point la différence du génie , mais l'éducation & le seul hasard , qui donnent aux blancs cette supériorité dont ils abusent pour mépriser les noirs , & pour les fouler à x pieds. Mais quelle est donc cette supériorité dont leur orgueil se vante ? Quel avantage prétendent-ils tirer de leur fade & dégoûtante blancheur , sur la couleur noble & majestueuse que nous avons reçue de la nature ? si la délicatesse est un mérite , nous avons la peau aussi douce que leurs velours.

Est-il question des qualités vraiment viriles ? Confidérez vos tailles & vos forces : en quoi vous surpassent-ils ? Qu'un blanc expose son visage aux vents ou à la chaleur du midi , y restera-t-il comme nos plus foibles enfans ? Non , il sentira aussi-tôt quelque défaillance de cœur ; il se plaindra d'être suffoqué par l'air , & brûlé par le soleil.

» L'unique avantage de ces fiers tyrâns , est d'être en effet plus heureux que nous. Ce n'est pas qu'ils soient plus sages ; mais ils ont plus d'art & d'industrie. Ils ne sont pas plus braves ; mais ils ont plus de finesse & d'artifice. Quand j'ai commencé à lire , j'ai appris dans le plus saint de leurs livres , que tous les hommes sont l'ouvrage d'un même créateur , les descendants d'un même pere , & naissent tous avec la même liberté & les mêmes droits. C'est pourtant cette liberté , que de cruels oppresseurs veulent nous ravir , en introduisant parmi nous l'esclavage , le plus grand des outrages que l'homme puisse faire à la nature. Ils n'ont quitté leur patrie que pour venir dévaster la

nôtre , ou , s'ils nous laissent encore la
 vie , c'est qu'il leur est plus utile de
 nous réduire à la servitude. A peine ils
 ont connu la route qui conduit à nos
 contrées , que la terre n'a plus été , pour
 ainsi dire , qu'un vaste magasin , où des
 négociants barbares ont mis à l'encan
 jusqu'à l'homme même , & ont formé
 le plus nouveau & le plus monstrueux
 des commerces , en l'échangeant contre
 un vil métal. La servitude , tel qu'un
 volcan destructeur , a desséché , brûlé ,
 englouti toutes les côtes de notre conti-
 nent ; la liberté ramenera à sa suite
 l'abondance & le bonheur. Qu'on la
 rappelle dans ces climats , & bientôt
 une population heureuse remplira ces
 immenses déserts , où l'on ne voit au-
 jourd'hui que des esclaves , des bêtes
 féroces , & quelques Européens , sou-
 vent plus féroces qu'elles. L'homme
 est né libre : il est homme ; voilà le
 titre de sa liberté : titre inaltérable ,
 titre supérieur aux attentats de la force ,
 & au pouvoir des loix inhumaines ,
 établies par ces cruels persécuteurs. Ils
 nous croient d'une espece inférieure à
 la leur ; mais qu'ils apprennent que la

plupart de nous sont dignes de commander à leurs tyrans , & d'être les modeles de leurs maîtres. Intrépides dans les tourmens , j'ai vu les bourreaux déchirer leurs membres , sans altérer les traits de leur visage. Braves dans les combats , ils ont versé leur sang pour ces mêmes Européens qui les accabloient du poids de leurs fers.

» J'ai lu dans le même livre , qui est la source de la religion des blancs , qu'un peuple , cher à ce souverain maître , s'étant trouvé réduit à l'esclavage sous des persécuteurs tels que les vôtres , ingrats , fiers & sans pitié , un homme , choisi miraculeusement , lui fit ouvrir les yeux sur son infortune , & servit heureusement à sa délivrance. Cet homme , que je me suis proposé pour modele , portoit le même nom que moi. Tout ce que vos tyrans vous ont fait essuyer & vous préparent encore , se fait sentir à mon cœur ; & voilà l'héritage que vous allez laisser à vos enfans ! Malheureux innocents , pourquoi nous réjouissons-nous à votre naissance ? Pourquoi souriez-vous à vos peres ? Ils ne vous mettent au

monde que pour vous rendre misérables. Des peres plus heureux leguent à leurs fils des trésors, de la fierté & de l'indolence : tel est l'héritage de nos persécuteurs. Nous n'avons à transmettre à notre postérité, que la honte de laisser après nous une race infortunée pour succéder à nos miseres. Mais ne pensons plus à ce que nous avons souffert ; songeons à ne pas souffrir plus long-temps.

» Au centre de ces montagnes inaccessibleles, & dans l'épaisseur de ces bois impénétrables, nous n'avons rien à craindre de nos ennemis, si nous ne nous lassons pas de veiller à notre défense. Nous ne manquerons ni de pâturages pour nos troupeaux, ni de champs propres à nous fournir des aliments, lorsque le feu aura découvert la surface de ces lieux incultes. Si nous avons d'autres besoins, nous savons où trouver des passages pour entreprendre hardiment des incursions. Nous fondrons sur les habitations des blancs, & nous reviendrons chargés de leurs dépouilles : mais commençons par nous mettre à couvert de leur malice & de

leur cruauté : pensons moins à tirer vengeance de nos maux passés , qu'à cimenter les fondemens de notre liberté & de notre repos. L'avarice des Européens ne nous enviera pas la possession de ces déserts , où nous aurons besoin , pour la sûreté & l'entretien de notre vie , d'avoir recours à tous les arts qu'ils nous ont appris. C'étoit pour augmenter nos peines , & pour nous rendre utiles à leurs plaisirs , qu'ils nous communiquoient ces connoissances ; la justice & la bonté du ciel les fera servir à notre bonheur. Le fer ne nous manque point pour les armes ; mais nous avons une voie plus courte de nous en procurer ; c'est de recevoir si bien ceux qui oseront nous attaquer , que nous leur ôtions le pouvoir de la fuite , & que , jusqu'aux armes qu'ils apporteroient pour notre ruine , tout devienne utile à notre défense.

» Prenons possession de ce vaste terrain , qui sera désormais notre partage , & divisons-le entre nous , sans préférence & sans jalousie. Défrichons nos terres , cultivons-les pour nous & notre postérité. Mais pensons d'abord à nous.

faire des loix : une juste soumission doit paroître douce , en sortant d'une injuste tyrannie. Si nos ennemis entreprennent de nous forcer dans cette retraite , qu'ils nous trouvent à l'épreuve de leurs efforts ; & s'ils nous y laissent en paix , faisons-leur confesser , par notre tranquillité , que nous sommes aussi bons qu'ils nous ont été cruels. Ils manquent de bestiaux ; nous serons bientôt en état de leur en fournir , s'ils consentent à nous donner en échange mille choses qu'ils peuvent nous accorder sans s'appauvrir : leur intérêt sera toujours de nous les offrir de bonne grace , plutôt que de nous mettre dans la nécessité de les emporter par la force ».

La haine des Caffres pour les Portugais , leur a fait abandonner toutes les côtes , qui sont aujourd'hui presque désertes. Ils se sont retirés dans l'intérieur des terres , où on les dit très-nombreux. Ils continuent néanmoins à commercer avec les Européens ; & ce sont toujours les productions du pays , c'est-à-dire , de l'or , de l'ivoire , de l'ambre & des esclaves , que ces Afri-

cains donnent en échange pour des soies & des toiles des Indes, dont ils composent leur parure ordinaire. L'agriculture & le soin des troupeaux sont les principales occupations de la plupart de ces peuples. Le riz, le bled d'inde, les légumes, sont les denrées qu'ils cultivent avec le plus de soin. Leur vie est simple & frugale, & il y a aussi peu de délicatesse dans le choix que dans la préparation de leurs aliments. On assure même qu'ils mettent les souris au rang des mets les plus friands, & les estiment autant qu'une perdrix ou un lapin.

Les royaumes de Mongas, de Manica, de Sabia & d'Inhambana, faisoient autrefois partie de celui de Monomotapa, dont ils ont depuis longtemps secoué le joug. Les états de Mongas s'étoient déjà détachés de l'empire, lorsque les Portugais y arriverent. François Barreto, nommé par la cour de Lisbonne pour la recherche des mines, prit cette route pour pénétrer jusqu'à celles de Brutua, qu'on lui dit être les plus abondantes. Il envoya des ambassadeurs au roi de Monomotapa.

Celui-ci , loin de les traiter comme ceux des autres princes , qui ne se présentoient devant lui qu'à genoux , & se prosternoient jusqu'à terre devant son trône , les reçut avec une distinction extraordinaire. Le prétexte de cette ambassade fut de lui demander la permission de le venger du roi de Mongas , qui s'étoit révolté contre lui ; mais le vrai motif étoit d'obtenir un passage par ses états , pour arriver jusqu'aux mines. L'empereur y consentit , & fit offrir à Barreto une armée qu'il refusa. Celle des Portugais , composée de cinq ou six cents hommes , parmi lesquels il y avoit beaucoup de noblesse , eut fort à souffrir de la faim & de la soif durant cette marche. Elle trouva les habitants de Mongas sous les armes , & disposés à la recevoir. Barreto fit avancer son artillerie au front de sa troupe. L'ennemi s'approcha d'un air ferme ; son ordre de bataille formoit un croissant. Une vieille femme , célèbre parmi ce peuple , par la profession qu'elle faisoit de la magie , s'avança hors des rangs , & jeta quelques poignées de poussière vers l'armée Portugaise , en assurant les Caffres

que cette poudre seule leur garantif-
 soit la victoire. Barreto , sachant com-
 bien la superstition a de pouvoir sur
 les negres , chargea un de ses cano-
 niers de pointer vers cette vieille ; &
 ses ordres furent exécutés avec tant de
 bonheur , qu'on la vit voler aussi-tôt
 en mille pieces , à la grande surprise
 des Caffres , qui la croyoient invulné-
 rable. L'ennemi continua de s'appro-
 cher , mais sans ordre , & fit pleuvoir
 une grêle de fleches & de dards. Les
 Portugais répondant , sans s'ébranler ,
 à coups de canons & de fusils , n'eurent
 pas besoin de recommencer sou-
 vent pour lui faire tourner le dos. Il
 ne leur en coûta que deux hommes , &
 ils laisserent six mille negres sur le champ
 de bataille.

Le roi de Mongas demanda la paix ,
 & envoya des ambassadeurs à Bar-
 reto. Ceux-ci , qui ne connoissoient
 point les chameaux , virent un de
 ces animaux dans le camp des Por-
 tugais , & témoignèrent beaucoup d'é-
 tonnement & de crainte. Le général
 prit avantage de l'un & de l'autre ,
 pour leur dire qu'il avoit un grand
 nombre de ces bêtes terribles , & qu'il

ne les nourrissoit que de chair humaine ; qu'ayant déjà dévoré les six mille Caffres qui avoient péri dans le combat , elles le faisoient prier par ce messager de ne pas conclure la paix , parce qu'elles craignoient de manquer de nourriture. Les ambassadeurs , effrayés de ce discours , supplierent Barreto d'engager ses chameaux à se contenter de viande de bœuf , dont ils promirent de leur envoyer une ample provision. Il se rendit à leurs prieres , & leur accorda des conditions qui rétablirent la tranquillité dans le pays.

On nous présente une partie des habitants du Monomotapa , & des royaumes voisins , comme des hommes féroces , qui , sans aucune connoissance du vrai Dieu , & livrés à la plus aveugle superstition , menent une vie errante & sauvage , dans des campagnes sablonneuses ou désertes. Ils ont le teint extrêmement noir , le nez écrasé , de grosses levres , & le visage difforme. Ils parlent un langage grossier , vont presque nus , se nourrissent de reptiles , & portent même quelquefois la barbarie jusqu'à se repaître de chair humaine.

On n'est point encore parvenu à connoître tous les peuples qui habitent l'intérieur de l'Afrique. Il y a des contrées immenses dont on fait à peine le nom, & d'autres où l'on n'a jamais pénétré. La férocité des habitants, l'ardeur brûlante du climat, la stérilité des déserts, l'aridité des campagnes, la difficulté des chemins, la multitude innombrable d'animaux furieux, qui font à l'homme une guerre cruelle, en ont, de tout temps, éloigné les voyageurs. Ils se sont bornés à la visite des côtes, & n'ont guere suivi que le cours des fleuves navigables. Je n'ai pas cru devoir m'engager plus avant dans cette même région; & après avoir redescendu le Zambesé, côtoyé le royaume de Sofala, traversé une partie de la terre des Caffres, je suis arrivé, par le pays des Hottentots, au cap de Bonne-Espérance.

Il n'y eut, durant ce voyage, d'événements extraordinaires que la cérémonie du baptême de mer, dont je ne crois pas encore vous avoir parlé. Cet usage bizarre est d'un établissement immémorial dans certains endroits, tels que le détroit de Gibraltar,
la

la ligne, &c. Tous les étrangers qui passent dans ces lieux pour la première fois, sont obligés de s'y soumettre; & voici de quelle manière il se pratique. Les matelots se déguisent de diverses façons: l'un se noircit le visage; l'un se fait un masque de pâte; d'autres paroissent armés de mousquets, d'épées, de hallebardes, de broches & de poëlons. Le pilote, pour se distinguer, tourne la doublure de son habit en dehors, ou se met en robe de chambre, & prend en manière d'écharpe, la première guenille qui se présente. Dans cet équipage grotesque, il monte sur le tillac, se place dans un fauteuil; & l'on apporte devant lui une cuve remplie d'eau, avec un bâton qui la traverse, & dont les deux bouts sont soutenus par deux matelots. Le pilote, tenant en main son livre de cartes géographiques, somme tous ceux qui n'ont point encore fait le voyage, de paroître devant lui, & leur fait faire serment sur le livre, que toutes les fois qu'ils passeront par ce même lieu, ils feront observer cette cérémonie. Il les fait ensuite asseoir sur le bâton; & pen-

dant ce temps-là on leur présente un bassin , dans lequel ils mettent quelques piéces d'argent. S'ils refusent ce petit tribut , les deux matelots lachent le bâton qu'ils soutiennent sur la cuve , & le laissent tomber dedans. On a soin de les y arroser encore de quelques seaux d'eau ; mais on se contente , pour les personnes de distinction qui rachètent leur liberté par un présent , de leur faire une petite croix sur le front , & de les arroser de quelques gouttes d'eau. Personne n'est exempt de cet usage ; & on raconte qu'Henri IV , passant de Saint-Malo à la Rochelle , ne fit pas de difficulté de s'y soumettre.

Les nations qui peuplent les côtes de Sofala & les pays des Caffres , ont différens noms ; mais presque tous ont les mêmes mœurs , les mêmes coutumes , la même figure. Les habitants de la terre de Natal , ainsi nommée , parce que Vasco de Gama , qui en fit la découverte , s'en approcha le jour de Noël , sont fort noirs. Ils ont la taille médiocre , mais bien proportionnée ; les cheveux crépus , le nez ni plat , ni trop relevé , les dents très-blanches , & la

physionomie agréable. On vante leur agilité & leur souplesse ; mais la fertilité naturelle de leur pays les rend extrêmement paresseux. Ce qu'on dit de leur passion pour la danse est incroyable. Un jour qu'ils étoient rassemblés près d'une rivière , où un vaisseau Anglois étoit à l'ancre , un homme de l'équipage descendit , & se mit à battre du tambour. Aussi-tôt tous les Caffres de l'un & de l'autre sexe se mirent à danser ; & le bal dura si long-temps , qu'excédés de fatigue , ils prièrent le tambour de finir. Les Hollandois ont acheté la terre de Natal , pour aggrandir leurs possessions au sud de l'Afrique. Les habitants de ce pays sont en commerce avec les corsaires de la mer rouge , qui leur apportent , en échange , des étoffes de soie pour de l'ivoire. Ils revendent ces étoffes pour des commodités de l'Europe , aux vaisseaux qui relâchent sur leurs côtes. Leurs choix tombent ordinairement sur du goudron , des ancres & des cordages , dont ils font d'autres échanges avec les mêmes corsaires. La soie , qu'ils ne peuvent vendre aux Européens , ils la portent aux Caffres du

Monomotapa. La polygamie est en usage parmi eux ; & les femmes s'achètent comme les animaux. On donne ordinairement deux vaches pour une femme ; mais quelques fois on a deux femmes pour une vache.

En pénétrant plus avant dans l'intérieur de l'Afrique , on rencontre les Anzikois. On nous représente ces peuples comme des gens vifs , agiles , belliqueux , qui ne combattent qu'à pied , & se servent d'arcs , de fleches , de haches & de couperets. Ils fabriquent des étoffes de fil de palmier , & de diverses sortes de soies. Leur commerce principal se fait en esclaves de leur nation , & en dents d'éléphants. On assure qu'ils ont de la droiture & de la bonne foi ; qu'ils pratiquent la circoncision , quoiqu'idolâtres ; mais qu'ils sont anthropophages , & qu'ils exposent la chair humaine dans leurs marchés , comme on vend celle de veau , de mouton , ou de bœuf dans nos boucheries. Ils mangent les prisonniers qu'ils font à la guerre , & tuent même leurs propres esclaves , lorsqu'ils les jugent assez gras. On en voit qui , fatigués de la vie , ou seulement par le

mépris qu'ils en font, s'offrent avec ces mêmes esclaves, pour être dévorés par leurs princes. Le peuple a la tête & les pieds nus, & ne couvre que le milieu du corps. Les nobles, car ces barbares en ont comme nous, portent des bonnets, & sont vêtus de soie ou de toile. On appelle aujourd'hui Monfals la nation des Anzikois, nom qu'elle tire de sa capitale, placée sous l'équateur. Cette ville n'a de remarquable, m'a-t-on dit, que le palais royal, qui passe pour être assez bien bâti. On assure que le souverain compte treize autres rois parmi ses vassaux. Il porte le titre de grand Makoko, qui est aussi le nom de son royaume.

Les Jaggas, voisins des Anzikois, occupent, dans l'intérieur de l'Afrique, des régions immenses, & forment un peuple très-puissant. Ces gens sont noirs & fort laids; & les cicatrices qu'ils se font au visage, les rendent encore plus difformes. Ils augmentent cette laideur, par l'habitude qu'ils ont de ne montrer que le blanc des yeux, quand on les regarde en face. Ils vont tout-à-fait nus, ne respirent que la bar-

barie , & préfèrent la chair humaine à tout autre aliment. Ils vivent dans les forêts , font errants comme les Arabes , ne plantent ni ne sement , & ne tirent leur fubfiftance que de leurs rapines. Ils ne campent jamais fans fe fortifier , lors même qu'ils n'ont qu'une nuit à paffer dans un même lieu. Ils emploient à cet usage les arbres que le pays leur offre. Une partie de l'armée s'occupe à les abattre , & l'autre à les transporter. Leur retranchement eft un enclos circulaire , percé de douze portes , dont chacune eft confiée à la garde d'un capitaine. Le général eft logé au centre dans un enclos particulier , avec une bonne garde. Les huttes des foldats font ferrées l'une contre l'autre. Ils placent leurs armes à la porte ; de forte qu'à la moindre alarme , ils fe trouvent prêts à combattre.

Ces peuples ne fe plaiſent que dans les lieux où croiſſent les palmiers , parce qu'ils aiment avec paſſion les fruits & le vin qu'ils retirent de ces arbres. Leur méthode , pour en exprimer le jus , eft de le couper par la racine , & de laiffer le tronc à terre.

pendant plusieurs jours. Ils font ensuite deux trous, l'un au milieu, l'autre au sommet, d'où il sort chaque jour pendant près d'un mois, quatre un cinq pintes de liqueur; après quoi l'arbre se dessèche & périt. Dans tous les lieux où les Jaggas se proposent de faire quelque séjour, ils abattent ainsi les palmiers, pour avoir du vin, & ruinent en peu de temps toute une contrée.

Les femmes des Jaggas se parfument le corps de musc, & mêlent des coquilles parmi leurs cheveux. Leurs bras, leurs jambes & leur cou, sont chargés d'anneaux, & c'est une beauté parmi elles, d'avoir quatre dents de moins, deux en haut & deux en bas. Celles qui n'ont pas le courage de se les arracher, sont si peu estimées, qu'on ne veut ni boire ni manger avec elles. Ces femmes sont d'une extrême fécondité; mais lorsqu'elles accouchent dans les camps, leurs maris égorgent les enfants qu'elles mettent au monde, afin de s'épargner la peine & l'embarras de les élever. Pour réparer cette perte, ils prennent dans leurs courses, de jeunes garçons & de pe-

tites filles , qu'ils regardent comme leurs propres enfans , & dont ils tuent les peres & meres , pour les manger. Ils traînent cette jeunesse avec eux , & mettent à ces captifs un collier , que ceux-ci font obligés de porter , jusqu'à ce qu'ils aient tué un ennemi , & présenté sa tête au grand Jagga. Ils cessent alors d'être esclaves , & le dépoüillent de la marque de leur servitude ; ils sont déclarés soldats , & membres de la nation.

Ces peuples donnent à leur souverain le nom de Kassangi ; c'est un titre d'honneur , qui répond à celui de Grand-Seigneur , que prend le chef de l'empire Ottoman. On l'appelle aussi le grand Jagga , comme l'autre le Grand Turc ; & tous les ans ses sujets célèbrent le jour de sa naissance par une fête cruelle. Ils se rassemblent dans une plaine , & forment un cercle autour de plusieurs arbres , sur l'un desquels on dresse un échafaud. Le monarque va s'y placer , avec les principaux seigneurs de sa cour. On lie au tronc d'un de ses arbres , un des plus furieux lions du pays. Dès que le prince est assis , les cris du peuple se font enten-

dre ; après quoi , sur un signal qui ordonne tout d'un coup le silence , on lâche le lion , en lui coupant la queue pour augmenter sa fureur. La vue d'une si nombreuse assemblée lui fait d'abord pousser quelques rugissements ; mais ne voyant aucun moyen d'échapper , il se jette au milieu de la foule , & déchire les premiers qui se présentent. Le peuple , au lieu de fuir , s'avance sans armes pour tuer l'animal , & regarde comme un bonheur , de périr dans ce combat aux yeux du souverain. Le lion succombe enfin sous les efforts de la multitude. Les survivants mangent les morts ; & faisant retentir l'air de leurs acclamations , ils accompagnent le prince jusques chez lui par des cris de vive le roi. Tous les habitants , en état de voyager , sont obligés d'assister à cette fête barbare.

Le général des Jaggas entretient dans ses troupes une exacte discipline. Ceux qui , dans une action , se conduisent mal , sont condamnés à mort , & mangés par leurs camarades. Chaque jour ce prince , monté sur un échafaud , fait une harangue à ses sujets , pour les exhorter à la bravoure. Sa pa-

ture a quelque chose de singulier : il porte dans ses cheveux plusieurs rangs de coquillages ; & autour des reins & des cuisses , une pagne d'étoffe de palmier , à laquelle pendent des œufs d'autruche. Un morceau de cuivre , long de deux pouces , lui traverse le nez ; & le même ornement est à ses oreilles. Son corps est marqué de diverses figures , & frotté tous les jours avec de la graisse. La noirceur de son visage est déguisée par des vernis rouges & blancs. Il est accompagné de vingt ou trente femmes , continuellement occupées à le servir , & qui , entre plusieurs hommages qu'elles lui rendent , se jettent à genoux toutes les fois qu'il boit , battent des mains , & chantent quelque air de leur musique.

Le grand Jagga n'entreprend aucune affaire importante , sans consulter les dieux , auxquels il immole , dit-on , des victimes humaines. Il fait ces sacrifices au lever du soleil , assis sur un escabelle , & la tête couverte d'un bonnet orné de plumes de paon. Il est assisté de deux prêtres , qui passent pour sorciers , & d'une cinquantaine

de femmes qui l'entourent, & ont chacune à la main une queue de cheval, qu'elles font voltiger en chantant. Derrière elles, se tient une troupe de musiciens qui les accompagnent de leurs instruments. Au centre du cercle, on allume un grand feu, sur lequel on met des poudres blanches dans un pot de terre. Les prêtres s'en fervent pour peindre le front, les tempes, l'estomac & le ventre du monarque, & lui présentent ensuite une hache, en lui recommandant de ne pas ménager les ennemis. Aussitôt on lui amène un enfant mâle qu'il tue avec cette arme. Il frappe quatre hommes de la même manière; & s'ils ne reçoivent pas la mort du premier coup, ils sont conduits hors du camp, & achevés par d'autres mains. On immole dix vaches dans ce sacrifice, & autant de chèvres & de chiens. Le feu est arrosé de leur sang, & la chair dévorée avec de grands cris de joie.

Les funérailles des Jaggas sont aussi barbares que leurs sacrifices; car on enterre avec le mort, deux de ses femmes, qu'on fait asseoir à ses côtés. On lui accommode proprement les

cheveux ; on le lave , on l'embaume , & on le pare de ses plus beaux habits. On met avec lui , dans le caveau , ses armes & tous les ustensiles qui ont servi à son usage. Chaque mois , les parents s'assemblent sur la tombe , & font des libations de sang de bouc & de vin de palmier. Cette cérémonie s'observe aussi long-temps qu'il reste dans le monde quelqu'un de la famille.

Ce que je viens de dire des Jaggas , je le tiens de gens qui ont voyagé parmi eux. Nous avions à bord un prêtre Portugais , qui s'étoit proposé de les convertir ; mais son zèle ne put tenir contre les mauvais traitemens qu'ils lui firent essayer. Il prétend connoître tous les peuples d'Afrique , & les distinguer par leur couleur plus ou moins noire , suivant qu'ils sont plus ou moins éloignés de l'équateur. « Depuis le tropique du cancer , nous dit-il , jusqu'à celui du capricorne , cette partie du monde est peuplée d'habitans noirs , demi-noirs & basanés. Les sentimens sont partagés sur la cause de cette diversité : pour moi je ne l'attribue qu'au

climat. Tous les hommes sont sortis du même pere, & étoient originairement blancs. La noirceur des negres est donc une qualité purement accidentelle, qui n'a aucun principe intrinsèque. Ce fut le premier sujet d'étonnement qui se présenta à l'esprit des voyageurs, lorsqu'ils commencerent à arriver dans ce pays; & leur admiration s'étant communiquée aux savants de l'Europe, on vit naître là dessus des conjectures & des disputes sans nombre.

» Les uns, pour expliquer ce phénomène, ont eu recours à la boisson de certaines eaux, qui ont la vertu, dit-on, de produire cette couleur, telles que ces deux fontaines de Béotie, dont l'une blanchissoit, & l'autre noircissoit les moutons; mais cette opinion se détruit d'elle-même. D'autres prétendent que ce changement de couleur a pu se faire par la force de l'imagination des meres, comme autrefois, par l'industrie de Jacob, les brebis de Laban portoient des agneaux diversement colorés. Ce sentiment, qui fait un principe général & permanent d'une cause particulière & accidentelle, n'est

pas plus soutenable que le précédent.

» Ceux qui attribuent la noirceur des negres à la malédiction donnée à Chanaan, se trompent de même ; car sa postérité se renferma dans la Syrie, où elle ne produisit aucun noir. D'autres enfin, pensent que cette race descend de Caïn ; & que cette couleur qui étoit le signe de la malédiction prononcée contre ce fameux fratricide, s'est perpétuée sur ses descendants, qui n'ont point péri par le déluge. En accordant quelque apparence de vérité à ces chimères, comment l'effet du crime se seroit-il transmis à la postérité des coupables, si l'on ne suppose aussi que leurs femmes devinrent noires comme eux ? Leurs enfants auroient été mulâtres ; & si l'on veut qu'ils se fussent toujours mariés entr'eux, ils auroient produit à la fin une race blanche, plutôt qu'une postérité de negres. D'ailleurs, quelques-unes de ces opinions sont contraires à l'écriture, qui dit positivement que tout le genre humain vient des enfants de Noé. Les negres même savent l'histoire du déluge universel : & c'est le

seul fait de l'antiquité qui se soit conservé parmi eux.

» Qu'est-ce donc qui a pu introduire ces générations nombreuses d'hommes noirs, qui peuplent presque tout le continent de l'Afrique? Je le répète, dit notre prêtre Portugais, c'est le climat, c'est le soleil, sous lesquels les descendants de Noé sont venus s'établir. La nature de l'homme n'a pu se changer aussi essentiellement d'elle-même, sans le concours des causes physiques. Les Portugais, dont la postérité existe encore aujourd'hui en Afrique, commencerent à y fixer leur demeure vers le milieu du quatorzième siècle. Ils peuplerent les isles, les côtes & les bords des rivières, depuis le Cap Blanc jusqu'au Cap Verd; ils n'étoient point noirs alors, ils étoient semblables au reste de leur nation. Ceux qui s'établirent dans les isles, où ils sont restés de pere en fils depuis trois siècles, n'ont point changé; ils ne sont qu'un peu plus basanés. Ceux des côtes d'Afrique, plus voisins de la zone torride, frappés des influences du serain, du climat, de la réverbération du soleil se sont vus, après quelques géné-

rations , aussi noirs que les naturels du pays , & n'en furent distingués que par leur langage , leurs coutumes , leur religion. Les aliments & les exhalaïsons du sol peuvent aussi contribuer à produire ce phénomène. Les négrillons nouveaux nés , ressemblent en tout aux enfants des blancs , à l'exception d'un filet noir qui borde l'extrémité des ongles , & d'une petite tache de pareille couleur au bout du scrotum. Ces marques sont un signe certain que l'enfant sera noir ; & les peres negres , qui soupçonnent la fidélité de leurs femmes , n'ont pas besoin d'autres preuves , pour abandonner les enfants comme ne leur appartenant pas , dès qu'ils naissent sans ce signe distinctif. Cette tache est grise chez les Indiens , & d'un rouge pâle chez les mulâtres. Le corps des négrillons est blanc les huit premiers jours : leur peau commence par brunir , & devient tout-à-fait noire.

» Mais , me dira-t-on , si le climat produit des phénomènes si singuliers , pourquoi les negres , transportés dans d'autres pays , y conservent-ils leur couleur , eux & leur postérité , lorsqu'ils ne s'allient point avec les blancs ? Je-

réponds qu'il n'est pas vrai, qu'ils gardent cette même noirceur; & que dès la seconde génération, les uns n'ont plus que la couleur de maron, les autres celle de café; parce que l'air agit sur eux autrement que sous la zone torride. Il est certain, & d'une expérience reconnue, que les enfants nés de parents noirs, soit en France, soit en Amérique, perdent d'une manière sensible, d'une génération à l'autre, une grande partie de la couleur de leurs peres. »

Vous verrez, Madame, avec plaisir, de quelle manière notre prêtre Portugais étoit reçu chez la plupart des rois negres, dont il parcouroit les états. « Ces princes, nous disoit-il, ne sont pas mieux logés que leurs sujets. Leurs cases sont de jonc & de paille; ils en ont seulement un plus grand nombre. J'en traversois toujours sept ou huit, avant que d'arriver à celle où se tenoit le monarque ou la souveraine; car ici les femmes régner au défaut des princes mâles. Je leur étois présenté par leur ministre. Jugez ce que c'est que ces ministres, ces souveraines, ces monarques, par ce seul trait. On vient

dire à un officier François du Sénégal , que la reine de Cayor , qui a fait deux lieues à pied pour le voir , est dans son anti-chambre. Eh bien , répond le François , qu'on lui donne un verre d'eau-de-vie , & qu'on la renvoie.

» Admis à l'audience du prince , on me demandoit par un interprete , le motif de ma visite ? Celui-ci disoit ma réponse au ministre , qui la rendoit au roi. Quand on avoit cessé de parler , le prince faisoit venir ses femmes , & me les présentoit , ainsi que toute la cour. Alors on s'asseyoit , la favorite sur une chaise de bois , à la droite du monarque , le ministre à la gauche , & moi en face , sur une chaise semblable. L'interprete étoit debout ; & les courtisans , assis sur des nattes , faisoient un cercle autour de nous. Les autres femmes , aussi debout formoient un second cercle , & les officiers distingués , un troisieme. On apporte ensuite les présents. On les a d'abord annoncés au ministre , qui avant tout , en a informé sa majesté. Les miens étoient quelques bouteilles d'eau-de-vie , dont je goûtai le premier , pour prouver à tout ce beau monde , que la liqueur n'étoit

pas empoisonnée. Après en avoir bu , je la présentai au roi , qui la donna à son ministre , & celui-ci aux autres ; de maniere qu'à chaque coup que le prince buvoit , il falloit une nouvelle bouteille , mise à l'épreuve comme la premiere. La conversation s'égayoit à mesure que les bouteilles se vuidoient ; & le roi , par mille protestations d'amitié , me promettoit d'épouser les intérêts de ma nation. Pourvu qu'il y eût assez d'eau-de-vie pour lui & pour toute sa cour , on obtenoit tout ce qu'on desiroit. Les femmes ne veulent pas être oubliées dans les présents ; mais peu de chose les contente ; quelques mouchoirs des Indes en font les frais.

» Plusieurs de ces princes Africains sont entrés avec moi en conversation sur la religion ; & ils finissoient toujours par me dire que , si le christianisme permettoit la pluralité des femmes , ils ne se feroient aucune peine de l'embrasser. C'est le seul article de notre loi qui les arrête. J'ai même trouvé des reines qui n'y voyoient pour elles , d'autre difficulté , que l'obligation de s'en tenir à un seul homme. Et si cet homme tombe malade , me

disoient-elles ; si cet homme.... Ah !
votre religion n'a pas tout prévu , n'a
pas pourvu à tout , comme la nôtre ».

Je suis , &c.

*Au cap de Bonne-Espérance , ce 27
janvier 1753.*

Fin du tome troisieme.



T A B L E
D E S
M A T I E R E S

Contenues dans ce Volume.

L E T T R E C L I.

L E P A R A G U A Y.

- P** R I N C I P A L E S circonstances de la découverte du Paraguay. *Page 5*
Dias de Solis est le premier Espagnol qui arriva à la riviere de la Plata. 6
Sebastien Cabot arriva dans le même pays après Dias de Solis. *Ibid.*
Ce que c'est que la riviere de la Plata, ses propriétés, ses différents noms. 7
Cabot bâtit une forteresse au Paraguay; aventure arrivée à la femme du commandant de ce fort, nommée Miranda. 8
Le cacique Siripa en devient amoureux; suites tragiques de cet amour. 9

- Les Espagnols négligent pendant plusieurs années, de faire des établissemens au Paraguay. 10
- L'empereur Charles-Quint y envoie Don Pedre de Mendose, qui fut accompagné d'un grand nombre de gens de qualité. 11
- Discours de l'empereur à Mendose, quand ce dernier partit pour l'Amérique. 12
- Mendose fait tracer au Paraguay le plan d'une ville qui fut nommée Buenos-Aires. 13
- La ville de l'Assomption, capitale du Paraguay, a été fondée deux années après. *ibid.*
- Les naturels du pays s'opposent à l'établissement des Espagnols au Paraguay. 14
- Aventure singulière d'une femme Espagnole, nommée Maldonata, dont une lionne prend soin, en reconnoissance d'un service que cet animal en avoit reçu. 15
- Moyens employés par les Espagnols du Paraguay, pour se concilier les habitans du pays. 16
- Les Indiens du Paraguay forment le projet de se défaire de tous les Espagnols; comment ces derniers sont instruits de ce complot, & le rendent inutile. 17
- Comment les Indiens obtiennent leur pardon. 18
- Don Alvare de Vera succede à Mendose dans le gouvernement du Paraguay; sagesse de son administration. 19
- Les Guaranis, Indiens de Paraguay, sont d'un grand secours à Don Alvare dans les guerres qu'il a à soutenir contre d'autres nations. 20
- Les officiers Espagnols préviennent le con-

- Feil de Madrid contre le nouveau gouverneur. 20
 Au milieu de leurs dissensions intestines, les Espagnols travaillent à l'agrandissement de leurs colonies. 21
 Ce qu'on entend par *commendes* dans le Paraguay, & combien elles occasionnent de mécontentement & de persécutions contre les Jésuites. 22
 Les rois d'Espagne n'ont rien de plus à cœur que la conversion des Indiens du Paraguay. 24
 Différents missionnaires ne pouvant suffire aux travaux apostoliques de ce pays, on y envoya des Jésuites. 25
 Entrée triomphante de ces peres au Paraguay ; honneurs qu'ils y reçoivent de la part du gouverneur & de l'évêque. 26
 Succès des travaux de ces religieux. 27
 Moyens qu'ils employèrent pour convertir les infidèles, & former des sociétés de ces peuples errants. 28
 Les Espagnols prennent contre les Jésuites des impressions peu favorables à ces religieux, & quelles en font les raisons. 29
-

LETTRE CLII.

SUITE DU PARAGUAY.

- L**ES cinq gouvernemens du Paraguay, & leurs villes principales. 31
 Fondation de la ville de la Plata, sa situa-

tion, sa description.	31
Les Chiriguanes, ennemis irréconciliables des chrétiens, & toujours en guerre avec les Espagnols.	33
Origine de ces peuples, & comment ils se sont établis au Paraguay.	34
Caractere des Chiriguanes.	35
Singularité de leurs usages.	36
Parallele de ce peuple avec nous.	37
Les Chiquites, peuples voisins des Chiriguanes, leurs usages.	38
Mœurs & caractere de ces mêmes peuples.	39
Maniere dont ils traitent leurs malades.	40
Comment les Chiquites ont été amenés à la connoissance du christianisme.	41
Réponses que quelques-uns d'entr'eux ont faites aux missionnaires qui vouloient les convertir.	42
Comment les Jésuites ont civilisé la nation des Guaranis.	43
Difficultés qu'ils ont eu à essuyer avec ces barbares, & de la part même des Espagnols.	44
Grande confiance que les rois d'Espagne ont dans les Guaranis.	46
Ce qu'il en coûte à ces mêmes monarques pour se les conserver.	47
S'il est vrai que les Jésuites sont plus maîtres de la république des Guaranis, que les rois d'Espagne.	48
Quelle part ces religieux ont au gouvernement de ces peuples.	49
Comparaison du gouvernement de Lacédémone avec celui des Guaranis.	50
	Le

- Leur joie à l'arrivée des missionnaires ; comment ils la témoignent ; combien ils leur sont soumis. 51
- Les Paraguéens réussissent dans tous les arts auxquels on les applique. 52
- Comment on leur distribue leurs occupations, pour la culture des terres ; & l'usage qu'on fait de ce qu'ils recueillent. 53
- L'habillement des Paraguéens, hommes & femmes. 54
- Description de leurs peuplades, de leurs maisons, &c. 55
- Leur manière de vivre, soit pendant la paix, soit pendant la guerre. 56
- On les exerce souvent pour les former à l'art militaire, & à quel dessein. 57
- On a voulu les priver des armes à feu ; mais ces armes restent dans des magasins, lorsque les Paraguéens cessent d'en faire usage. 58
- Commerce des habitants du Paraguay, comment il se fait, & avec qui. 59
- Les mesures qu'on prend pour empêcher que ces peuples, naturellement portés à la paresse, ne tombent dans la disette. 60
- On ne souffre aucuns mendiants parmi eux, & l'on n'y laisse personne d'oisif. 61
- Le travail des femmes n'y est pas moins réglé que celui des hommes. 62
- Comment on entretient parmi eux le bon ordre. *ibid.*
- Moyens employés pour que les Paraguéens n'aient aucun commerce avec les Espagnols. 63
- Les Paraguéens ne sortent jamais de chez eux, qu'ils ne soient accompagnés d'un

missionnaire.	63
Combien les mœurs des Espagnols du Paraguay justifient ces précautions.	64

L E T T R E C L I I I .

S U I T E D U P A R A G U A Y .

H ARMONIE admirable qui regne dans le gouvernement des Paraguéens , par rapport au spirituel.	66
Réception que ces peuples font à leur évêque , lorsqu'il vient faire sa visite.	67
On rend les mêmes honneurs au provincial des Jésuites ; un simple missionnaire est aussi reçu d'une manière distinguée.	69
Voyage fait à la réduction de saint-François Xavier de Tucuman.	69
Ce que c'est qu'un jacra au Paraguay.	70
Comment les Jésuites des réductions reçoivent les étrangers.	71
Gouvernement des églises dans les réductions.	<i>ibid.</i>
On y pratique beaucoup d'exercices de piété.	72
On y veille sur la conduite des paroissiens ; & l'on punit ceux qui tombent dans quelques fautes.	73
Magnificence des églises Paraguéennes , & quel en est le motif.	74
Ordre qu'on y observe pendant l'office , pour y entretenir la décence.	<i>ibid.</i>
Chacun doit assister à l'office divin , à moins qu'on ait de bonnes raisons pour s'en dis-	

- penser. 75
 C'est le dimanche qu'on célèbre les mariages
 dans les réductions chrétiennes. 76
 On a introduit la musique parmi les Para-
 guéens , pour y entretenir la dévotion. 77
 C'est principalement à la Fête-Dieu, que ces
 peuples font éclater leur goût , leur ma-
 gnificence & leur zele. *ibid.*
 Dérail des ornemens qu'ils font servir à la
 célébration de cette fête. 78
 On tâche sur-tout d'inspirer à ces peuples la
 vrai religion , qui consiste à réprimer ses
 passions. 79
 Respect des Paraguéens pour leurs mission-
 naires , dont ils reçoivent les corrections
 avec soumission. 80
 Exemples frappants de leur attachement
 pour leurs pasteurs. *ibid.*
 Les vertus les plus sublimes sont devenues
 parmi eux les vertus du peuple. 81
 La religion n'est pas l'unique source de leur
 bonheur. 82
 Zele des missionnaires pour la conversion des
 peuples voisins du Paraguay. *ibid.*
 Quels sont les plus obstinés de ces idolâtres. 83
 Le pere Baraze travaille à la conversion des
 Moxes & d'autres sauvages. 84
 Mœurs & coutumes de la nation des Mani-
 cos. *ibid.*
 Mœurs & coutumes des Indiens appelés
 Tſcharos. 85
 Origine de la nation de Mamelus. 86
 Mœurs & coutumes de cette nation. 87
 Nulle autorité n'étoit capable de la conte-
 nir. 88

Ruse singulière qu'emploient les Mamelus pour réduire d'autres peuples dans l'esclavage.	89
Les missionnaires arment les Paraguéens contre les Mamelus ; leurs succès.	90
Climat , température & productions du Paraguay.	91
Prodigieuse quantité de bœufs de ce pays ; manière de les prendre.	92
Chiens sauvages qui désolent des campagnes.	93
Pourquoi on ne cherche point à s'en défaire.	94
Commerce des peaux de bœufs ; son étendue.	95
Commerce de l'herbe du Paraguay.	96
Effets de cette plante.	<i>ibid.</i>
Autres productions du Paraguay.	97
Multitude & grosseur des serpents.	98
Moyens que la nature a donnés à ces animaux pour digérer ce qu'ils dévorent.	99
Animal singulier du Paraguay , appelé orocomo.	100
Ce que c'est que l'herbe à moineau dans le Paraguay ; comment on a connu ses propriétés.	101
La ville de la Paz , dans le gouvernement de la Plata ; d'où lui vient ce nom.	102
On découvre beaucoup d'or dans les environs de cette ville.	103
La ville de Sainte Croix , ou Sancta-Cruz de la Sierra-Nueva.	<i>ibid.</i>
Gouvernement & ville de l'Assomption.	104
Histoire & description de la ville de Buenos-Aires.	105
Mœurs des peuples qui forment les colonies	

DES MATIERES.	461
Espagnoles du Paraguay.	106
Ce qu'on doit penser de l'extrême pouvoir qu'on reproche aux jésuites dans ce pays.	107
De quelle utilité sont, pour le roi d'Espagne, les changements que les Jésuites ont opérés au Paraguay.	108

LETTRE CLIV.

LE BRESIL.

Ce que c'est que les capitánies du Bresil.	110
Les Portugais n'habitent que les côtes du Bresil.	111
Description de la ville de Santos, capitale de la capitánie de ce nom.	112
Saint-Vincent, autre ville de cette même capitánie.	<i>ibid.</i>
Les Cariges sont les habitants les plus policés du Bresil.	113
Autres peuples ennemis implacables des Portugais.	114
Les Mamelus du Bresil changent de con- duite.	115
Le lix, animal commun dans la capitánie de Saint-Vincent.	<i>ibid.</i>
Fables que les anciens débitoient au sujet de cet animal.	116
La capitánie de Rio-Janciro avoit été fré- quentée par les François.	117
Famine affreuse qu'ils éprouvent dans leur vaisseau, en revenant de France.	<i>ibid.</i>
Circonstances terribles de cette famine.	118

Description de l'emplacement où est situé Rio-Janeiro.	119
Description de la ville même.	120
Caractère des habitans.	<i>ibid.</i>
Oiseau lugubre, animal commun dans cette province.	121
La capitanie du Saint-Esprit ; description de cette ville.	122
La capitanie de Porto-Século fut le premier pays découvert par les Portugais.	123
Description de l'arbre du Brésil, dont le pays a pris le nom.	<i>ibid.</i>
Réponse d'un vieux sauvage à un Européen, qui emportoit beaucoup de ce bois.	124
Cabral prend possession du Brésil, pour la couronne de Portugal.	125
Les portugais témoignent peu d'empressement pour la possession de ce pays.	126
Dans la fuite, ils sentent le tort qu'ils ont eu de le négliger.	127
Fondation & description de la ville de San-Salvador, capitale du Brésil.	128
Mœurs, usages & caractères des habitans actuels de cette ville.	129
Clergé séculier & régulier de San-Salvador.	130
Fertilité & productions naturelles de la baie de tous les saints.	131
Révolutions arrivées au Brésil.	132
Comment plusieurs provinces du Brésil furent conservées aux Portugais.	133
Ce qu'il y a de plus remarquable dans la capitanie d'Iheos.	134
La capitanie d'Olinde.	135
Description de la capitale de cette capitanie.	136

L E T T R E C L V.

S U I T E D U B R E S I L.

L es autres capitannies du Bresil, autrefois habitées par les François.	138
Mœurs & usages des Malopaques, habitants du Paraïba, contrée du Bresil.	139
Description de la ville de Para, capitale des pays situés sur la riviere des Amazones.	140
Description de la riviere des Amazones, & des pays qu'elle arrose.	141
Portrait & caractere des peuples qui habitent ce beau pays.	142
Combien ils sont heureux.	143
A-t-il existé parmi eux de véritables Amazones ?	144
Caracteres & coutumes de ces femmes guerrieres.	145
Les Amazones, dont il est parlé dans les anciens auteurs, ont-elles existé ?	146
Qu'étoit-ce que ces anciennes Amazones ?	147
Ce qu'on doit penser des Amazones modernes.	148
Cours de la riviere des Amazones.	149
Religion des peuples qui habitent sur les bords de cette riviere.	150
Usage singulier des Omaguas, habitants de ce même pays.	151
Les Omaguas ne sont pas anthropophages, comme les Portugais les en ont accusés.	152
Danger de la navigation sur le fleuve des Amazones.	153

Les habitans de la mission de S. Paul.	154
Politique de la cour d'Espagne, dans la découverte du Maragnan, ou riviere des Amazones.	155
Histoire de cette découverte, commencée par Orellana.	156
Elle est continuée par un gentilhomme nommé Orsua.	157
Suites malheureuses de cette entreprise.	158
Histoire d'Aguiro, qui succede à Orsua.	159
Ce sont des religieux qui font la découverte du Maragnan.	160
Les Espagnols suivent cette découverte.	161
La capitaine de Maragnan.	162
Les Topinamboux, nation guerriere, fort attachée aux François.	163
Ces derniers apportent à ces peuples la connoissance de l'évangile, & font des traités avec eux.	164
Discours d'un chef de la nation des Topinamboux, à Rasilly, officier François.	165
Réponse de Rasilly à ce discours.	168
Portrait général des diverses nations qui habitent les états du Bresil.	170
Ils ne connoissent aucunes sortes de divinités.	171
Leurs mariages.	172
Ils se peignent le corps, & écrasent le nez à leurs enfans.	173
Les femmes n'aiment point à se vêtir.	<i>ibid.</i>
Comment les Portugais traitent avec certains peuples barbares du Bresil.	174
Maniere dont ces sauvages traitent leurs prisonniers.	175
Comment ils se comportent à l'égard des	

DES MATIERES. 465

morts.	176
Ce que ces mêmes peuples étoient autrefois avant l'arrivée des Portugais.	177
Comment les sauvages du Brésil reçoivent les étrangers.	178
Comment ils nourrissent & élevent les enfans.	179
Gouvernement civil & militaire des sauvages du Brésil.	180
Comment ils se traitent dans leurs maladies.	181
Production & commerce du Brésil, & en particulier, les diamans & les mines d'or.	182
C'est le hazard qui a fait découvrir ces mines aux Portugais.	183
Sur quel plan se fait le commerce des Portugais au Brésil.	184
Ce que les autres nations de l'Europe envoient dans ce pays.	185
La recherche de l'or du Brésil appauvrit les Portugais ; quelle en est la raison.	186

L E T T R E C L V I.

I S L E S D' A F R I Q U E.

T ABLEAU général des Africains.	188
L'isle de Sainte-Helene.	189
Comment le voyageur aborde dans cette isle.	190
Description du logement du gouverneur de Sainte-Helene.	191
Description du fort de cette ville.	191

Cette isle a fourni la matiere d'un épisode intéressant dans le roman de Cléveland.	192
Description du lieu qui servit de retraite à Cléveland.	193
Ce que ce séjour a de vicieux.	194
L'isle de Madagascar a reçu différents noms, par les diverses nations qui l'ont visitée.	195
Description de cette isle.	<i>ibid.</i>
Récit d'un François qui se trouve à Mada- gascar, & qui fait son histoire.	196
Comment les François se sont établis dans cette isle.	197
Exploits du célèbre la Case, établi à Mada- gascar.	198
Ses victoires excitent la jalousie du gouver- neur.	199
Les missionnaires se proposent de convertir les grands de l'isle de Madagascar.	200
Leur zele a peu de succès, & quelles en sont les suites.	201
Le zele trop ardent des missionnaires détache un roi de l'isle du parti des François.	202
Un des missionnaires est la premiere victime de ce zele.	203
Sa mort est suivie d'un massacre de plusieurs François.	204
La colonie Françoisise se trouve réduite à l'ex- trémité.	205
M. de Colbert établit la compagnie des Indes sur les débris de celle de Madagascar.	206
Quels en furent les premiers officiers.	207
La Case épouse une princesse de l'isle, qui vient rendre visite au gouverneur François.	208
Portrait de cette princesse; ce qui se passe dans cette entrevue.	209

Nouveaux succès de la Cafe à la guerre.	210
La compagnie s'attache ce brave homme.	211
Estat déplorable du fort des François à Madagascar.	212
L'esprit de division empêche d'y établir l'ordre.	213
On songe à abandonner Madagascar.	214
Fin du Brave la Cafe & de son épouse.	215

L E T T R E C L V I I .

S U I T T E D E S I S L E S D ' A F R I Q U E .

A VANTAGES & défavantages du lieu où est situé le fort Dauphin, dans l'isle de Madagascar.	217
Avantages & défavantages de la baie d'Antongil.	218
La baie de Saint-Augustin.	219
Comment sont habités les côtes & l'intérieur de l'isle de Madagascar.	220
Mœurs & coutumes des peuples de cette isle.	221
Trait remarquable d'un officier François, qui avoit épousé une femme de Madagascar.	222
Femmes de Madagascar, leur mariage <i>ibid.</i>	
Comment on punit les malfaiteurs dans cette isle.	223
Occupations ordinaires des habitants; leur nourriture.	224
Cérémonies & pratiques religieuses de ces peuples.	225
Quand & comment se fait la cérémonie de	

la circoncision.	226.
Fables des habitants de Madagascar, au sujet du premier homme, & son péché.	227.
Combien les bœufs & les vaches sont communs dans cette île.	229.
Autres animaux de cette île.	230.
Quelle est la langue qu'on parle à Madagascar.	231.
Papier, encre, plume du pays.	232.
Histoire de la découverte de l'île Bourbon.	<i>ibid.</i>
Productions naturelles de cette île.	233.
Trait remarquable au sujet de la chasse de l'île Bourbon.	234.
Climat & température du pays.	<i>ibid.</i>
Nombre des habitants.	235.
M. de la Bourdonnais, gouverneur de cette île, ainsi que de l'île de France.	236.
Histoire de l'île de France.	237.
Ce que M. de la Bourdonnais opère pour rendre cette île utile & florissante.	238.
L'usage de l'agriculture y étoit négligé.	239.
M. de la Bourdonnais y établit des magasins & des fortifications.	240.
Détail des soins & des travaux de ce gouverneur.	241.
Autres îles dont celle de Madagascar est environnée.	242.
L'île de Johanna, ou d'Anjuan.	243.
Mœurs & usages des habitants de cette île.	245.
L'île de Mozambique; sa description.	<i>ibid.</i>
Ses habitants.	246.
Les Hollandois font le siège de Mozambique; trait remarquable à ce sujet.	247.
La côte du Zanguebar.	248.

DES MATIERES. 469

L'isle de Querima.	249
L'isle de Quiloa ; ce qu'elle étoit autrefois ; ce qu'elle est aujourd'hui.	250
Ce qui s'est passé entre le roi de cette isle , & les premiers Portugais qui y arriverent.	251
Almeida détrône ce monarque	252
Les Portugais s'emparent de Quiloa.	253
Le territoire & la ville de Monbaza.	254
Comment les Portugais s'en rendent maîtres.	255
Description & état actuel de la ville de Melinde.	256
Par qui le royaume de Melinde est gouverné.	257
Histoire de l'arrivée de Gama dans ce pays.	258
Exploits de quelques Portugais dans le royaume.	259
Autre trait remarquable d'un aveugle.	260
Perfidie Portugaise.	<i>ibid.</i>
La côte de Zanguebar.	261
La ville Brava.	262

LETTRE CLVIII.

D'ABYSSINIE.

H ISTOIRE des premiers habitants de ce pays.	264
Histoire du fils de la reine de Saba , & de Salomon , qui a régné dans l'Abyssinie.	265
Comment & par qui la religion chrétienne y fut annoncée.	266
Eloge de deux princes Abyssins par un poëte	

de cette nation.	267
Révolutions arrivées dans l'Abyssinie.	268
Histoire d'un prince Ethiopien, mort en France.	269
Les empereurs Abyssins partagent la religion catholique, & veulent la faire embrasser à leurs sujets.	270
Les Jésuites sont renvoyés d'Ethiopie, & pourquoi.	271
Quelle est la religion des Abyssins.	272
Villes de la côte d'Ajan & du royaume d'Adel.	274
Mœurs des Maracates.	<i>ibid.</i>
Provinces d'Abyssinie sujettes ou tributaires.	274
Histoire de la nation des Galles.	275
Mœurs & usages de ces peuples barbares.	276
Maniere dont ils pratiquent la circoncision.	278
Comment le roi de Galles reçoit les étrangers.	<i>ibid.</i>
L'Abyssinie est un pays abondant en moines.	279
D'où ces moines sont venus, & ce qu'on en raconte.	280
Combien il y a de sortes de religieux en Ethiopie.	281
Vie que menent ces religieux.	282
Les églises de ces moines.	283
L'ancien & célèbre monastere de l'abbé Eul-tate.	284
Le goût de la vie ascétique est fort répandu dans l'Abyssinie.	285
La confession auriculaire se pratique dans ce pays, & comment.	286

DES MATIERES. 471

Les Abyssins rendent à la sainte vierge un culte qui tient de l'adoration.	287
Divers dogmes de la religion d'Abyssinie.	288
Livres sacrés des Abyssins.	289
Catéchisme de ces peuples.	<i>ibid.</i>
Ce que c'est que le patriarche des Abyssins.	290
Son ignorance.	291
Les autres prêtres de l'Abyssinie, leurs dignités.	292
Comment ils reçoivent le sacerdoce.	293
Combien les Abyssins respectent les églises.	294
Comment ils s'y comportent.	<i>ibid.</i>
Du baptême des enfants en Ethiopie.	295
Du baptême des adultes.	296
Autre sorte de baptême en Ethiopie.	297
Ce qu'on doit penser de ce baptême.	299

LETTRE CLIX.

SUIVE DE L'ABYSSINIE.

C OMMENT les ambassadeurs étrangers sont reçus dans l'Abyssinie.	300
Habillement de l'empereur d'Ethiopie.	301
Cérémonies observées à la réception d'un ambassadeur.	<i>ibid.</i>
Cérémonies observées lorsque le prince va à l'église pour y célébrer quelque fête solennelle.	302
Officiers du roi d'Ethiopie.	303
Différents titres des gouverneurs des provinces.	304
Comment sont faits les villages d'Ethiopie, &c	

les habitations des grands seigneurs.	305
Description d'un camp Ethiopien.	<i>ibid.</i>
Histoire de l'arche d'alliance qui se conserve dans l'Abyssinie.	306
Comment on transporte cette arche d'un lieu à un autre.	307
Comment on établit un camp en éthiopie.	308
Comment le prince donne ses audiences.	309
Comment est servie la table de l'empereur.	<i>ibid.</i>
Préparation des viandes.	310
Liqueurs qui servent de boisson.	311
Comment se font ces liqueurs.	312
Usage au sujet des mariages des princesses du sang royal.	313
Licence qui regne parmi les femmes Ethiopiennes.	<i>ibid.</i>
La polygamie est tolérée en Ethiopie.	314
Comment s'y font les mariages.	315
L'ancienne & fameuse ville d'Axuma.	316
Quels sont les marchés & la monnoie d'Ethiopie.	317
Comment on y recueille le sel.	318
Les mines d'or de ce même pays.	319
Climat & température d'Ethiopie.	320
Montagnes d'Ethiopie.	321
Ancien usage des princes Abyssins, qui renfermoient leurs enfants.	322
Comment cet usage s'est aboli.	323
Rivieres d'Ethiopie; sources du Nil.	324
Le lac de Dembée.	325
Productions du royaume d'Abyssinie.	326
Les bœufs y sont abondants, & d'une grosseur monstrueuse.	327
La richesse des habitants consiste en bestiaux.	328

DES MATIERES. 473

Lions, éléphants, & autres animaux d'E- thiopie.	329
L'hipopotame; chasse de cet animal.	330
Honneur que fait l'empereur aux ambassa- deurs étrangers.	331
Voleurs & mendiants de ce pays.	332
Peines décernées contre les criminels.	333
Comment se jugent les procès en Ethiopie.	334

LETTRE CLX.

SUIVE DE L'ARYSSINIE.

Q UEL est le pouvoir dont jouissent les rois d'Ethiopie.	336
Les biens & les terres se donnent au gré de l'empereur.	337
Comment se font ces donations.	338
Soumission des grands de l'état.	339
Les anciens rois d'Ethiopie se montrent rarement à leurs sujets	340
Comment ils en usent aujourd'hui.	<i>ibid.</i>
Ordre de succession au trône de l'Abyssinie.	341
Sacre & couronnement des empereurs.	342
On leur donne alors un nom particulier.	344
Pourquoi on appelle Prêtre Jean le roi d'E- thiopie.	<i>ibid.</i>
Milice d'Abyssinie; maniere de combattre.	345
Les Abyssins ne connoissent ni nos arts utiles ni nos arts agréables.	346
Ils aiment les jeux de mots.	347
Ils exercent de pere en fils les mêmes mé- tiers.	<i>ibid.</i>

Commerce étranger & intérieur des Abyssins.	348
Pourquoi les Abyssins ont un égal éloignement pour les Mahométans & pour les Portugais.	349
Comment on traite les premiers.	350
Tentatives faites inutilement pour introduire de nouveau la religion catholique en Ethiopie.	351
Mœurs & usages des Ethiopiens.	352
Leur portrait.	353
Qualités estimables de ces peuples.	354
Présents qu'ils font aux prêtres en entrant dans les églises.	355
Ils observent plusieurs carêmes.	356
Comment ils observent l'hospitalité.	357
Leur manière d'enterrer les morts.	<i>ibid.</i>
Ce qui s'observe en apprenant la mort d'une personne chère.	358
Comment on porte le deuil.	359
Différentes langues Ethiopiennes.	360
Habitants du pays des Agaves & du Zendero.	361
Comment ces peuples se choisissent un roi.	362
Cérémonie pratiquée dans l'empire Abyssin lorsqu'on est chargé des ordres du monarque.	363
Spéctacle que donnent les Ethiopiens aux personnes qu'ils veulent honorer.	364
Histoire apocryphe de quelques jeunes gens pétrifiés.	<i>ibid.</i>
Quelle est l'idée générale qu'on doit avoir des villes d'Ethiopie.	365
Multitude des lions dans l'Abyssinie, comment on les écarte.	366

DES MATIERES. 475

- Réception qu'on fait aux étrangers dans
quelques monasteres d'Ethiopie. 366
- Description du Nil dans le royaume de Sen-
nar. 367
- Description de la capitale de ce royaume. *ibid.*
- Cérémonie à laquelle les étrangers doivent
se soumettre lorsqu'on les admet à l'au-
dience du roi de Sennar. 368
- Portrait & habillement de ce prince & de
ses ministres. 369
- Marche & cortège de ce monarque, lorsqu'il
va dans ses maisons de plaisance. 370
- Comment il rend la justice à ses peuples. 371
- Les marchés de Sennar ; vente des esclaves.
372
- Description de l'animal qu'on appelle la
civette. 373
- Commerce du royaume de Sennar. *ibid.*
- De quel pain se nourrissent les peuples de
cette contrée. 374
- Habits, meubles, logement de ces mêmes
peuples. 375
- Climat & chaleur du pays de Sennar. 376
- Route de Sennar au royaume de Dongale.
ibid.
- Situation & description de la ville de Don-
gale. 377
- Violence d'un poison singulier que produit
ce royaume. 378
- Usage du pays & du royaume de Soudain.
379
- Religion & commerce du même pays. 380

L E T T R E C L X I.

L A N I G R I T I E.

D ESCRPTION & histoire de la Nigritie.	382
Mœurs des anciens peuples de ce pays.	383
Révolutions de cette même contrée.	384
Comment se forma le royaume de Gonga.	385
Ce que c'est que la ville de Bournon.	386
Malheureux sort des esclaves dans le royaume de Guengara.	387
Royaumes tributaires de celui de Tombur.	<i>ibid.</i>
Richesces & commerce des habitants de ce royaume.	388
Réception que le roi de Tombur fait aux étrangers.	389
Quels sont les principaux habitants du royaume de Tombur.	390
Comment on recueille l'or dans ce pays.	391
Superstition des negres à ce sujet.	392
Description du vaste désert de Sara.	393
La ville de Tagazis, située dans ce désert.	394
Mœurs des habitants du désert de Sara.	<i>ibid.</i>
Agrément de leur vie errante.	395
Leurs habillemens.	396
Respect des hommes pour les femmes.	397
Propreté extrême des personnes du sexe.	398
Complaisance des maris.	399
Les peuples du désert de Sara ont presque les mêmes mœurs que les Bédouins.	400

L E T T R E C L X I I .

L E M O N O M O T A P A .

F A U S S E S relations de quelques voyageurs sur le Monomotapa.	402
Description superbe du palais de l'empereur.	403
Ses habits , ses femmes.	404
Combien il faut rabattre des descriptions ma- gnifiques qu'on fait du Monomotapa.	405
Maniere singuliere d'honorer le monarque.	406
Ce qui se passe dans le ferrail de ce prince.	407
Quels sont les officiers de sa cour.	408
Ce qu'on pense de l'origine de cette monar- chie.	409
Mœurs , usages , coutumes des peuples du Monomotapa.	410
Fête de la nouvelle lune.	411
Etendue du Monomotapa.	412
Le fleuve du Zambesé.	413
Description de la chasse de l'éléphant.	414
Comptoirs des Portugais dans ce royaume.	416
Les différentes foires de ce pays.	417
Singulieres qualifications que prennent les Portugais dans cet empire.	<i>ibid.</i>
La montagne d'Assura ou d'Ofur , qu'on dit être la même que l'ancienne Ophir de Sa- lomon.	418
Le pays & la ville de Sofala.	<i>ibid.</i>
Une partie des foires portugaises ont été rui- nées par les Caffres.	419
Ce qui les a irrités contre les Portugais.	420

Discours d'un de ces Caffres à ses compatriotes, pour les exciter à la révolte.	421
La haine des Caffres contre les portugais leur a fait abandonner les côtes.	427
Mœurs de ces sauvages.	428
Le Portugais Barreto fait la conquête du royaume de Mongas.	<i>ibid.</i>
Histoire d'une vieille femme qui passe pour forcere.	429
Histoire d'un chameau dans le camp des Portugais.	430
Portrait des habitants du Monomotapa.	431
Pourquoi on connoît peu l'intérieur de l'Afrique.	432
Cérémonie du baptême de mer.	433
La terre de Natal, découverte par les Portugais, & possédée par les Hollandois.	434
Commerce & mœurs des habitants.	435
Commerce & mœurs des Anzikois.	436
Portrait des Jaggas.	437
Comment ils font leur vin.	438
Mœurs & coutumes des Jaggas.	439
Ce que c'est le grand Jagga.	440
Comment on célèbre le jour de sa naissance.	441
Autres détails concernant ce prince.	442
Funérailles des Jaggas.	443
De la couleur des negres.	444
Comment on explique ce phénomène.	445
On ne doit l'attribuer qu'au climat.	447
Objections & réponses.	448
Logement des princes negres.	449
Audience qu'ils donnent aux étrangers.	450
Ce qu'ils pensent de la religion chrétienne.	451

Fin de la table du Tome treizieme.

CATALOGUE

*Des livres qui se trouvent chez le même
Libraire.*

INSTITUTES au droit criminel , ou principes généraux sur ces matieres , suivant le droit civil , canonique & la Jurisprudence du royaume , avec un Traité particulier des crimes , par Mr. *Muyard de Vouglans* , avocat au parlement , *in 4.* 12 l.

Suite. Instruction criminelle , suivant les Loix & Ordonnances du royaume , par le même , *in-4.* de 1300 p. 14 l.

Le Voyageur François , 14 vol. 42 l.

La suite *sous presse.*

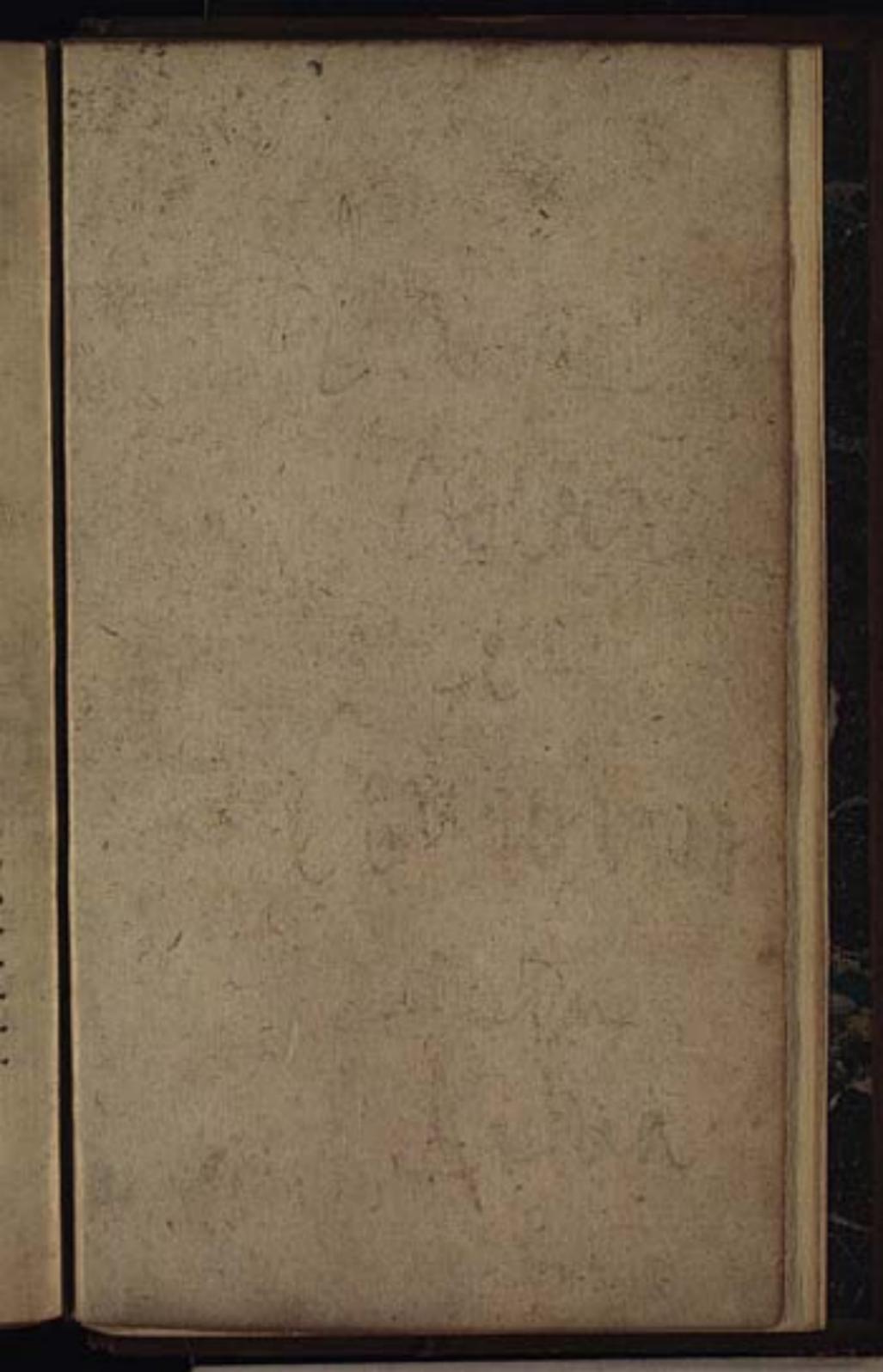
Nouvelle Encyclopédie portative , ou Tableau général des connoissances humaines , par Mr. *Roux* , *in-8.* 2 vol. 1766. 12 l.

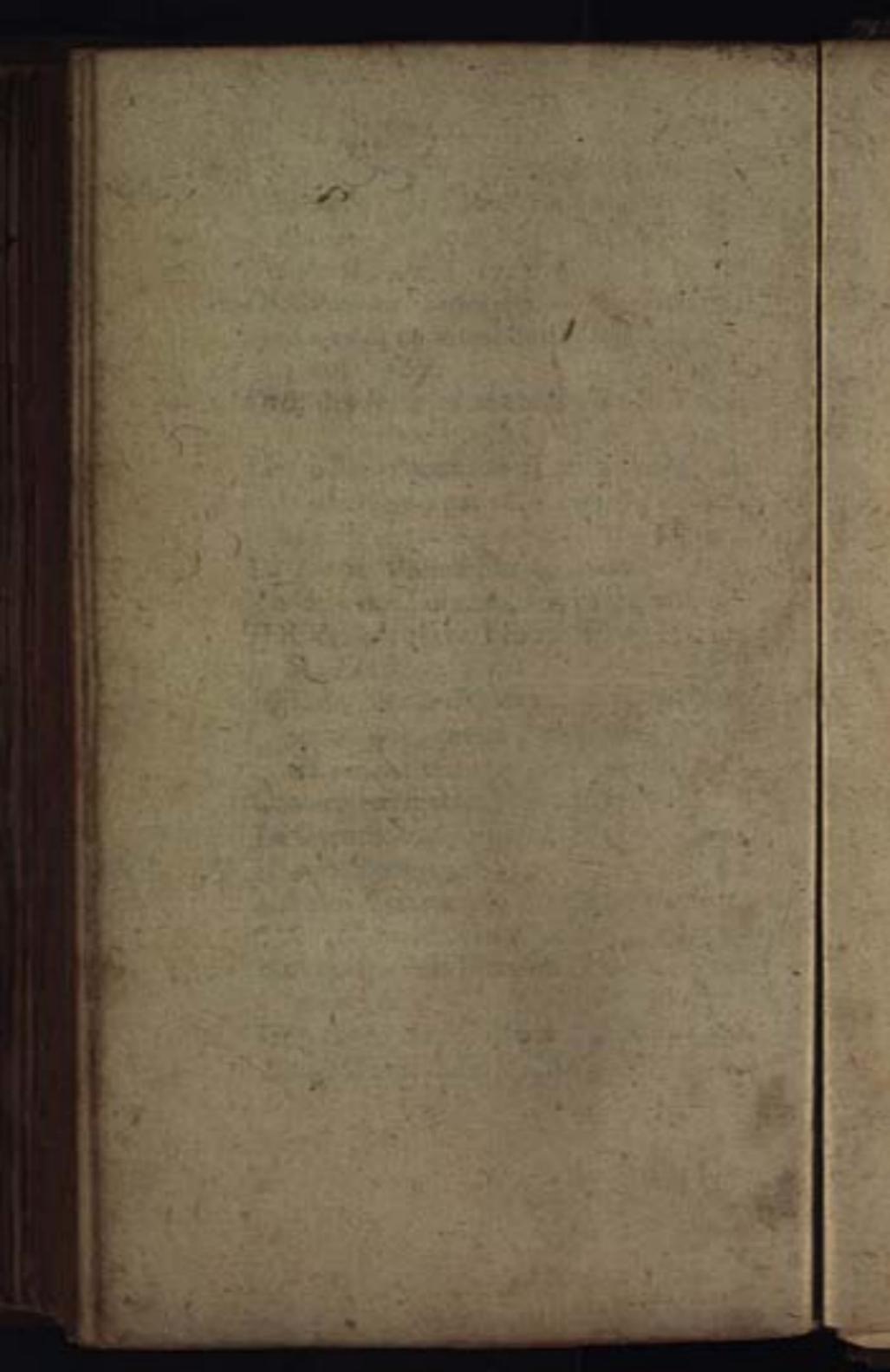
La même , *in-8.* petit format , 2 vol. 1766. 9 l.

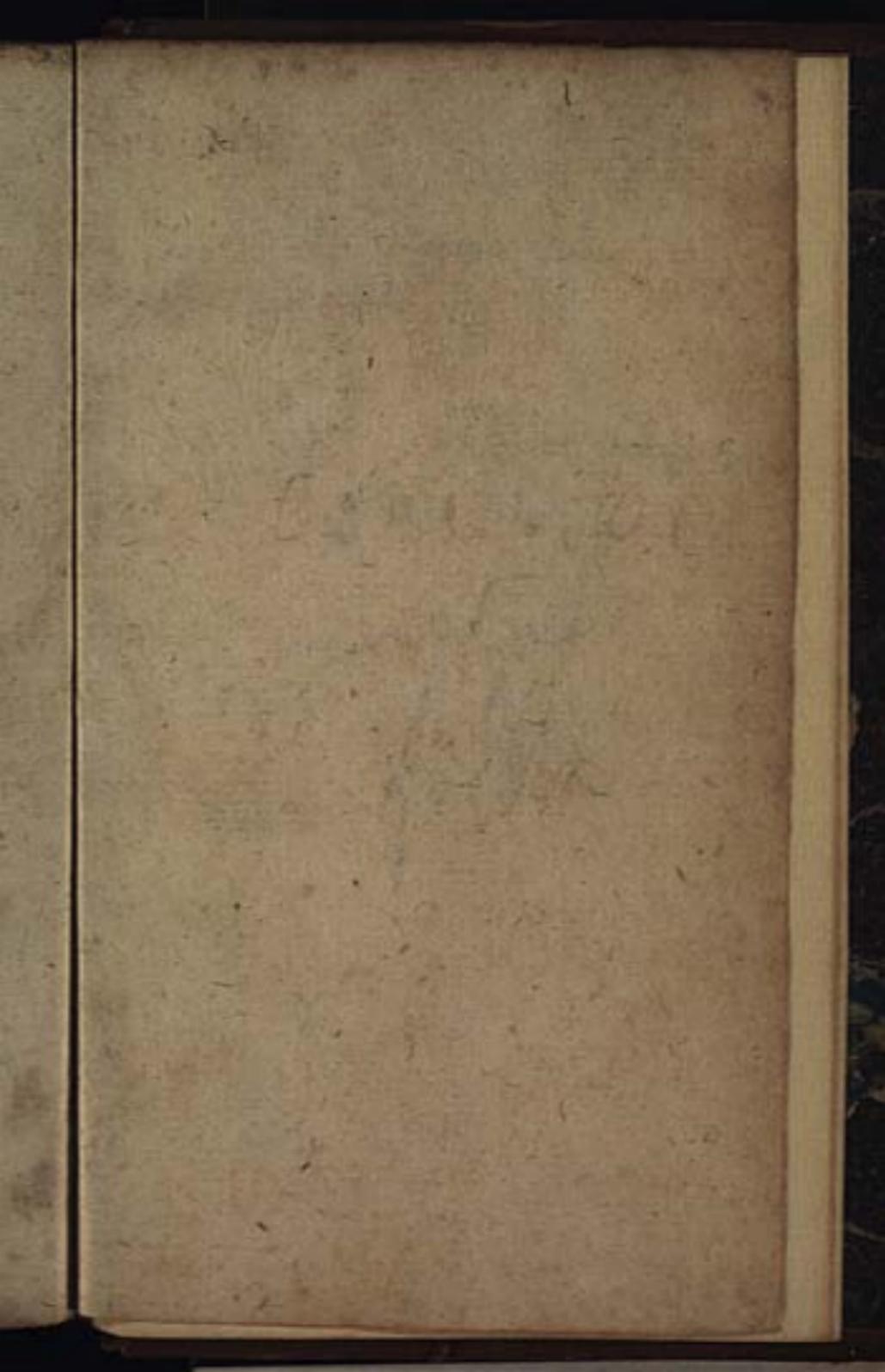
Le tome III. *sous presse.*

Abrégé chronol. de l'histoire Ottomane , par Mr. *de la Croix* , *in-8.* petit format , 2 vol. 1768. 10 l.

- Dictionnaire des faits & dits mémorables de l'Histoire ancienne & moderne, par le même; *in-8.* petit format; 2 vol. 1768. 10 l.
- Dictionnaire historique des mœurs, usages & coutume des François, *in-8.* 3 vol. 1767. 15 l.
- Dict. des femmes célèbres, *in-8.* 2 vol. 10 l.
- Lettre sur le nouveau Tacite de M. de la Bletterie, par M. *Linguet*, *in-12*, broché, 1768. 1 l. 4 f.
- La pierre Philosophale, *in-12*, 10 f.
- Théorie des Loix civ. *in-12*, 2 vol. 6 l.
- Hist. des révol. de l'Emp. Romain, par M. *Linguet*, 2 vol. 5 l.
- Hist. du Siecle d'Alexandre le Grand, nouv. édit. revue, corrigée, & entièrement changée, 1 vol. 3 l.
- Canaux navigables, *in-12*, 1 vol. 3 l.
- La Cacomonade, *in-12*, br. 1 l. 4 f.
- L'aveu Sincere, *in-12*, br. 1 l. 4 f.
- Hist. des Variations, par Mr. *Bossuet*, 5 vol. *in-12*, nouv. édit. 15 l.
- Œuvres spir. de Fenelon, *in-12*, 4 vol. nouv. édit. 10 l.
- Hist. Univ. de M. *Hardion*, 18. vol. 54 l.
- Suite. Tom. XIX & XX. 6 l.







Abbe Delaporte

Janssens 81-2

ca. 600,00, div. Turby
1947

